

PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/105088>

Please be advised that this information was generated on 2017-12-06 and may be subject to change.

Rodolphe Agricola

Ecrits sur la dialectique et l'humanisme

Choix de textes, introduction,
édition, traduction et notes par
Marc van der Poel



HONORÉ CHAMPION
PARIS

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK NIJMEGEN



230000 0838 5406

✓

ÉCRITS
SUR LA DIALECTIQUE
ET L'HUMANISME

Dans la même collection:

1. MAROT, Clément. *Cinquante Pseaumes de David*. (éd. Gérard Defaux).
2. RABELAIS, François. *Gargantua*. (éd. Floyd Gray).
3. VIGENÈRE, Blaise de. *Images ou tableaux de platte peinture*. (éd. Françoise Graziani). 2 tomes.
4. DES PÉRIERS, Bonaventure. *Le Cymbalum Mundi*. (éd. Yves Delègue).
5. BELLEAU, Rémy. *Œuvres complètes I*. (éd. Keith Cameron, Guy Demerson, Françoise Joukovsky, John O'Brien, Marie-Madeleine Fontaine et Maurice-F. Verdier).
6. AUBIGNÉ, Agrippa d'. *Les Tragiques*. (éd. Jean-Raymond Fanlo). 2 tomes.
7. PASQUIER, Etienne. *Pourparlers*. (éd. Béatrice Sayhi-Périgot).
8. CRENNE, Helisenne de. *Les epistres familiares et invectives*. (éd. Jeremy C. Nash).
9. SPONDE, Jean de. *Meditations sur les Pseaumes*. (éd. Sabine Lardon).
10. AUBIGNÉ, Agrippa d'. *La responce de Michau l'aveugle, suivie de la replique de Michau l'aveugle*. (éd. Jean-Raymond Fanlo).
11. PASQUIER, Etienne. *Les Recherches de la France*. (éd. Marie-Madeleine Fragonard, François Roudaut et autres). 3 tomes.
12. RABELAIS, François. *Pantagruel*. Ed. critique sur le texte de l'édition publiée à Lyon en 1542 par François Juste. (éd. Floyd Gray).
13. CRENNE, Helisenne de. *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*. (éd. Christine de Buzon).
14. MAROT, Clément et ANEAU, Barthélemy. *Les trois premiers livres de la Métamorphose d'Ovide*. (éd. Jean-Claude Moisan et Marie-Claude Malenfant).
15. SCHOMBERG, Jeanne de. *Règlement donné par une dame de haute qualité à M*** sa petite fille pour sa conduite & pour celle de sa maison avec un autre règlement que cette dame avoit dressé pour elle-mesme*. (éd. Colette H. Winn).
16. LA BORDERIE, Bertrand de. *L'Amie de court* (1452). (éd. Danielle Trudeau).
17. GARNIER, Robert. *Antigone ou la Pieté*. Tragedie. (éd. Jean-Dominique Beaudin).
18. AGRICOLA, Rodolphe. *Ecrits sur la dialectique et l'humanisme*. (éd. Marc van der Poel).
19. VORAGINE, Jacques de. *La légende dorée*. (éd. Brenda Dunn-Larde).

Textes de la Renaissance
sous la direction de Claude Blum
18

Rodolphe Agricola

ÉCRITS SUR LA DIALECTIQUE ET L'HUMANISME

Choix de textes,
introduction, édition, traduction et notes
par Marc van der Poel

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

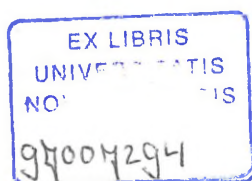


PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1997

Diffusion hors France: Editions Slatkine, Genève

gbs
JC
256



© 1997. Honoré Champion Editeur, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays, y compris
la Russie et les pays scandinaves.
ISBN 2-85203-813-7 ISSN 1262-2842

AVANT-PROPOS

Cette anthologie des oeuvres de l'humaniste frison Rodolphe Agricola (1444-1485), précédée d'une introduction et accompagnée de notes et d'une bibliographie sélective, est une édition corrigée et remise à jour de l'anthologie publiée il y a quelques années en néerlandais, sous le titre 'Over dialectica en humanisme', dans la collection *Histoire de la Philosophie aux Pays-Bas* (vol. 5, Baarn 1991).

Agricola, qui étudia dans plusieurs universités en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie, est l'un des pionniers de l'humanisme au nord des Alpes, et il est l'un des théoriciens les plus importants de la Renaissance dans le domaine des arts de la parole et du discours (*artes sermocinales*). Dans son oeuvre principale, le *De inventione dialectica* (De l'Invention Dialectique), achevée en 1479, Agricola transforme la logique formelle telle qu'elle fut étudiée et enseignée par les savants scolastiques en une méthode pratique du raisonnement et de la communication orale et écrite. Plus particulièrement, il conçoit une logique universelle combinant la dialectique et la rhétorique et, ce faisant, il propose des modifications importantes dans l'Organon aristotélicien. La partie centrale de cette anthologie comprend une sélection représentative de cette oeuvre magistrale. De la totalité des soixante-quinze chapitres (c'est le nombre que l'on trouve dans l'édition de 1539 d'Alardus d'Amsterdam), on en a retenu vingt-deux dans leur entier ou partiellement pour l'anthologie (voir *infra* p. 44 pour une liste complète des chapitres inclus).

Outre les fragments du *De inventione dialectica*, cette anthologie présente deux textes également représentatifs du génie d'Agricola et de son milieu intellectuel, à savoir la partie centrale de l'*Eloge de la philosophie et des autres arts*, discours prononcé par Agricola lui-même à Pavie en 1476, et la *Lettre sur l'organisation du programme d'études*, qu'il écrivit en 1484 à son jeune ami Jacob Barbireau. Les traductions ont été revues pour l'édition française. Les indications de titre données par Alardus pour chaque chapitre du *De l'invention*

dialectique ont été traduites de façon très libre et souvent sous forme abrégée. Dans les notes qui accompagnent la traduction, on s'est efforcé, en précisant des renvois de toutes sortes et en identifiant des noms et des titres, de rendre le texte le plus accessible possible aux lecteurs non spécialistes. Dans la traduction même on trouve entre crochets la référence des passages des auteurs classiques cités littéralement par Agricola. Pour la traduction de ces passages on a suivi, dans la mesure du possible, les éditions de la Collection des Universités de France (Budé). Quelques brefs commentaires sur le texte faits par le traducteur ont été mis également entre crochets.

Pendant la seconde moitié des années quatre-vingt, la recherche dans le domaine de l'humanisme et de la Renaissance a été marquée par un intérêt remarquable pour Agricola. En 1985, un congrès international tenu à l'université de Groningue a réuni un grand nombre de spécialistes de plusieurs pays, pour faire le point sur l'état de nos connaissances sur Agricola, sa personne et son milieu intellectuel et culturel, son oeuvre et son influence à la Renaissance. Les *Proceedings* de ce congrès, publiés à Leyde en 1988 et qui contiennent, outre le texte des communications, une bibliographie exhaustive des oeuvres d'Agricola (y compris les oeuvres perdues, apocryphes et non publiées) et une bibliographie très riche des études sur Agricola, ont constitué dès leur publication et constitueront encore longtemps une base sûre pour toute recherche sur l'humaniste frison. L'anthologie publiée aux Pays-Bas a vu le jour à la suite de cet intérêt inspiré par Agricola dans les années quatre-vingt. Depuis la publication de cette anthologie en 1991, Agricola continue à susciter la curiosité des chercheurs. Parmi les travaux récents les plus importants deux ouvrages méritent une mention spéciale. Tout d'abord l'édition complète du *De inventione dialectica*, publiée par L. Mundt, à Tübingen, 1992. Cette édition comprend le texte de l'édition d'Alardus d'Amsterdam, avec des corrections, accompagné d'une traduction allemande, une série de notes, une bibliographie et des index.¹ Ensuite, P. Mack, auteur de nombreuses études sur Agricola, a publié récemment son grand livre sur la théorie de l'argumentation des humanistes, *Renaissance Argument. Valla and Agricola in the Traditions of Rhetoric and Dialectic*, Leyde 1993. Cet ouvrage a été accueilli comme l'étude définitive sur le *De inventione dialectica*,² et, de plus, il comprend d'importantes observations sur l'influence d'Agricola au seizième siècle. En France, F. Goyet a consacré des

¹ Voir notre compte rendu dans *Vivarium* 32 (1994), 102-114.

² Voir le compte rendu par J. Monfasani dans *Rhetorica* 13 (1995), 91-97.

pages intéressantes sur Agricola dans son livre récent *Le «lieu commun» à la Renaissance*, Paris 1994. L'éditeur de la présente anthologie espère que son modeste travail pourra contribuer à susciter l'intérêt persistant des chercheurs français pour Agricola, mais aussi qu'il fournira la possibilité aux lecteurs français non spécialistes de faire connaissance avec l'oeuvre de l'humaniste frison.

Qu'il me soit permis, pour finir, de m'acquitter de quelques dettes de reconnaissance. Grâce à une subvention de l'Organisation néerlandaise pour la recherche scientifique (NWO), j'ai pu me permettre d'avoir recours à l'assistance d'une traductrice professionnelle en la personne de Mme. Dr. M. van Strien-Chardonneau. Je remercie NWO pour sa générosité et Mme van Strien pour l'aide qu'elle m'a apportée. Je voudrais également témoigner ma reconnaissance à deux collègues français. Tout d'abord à M. Francis Goyet, Professeur à l'Université Stendhal (Grenoble-III), qui, lors d'un colloque international sur la rhétorique et les rhétoriciens français, flamands et hollandais, qui s'est tenu à Amsterdam en novembre 1993, a suggéré l'opportunité d'une édition française de mon anthologie. Si cette anthologie peut contribuer à faire connaître et apprécier l'oeuvre de Rodolphe Agricola en France, ce sera en grande partie grâce à leurs efforts.

Marc van der Poel
mars 1996

INTRODUCTION

I. RODOLPHE AGRICOLA: VIE ET CONTEXTE DE SA PENSÉE

1. Vie et oeuvre de l'humaniste Agricola¹

Dans la seconde moitié du quinzième siècle, Rodolphe Agricola s'est penché sur une branche de la logique, fort négligée au Moyen Age, à savoir la dialectique ou l'art de l'argumentation. Agricola fut l'un des premiers savants de son temps à s'écarter de la tradition scolastique qui consistait dans l'étude exclusive de la logique formelle. Son oeuvre maîtresse, *De l'invention de la dialectique* constitue l'une des premières et l'une des plus importantes contributions théoriques à l'art de l'argumentation des humanistes.

Pourquoi a-t-on rompu avec la logique scolastique? Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte plusieurs considérations. En leur qualité d'éducateurs orientés vers la pratique, les humanistes avaient davantage besoin d'une méthode pour penser clairement et raisonner efficacement que des théories raffinées de la logique formelle. Pour les mêmes raisons, ils étaient gênés par le jargon peu élégant et abstrait de la scolastique qu'ils trouvaient beaucoup plus difficile et pourtant bien moins nuancé que le latin de la littérature classique, érigé en modèle. En outre la dialectique, art pratique, leur offrait le moyen par excellence de formuler leurs valeurs éthiques et sociales. Quand, par exemple, Erasme écrivit en 1509 l'*Eloge de la Folie* pour exprimer quelques pensées susceptibles de contribuer à une meilleure société chrétienne, il utilisa l'art oratoire décrit par Agricola. L'intérêt

¹ On peut trouver une vue d'ensemble détaillée de la vie et de l'oeuvre d'Agricola dans Van der Velden, *Rodolphus Agricola* (1911); Nauwelaerts, *Rodolphus Agricola* (1963) en donne un bref aperçu. Ces dernières années, Akkerman est le meilleur auteur en ce qui concerne la vie et l'oeuvre d'Agricola, sa personnalité et son entourage direct (diverses publications, Akkerman 1983, 1985, 1988, 1989). Il donne en outre une vue d'ensemble complète des ouvrages de référence pertinents jusqu'à 1983 (Akkerman 1983, 42-43). Voir aussi P. Mack, art. Agricola, Rodolphus, dans: «Die Deutsche Literatur. Biographisches und bibliographisches Lexikon, Reihe II (*Die Deutsche Literatur zwischen 1450 und 1620*), Abteilung A: Autorenlexikon».

des humanistes pour les sciences de la nature ainsi que la zoologie et les sciences de l'homme joue aussi un rôle. Cet intérêt fut suscité par l'étude de textes inconnus jusqu'alors ou peu lisibles du fait d'une tradition défectueuse concernant les mathématiques théoriques ou appliquées, l'histoire naturelle, la zoologie et la médecine. Les recherches personnelles furent rapidement stimulées par la confrontation avec l'inconnu grâce aux voyages de découverte ou par la réalisation de toutes sortes d'expériences. Agricola a utilisé la théorie des lieux des arguments (topique ou théorie des *topoi* ou *loci*) également pour donner aux savants une méthode leur permettant de classer clairement leurs observations empiriques.

L'époque des humanistes est en général considérée comme une page pratiquement vide et inintéressante de l'histoire de la logique. A ce propos, la description que donne Bochenski de la logique humaniste comme une tendance purement négative rejetant la scolastique est caractéristique¹. Ces dernières décennies, on accorde, surtout dans le cadre des études de la culture des humanistes, une grande attention à leur art de l'argumentation, ce qui offre la perspective d'un jugement plus équilibré. Le philosophe et historien du droit belge Chaim Perelman est l'un des philosophes qui a donné une vive impulsion à la revalorisation de l'art oratoire humaniste. En s'appuyant sur Aristote et incidemment sur des théoriciens latins de l'Antiquité et des théoriciens humanistes de la dialectique et de l'éloquence, Perelman a, dans sa théorie de la «nouvelle rhétorique», accordé de nouveau à l'art de raisonner une place dans la logique à partir d'arguments plausibles. Tout comme Agricola, il souligne le contexte social dans lequel fonctionne le langage. La topique joue aussi un rôle important dans l'art de l'argumentation de Perelman².

Roelof Huisman naquit au début de 1444 à Baflo, un village de la province de Groningue. Son père était un fonctionnaire ecclésiastique de l'évêché de Munster auquel ressortissait Baflo. En qualité de *persona* il exerçait un contrôle sur un certain nombre de paroisses. A l'époque de la naissance de son fils naturel, il devint abbé du monastère bénédictin de Selwerd, situé un peu au nord de Groningue. Il dut

¹ *Formale Logik* (1956), trad. anglaise I. Thomas, Notre Dame, 1961, 254.

² Perelman donne une vue d'ensemble de ses théories dans *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, 1977. Il donne un bon aperçu de l'évolution de ses idées dans l'essai suivant: «Philosophie, rhétorique, lieux communs», dans: *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 5e série, 58 (1972), 144-156. Perelman ne mentionne Agricola qu'en passant. On n'a pas encore écrit, à ma connaissance, d'étude comparative entre la topique d'Agricola et celle de Perelman.

s'acquitter de ses tâches à l'entière satisfaction de l'évêque car ce dernier pourvut son fils alors âgé de dix ans d'une prébende se composant de la moitié des revenus annuels provenant d'une ferme qu'il possédait à Baflo. Ce revenu fixe permit à Agricola de se consacrer, pendant de longues années, presque entièrement à l'étude.

En 1456 Agricola - ce nom est la version latine de son nom néerlandais qui signifie paysan - partit pour l'université de Erfurt. Il étudia à la faculté des Arts et y obtint le premier diplôme universitaire, le baccalauréat. Sur les années ultérieures nous sommes mal informés, mais il a dû en tout cas se spécialiser dans les *artes*. Dans ces disciplines il obtint en 1465 le titre de maître à l'université de Louvain. Agricola avait donc à ce moment-là parcouru le cursus de base universitaire. A Erfurt il avait suivi des cours de grammaire, de dialectique et de rhétorique. A Louvain, s'étaient ajoutés, outre les cours d'éthique et de philosophie de la nature, les exercices pratiques dans l'art de la *disputatio*. Agricola avait dû apprendre à discuter, dans un jargon précis, plein de termes techniques et selon un modèle fixe, sur des thèmes abordés pendant les cours. En ce qui concerne la langue, Agricola maîtrisait, outre la grammaire élémentaire, les points essentiels de la logique, l'analyse des concepts surtout et les diverses formes du syllogisme. De plus il aura probablement dû apprendre par coeur des listes de figures de style, des formules de débuts et de conclusion de lettres et quelques formules types pour terminer une phrase en cadence.

C'est pendant cette période de formation universitaire dans la tradition médiévale qu'Agicola a dû entrer en contact avec les idées de l'humanisme italien qui avait alors atteint justement son apogée. L'intérêt pour les lettres classiques et les idées nouvelles sur le fonctionnement du latin dans la société, telles qu'elles furent formulées par d'éminents humanistes comme Lorenzo Valla (1407-1457) prit naissance dans les régions situées au nord des Alpes grâce aux contacts internationaux entre savants, diplomates et fonctionnaires ecclésiastiques. A Louvain il y avait un groupe de savants favorables à l'humanisme regroupés autour du professeur en droit canon, Raimundus Marlianus (v. 1420-1475). Agricola a sans doute eu des rapports avec ce cercle. Ces influences intellectuelles jointes à la force d'attraction culturelle que l'Italie a dû exercer sur le jeune homme qui avait des talents multiples et était doué sur le plan artistique - le dessin, la peinture et la musique suscitèrent son intérêt dès sa prime jeunesse - ont sans aucun doute joué un rôle déterminant dans la décision qu'il prit de poursuivre ses études dans ce pays.

A Pavie, la ville universitaire du duché du Milanais, Agricola commença à s'initier à l'humanisme. Il y séjourna de 1469 (au plus tard) jusqu'à 1475, avec quelques intervalles pendant lesquels il retourna à Groningue. Il commença par étudier le droit: il n'obtint pas de grade universitaire dans cette discipline, mais il la mit en pratique plus tard quand il devint fonctionnaire au service de Groningue. Il a probablement bien vite concentré son attention sur les *artes* tels qu'ils étaient pratiqués par les humanistes italiens. En d'autres termes: il recommença à zéro l'étude du latin et l'apprit alors selon la méthode humaniste, celle précisément qu'il conseillera des années plus tard à son ami Jacob Barbireau. Il compléta ses connaissances théoriques des disciplines touchant le domaine de la langue par des lectures intensives d'auteurs classiques latins et plus tard aussi d'auteurs grecs. Cette étude lui servit de base pour écrire un latin qui n'était pas seulement utilisable dans les murs de l'université mais aussi et surtout en dehors de ces murs. Pendant ces années Agricola déploya un sens très fin du latin qui lui permit dans ses fonctions officielles et lors de tous ses contacts de choisir la forme exacte et de trouver le style approprié. Il a dû également cultiver ses talents naturels en matière d'éloquence car en qualité d'orateur public, il a fait fureur en Italie. Déjà pendant son séjour à Pavie il fut invité à maintes reprises à prononcer une allocution en public. Cet honneur était pour un étranger en Italie assurément peu commun.

En 1475 nous trouvons Agricola à Ferrare, une cité qui connaissait alors une période de grande prospérité. L'université de Ferrare avait une réputation internationale: des étudiants de l'Europe entière venaient y suivre des cours et on y trouvait des savants de grande envergure. C'est là qu'Agricola put apprendre le grec. De plus Ferrare était la ville des Guarini, deux des pédagogues les plus influents du Quattrocento. Guarino Guarini (1374-1460), originaire de Vérone, avait donné à partir de 1436, des leçons particulières. Son fils Battista (1434-1513) enseignait à l'université. Agricola, entre autres, suivit ses cours. A en juger par le discours qu'il prononça à Ferrare en 1476, nous y reviendrons plus en détail, Agricola se familiarisa avec les *studia humanitatis*, le programme d'enseignement humaniste, qui vise à une formation intellectuelle orientée vers la pratique ainsi qu'au développement du sens éthique et esthétique.

Doué comme il l'était sur le plan artistique, Agricola a dû hautement apprécier les richesses culturelles de la vie de cour à Ferrare. L'architecture et la musique étaient vivement encouragées par le prince humaniste Hercule Ier d'Este, qui dirigea la ville pendant cette période.

Le Néerlandais occupa la fonction d'organiste à la cour, ce qui indique une grande compétence de sa part car Ferrare occupait justement une place éminente dans le domaine de la musique et pouvait se permettre d'engager des musiciens d'envergure.

En 1479 Agricola retourna à Groningue et entra en fonction auprès de la municipalité en qualité de secrétaire et d'ambassadeur itinérant. Groningue avait pris les proportions d'une puissance régionale et menait une politique étrangère active. La vie intellectuelle se concentrait autour de ce qu'on appelait l'«Académie d'Aduard». Certains membres de ce cercle s'employaient, tout comme Agricola, à la rénovation du latin et de la culture latine. Ce dernier mit à profit les missions qu'il accomplit en qualité d'ambassadeur pour entretenir des contacts avec des amis ou des personnes avec qui il se sentait des affinités intellectuelles. A deux reprises une mission lui donna l'occasion de se rendre à la cour fastueuse de l'archiduc Maximilien à Bruxelles. Agricola, cependant, n'était pas satisfait de son travail et encore moins du climat intellectuel de la ville. C'est ainsi qu'il se plaignait de perdre sa maîtrise pratique du latin selon les normes auxquelles il avait été habitué en Italie.

En 1482 il refusa le poste de directeur de l'école latine que lui proposait le magistrat anversois et déclina les propositions de la cour de Bruxelles qui lui offrait de devenir précepteur des enfants de Maximilien et de s'occuper de la correspondance latine. Cette même année, son condisciple et ami Johann von Dalberg (1455-1503), évêque de Worms, recteur de l'université et illustre humaniste - à Pavie déjà Agricola avait prononcé un panégyrique en son honneur - l'invita à venir s'établir à Heidelberg. Agricola accepta l'invitation, mais il fallut encore presque deux ans avant qu'il ne déménage effectivement à Heidelberg.

Heidelberg fut l'une des premières villes au nord des Alpes où l'influence humaniste se fit nettement sentir. Peter Luder (1415-v. 1474), un humaniste allemand de la première heure qui avait longtemps étudié en Italie, fut nommé dès 1456 par le prince électeur Frédéric Ier pour enseigner les langues et littératures classiques. Luder introduisit les *studia humanitatis* à Heidelberg. Sous Philippe le Bon (1476-1508), la cour du Palatinat qui était installée à Heidelberg se développa en un centre humaniste en mesure de rivaliser avec les éminents centres italiens. Une autre considération qui a joué dans le choix d'Agricola pour Heidelberg est la perspective de pouvoir étudier l'hébreu avec un précepteur engagé par von Dalberg. Agricola avait besoin de cette langue pour l'étude intensive de la Bible qu'il venait

d'aborder. Il devint un membre actif et éminent de la communauté universitaire: il donnait des cours sur les lettres de Pline le Jeune et assistait aux *disputationes*. En dépit du peu de temps qui lui restait à vivre, il a joué un grand rôle dans la réputation de la cour et de l'université. Konrad Celtis (1459-1508), qui luttait lui-même infatigablement pour l'humanisme, vint à Heidelberg pour suivre ses cours. Pendant les premiers mois qui suivirent l'arrivée de ce dernier, Agricola prononça quelques discours en public, tout comme il l'avait fait régulièrement pendant son séjour en Italie. En compagnie de von Dalberg il se rendit à Rome, dans les premiers mois de 1485 pour assister à la cérémonie d'intronisation du pape Innocent VIII. A cette occasion l'évêque prononça un discours qui avait été rédigé par Agricola.

Sur le chemin de retour vers le Nord, Agricola tomba malade. Après une longue période de repos en Italie du Nord il regagna Heidelberg où il tomba de nouveau malade et mourut la même année à l'âge de quarante et un ans.

L'oeuvre d'Agricola qui n'est pas très volumineuse offre un caractère varié et quelque peu fragmentaire. Bien qu'il fût doué de talents remarquables, il n'a jamais pu ou voulu faire d'efforts pour produire une oeuvre littéraire et scientifique continue. Agricola dialoguait par écrit avec ses amis: ils l'invitaient à écrire ou le poussaient à achever ce qu'il avait commencé. Lui-même n'a pas vu la publication de la plus grande partie de ses écrits. Les premières éditions qui comprennent les oeuvres capitales d'Agricola, datent des deux premières décennies du seizième siècle et sont le fruit de recherches intensives pour trouver des manuscrits dispersés. Au vingtième siècle encore des oeuvres d'Agricola non-publiées jadis ont vu le jour pour la première fois.

Outre l'oeuvre maîtresse, *De inventione dialectica libri tres* (*Trois livres sur l'invention dialectique*), achevée en 1479, l'héritage littéraire d'Agricola compte huit discours et vingt-huit poèmes; sa correspondance comprend cinquante-quatre lettres. Par ailleurs il fut le premier auteur non-italien à rédiger une biographie humaniste de Pétrarque, qu'il prononça peut-être sous forme d'allocution à Pavie. Il écrivit aussi une chronique universelle, mais cette dernière n'a pas été conservée. Des poèmes en néerlandais ont également disparu. De plus une partie non négligeable de son oeuvre est issue directement de son étude de textes de l'Antiquité classique. Il fit six traductions du grec en latin: la plus connue est celle des *Progymnasmata* (*Exercices préliminaires*) du professeur de rhétorique de la fin de l'Antiquité,

Aphthonius. Par ailleurs, il rédigea des notes, qui n'ont pas été conservées dans leur entier, sur un résumé, datant de la fin de l'Antiquité, du recueil de discours d'apparat, composé au premier siècle ap. J.-C. par le père du philosophe Sénèque. Il écrivit également un commentaire sur le discours *Pro lege Manilia* de Cicéron, dans lequel il analyse en détail la structure de l'argumentation à l'aide de la topique décrite dans son oeuvre maîtresse. Il existe enfin un certain nombre de manuscrits recopiés ou pourvus d'annotations de sa main.

Agricola était un *uomo universale*. Sa carrière aussi bien que son héritage littéraire montrent qu'il prenait au sérieux les aspirations des *studia humanitatis* qu'il avait appris à connaître en Italie. De ce fait il fut apprécié autant comme personnalité que comme écrivain et savant par la génération suivante des humanistes du Nord: on peut le constater aux huit biographies humanistes qui, jusqu'à 1540, lui ont été consacrées et dont six ont été conservées. Sur ce point Agricola a eu la même signification pour ses compatriotes que Pétrarque pour les Italiens du Quattrocento. L'humanisme dans les anciens Pays-Bas atteint son premier apogée en la personne d'Agricola; Gerardus Vossius (1577-1649) en marquera la fin presque un siècle et demi plus tard.

2. *L'humanisme et la nouvelle philosophie*

L'humanisme est essentiellement un mouvement de renouvellement de la langue. La préférence des humanistes pour la langue et la littérature de l'Antiquité classique est une réaction contre le latin médiéval, considéré comme barbare, et constitue la base de leurs activités novatrices. C'est une erreur pourtant - erreur assez fréquente hélas - de supposer que les humanistes s'intéressaient aux lettres classiques uniquement pour des motifs d'ordre littéraire ou esthétique.¹ Il serait également erroné de penser que les humanistes étaient élitistes et se faisaient une gloire de l'érudition pour l'érudition. Dans la pensée humaniste, le contexte social dans lequel vit l'homme occupe une place centrale. C'est sous ce rapport que l'on doit considérer leur vif intérêt pour la rhétorique classique. Les oeuvres de Cicéron (106-43 av. J.-C.) et de Quintilien (I^{er} siècle ap. J.-C.) jouent en ce sens un rôle prépondérant. Cicéron, qui a vécu la fin dramatique de la liberté républicaine à Rome, non seulement maîtrisait en qualité d'homme politique et d'avocat l'art oratoire dans toutes ses

¹ Le livre de P. Bot, *Humanisme en onderwijs in Nederland*, Utrecht-Anvers, 1955, est caractéristique de ce type d'approche.

finesses, mais formulait aussi en tant que philosophe et homme d'Etat les devoirs éthiques et sociaux de l'intellectuel dans une société civilisée. Ses discours et ses écrits théoriques sur l'éthique et l'art oratoire constituent une source capitale pour les humanistes lorsqu'ils veulent formuler leurs idées sur la bonne société chrétienne. Quintilien enseignait l'éloquence au début de l'époque impériale. Rome ne connaissait déjà plus de libertés politiques, mais Quintilien appartenait à une génération qui n'avait pas encore perdu toute affinité avec l'époque révolue. Son volumineux ouvrage en douze livres sur la formation de l'orateur, l'*Institutio oratoria*, est très influencé par les idées formulées par Cicéron à une époque où l'orateur assumait encore un véritable rôle public. L'intérêt capital de l'ouvrage de Quintilien pour les humanistes réside dans le fait qu'il y a présenté la formation de l'orateur selon une méthode claire et a élaboré une didactique complète. Son manuel décrit une formation dans toutes les branches des divers domaines de la connaissance, théoriques aussi bien qu'appliqués, et qui de plus doit être définie sur le plan pratique et éthique: l'homme qui a reçu une formation intellectuelle doit se mettre au service de la société.

Les oeuvres de Cicéron et de Quintilien ont fait autorité auprès des humanistes. Ils trouvaient la philosophie et la science scolastiques, exercées par et pour des spécialistes de l'université complètement vides de sens. L'enseignement et les connaissances spécialisées n'ont de sens pour eux que lorsqu'ils contribuent à la formation du caractère et à l'autonomie de l'homme.

L'éloge de la philosophie et des autres arts

En 1476, Agricola prononça, en présence du duc Hercule d'Este Ier le discours de fête solennel lors de l'ouverture de l'année académique à Ferrare. Ce fut un moment de triomphe personnel pour l'étudiant venu du Nord lointain. L'honneur attaché à cette mission et le grand succès remporté pour la façon dont il s'acquitta de sa tâche montrent qu'il était considéré par les humanistes italiens comme l'un des leurs à part entière. Le discours connut un grand renom auprès des humanistes de la génération suivante et fut imprimé pour la première fois en 1511 dans la première édition du seizième siècle des oeuvres d'Agricola.¹ Le thème habituel du discours de fête annuel pour

¹ *Nonnulla Opuscula*, imprimé par D. Martens à Anvers (G. Huisman, *Rudolph Agricola. A Bibliography of Printed Works and Translations*, Nieuwkoop, 1985, nr 4), hi-verso - kiii-recto.

inaugurer la nouvelle période de cours à Ferrare était l'éloge des *studia humanitatis*, c'est-à-dire les lettres et les sciences telles que les humanistes voulaient les voir pratiquées. Il se trouve que le discours prononcé à la même occasion en 1453 par Battista Guarini, ami d'Agricola et enseignant, a été également conservé¹.

Pour les humanistes le thème donné revient à faire l'éloge de la philosophie. Agricola rappelle à ses lecteurs que le philosophe est un homme hors du commun qui, par l'étude de la sagesse, se soustrait à l'humain et ne peut être atteint par tout le négatif inhérent à l'essence de l'homme: il ne nourrit pas de doute sur son salut, il domine ses émotions et ses passions et est inaccessible aux vices. L'explication de la relation apparemment curieuse entre la philosophie et les *studia humanitatis* réside dans la façon cicéronienne selon laquelle est précisée ce qu'est la philosophie. L'éloge qu'Agricola fait de cette dernière dans la première partie du discours correspond sur le plan thématique aux paragraphes d'introduction du cinquième livre des *Tusculanes* de Cicéron. Tout comme Cicéron, Agricola définit la philosophie comme l'aspiration à la connaissance des choses divines et humaines. Non seulement la nature, mais aussi les contextes sociaux et culturels dans lesquels l'homme vit et travaille, toujours variables au cours des temps, portent la signature du Créateur.

La partie centrale du discours comprend un aperçu des *studia humanitatis*. Agricola les divise, selon la tradition, en trois: *logica*, *fysica*, et *ethica*. Dans l'élaboration de ces trois parties nous reconnaissons sans peine les sept arts libéraux, la description des sciences par Martianus Capella² qui date de la fin de l'Antiquité. On y a apporté deux subdivisions, le *trivium* (grammaire, dialectique, rhétorique) et le *quadrivium* (géométrie, arithmétique, astronomie, harmonie ou musique). La description qu'Agricola donne de chaque discipline est brève mais très lapidaire. Il traite d'abord de la *logica*. La logique est l'étude de la parole (*logos*), ou, selon la traduction d'Agricola, du raisonnement. C'est à quoi satisfont les matières du *trivium*. Pour Agricola il y a un rapport étroit entre les trois disciplines. En adoptant ce point de vue, il se différencie nettement de la tradition médiévale. Chacune des trois disciplines traite d'une partie du raisonnement. La grammaire donne les règles de la langue, la dialectique s'occupe de la cohérence interne de l'énoncé, la rhétorique

¹ Publié par K. Müllner, «Acht Inauguralreden des Veronesers Guarini und seines Sohnes Battista», II, dans: *Wiener Studien*, XIX (1897), 126-143.

² Voir W.H. Stahl, *The Quadrivium of Martianus Capella*, New York, 1971 et du même *The Marriage of Philology and Mercury*, New York, 1977. Le deuxième volume comprend une traduction de l'ouvrage de Martianus Capella.

donne les règles stylistiques. Combinées, elles sont désignées par le concept d'«éloquence», qui, chez Agricola, a une signification plus large que celle, courante, de bien parler en public. Ce concept s'applique tout à fait à sa théorie universelle de l'argumentation, qui est utilisable pour tout sujet, dans toutes sortes de discours, depuis la prose scientifique destinée aux condisciples spécialisés de l'université jusqu'au sermon de l'ecclésiastique et l'essai critique de l'intellectuel. Agricola entend le concept rhétorique de «persuasion» dans un sens plus large qu'il n'est habituel dans la théorie de l'éloquence. Ce concept indique que dans la langue ce n'est pas seulement ce qui est dit qui est important, mais aussi la façon dont on le dit et le fait que le public le reçoive bien. Dans son oeuvre maîtresse sur l'art de l'argumentation (*De Inventione dialectica*, *De l'Invention dialectique*), Agricola choisit systématiquement pour ce concept le terme d'«enseigner» (*docere*), un concept qu'il identifie aussi avec «raisonner» (*disserere*).¹

Après la logique, Agricola traite de la *fysica*, la physique. Cette dernière comprend les subdivisions suivantes: la physique au sens propre du terme, à savoir la science médicale, ensuite les mathématiques qui à leur tour sont subdivisées dans les matières du *quadrivium*, enfin la théologie. Les objectifs respectifs de la physique servent de principe de classement: de la substance matérielle et transitoire (médecine) en passant par les grandeurs abstraites du monde matériel (mathématiques) vers la substance spirituelle, non-matérielle (théologie).

La science médicale se charge de l'étude complète du monde matériel. Dans ce contexte, il ne faut pas envisager seulement l'anatomie, mais aussi le vaste terrain de la pharmacie (les plantes médicinales) et l'étude de la nature en général. Les études empiriques ont été fortement stimulées au quinzième siècle par la redécouverte d'une importante littérature spécialisée grecque et latine dans ces domaines tels que les ouvrages du médecin Galien (deuxième siècle ap. J.-C.) et du naturaliste Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.). Les humanistes appréciaient aussi la médecine en termes généraux d'art de la santé. Elle se charge d'un équilibre harmonieux et sain du corps de même que l'éthique veille à l'équilibre intérieur. C'est pour cette raison que les Grecs lui avaient donné une place propre dans la pédagogie. Le grand intérêt des humanistes pour la médecine dérive

¹ Voir pour ce dernier point par exemple chapitre 2, 5 (Alardus I, 204; Phrissemius, 163). Les renvois aux chapitres de *De l'Invention dialectique* concernent l'édition d'Alardus.

aussi de ce fonds commun d'idées.¹ Le prestige social de l'art médical se manifeste pendant le Quattrocento dans l'abondante littérature consacrée à l'importance des sciences sur le plan social: le plus souvent, ce sont le droit et la médecine qui y luttent pour la première place.²

L'étude du quadrivium, et surtout des disciplines théoriques de la géométrie et de l'arithmétique, a toujours été, d'un point de vue philosophique, d'une grande importance parce que ces disciplines étudient les phénomènes récurrents immuables (et donc considérés comme divins) de la nature. Agricola n'adhère pas à cette conception. D'après lui, dans la philosophie, l'homme doit centrer son attention sur lui-même: il doit veiller à ce que ses activités morales et sociales satisfassent aux normes les plus élevées. Mais Agricola souligne bien l'attrait offert par la claire méthode démonstrative propre à ces disciplines. Il veut parler de la méthode démonstrative de la géométrie à laquelle le médecin Galien que l'on vient de nommer a consacré plusieurs passages dans son oeuvre. Le philosophe Proclus (410-485 ap. J.-C.) a également parlé de cette méthode dans son commentaire aux *Eléments* d'Euclide. Les humanistes du seizième siècle qui s'occupaient d'élaborer une méthodologie générale étaient très intéressés par cette méthode démonstrative, parce qu'elle essaye, en s'appuyant sur des données évidentes, visuellement contrôlables, d'élucider l'inconnu.³ Le commentaire d'Agricola sur la théologie est frappant. En tant qu'étude de la substance pure et vierge, la théologie peut, ainsi que le fait Battista Guarini dans son discours de 1453, être, sur un plan scientifique, identifiée à la première philosophie ou métaphysique d'Aristote. Pourtant Agricola l'associe expressément au créateur personnel du monde et suggère que, dans ce cas, la contemplation de la foi est plus à sa place que l'étude rationnelle.

Sous la dernière subdivision des *studia humanitatis*, Agricola décrit l'*ethica*. Outre la morale individuelle, en font partie aussi les sciences sociales: l'économie, science du gouvernement de la communauté familiale, et la politique, science de l'Etat. L'attention accordée à l'éthique individuelle et sociale est l'une des caractéristiques fondamentales de la philosophie humaniste. Ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, selon les humanistes, les aspirations intellectuelles de l'être

¹ W. Jaeger, *Paideia. Die Formung des griechischen Menschen*, Berlin, 1959, fait une analyse claire des considérations philosophiques des Grecs sur la science médicale.

² Voir E. Garin (éd.), *La disputa delle arti nel quattrocento*, Florence, 1947.

³ Voir H. Schilling, *Die Geschichte der axiomatischen Methode im 16. und beginnenden 17. Jahrhundert*, Hildesheim/New-York, 1969.

humain n'ont de sens que si elles sont placées sous le signe d'une vie intègre sur le plan personnel et social.

3. La logique médiévale

A la suite d'Aristote les logiciens du Moyen Age estimaient en général que chaque raisonnement valable pouvait être transformé en un syllogisme, c'est-à-dire un raisonnement avec deux prémisses ayant en commun un concept unique. On parle de prémisses lorsqu'une assertion comporte deux termes, à savoir le sujet et le prédicat reliés par le verbe copule «être», par exemple:

Tous les hommes (S) sont mortels (P)

Tous les Grecs sont des hommes

Tous les Grecs sont mortels.

Aristote distinguait trois sortes de syllogismes. Dans les *Analytica Posteriora* il décrit le syllogisme scientifique ou démonstratif. Dans le cas d'une argumentation de ce genre les prémisses sont absolument sûres et nécessaires. Une prémisses est nécessaire lorsque le prédicat attribue une qualité essentielle au sujet. Selon Aristote toutes les choses concrètes individuelles ont en commun une essence immuable à laquelle reviennent *nécessairement* certaines qualités. Dans l'exemple donné ci-dessus, la première prémisses est nécessaire, puisque tous les hommes possèdent la qualité d'être mortels.

La deuxième sorte de syllogisme traité par Aristote dans les *Topica* est le syllogisme dialectique. Les prémisses n'en sont pas nécessaires mais contingentes, ce qui veut dire qu'elles concernent des états de choses qui ne sont pas absolument incontestables et sur lesquels on peut donc à juste titre avoir un avis divergent. Voici un exemple d'un tel syllogisme dialectique:

Tous les menteurs sont de mauvaises gens

Toutes les mauvaises gens doivent être punis

Tous les menteurs doivent être punis.

La première prémisses est dans ce cas contingente, parce qu'être menteur n'implique pas intrinsèquement que l'on soit mauvais. C'est ainsi qu'en temps de guerre on peut dire un mensonge pour sauver des gens.

Le troisième syllogisme est le sophisme. Ce syllogisme, d'une manière ou d'une autre, ne satisfait pas aux critères définis par Aristote. Aristote traite de cette forme de syllogisme dans ses *Réfutations sophistiques*.

Au Moyen Age on négligea le syllogisme dialectique et on se concentra principalement sur la première sorte de syllogisme. La position centrale accordée au discours scientifique eut pour conséquence que l'on essayait de dépister le plus de prémisses nécessaires possible. Pour de nombreux penseurs médiévaux, cela signifiait que l'on devait connaître l'essence immuable et les caractères de beaucoup de choses et les fixer en une définition intrinsèque.

Outre le syllogisme, la théorie de la définition constitue un deuxième élément central de la logique médiévale. Un prédicat peut, d'après Aristote, être lié de cinq manières différentes avec le sujet: comme *genus* ou genre (par exemple Béatrice est un être vivant), comme *species* ou espèce, (Béatrice est un être humain), comme *differentia* ou différence spécifique (un être humain est doué de raison), comme *proprium* ou qualité intrinsèque (l'homme est un être qui peut rire), comme *accidens* ou qualité fortuite (Béatrice a des cheveux bruns). Une définition intrinsèque détermine l'essence d'une chose en la désignant le *genus* plus élevé le plus proche, et la différence spécifique. Par exemple: l'homme est un être vivant doué de raison, ou, un animal est un être vivant dépourvu de raison.

Cet aperçu de la logique médiévale illustre l'étroite relation qu'on établissait à cette époque entre la logique et la métaphysique: qu'est-ce que la nécessité, qu'est-ce qu'une essence, quel est le statut de l'universel (*universale*). Voilà le genre de questions métaphysiques soulevées par la logique médiévale.

Les humanistes avaient des intérêts beaucoup plus pratiques. Lorenzo Valla qui écrivit le premier manuel du latin classique, les *Elegantiae linguae latinae*, a critiqué au début de sa *Dialectica* la tendance à donner aux universaux un statut ontologique autonome. L'un de ses exemples concerne l'universel *ens*, l'étant. Dans une analyse grammaticale, Valla rejette l'idée que ce concept en soi signifie quelque chose ayant une valeur universelle.¹ D'après lui, le *ens* emprunte son contenu et sa signification entièrement à la chose concrète, la *res*. L'analyse de Valla est typique de l'attention accordée par les humanistes au concret et à la dimension sociale et historique de la pensée. Tout comme Valla, Agricola part de la *res* lorsqu'il traite du raisonnement dans son oeuvre maîtresse. Ce qu'il pensait précisément du statut métaphysique des universaux est un fait que les chercheurs n'ont pas encore établi. Il a écrit de brèves considérations sur les universaux mais on ne sait pas exactement dans quel contexte

¹ *Repastinatio dialectice et philosophiae*, livre 1, chapitre 2; éd. G. Zippel, vol. 2, Padoue, 1982, 366-370. Vasoli, *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo*, 47-56.

placer ce texte. Alardus, l'un des éditeurs du seizième siècle de l'oeuvre d'Agricola, a publié ce texte sur les universaux en guise de commentaire aux passages dans lesquels Agricola traite des lieux genre et espèce.¹ Ce texte contient un point important, à savoir qu'Agricola lorsqu'il donne une définition de l'*universale*, semble vouloir se limiter à la constatation que c'est quelque chose dans laquelle deux ou plusieurs choses se ressemblent.² Dans son oeuvre maîtresse, Agricola explique que le dialecticien, adoptant toujours un point de vue pragmatique, utilise les universaux pour ordonner ses connaissances et pour raisonner sans se mettre martel en tête à propos de leur statut ontologique.³

II. L'ART DE L'ARGUMENTATION HUMANISTE

1. De l'invention dialectique⁴

Pour redonner à la logique son rôle d'art du raisonnement pratique, les humanistes utilisèrent la théorie de l'argumentation antique, surtout celles d'Aristote et de Cicéron. Comme nous l'avons vu dans le paragraphe I.3, Aristote établit une distinction entre le raisonnement sur des choses qui sont absolument incontestables et celui qui porte sur des choses qui peuvent à juste titre susciter des opinions divergentes. Dans ce dernier groupe, Aristote a établi une nouvelle subdivision. Les questions incertaines sur lesquelles on raisonne peuvent en effet être d'ordre général ou se rattacher à la

¹ Alardus I, 37-41. Voir H.A.G. Braakhuis, «Agricola's View on Universals», dans: *Proceedings*, 239-247. Selon Braakhuis, les conceptions d'Agricola concordent avec celles des réalistes. Voir pour un avis différent P. Lardet, compte rendu des *Proceedings* dans: *Rhetorica*, 8 (1990), 280. Il existe un second texte sur le sujet qui n'a été ni publié, ni édité (Braakhuis, 240, note 4).

² «Ce qui dans deux choses est la manifestation de la même nature, nous l'appelons l'*universale*. L'*universale* n'est donc rien d'autre qu'une certaine ressemblance, disons, une ressemblance essentielle dans beaucoup de choses» (Alardus I, 38). «Que quelque chose d'universel existe en dehors de l'esprit, comme nous l'avons défini ci-dessus, semble ne pouvoir être mis en doute que par quelqu'un qui n'a rien de mieux à faire et être nié que par quelqu'un qui est aveugle. Car qui ne se rend pas compte que Socrate et Platon et Criton et n'importe quel individu quelconque sont des êtres humains et que, dans la mesure où ils sont des êtres humains, ils sont en ce qui concerne leur essence de la même nature ou, pour le dire tout simplement, qu'ils se ressemblent?» (Alardus I, 39).

³ La définition qu'Agricola donne des lieux dans le chapitre 1, 2 (voir *infra*, p. 82-83) présente des points communs avec sa description des universaux. A comparer également avec ce qu'il dit dans le chapitre 2, 7 sur l'utilisation des universaux dans la dialectique (voir *infra*, p. 130-131).

⁴ Voir pour le *De inventione dialectica* l'ouvrage récent de P. Mack, *Renaissance Argument. Valla and Agricola in the Traditions of Rhetoric and Dialectic*, Leyde, 1993.

pratique quotidienne. Dans le premier cas, elles concernent la philosophie, dans le second l'éloquence. Aristote traite du raisonnement sur ces deux sortes de questions dans deux ouvrages séparés, les *Topica* et la *Rhetorica*. Il souligne cependant que le processus de raisonnement présente dans les deux cas une parenté très étroite car la personne qui raisonne doit trouver de bons arguments pour formuler son point de vue et pour essayer ainsi de convaincre un auditoire imaginaire ou non.

A l'époque de Cicéron, plus de deux cents ans après Aristote, on discute beaucoup des exigences auxquelles doit répondre la formation de l'orateur: l'apprentissage des finesses techniques du métier constitue-t-il une formation suffisante ou est-il nécessaire de suivre un cursus plus large englobant philosophie, littérature et sciences? Cicéron trouvait ce dernier point nécessaire et soulignait le fait que la dialectique et la rhétorique doivent être considérées comme indissociables, car un bon orateur qui connaît ses responsabilités en tant que mentor public doit souvent traiter des thèmes qui représentent des valeurs d'ordre général telles que la religion, l'éthique, la justice, l'amour de la patrie, le bien et le mal.¹

Agricola a développé l'idée selon laquelle la dialectique et la rhétorique se font pendant et dans sa théorie, il unit les deux disciplines en un tout unique. C'est ainsi qu'il élabore la scolastique médiévale en un art du raisonnement dans lequel la théorie de la définition s'appuie sur un modèle plus pratique et est mise à la disposition de techniques d'argumentation qui peuvent être utilisées pour tous les sujets et toutes les formes de discours imaginables. L'intérêt de cette réorientation réside dans les possibilités pratiques qu'elle offre. Certains humanistes, surtout au début du seizième siècle, se sont révélés être des orateurs cicéroniens dans des écrits destinés à former l'opinion publique et dans lesquels ils mettaient en lumière de façon critique la conjoncture sociale et politique. Dans ces ouvrages tels que *L'Eloge de la Folie* et *Complainte de la paix* d'Erasme et *l'Utopie* de Thomas More, nous voyons pour la première fois des esprits indépendants réclamant une certaine liberté d'expression au détriment du consensus de valeurs et d'opinions imposé par l'église et l'Etat. La revendication de ce qui pour nous est un acquis allant de soi, à savoir la discussion sociale «ouverte» entre toutes sortes de

¹ L'énumération est empruntée à l'*Orator*, 118. Cicéron donne dans cet ouvrage, écrit quelques années avant sa mort, une esquisse de l'orateur idéal. Il présente de nombreux points communs avec l'ouvrage beaucoup plus détaillé *De Oratore* (*De l'orateur*, 55 av. J.-C.).

groupements sociaux et politiques, se fit entendre ici pour la première fois et l'art de l'argumentation dialectique et rhétorique en fut le moyen d'expression.

inventio-iudicium - Le titre du livre d'Agricola (*De Inventione dialectica, De l'invention dialectique*) indique où se trouve son innovation majeure. Sa théorie s'occupe de l'*invention* des arguments et de leur élaboration en argumentations tandis que la scolastique se contentait de *juger* la valeur des argumentations données. Agricola établit clairement cette distinction en reprenant la division que Cicéron donne de l'art de l'argumentation en invention et jugement (*inventio-iudicium*). En élaborant la théorie de l'invention, Agricola utilise non seulement des éléments de l'art antique des lieux des arguments mais aussi des éléments de la théorie des moyens de persuasion non-rationnels qui dans l'Antiquité sont traités uniquement dans la rhétorique. La rhétorique prescrit que l'orateur doit utiliser ces moyens de persuasion pour toucher l'auditeur sur le plan des émotions et pour veiller à ce qu'il reste captivé sur le plan esthétique et intellectuel. Agricola accorde une grande attention à ces deux points.¹ La théorie des figures de style est, selon Agricola, la seule partie importante de l'art du raisonnement qui ne ressort pas au domaine de l'invention, mais même cette partie peut dans la pratique être parfois abordée incidemment.²

En rapport étroit avec sa conception de l'*invention*, Agricola donne un certain nombre de règles pour le bon ordre des arguments dans le discours. Ces règles correspondent à l'art de la disposition en rhétorique. Elles répondent à la partie «jugement» dans la subdivision de Cicéron que nous venons de nommer et remplacent l'aperçu des diverses «figures» du syllogisme dans les manuels de logique médiévale. Chez Agricola le syllogisme ne sert plus que de point de référence théorique. En effet, il considère bien le syllogisme comme la forme de base de tout raisonnement mais sous sa forme pure il n'est pas, selon lui, utilisé généralement dans la pratique. La validité d'un raisonnement ne dépend pas, d'après Agricola, de sa structure formelle, mais de la question de savoir s'il est efficace.

De l'invention dialectique n'est pas un traité ennuyeux dans lequel les règles sont exprimées de façon aussi concise que possible

¹ Les deux sujets, en latin *movere* et *delectare* sont d'abord traités séparément de façon concise, puis analysés ensuite en détail; chapitres 2, 4-5 (Alardus I, 197-205; Phrissemius, 159-165) et 3, 1-3 (*infra*, p. 222-248) et 4-7 (Alardus I, 394-411; Phrissemius, 343-353). Outre *movere* et *delectare*, la rhétorique connaît *docere* comme tâche de l'orateur.

² Voir par ex. chapitres 2, 27 et 28 (*infra*, p. 186-208).

avec un seul petit exemple rabâché de longue date. Au contraire, Agricola donne des explications détaillées et aide le lecteur à ne pas perdre le fil de l'ensemble en renvoyant aux principales divisions de sa théorie et aux chapitres dans lesquels une des parties a déjà été traitée ou va l'être. Ce qu'il y a de plus important encore c'est qu'à chaque page de son ouvrage il renvoie le lecteur aux sources d'où son enseignement est tiré: les orateurs antiques, les poètes et les historiens, parmi lesquels Cicéron, Virgile et Lucain sont ceux utilisés le plus régulièrement. En outre il analyse des passages entiers des auteurs susdits pour expliquer le fonctionnement des règles. De telles analyses de textes ne sont pas en soi une invention d'Agricola - lui-même, il complimente Quintilien d'utiliser des exemples pour expliquer la fonction des lieux - mais personne encore ne les avait utilisés de manière aussi systématique pour expliquer la dialectique.¹ Cette façon de procéder illustre très clairement la différence fondamentale entre l'approche scolastique et l'approche humaniste de l'art de l'argumentation.

2. Les lieux des arguments

a. Les lieux avant Agricola²

Le point central de l'art de l'argumentation, la question de savoir comment on trouve des arguments a été traité par les théoriciens antiques de façon plutôt divergente. La distinction entre la dialectique et la rhétorique et les descriptions théoriques différentes qui ont été données de ces disciplines dans le monde gréco-romain pendant quelque huit siècles sont responsables de cet état de choses.

¹ P. Mack, «Rudolph Agricola's Reading of Literature», dans: *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 48 (1985), 23-45. Valla utilise aussi dans sa *Dialectica* des exemples empruntés à la littérature classique.

² Il n'existe pas d'études générales sur les lieux dans l'art de l'argumentation. Voir pour l'Antiquité l'article d'ensemble de B. Emrich de 1966, «Topik und Topoi», publié dans M.L. Bäumer (éd.), *Toposforschung*, Darmstadt, 1973, 210-251. Ce recueil comprend par ailleurs des articles sur le lieu commun en la littérature. Voir aussi J.A.R. Kemper, «Topik in der antiken rhetorischen Techné», dans: D. Breuer & H. Schanze (éds.), *Topik*, Munich, 1981, 17-32. Pour les lieux au Moyen Age voir surtout N.J. Green-Pedersen, *The Tradition of the Topica in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' Topics*, Munich/Vienne, 1984. L'édition de Boèce par Stump du *De topicis differentiis* (*infra*, p. 28, n. 1) comprend un essai sur le *Tractatus* de Pierre d'Espagne (voir *infra*, p. 38, n. 1) et les lieux. Voir ensuite «Topics: Their Development and Absorption into Consequences», dans: N. Kretzmann, A. Kenny & J. Pinborg (éds.), *The Cambridge History of Late Medieval Philosophy*, Cambridge, 1982, 273-299 et O. Bird, «Topic and Consequence in Ockham Logics», dans: *Notre Dame Journal of Formal Logic*, II (1961), 65-78.

Agricola développe ses idées sur ce thème en s'appuyant principalement sur les considérations de Cicéron et de Boèce sur les lieux des arguments (les *loci argumentorum*). A la frontière entre l'Antiquité et le Moyen Âge le philosophe chrétien Boèce (v. 480-525 ap. J.-C.), connu surtout par son oeuvre la *Consolation philosophique*, écrivit un ouvrage sur la topique d'après le modèle des *Topica* de Cicéron.¹ Dans ce texte, Cicéron explique comment le système d'Aristote pour trouver des arguments dans un dialogue philosophique peut être appliqué dans la pratique juridique. Boèce, malgré l'influence qu'il a subie de Cicéron, a mis l'accent, dans sa topique, sur le raisonnement sous forme de syllogismes dialectiques et chez lui l'argumentation sur des sujets philosophiques occupe une place centrale. Dans un chapitre spécial, Boèce traite de l'éloquence. Il donne dans ce chapitre un court aperçu de la rhétorique. Il y parle des lieux dans la même perspective utilisée par Cicéron dans son oeuvre de jeunesse *De Inventione* (*De l'invention*). Cicéron écrivit ce texte sur la rhétorique bien avant les *Topica* et dans son oeuvre ultérieure il se distancie explicitement du contenu de cette oeuvre de jeunesse. Dans *De l'invention* il classe les lieux au fur et à mesure qu'ils portent sur le sujet ou sur les personnes concernées par le sujet. Il donne aussi des indications sur la façon dont on doit donner systématiquement un exposé des circonstances, du déroulement et des conséquences de l'affaire juridique dont il est question et sur la façon d'utiliser dans le raisonnement le contexte social et psychologique des personnes concernées.² Boèce souligne avec insistance la différence entre le «général» de la dialectique et le «particulier» de la rhétorique et, ce faisant, établit une distinction théorique entre les lieux «dialectiques» et les lieux «rhétoriques». Agricola considère que cette distinction théorique est une erreur.³ Sa grande innovation est la combinaison des deux systèmes de lieux en un tout unique.

¹ *De topicis differentiis*, publié dans la Patrologie latine (éd. J.-P. Migne), vol. 64, 1173-1216. Outre les *Topica* de Cicéron, Boèce utilise le classement des *loci* presque identique de Thémistius, le commentateur grec d'Aristote, du quatrième siècle ap. J.-C.. Son ouvrage sur la topique nous est connu seulement par l'intermédiaire de Boèce. L'oeuvre de Boèce a été publiée en traduction, avec des notes détaillées et des essais complémentaires concernant toute l'histoire des *loci*, par E. Stump, Ithaca/Londres, 1978. Voir aussi Green-Pedersen (*supra*, p. 27, note 2). Boèce traduisit aussi les *Topica* d'Aristote et écrivit un commentaire sur les *Topica* de Cicéron, qui a été traduit et pourvu de notes détaillées par E. Stump, Ithaca/Londres, 1988. Les deux ouvrages ont été publiés dans la Patrologie latine, vol. 64.

² *De inventione*, 1, 34-43. A consulter dans la collection des Universités de France, ed. G. Achard, Paris, 1994.

³ Chapitre 2, 25 (Alardus I, 313-319; Phrissemius, 291-297). Dans ce chapitre, il est possible que se fasse entendre une critique implicite de quelques théoriciens humanistes du Quattrocento. C'est ainsi que l'étude de l'argumentation

b. Les lieux chez Agricola

Agricola utilise les lieux, au premier chef, pour faire un inventaire de données, ce qu'il appelle, en utilisant un terme emprunté à la rhétorique, la description d'une chose ou la conduite d'une chose le long des lieux. Dans la pratique cela revient à définir les choses en s'appuyant sur un schéma détaillé de définitions. Il ne s'agit plus de classer les choses selon le schéma de cinq concepts décrit dans le paragraphe I.3, mais d'énumérer dans le détail toutes les facettes possibles que l'on peut observer dans une chose. Agricola considère les lieux comme un outil plus maniable et plus détaillé que la théorie de la définition pour enregistrer la réalité. On peut voir à quel point Agricola entend l'idée de «description d'une chose» au sens large du terme à partir des exemples cités dans notre traduction (*De inventione dialectica*, 2, 28 et 29), à savoir la description de «être humain», «philosophe» et «épouse».

En même temps la description offre les données objectives ou «arguments» nécessaires pour donner un contenu à tout échange d'idées. Des propos tels que: «le philosophe est quelqu'un qui aspire à la sagesse et à la vertu» et «le philosophe a des disciples» sont des arguments de cet ordre parce qu'ils disent du philosophe quelque chose qui est emprunté à un lieu, respectivement celui du «propre» et celui des «éléments nécessairement liés».

La double fonction qu'Agricola attribue aux lieux remonte au traitement des lieux dans les ouvrages ultérieurs de Cicéron, le *De oratore* (*De l'Orateur*) (55 av. J.C.) et les *Topica* (44 av. J.C.). Dans ces ouvrages, Cicéron explique que les preuves doivent être puisées dans l'analyse de ce qui est essentiel et de ce qui est accessoire dans l'affaire dont il est question. Il introduit ainsi des éléments de l'art de la définition aristotélicien dans l'art de l'argumentation. Ce faisant, il s'oppose à la pratique de nombreux professeurs d'éloquence qui, lorsqu'ils traitaient des lieux, utilisaient seulement des arguments types, ce que lui considère comme le signe d'une grande étroitesse d'esprit.

Cicéron divisait les lieux en deux groupes: les lieux «internes» et les lieux «externes»:

dans la *Dialectica* de Valla comprend une citation littérale de l'analyse de la preuve par Quintilien, analyse dans laquelle les lieux «dialectiques» et rhétoriques» sont tous les deux traités. (*Repastinatio dialectice et philosophie*, 2, 18-20 (= Quintilien, 5, 8-10), éd. G. Zippel, vol. 2, Padoue, 1982, 499-524). Voir pour l'analyse des lieux par Quintilien *infra*, p 95, note 2. L'humaniste Georgius Trapezuntius 1395-1472) a donné dans son manuel sur l'éloquence (*Rhetoricum libri V*, 1433/4) un aperçu détaillé des lieux des arguments en s'appuyant sur des sources divergentes avec les deux systèmes côte à côte.

«Des lieux qui renferment les arguments, les uns sont inhérents au sujet même dont il est question, les autres sont pris en dehors. Inhérents au sujet, sont les arguments qui sont déduits de l'ensemble, des parties, de la signification étymologique et des choses qui ont quelque rapport avec la question. Les arguments pris en dehors sont ceux qui n'ont pas de rapport avec la question.»¹

La division d'Agricola est inspirée de celle de Cicéron qui avait été reprise aussi dans les grandes lignes par Boèce. Chez Agricola les lieux internes concernent la substance ou essence de la chose décrite tandis que les lieux externes comprennent toutes les données qui sont en rapport nécessaire ou non avec la chose. Si nous fixons notre attention sur les lieux considérés séparément, nous remarquons un certain nombre de différences entre Agricola d'une part et Cicéron et Boèce d'autre part. Agricola donne à certains lieux un autre nom, qui, d'après lui, rend mieux leur nature et leur contenu ou bien il leur donne une autre place dans le schéma.² En outre il délimite d'une façon plus précise le terrain de certains lieux de sorte qu'il en apparaisse de nouveaux.³ Au total il en arrive à vingt-quatre lieux, subdivisés en 6 groupes.⁴

¹ *Topica*, 8. A consulter dans la collection des Universités de France, éd. H. Bornecque, Paris, 1960. Cicéron distingue dans son élaboration ultérieure de cet aperçu les lieux suivants: définition, énumération des parties, étymologie, concepts apparentés, genre, espèce, similitude, différence, contraires, analogies, antécédents, conséquences, éléments contradictoires, causes, effets, comparaison. Le groupe des lieux «externes» comprend chez Cicéron des preuves à l'appui concrètes sous la forme de témoignages etc., et n'est plus du ressort de la théorie du raisonnement.

² C'est ainsi que les analogies de Cicéron deviennent chez Agricola les éléments liés par accident (numéro dix-huit) (voir *infra*, p. 214, 215, et note 1). Le numéro dix-neuf est un bon exemple d'un lieu qui a une autre place dans le schéma (voir *infra*, p. 31, n. 1).

³ Les numéros huit jusqu'à dix compris sont nouveaux, les conditions contiguës, les activités et le sujet, les numéros quinze jusqu'à dix-sept compris, les éléments de lieu et de temps et les éléments nécessairement liés, numéro dix-huit, les éléments liés par accident, et les numéros vingt-trois et vingt-quatre, les éléments contradictoires et différents. P. Mack signale que les numéros huit-dix ont été introduits sous l'influence de la *Dialectica* de Valla («Rudolph Agricola's Topics» (voir *infra*, n. 4), 265, note 16). Ces lieux peuvent être utilisés pour des descriptions de sujets scientifiques parce qu'ils servent à classer toutes sortes de perceptions sensorielles des choses, telles que la couleur, la forme et les forces naturelles des pierres (aimant, hématite, émeraude). Les numéros quinze et seize servent à rassembler des données et à raisonner sur des problèmes particuliers, pour lesquels les circonstances de lieu et de temps jouent un rôle important. Le numéro dix-sept donne une relation nécessaire à des choses qui n'ont pas de rapport entre elles (par ex. «richesse» et «homme riche»), le numéro dix-huit une relation accidentelle entre des choses qui n'ont pas de rapport entre elles (par ex. «avoir un visage chiffonné» et «tomber malade»). Les numéros vingt-trois et vingt-quatre sont issus de la scission des éléments contradictoires chez Cicéron.

⁴ Les lieux sont classés par les éditeurs du texte d'Agricola, Phrissemius et Alardus, dans un schéma clair (voir *infra*, p. 96,-101). A comparer avec les lieux de Cicéron *supra*, p. 30, n. 1. Boèce distingue plus de lieux que Cicéron, mais moins

On peut déduire des définitions qu'Agricola donne des lieux et des considérations détaillées à leur sujet qu'il ne s'agit pas pour lui de bâtir une alternative concluante à la théorie de la définition aristotélicienne. Son système est trop hétérogène pour ce faire. Ce n'est pas le but par exemple d'utiliser chaque lieu pour la description de chaque chose. C'est ainsi que lieu et temps (lieux quinze et seize) ne fournissent pas de données pour «philosophe» mais bien pour «Aristote» (il a vécu en Grèce pendant le quatrième siècle avant J.-C.). Par ailleurs certains des lieux ne servent pas à décrire en première instance un aspect d'une chose mais à élaborer en raisonnement un argument existant. Cela s'applique notamment aux numéros dix-huit jusqu'à vingt-quatre inclus, les lieux externes qui ne sont pas nécessairement liés à la chose.¹

Avec ses lieux, Agricola aspirait à fournir un instrument aussi pratique que possible pour le raisonnement. Bien que sa tendance indéniable à la systématisation puisse faire supposer le contraire, l'intérêt pratique occupe chez lui la première place. L'utilisateur individuel des lieux a la liberté expresse de suivre ou non dans la pratique le schéma d'Agricola car la façon dont quelqu'un assimile la connaissance des lieux, qu'Agricola juge indispensable, est pour lui sans importance.

3. Le raisonnement

Dans les passages théoriques qui traitent de l'agencement d'un raisonnement, on voit très clairement qu'Agricola mêle dialectique et rhétorique et les unit en un nouvel ensemble. Aussi bien lorsqu'il traite de la matière (*materia dialectices*) ou de la problématique (*quaestio*) que de l'instrument ou du discours (*instrumentum*

qu'Agricola. P. Mack, «Rudolph Agricola's Topics», dans: *Proceedings*, 257-269, donne une comparaison globale entre les lieux d'Agricola et ceux de Cicéron et de Boèce.

¹ Quelques exemples explicites: lieu numéro vingt, celui des sentences, sert à citer des témoignages de la littérature disponible, par exemple ce que Sénèque dit de la sobriété, ou à citer des proverbes. Les numéros vingt-et-un, le lieu des éléments qui sont comparés, et vingt-deux, le lieu des éléments de nature semblable ou dissemblable, donnent la possibilité de faire des comparaisons et d'utiliser des métaphores, moyens qui peuvent être utiles pour persuader des auditeurs récalcitrants et donner des explications sur les choses, ainsi que le souligne Agricola. Voir pour le lieu dix-huit *supra*, p. 30, n. 3. Agricola considère le nom de la chose (lieu dix-neuf) comme un élément externe parce que le fait de nommer une chose de telle façon et non d'une autre repose sur un accord basé sur un consensus. Cette conception oppose Agricola à Cicéron: ce dernier comptait l'étymologie au nombre des lieux qui se rapportent à l'essence de la chose. Dans l'explication des lieux vingt-trois et vingt-quatre, Agricola met également l'accent sur sa différence de vue avec Cicéron et Boèce. Dans le chapitre 2, 29, il explique que ces lieux ne sont pas très utilisés dans la pratique, sauf dans les problématiques négatives (voir *infra*, p. 216-217).

dialectices; oratio), il transforme ainsi la théorie de la logique scolastique en un art pratique du raisonnement. Il le fait d'une façon très systématique et ses analyses consistent le plus souvent en indications qui sont immédiatement utilisables dans la pratique.

Lorsqu'il discute de la problématique qui se trouve à la base d'un raisonnement, la ligne directrice du discours repose sur la distinction entre thèse (question d'ordre général; «doit-on se marier?») et hypothèse (question d'ordre particulier: «Caton doit-il se marier?»). Agricola explique qu'une nette distinction entre ces deux sortes de questions est d'une grande importance dans l'art du raisonnement. Par exemple, un résistant qui à l'époque de la résistance abat un collaborateur est un assassin. S'il est appelé à répondre de son acte il ne niera pas avoir tué, mais en même temps il voudra soulever la question générale de savoir si tuer un collaborateur en période de résistance doit être vraiment considéré comme un meurtre. Inversement tout le monde sera en général d'accord avec la règle selon laquelle il ne faut pas rouler en voiture au feu rouge, mais est-ce que tout le monde trouve cette règle encore valable lorsqu'on transporte quelqu'un qui doit aller sur-le-champ à l'hôpital? Et lorsqu'on veut arriver à l'heure à la maison pour le début d'un match de football? Chaque problème peut être ainsi divisé en une ou plusieurs questions générales et particulières grâce auxquelles celui qui argumente peut exposer le problème sous toutes les facettes possibles. Il peut ainsi définir avec précision en quoi, selon lui, consiste exactement le problème et en s'appuyant sur ces considérations, il peut déterminer le choix de ses arguments et la stratégie à suivre pour leur élaboration.

Pour déterminer l'efficacité du discours tenu, trois facteurs entrent en jeu: le but que l'orateur se fixe, la nature de son sujet et l'auditoire auquel il s'adresse. C'est pourquoi la délimitation antique des discours en forme de dialogue pour les sujets philosophiques (décrits dans la dialectique) et en discours ininterrompu pour des sujets tirés de la pratique (décrit dans la rhétorique) n'est pas exacte, selon Agricola. Les deux formes de discours peuvent être utilisées pour tout sujet imaginable. Quelquefois les deux formes sont utilisées toutes les deux pour un seul et unique sujet. Agricola donne ici comme exemple le thème de l'amitié, un thème philosophique qui a été traité par Aristote dans un discours ininterrompu, (*Morale à Nicomaque*, livre VIII) et par Cicéron dans un dialogue (*Laelius*). Dans les deux formes, on a affaire à la dialectique dans la mesure où l'on rend le discours convaincant, à la rhétorique dans la mesure où on l'élabore stylistiquement. Au lieu de s'en tenir à la distinction traditionnelle, Agricola traite le discours

selon une division basée sur le but que l'on se propose. Il distingue dans ce cas l'argumentation (*argumentatio*) et l'exposition (*expositio*). Dans l'argumentation, tout le discours se concentre sur la façon convaincante de communiquer un point de vue, tandis que dans l'exposition, il y a aussi d'autres motifs qui déterminent le but. C'est ainsi qu'un poète voudra en premier lieu plaire tandis qu'un historien ou un naturaliste voudront donner une présentation claire de leur sujet.

Par ailleurs Agricola prête attention à la réfutation des arguments. Cette partie est en rapport avec l'article du sophisme. Agricola analyse diverses façons de montrer qu'un raisonnement en fait ne tient pas. De plus, il traite d'un certain nombre de méthodes grâce auxquelles, pour reprendre ses termes imagés, on peut «envoyer l'orateur au tapis». Ce sont toutes sortes de bonnes astuces, utilisables lorsque le raisonnement de l'adversaire ne peut être invalidé sur des bases formelles. C'est ainsi que l'on peut intimider quelqu'un avec un reproche visant la personne, ou l'on peut minimiser des accusations fondées ou désorienter l'auditeur par une digression non pertinente. A titre d'illustration, Agricola donne, entre autres, quelques jolis échantillons de ces tactiques tirés des discours de Cicéron. En gros, le commentaire d'Agricola sur le discours se caractérise par l'attention toute particulière qu'il accorde aux techniques d'argumentation utilisées par les orateurs antiques, juristes et hommes politiques. Agricola conclut cette partie de son livre par un aperçu des parties du discours décrites dans la rhétorique antique.

III. L'INFLUENCE D'AGRICOLA

1. Agricola et l'enseignement inspiré par l'humanisme au seizième siècle.

Agricola n'a donné des cours que quelques mois à la Faculté des Arts de Heidelberg. Il a joué pourtant un rôle important dans l'histoire de l'enseignement humaniste au nord des Alpes et c'est grâce, non seulement à l'utilité de *L'Invention dialectique* en tant que manuel, mais aussi à la lettre qu'il écrivit en juin 1484 d'Heidelberg à son ami Jacob Barbireau (1455-1491) et dans laquelle il lui donne des conseils pour ses études. Cette lettre a été publiée à maintes reprises au seizième siècle sous le titre suivant: *De formando studio* (Sur

l'organisation du programme des études).¹ Depuis un certain temps déjà, Agricola avait eu l'intention de s'occuper de la formation de son jeune ami qui était compositeur et maître de chapelle à Anvers. Il doit avoir existé un lien solide entre Agricola et Barbireau, qui avaient en commun non seulement leur intérêt pour la littérature et la science, mais aussi celui pour la musique. Sur le plan intellectuel, Agricola considérait Barbireau, ainsi qu'il lui a écrit une fois, comme son disciple talentueux, destiné à propager la renommée de son maître.

Tout comme dans l'*Eloge de la philosophie et des autres arts*, Agricola met la philosophie sur le même plan que les *studia humanitatis*. La philosophie est ici définie comme la combinaison de la connaissance et de l'échange intellectuel sur les choses de la réalité. Plus encore que dans l'Eloge, il est montré clairement dans cette lettre que la connaissance n'a pas un caractère purement théorique. Agricola critique indirectement les pratiques de l'enseignement de son temps en insistant sur l'importance de l'étude des choses concrètes (*res ipsae*) au lieu de débattre dans un langage conceptuel sur les principes des sciences. En outre, il élargit considérablement l'ensemble des matières traditionnelles - il attire lui-même expressément l'attention sur ce point - et propose que Barbireau étudie aussi les sciences appliquées telles que l'agriculture, l'art militaire, l'architecture ainsi que la peinture et la sculpture.

Ce qui frappe dans la description de la matière à étudier, c'est la place centrale qu'occupe la foi. L'éthique et la lecture des moralistes et des écrivains païens dont l'oeuvre permet d'étudier l'action du bien et du mal dans le monde n'ont de sens, selon Agricola, que si elles débouchent sur l'étude pratique de la Bible. De même l'étude des choses concrètes n'est pertinente que dans la mesure où elle souligne la précarité du temporel et fait ainsi prendre conscience de la nécessité d'une conduite pieuse. On reconnaît ici le caractère moral typique de l'humanisme au nord des Alpes, qui se manifeste par excellence dans la littérature pédagogique. Agricola annonce ici la culture de tout un siècle.

En écrivant sa lettre, Agricola ne pensait pas à une pratique scolaire concrète - nous savons que l'enseignement ne l'a jamais attiré - mais à un processus de formation personnelle en dialogue avec un mentor spirituel. Il oeuvrait dans l'esprit des humanistes italiens, Guarino Guarini par exemple, pour qui un bon enseignement dans les *studia humanitatis* présupposait toujours une relation personnelle entre

¹ Pour la première fois dans les *Nonnulla Opuscula* de 1511 (voir *supra*, p. 18, n. 1), (cvii)-verso-eii-verso.

maître et élève. Leurs écoles étaient de petits internats privés. Parmi les manuels pédagogiques et les programmes de cours écrits en Italie, Agricola a, sans aucun doute, pensé surtout au *De ordine docendi et discendi* (*De la façon correcte d'enseigner et d'apprendre*, 1459) de son ami Battista Guarini.¹ Les pédagogues humanistes du seizième siècle ont transformé les *studia humanitatis* en un cursus organisé systématiquement et divisé en niveaux couvrant l'enseignement primaire et secondaire. La lettre d'Agricola constitue pour ainsi dire la tête de pont entre la tradition enseignante italienne du Quattrocento et la grande réforme de l'enseignement du seizième siècle qui eut lieu dans toute l'Europe aussi bien au sein de la Réforme que de la Contre-Réforme.

La deuxième partie de la lettre décrit la méthode que Barbireau doit utiliser pour ses études. Ici aussi l'effort adéquat pour arriver à une connaissance utile occupe une place centrale. La devise empruntée à Sénèque, *non scholae, sed vitae discimus* (nous apprenons pour la vie, non pour l'école) constitue la clé de la méthode présentée. Agricola explique que la matière qui entre en ligne de compte dans le vaste programme constitué par les lectures de poètes, orateurs, historiens, philosophes de la morale, naturalistes, doit être ordonnée d'après des concepts généraux appropriés. Ces derniers doivent être bien choisis et classés par paires pour faciliter la mémorisation.² La méthodologie présentée ici est caractéristique de la pratique enseignante du seizième siècle. Melanchton (1497-1560), le grand organisateur de l'enseignement humaniste dans l'Allemagne luthérienne, en souligne la grande utilité avec un compliment à l'adresse d'Agricola, qui attire l'attention sur ce point dans sa lettre à Barbireau.³ Johannes Sturm (1507-1589) donne un commentaire détaillé de ce système par rubriques dans le programme scolaire de Strasbourg de 1538, qui fut suivi par de nombreuses écoles réformées.⁴ Erasme le nomme au début du petit chapitre *Ratio colligendi exempla* (méthode pour recueillir des

¹ Publié par L. Piacente, Bari, 1975.

² Ce système de rubriques présente des affinités avec la mnémotechnique qui avait été élaborée par les orateurs antiques. Voir F. Yates, *The Art of Memory*, Londres, 1966 (1984).

³ Dans son *De locis communibus ratio*, publié quelques fois avec la lettre d'Agricola et *Ratio colligendi exempla* d'Erasme (voir *infra*, p. 36, n.1) (entre autres Bâle, 1531; Huisman, *Bibliography*, nr. 92); texte dans *Opera omnia* de Melanchton, vol. 20 (*Corpus Reformatorum*, vol. 20), Braunschweig, 1854, 693-698.

⁴ *De literarum ludis recte aperiendis* (*Sur la juste façon de créer des écoles*), chapitres 18 (sur l'entraînement de la mémoire) et 23 (sur l'analyse de textes); texte consulté dans: R. Vormbaum, *Die evangelischen Schulordnungen des 16. Jahrhunderts*, Gütersloh, 1860, 664, 667-668.

exemples) de son manuel de base pour la collecte et le classement des mots et des concepts, *De duplici copia verborum ac rerum* de 1512.¹

Agricola explique avec des exemples tirés de l'histoire de Lucrèce de Tite-Live (livre 1, ch. 57-59) et d'un vers des *Héroïdes* d'Ovide (17, 100) comment le classement de la matière selon les rubriques se passe dans la pratique. Les rubriques peuvent aussi être à nouveau subdivisées. Dans le texte d'Erasme qui vient d'être cité, ce dernier montre comment peut être élaborée une rubrique telle que «respect et irrespect»: il y a respect vis-à-vis de Dieu, de la patrie, des parents, des enfants, des professeurs. Une variante en est le respect exagéré ou mal placé qui prend la forme de la superstition, le culte excessif des saints par exemple, ou de la trop grande indulgence des parents pour leurs enfants.

Le but de ce système, ainsi que le souligne Agricola, est d'écrire soi-même. L'exercice de l'écriture est, tout comme le système par rubriques lui-même, une donnée centrale dans l'enseignement humaniste. On trouve en première instance le résumé ou la paraphrase, à peu près de la façon dont Agricola l'explique en s'appuyant sur un vers de Virgile (*Géorgiques*, 3, 66-67). Peu à peu l'élève doit pour un thème donné trouver et élaborer lui-même des arguments. Pour cet exercice pratique la théorie consistait en un petit manuel sur la dialectique élémentaire, disons la topique, et la rhétorique (surtout les figures de style). On pouvait puiser la matière pour les exercices de style dans des recueils grecs comportant ce qu'on appelait les *progymnasmata* (*exercices préliminaires*), qui étaient un élément de l'entraînement antique à l'éloquence. Ces recueils décrivent quatorze exercices, illustrés chaque fois d'un ou deux exemples, pour acquérir l'habileté nécessaire à l'élaboration des parties d'un discours. En font partie, entre autres, le récit d'une fable, la description de personnes, de choses et d'événements, l'explication d'aphorismes, la formulation d'arguments pour et contre une thèse et l'élaboration d'une comparaison. Comme nous l'avons signalé au paragraphe I.1, Agricola a traduit l'un de ces recueils, à savoir celui d'Aphthonius du cinquième siècle après J.-C.² Dans la version latine d'Agricola, le

¹ Edition d'Amsterdam (ASD), vol. I, 6, éd. B.J. Knott, 1988, 258-269 (= Edition Leclerc, I, 100-105). Erasme a publié à plusieurs reprises une édition augmentée de sa *Copia*.

² Imprimé pour la première fois à Cologne: J. Soter, 1532 (Huisman, *Bibliography*, nr. 151). Alardus a incorporé cette traduction pourvue d'annotations de sa main dans son édition des *Lucubrationes aliquot* (Alardus II, 1-76). On trouve ensuite dans cette même édition, également pourvu de notes, le texte des *progymnasmata* qui ont été transmis sous le nom d'Hermogène (deuxième siècle ap. J.-C.) dans la traduction du sixième siècle par Priscianus (Alardus II, 77-89). Le

petit ouvrage fut maintes fois réimprimé aux seizième et dix-septième siècles, comme livre scolaire, souvent pourvu de notes et d'un plus grand nombre d'exemples dans le but d'épargner du travail au professeur.¹ Quelques-uns des thèmes des *exercices préliminaires* montrent comment les humanistes utilisaient la formation classique pour formuler de nouvelles idées. C'est ainsi qu'Erasme a élaboré un des exemples proposés par Aphthonius pour une thèse générale «si on doit se marier» dans sa déclamation sur l'éloge du mariage. Il écrivit cet essai juste avant 1500 comme exemple d'une lettre de persuasion à l'intention de son élève Lord Mountjoy. Le texte fut publié beaucoup plus tard, en 1518, dans un recueil de déclamations et suscita alors une polémique, qui allait durer quatorze ans, entre Erasme et les théologiens aux orientations dogmatiques des universités de Louvain et de Paris. Erasme fut accusé d'attaquer la doctrine du célibat, alors que le fond de son argumentation est que le mariage chrétien est à sa place dans une société qui prétend mettre en pratique l'enseignement du Christ. Cette polémique illustre à merveille le point suivant: Erasme et ceux qui avaient les mêmes affinités intellectuelles que lui n'étaient pas, lorsqu'ils cultivaient l'éloquence, uniquement préoccupés de pure littérature, mais ils utilisaient la rhétorique afin de propager leurs idées sur le terrain de la morale publique et privée.²

2. la diffusion de la dialectique d'Agricola au seizième siècle

Lorsque Johannes Matthaeus Phrissemius (décédé en 1532), professeur à la Faculté des Arts de Cologne, eut achevé en 1523 son commentaire sur l'oeuvre maîtresse d'Agricola et l'eut envoyé chez l'imprimeur, un enseignant de la ville s'était étonné de la popularité de l'ouvrage d'Agricola. Ne décrit-il pas dans trois gros livres ce que le savant du Moyen Age Pierre d'Espagne explique d'une manière claire et concise dans le traité sur les lieux qui se trouve dans les *Summule*

recueil le plus ancien de progymnasmata est celui de Théon (premier ou deuxième siècle ap. J.-C.).

¹ Ce sont surtout les notes et les exemples supplémentaires de Reinhard Lorchius (décédé en 1564), originaire de la petite ville de Hadamar en Rhénanie qui ont été souvent imprimés. Voir pour Aphthonius et l'enseignement humaniste J.-Cl. Margolin, «La rhétorique d'Aphthonius et son influence au XVI^e siècle», dans: R. Chevallier (éd.), *Colloque sur la Rhétorique. Calliope I*, Paris, 1979, 239-269. Voir aussi K. Meerhoff, «La description: réflexions sur un manuel de rhétorique», dans: Y. Went-Daoust (éd.), *Description-écriture-peinture*, Cahiers de Recherches des Instituts Néerlandais de langue et littérature françaises, 17 (1987), 21-35.

² Voir P. Tuynman, «Erasmus: functionele rhetorica bij een christen-ciceronianen», dans: *Lampas. Tijdschrift voor Nederlandse classici*, 9 (1976), 163-195.

logicales?¹ Dans une lettre enflammée au lecteur, imprimée au début de son édition d'Agricola,² Phrissemius donne libre cours à son indignation à l'égard du jugement stupide de cet homme conservateur qui n'a pas encore pris connaissance des «bonnes lettres». Il explique que l'ouvrage d'Agricola, à la différence du manuel traditionnel de Pierre d'Espagne, contient tout ce dont a besoin un dialecticien qui ne veut pas en rester au niveau de la théorie, mais qui veut mettre son art du raisonnement au service de la société. Le traitement des émotions, des directives pour captiver l'auditeur et pour donner au discours de la concision ou au contraire l'amplifier font totalement défaut chez Pierre d'Espagne, explique Phrissemius. Sa définition de la dialectique se limite à des généralités alors qu'Agricola, dans son second livre, explique clairement ce qu'est la dialectique, à quoi elle sert, quel est son instrument et comment on devient habile à raisonner. Chez Pierre, l'exposition n'entre pas du tout en ligne de compte, son étude de l'argumentation est absolument incompréhensible et n'accorde pas d'attention aux parties du discours, à l'utilisation des lieux et à la réfutation des arguments de l'adversaire. Il ne donne pas non plus d'analyses de textes d'auteurs en se basant sur les lieux, comme le fait Agricola, ce qui fait de l'ouvrage de ce dernier un manuel si pratique.

Cette lettre montre combien la dialectique d'Agricola était importante pour les humanistes qui s'efforçaient de renouveler l'enseignement des *artes*. On peut voir le succès de leurs efforts à la riche histoire des éditions de l'oeuvre d'Agricola au seizième siècle. La plupart de ces humanistes passionnés étaient eux-mêmes enseignants dans une ou plusieurs disciplines et assuraient toutes sortes d'éditions de textes d'auteurs classiques et de manuels pour l'enseignement des *artes*. Ils entretenaient aussi des contacts personnels et épistolaires et se stimulaient ainsi mutuellement. Grâce à leurs efforts l'humanisme est devenu un mouvement international avec des ramifications dans toute l'Europe.

La première édition de *L'Invention dialectique* parut à Louvain en 1515 sous le titre de *Dialectica* et fut assurée par trois Néerlandais, Martin van Dorp (1485-1525), Gerard Geldenhauer (1482-1542), l'un des biographes humanistes d'Agricola et Alardus d'Amsterdam (1491-1542).³ La chasse au manuscrit qui fut utilisé pour cette édition et les

¹ Pierre d'Espagne (treizième siècle) a écrit un livre scolaire connu sur la logique, *Tractatus* ou *Summule logicales*, qui fut utilisé jusque dans le courant du seizième siècle. Édition critique par L. de Rijk, Assen, 1972.

² Phrissemius, a2-recto - a4-verso.

³ Louvain: D. Martens 1515 (Huisman, *Bibliography*, nr. 11).

problèmes de critique textuelle auxquels les éditeurs se trouvèrent, contre leur attente, confrontés, ont été décrits plus tard par Alardus avec un certain sens du dramatique.¹ A partir des années vingt, on peut parler d'un flot d'éditions de la dialectique d'Agricola, avec ou sans commentaire, et de quelques adaptations scolaires. Ses autres ouvrages ayant un rapport avec les *studia humanitatis*, comme la lettre à Barbireau, sont également souvent imprimés, le plus souvent avec des oeuvres d'autres auteurs traitant de thèmes apparentés. C'est surtout dans les centres humanistes qu'étaient Cologne et de Paris qu'ont paru de nombreuses éditions d'Agricola.²

L'édition de Phrissemius avec commentaire, publiée pour la première fois à Cologne en 1523, est basée sur le texte de 1515.³ Le lecteur trouve une répartition en chapitres, marqués par des titres explicites.⁴ A la suite du texte de chaque chapitre, on trouve des notes explicatives et des références. Ce qui est important, ce sont les schémas nombreux et commodes grâce auxquels Phrissemius éclaire les passages difficiles. Outre un aperçu des vingt-quatre lieux (p.22), il donne, entre autres, un schéma du classement des questions (p.228) et, comme partie de son long commentaire de l'analyse d'Agricola sur les formes élémentaires du discours, un aperçu des différents termes utilisés pour le syllogisme et ses subdivisions (p.257). L'édition est pratique grâce aussi aux courtes indications sur le contenu qui se trouvent dans la marge, aussi bien pour le texte d'Agricola que pour le commentaire de Phrissemius.

Alardus, l'humaniste d'Amsterdam nommé plus haut, publia en 1539 à Cologne une nouvelle édition de l'oeuvre maîtresse d'Agricola, pourvu d'un commentaire détaillé.⁵ Cette édition s'appuie sur le texte autographe dont Alardus avait pu disposer dès 1528. A elle seule la mention du mot autographe sur la page de titre donne l'impression que cette édition est bien meilleure, sur le plan critique, que toutes les

¹ Alardus II, *3-verso-+ 1-verso (lettre à N. Clenardus) et 203-204 (notes à la lettre d'Agricola à Barbireau). Van der Velden, *Rodolphus Agricola*, 18-21.

² Une bibliographie complète n'existe pas encore mais quelques aperçus détaillés donnent une bonne idée de la riche histoire de l'impression des oeuvres d'Agricola et des résumés de *De l'invention dialectique* (W. Ong, *Ramus and Talon Inventory*, Cambridge (Mass.) 1958 (1969), compte 53 éditions et Huisman, *Bibliography*, 361).

³ Cologne: H. Alopecius, 1523 (Huisman, *Bibliography*, nr. 14); très nombreuses éditions. Dans les notes, Phrissemius, qui avait à sa disposition le manuscrit servant de base à l'édition de 1515, corrige ici et là des fautes évidentes du texte (voir par ex. p. 146-147 et p. 311).

⁴ On trouve déjà une division en chapitres dans une édition de Strasbourg 1521 (Huisman, *Bibliography*, nr. 13; je n'ai pu examiner cette édition).

⁵ Cologne: J. Gymnicus, 1539 (Huisman, *Bibliography*, nr. 42)

éditions précédentes. Pourtant l'édition d'Alardus, du moins en ce qui concerne les fragments choisis pour cette anthologie, ne contient pas de différences radicales par rapport à celle de Phrissemius. Mais, chez Alardus, la présentation du texte est différente. La différence la plus importante tient à ce qu'il divise le texte du livre II en unités plus petites (trente chapitres au lieu des vingt-deux de Phrissemius). Il manque au commentaire, si nous exceptons l'aperçu des lieux (p.25), les schémas qui rendaient l'édition de Phrissemius si utile. Mais Alardus donne en outre des références très nombreuses et très détaillées et ajoute quelques autres textes d'Agricola qui ont un rapport avec l'oeuvre principale: le texte sur les universaux et le commentaire sur le discours de Cicéron, *Pro lege Manilia*.¹ Il ajoute aussi à la suite du chapitre vingt-cinq du livre II un très long passage dont il est l'auteur et dans lequel il transfère un à un les lieux dits rhétoriques pour les personnes et les choses dans le système d'Agricola.² L'édition d'Alardus ne semble pas très appropriée à l'utilisation dans l'enseignement à cause de l'abondance des matériaux. C'est sans doute la raison, entre autres, pour laquelle elle n'a pas été rééditée au seizième siècle. Par ailleurs Alardus s'est occupé très activement de l'édition des autres ouvrages d'Agricola. Dans la même année 1539, il procura une édition pourvue de commentaires détaillés d'une série d'écrits dispersés: la traduction d'Aphthonius, le commentaire sur Sénèque le Père, quatre discours, un certain nombre de lettres et des traductions plus courtes.³ Alardus a fait également un résumé du livre I de *L'Invention dialectique*, qui a paru en 1538.⁴

Aux environs de 1540 parut, de nouveau à Cologne, une nouvelle édition scolaire annotée de la dialectique d'Agricola. Jan van Bronckhorst, originaire de Nimègue (Johannes Noviomagus, 1494-1570), qui était à cette époque professeur de mathématiques à Cologne, fut étroitement impliqué dans la réalisation de cette édition.⁵ Le texte en est donné ici d'après l'édition d'Alardus bien qu'on puisse signaler quelques passages où manifestement on suit l'édition de Phrissemius.

¹ Alardus I, 37-41; 461-471.

² Alardus I, 319-353. Alardus suit l'exposé de Quintilien sur les lieux (*Institutio oratoria*, V, 10, 20-52).

³ Les *Lucubrationes aliquot* (Huisman, *Bibliography*, nr. 42).

⁴ Cologne: J. Gymnicus, 1538 (Huisman, *Bibliography*, nr. 35); quelques éditions.

⁵ Cologne: H. Alopecius, s.d. (Huisman, *Bibliography*, nr. 10); nombreuses éditions. La page de titre et l'avant-propos de cette édition mentionnent des commentaires concis de Reinhard Lorichius (voir *supra*, p. 37, n. 1) à la dialectique d'Agricola. On ne sait pas au juste si on renvoie dans ce cas à des matériaux déjà publiés.

Le commentaire, composé par Noviomagus, comprend une importante anthologie des notes de Phrissemius, complétée par un nombre limité de renvois originaires des notes d'Alardus.¹ Le fait que les notes de Phrissemius constituent l'essentiel du nouveau commentaire est la conséquence d'un choix pratique de l'imprimeur de Cologne qui l'explique dans l'avertissement au lecteur: les notes de Phrissemius étaient déjà depuis un bon moment intégrées dans l'enseignement.

Le résumé le plus connu de *L'Invention dialectique* fut rédigé par le Flamand Bartholomaeus Latomus (v. 1498-1570). Ce livre scolaire fut publié en 1530, de nouveau à Cologne, où, à ce moment-là Latomus donnait des cours.² Il comprend une lettre-dédicace qui, tout comme la lettre de Phrissemius au lecteur de 1523, est un manifeste pour la rénovation humaniste de l'enseignement. En 1531 Latomus partit pour Paris où il enseigna d'abord au Collège de Sainte-Barbe et plus tard au Collège Royal (qui deviendra le Collège de France). Les deux institutions étaient des centres humanistes réputés. Johannes Sturm, déjà nommé, donna aussi, à cette époque, des cours dans divers Collèges d'avant-garde; Pierre de la Ramée fut l'un de ses élèves. Dès son arrivée à Paris, Latomus se mit à travailler à une version améliorée du résumé. Cette édition fut publiée avec une lettre-dédicace à l'adresse de son collègue portugais Andrea Gouveia du Collège de Sainte-Barbe. Cet écrit est lui aussi un manifeste pour l'enseignement humaniste. Les deux lettres-dédicaces furent maintes fois réimprimées dans les nombreuses éditions que connut le résumé de Latomus au seizième siècle.³

3. Agricola et la dialectique au seizième siècle

La dialectique du seizième siècle est intégrée dans l'enseignement humaniste des *artes* et est étudiée et enseignée en rapport étroit avec la rhétorique. Elle n'a pas, comme au Moyen Âge, la valeur d'une discipline indépendante, mais elle est un instrument au service des sciences de la nature (physique) et des sciences sociales (éthique). La division de Cicéron de la dialectique en invention (*topiké*) et jugement (*kritiké*), qui avait été de nouveau mise en avant et utilisée par Agricola, est généralement adoptée. Définition de l'essence, description du sujet

¹ Ces données sont basées sur la comparaison des fragments de texte qui ont été traduits pour cette anthologie.

² Cologne: J. Gymnicus, 1530 (Huisman, *Bibliography*, nr. 19). Pour des informations bibliographiques détaillées voir l'article de L. Bakelants dans *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1979, vol. 3, 678 ss.; l'*építome*, 725 ss.

³ Le Français Johannes Visorius fit encore un autre résumé, qui a connu une diffusion beaucoup plus restreinte (Bâle, s.l., s.d.; Huisman, *Bibliography*, nr.7).

en s'appuyant sur les lieux, raisonnement convaincant (*definitio, divisio, ratiocinatio*), ce sont les thèmes principaux sans cesse traités. Bien que l'influence d'Agricola sur la dialectique humaniste du seizième siècle n'ait pas encore été complètement décrite, il est certain que de nombreux théoriciens ont utilisé *De l'invention dialectique*.¹

La plupart des manuels de dialectique n'ont pas un objectif aussi large que celui de l'ouvrage d'Agricola. Pour écrire une méthode utilisable par l'élève moyen, les auteurs se contentaient le plus souvent d'un aperçu concis des règles les plus importantes. Un manuel doit aussi, s'il veut être bien accueilli de tous, être toujours neutre du point de vue idéologique. Pour les manuels de dialectique du seizième siècle, cela signifie qu'en général, ils suivent plus précisément le modèle offert par l'*Organon* d'Aristote que ne l'a fait Agricola. La matière concernant la rhétorique, décrite par Agricola en combinaison avec la dialectique, est traitée, également pour des raisons didactiques, dans des manuels distincts. De cette façon, une lecture superficielle de nombreux livres de dialectique peut être décevante parce que tous ne nomment pas Agricola expressément et que la plupart semblent avoir un objectif et un contenu aristotélicien.

Ainsi que nous l'avons expliqué dans le paragraphe III.1, la dialectique et la rhétorique étaient toujours étudiées en combinaison avec les auteurs antiques selon les principes exposés par Agricola. Les éditions annotées des auteurs anciens surtout celles des discours de Cicéron constituent un sujet de recherche intéressant, qui est encore pratiquement inexploré. Dans ce cas aussi, Agricola avait lui-même donné l'exemple avec son analyse du *De lege Manilia* de Cicéron, basée sur les lieux: cette analyse constitue peut-être les retombées de ses cours d'Heidelberg. Les théoriciens importants du seizième siècle se sont tous occupés très activement de la production de commentaires scolaires qui montrent comment dialectique et rhétorique vont de pair dans la pratique: Sturm, Melanchton, Latomus et La Ramée comptent au nombre des grands noms que l'on peut mentionner.

¹ Voici quelques études importantes: Vasoli, *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo*, 249-277 (étudie l'influence de la dialectique de Johannes Caesarius, qui, au début du seizième siècle, a donné des cours pendant quelque temps à Deventer); K. Meerhoff, «Melanchton lecteur d'Agricola: rhétorique et analyse textuelle», dans: *Renaissance, Humanisme, Réforme*, nr. 30, 5-22; J.R. McNally, «Prima Pars Dialecticae»: The Influence of Agricolan Dialectic upon English Accounts of Invention», dans: *Renaissance Quarterly* 21 (1968), 166-177 (influence sur Thomas Wilson, John Seton et Peter Carter). Les manuels de dialectique du Néerlandais Cornelius Valerius et de l'Espagnol Fox Morzillo utilisent explicitement Agricola, comme l'a fait remarquer G. Kuiper, *Orbis artium en renaissance. I. Cornelius Valerius en Sebastianus Foxius Morzillo als bronnen van Coornhert*, Harderwijk, 1941. P. Mack, *Renaissance Argument*, chapitres 13-18.

L'étude de l'art du raisonnement en tant que *topiké* et *kritiké* a finalement été un grand stimulant pour le développement de la méthodologie au seizième siècle, à savoir la présentation ordonnée des arguments et des preuves dans le domaine des sciences théoriques et pratiques.¹ De plus, les humanistes utilisent, à côté et en rapport avec la méthode démonstrative syllogistique, tirée des *Analytica Posteriora* d'Aristote, la méthode démonstrative géométrique que nous avons rencontrée, entre autres chez Agricola dans l'*Eloge de la philosophie et des autres arts* (voir paragraphe I.2). Tous les théoriciens importants de la dialectique au seizième siècle accordent leur attention à la méthode et sont, de ce fait, tributaires, directement ou indirectement, de *L'Invention dialectique* d'Agricola. Le débat sur la méthodologie, qui se poursuivra au dix-septième siècle, connaît un apogée momentané avec l'influente oeuvre logique du Français Pierre de la Ramée (1515-1572).² Il formula la méthode d'analyse et de synthèse, passée dans le domaine public au dix-septième siècle et adoptée, entre autres, aux Pays-Bas par le logicien Petrus van Balen (1643-1690).

*

* *

NOTE SUR LE CHOIX DES TEXTES ET L'ÉDITION DU TEXTE LATIN

En conclusion, voici quelques remarques concernant le choix de textes et l'édition du texte latin. Les textes choisis sont présentés dans l'ordre chronologique. On a choisi la partie centrale de l'*Eloge de la philosophie et des autres arts*, celle qui comprend l'aperçu des *studia humanitatis*. Quant au *De l'invention dialectique*, on a tenté d'en faire une sélection représentative. De la totalité des soixante quinze (le nombre donné par Alardus) chapitres, on en a retenu vingt-deux dans leur entier ou partiellement pour l'anthologie. On a retenu quelques chapitres sur la dialectique en général et sur l'origine et l'utilisation des lieux, chapitres dans lesquels se manifeste l'attitude critique d'Agricola par rapport à la tradition (livre 1, chapitres 1-3; livre II, chapitres 1-3).

¹ Voir, entre autres, quelques études introductrices sur le sujet: W. Ong, *Ramus, Method and the Decay of Dialogue*, Cambridge, 1958, chapitre 11 («The method of method»); N.W. Gilbert, *Renaissance Concepts of Method*, New York, 1960 et L. Jardine, *Francis Bacon. Discovery and the Art of Discourse*, Cambridge, 1974, chapitre 1 («Dialectic and Method in the Sixteenth Century»).

² Voir sur la méthode de Ramus: N. Bruyère, *Méthode et dialectique dans l'oeuvre de la Ramée*, Paris, 1984.

En ce qui concerne les passages traitant de l'invention on a choisi des extraits des chapitres d'introduction sur la matière de la dialectique (livre 2, chapitres 6-7) et on a fait un large choix dans les passages traitant de l'instrument de la dialectique (livre 2, chapitres 15-18 et 22-23). Les chapitres qui concernent l'utilisation des lieux (livre 2, chapitres 26-29) et le traitement des affects (livre 3, chapitres 1-3) ont été retenus dans leur entier. Finalement on présente le chapitre introducteur sur la disposition, la partie dont s'occupe Agricola après l'invention (livre 3, chapitre 8). La *Lettre sur l'organisation du programme des études* a été retenue dans sa totalité.

On a suivi l'édition d'Alardus de 1539 (Alardus I et II), sauf dans quelques passages indiqués au moyen d'une note, où on a préféré soit la leçon des *Opuscula Nonnulla* de 1511, qui contient l'*editio princeps* de l'*Eloge de la philosophie et des autres arts* et de la *Lettre sur l'organisation du programme d'études*, soit la leçon d'un des deux manuscrits du *De l'invention dialectique* datant de la fin du quinzième siècle ou de l'édition de Phrissemius de 1523 (contenant une version corrigée de l'*editio princeps* de 1515). Pour les leçons intéressantes des manuscrits, que nous n'avons pu consulter nous-mêmes, nous avons suivi la liste des variantes dans l'édition de Mundt (695-716).¹ Quelques fautes manifestes dans le texte d'Alardus, étant pour la plupart des erreurs typographiques, ont été corrigées sans le signaler au lecteur. Pour plus de commodité, on a divisé le texte en paragraphes, écrit en toutes lettres les mots abrégés et les ligatures, enlevé les signes diacritiques, écrit c ou t et ae ou e selon l'usage classique, adopté les conventions modernes concernant la ponctuation, l'usage des majuscules et de u/v, et la graphie de j comme i. Le début d'une page nouvelle dans l'édition d'Alardus est marqué par le numéro de la page mis dans le texte entre parenthèses..

Pour quelques remarques concernant la traduction et les notes, nous renvoyons le lecteur à l'avant-propos, pages 7 et 8.

¹ L'un des deux manuscrits du *De l'invention dialectique* que l'on connaît est conservé au Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart, l'autre est conservé dans la Bibliothèque Universitaire de Uppsala. Voir pour la tradition manuscrite P. Mack, *Renaissance Argument. Valla and Agricola in the Traditions of Rhetoric and Dialectic*, Leyde, 1993, 257-259 et l'édition de L. Mundt, 659-665.

TEXTES

IN LAUDEM PHILOSOPHIAE ET RELIQUARUM ARTIUM ORATIO

(150)

(...) Si quis autem assit fortassis istarum rerum imperitior, quum ferri a me tantis laudibus philosophiam audiat, ut haec sit praecipuum maximumque eorum, quae a principe Deo genus accepit humanum, utque hac ipsa duce homines proxime Deum accedant, ipsam pulcherrimo virtutum agmine comitatam pectora nostra implere sui amore, alia omnia sperni, relinqui solamque sincero constantique gaudio nostra desideria cumulare, postremo ipsam esse, quae inter tantam turbam accidentium humanorum et sine metu nos faciat tutos et sine periculo securos, si quis, inquam, imperitior audiat haec, nonne me iure interroget atque dicat: «Quae est ergo haec tam praeclara tibi et laudata philosophia, quod ipsius officium, quid pollicetur? Liceat intueri, liceat cognoscere, explica ipsam et vel breviter complectere atque in summam quandam collatam ostende. Rectius arbitrio nostro quisque credemus, cupiunt¹ id omnes maxime cognoscere, cuius sua plurimum putant interesse». Haec qui dicat, non iniusta mihi videbitur exposcere nec fraudabo ipsum voto suo; et convenientissimum utique videtur, ut qui de ipsa nequeam dicere pro dignitate, explicem ipsam potius et spectandam a facie atque pro ingenio suo cuique aestimandam proponam.

Philosophiae igitur nomen e Graeco exprimentes amorem dixerunt esse sapientiae, id est, amorem divinas res humanasque cognoscendi,

¹ cupiunt *Nonnulla Opuscula*, 1511; cupiant *Alardus II*.

I. ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE ET DES AUTRES ARTS¹

Supposez qu'un profane parmi ceux présents ici entende dire que la philosophie est exaltée dans mes louanges à de tels sommets qu'elle est ce qu'il y a de plus éminent et de plus grand de tout ce que l'humanité a reçu du Créateur et que sous sa houlette les hommes approcheront au plus près de Dieu. Supposez qu'il entende dire que cette philosophie-même, accompagnée de la foule magnifique des vertus, remplisse nos coeurs d'amour pour elle, que l'on méprise et laisse de côté toutes les autres choses, que seule la philosophie comble nos désirs d'une jouissance pure et durable, enfin que c'est elle qui nous donne, dans le tourbillon des vicissitudes humaines, un havre sûr où nous pouvons séjourner sans souci. Encore une fois, si un profane entendait ces mots, ne me poserait-il pas, à juste titre, les questions suivantes: «Qu'est-ce donc que votre magnifique et célèbre philosophie, quelle est sa tâche, quelles perspectives offre-t-elle? Pussions-nous l'examiner de près, pussions-nous faire sa connaissance! Expliquez-nous la philosophie, et même si ce n'est que brièvement, exposez-nous-en les points essentiels. Chacun de nous s'en remettra avec plus de sécurité à son propre jugement et tout le monde désire en effet surtout savoir ce qu'il estime être du plus grand intérêt pour lui.» Qui tient ces propos ne me semble pas exprimer un souhait déraisonnable et je ne le désappointerai pas. Comme je ne suis pas capable de faire un digne exposé sur la philosophie, il me semble le plus convenable d'en donner une analyse explicative et d'en faire un portrait que chacun puisse regarder et juger de son mieux.

Or donc, le mot «philosophie» est, de temps immémorial, traduit, d'après son sens en grec, par «l'amour de la sagesse», c'est-

¹ Texte latin dans Alardus II, 144-159 et H. Rupprich (éd.), *Humanismus und Renaissance in den deutschen Städten und an den Universitäten*, Leipzig, 1935, 164-183. Voir l'introduction, paragraphe I.2. Dans la première partie du discours, Agricola traite de l'excellence de la philosophie; les idées essentielles de cette partie sont résumées dans les premières lignes du fragment en traduction.

cum bene vivendi studio coniunctum. Mihi quidem hac finitione ipsa videtur liquere, quicquid dici ad laudem cogitarique possit in unius amplitudine nominis huius esse conclusum. Nos tamen per partes eamus et altius introspicientes paulo exactiori diligentia consideremus ipsam. Dignum etenim reddet istius operae pretium nobis, et si non aliud, hoc saltem, quod ipsa utique dignissima est, ut quisque velit ipsam novisse, vel ideo tantum ut noverit.

Quum sint autem tria praecipue in homine, quibus reliquo animantium (151) generi praestet: unum, quo cognoscit omnia et naturam cuiusque perquirat, alterum, quo actiones suas vitaeque ordinem instituit ac format, tertium, quo profert pronuntiatque ea quae cogitavit, et ut suis singula verbis notemus, intellectus quo cognoscit, ratio qua consulit, sermo quo eloquitur. Tres proinde suam cuilibet parti philosophia adhibuit disciplinas, quarum quae ad loquendum pertinet Graeci logice, nostri rationalem, quae vitam instituit illi ethicam, nos moralem, quae rerum naturas considerat nos naturalem, illi physicam nominaverunt.

Ordinemur autem a rationali dicere, quoniam pueri quoque discentes ab ipsa incipimus. Primum tria sunt, quibus perfectae orationis munus absolvitur, ut emendata sit, ut probabilis, ut ornata, quorum integritas a grammatica petitur, fides a dialectica, a rhetorica cultus. Longum erit, si nunc singulatim de unaquaque dispicere pergamus; et de grammatica quidem quanti laboris sit totam complecti, ut singulis verbis sua origo, vis, proprietas reddenda, tam varia struendae orationis praecepta tenenda sint, suus cuique verbo sonus, suis quodque litteris scribendum? Tam multos deinde oportet revolvat auctores, omnem historiarum vetustatem teneat, rerum secreta, quae poetae fabulis involverunt, comprehendat, et ut semel dicam, cunctarum prorsus artium, si minus versanda penetralia, vestibulum

à-dire le désir de connaître les choses divines et humaines, joint à l'ambition de mener une vie vertueuse. Il me semble que cette définition montre par elle-même clairement que tout ce qu'on peut dire ou penser de louangeux sur la philosophie est déjà contenu dans le mot même. Examinons néanmoins les différentes parties de la philosophie, étudions-la avec plus de précision en la considérant de plus près. Nous serons récompensés de cet effort, rien que par le fait que la philosophie est plus que digne que tout le monde désire la connaître, ne serait-ce que pour cette seule connaissance.

Eh bien, l'homme surpasse les autres créatures avant tout sur trois points. Premièrement, il peut tout observer et examiner la nature de chaque chose, deuxièmement il peut décider de ses actes et organiser sa vie, troisièmement il peut exprimer et formuler ses pensées. Afin d'appeler chaque élément par un terme différent, notons que l'homme dispose de l'intelligence avec laquelle il observe, de la raison avec laquelle il réfléchit, du langage avec lequel il parle. La philosophie utilise trois disciplines pour chacune de ces trois éléments. La discipline qui concerne le langage, les Grecs la nomment logique, nous art du raisonnement; la discipline qui a pour sujet l'organisation de la vie, ils l'appellent éthique, nous morale; la discipline qui examine la nature des choses, nous l'appelons philosophie de la nature, eux l'appellent physique.

Commençons par l'art du raisonnement parce que c'est par là aussi que nous commençons nos études à l'école. Tout d'abord il y a trois points qui contribuent à l'élaboration d'un discours parfait: il doit être sans fautes, plausible et élégant. On obtient la correction grâce à la grammaire, la force probante grâce à la dialectique et la beauté du style grâce à la rhétorique. Donner ici une analyse de chaque partie prendrait trop de temps. Et puis, quels ne seraient pas les efforts requis pour traiter de la grammaire en son entier? Car il faut traiter de l'origine, de la valeur et du sens propre de chaque mot en particulier, être attentif à toutes sortes de règles concernant la construction des phrases, chaque mot a sa propre prononciation et sa propre orthographe. Ensuite, le grammairien doit passer en revue un très grand nombre d'auteurs, maîtriser l'histoire en son entier et connaître les mystères des choses que les poètes ont intégrés dans leurs fictions. Pour le formuler en une seule phrase, le grammairien doit se rendre sinon dans les chambres de tous les autres arts, du moins dans leur vestibule. Ce n'est donc pas à tort que l'on a fait

tamen introspiciendum, ut non immerito dictum sit multo plus operis ipsam in recessu habere quam ostendat in fronte.

Sic in dialecticis quoque, ut promptissimi et in omnem partem flexibilis ingenii opus sit videre unicuique convenientia, pugnantia, similia, differentia, eadem, diversa, rei cuiuslibet substantiam finiendo explicare, partes dividendo annumerare, quaecunque insint argumentando colligere simulque et vitare adversarium et occurrere atque regesto persaepe impetu suometipsum telo confodere. Ipsa nanque viam aditumque omnium artium aperit et certos cuiusque rei locos inveniendae promit et signa, in quae defixo animo in promptu sit, quid pro quaque re contraque possit dici providere. Itaque mihi quidem sententia illorum minime videtur abhorrevere, qui quicquid orator sibi de inventionem usurpat, id proprium esse dialecticae putant, disponere autem, excolere et perpolire, quae quidem velut summam orationi manum rhetor imponit, ea proprie ad rhetoricam pertinere. Sed haec ipsa tamen negotium felicitis naturae sunt, multae artis, longae exercitationis inter tantam rerum, locorum, temporum, dicentium, audientium varietatem nosse discrimen et suum cuique orationi genus velut nervos fidicinem aptare, tantaque rei istius difficultas est, ut qui id plane bene possent omnibus saeculis reperti sunt pauci, in quibus autem desideratur nihil, nihil reprehenderetur, omnino nulli.

Sed longum est, ut dico, prosequi omnia et sin(152)gulatim de unaquaque dicere. Verum quia tres simul unum perficiunt absolvuntque eloquentiae corpus, satis fuerit dixisse tantas esse vires eloquentiae, ut non fortunis hominum corporibusque dominetur, sed ipsis affectibus et,

remarquer que la grammaire demande à seconde vue beaucoup plus d'efforts qu'on pourrait le croire au premier abord.¹

La dialectique, quant à elle, nécessite un jugement extrêmement subtil, susceptible d'être manié dans toutes les directions pour voir ce qui est en accord avec chaque chose et ce qui est en contradiction, ce qui y ressemble ou n'y ressemble pas, ce qui est le même ou ce qui est autre. Le jugement doit ensuite par le moyen de la définition déterminer en quoi consiste l'entité de chaque chose, dénombrer les parties par le moyen de la division et examiner rationnellement tous les aspects internes en définissant les arguments. En même temps il faut esquiver l'attaque de l'adversaire, lui faire face et fort souvent, par une contre-attaque, le battre avec ses propres armes. C'est que la dialectique ouvre la voie à tous les arts et en procure l'accès. Elle fournit des lieux infaillibles pour l'invention de chaque chose, des signes sur lesquels le jugement peut se concentrer afin de pouvoir facilement mettre en avant ce qui peut être dit pour ou contre chaque chose. C'est pourquoi il me semble qu'ils ont tout à fait raison, les gens qui jugent que toutes les armes que l'orateur fait donner sur le plan de l'invention, relèvent de la dialectique, tandis que la mise en ordre, le raffinement et l'embellissement stylistique apportés par l'orateur lorsqu'il met, pour ainsi dire, la dernière main à son discours, ressortent au terrain spécifique de la rhétorique. Il est évident qu'il faut, outre une grande compétence et de nombreux exercices, des dons naturels pour développer ses facultés de discernement lorsqu'il est question d'une aussi grande variété de sujets, de circonstances de lieu et de temps, d'orateurs et d'auditeurs. Chaque discours a aussi son propre style tout comme la cithare doit être accordée par celui qui en joue. Cet art est si difficile que, pour chaque génération, il n'y a que fort peu de gens qui le maîtrisent purement et simplement. Les personnes qui ne laisseraient rien à désirer et à qui il n'y aurait rien à reprocher n'existent tout simplement pas.

Mais comme je l'ai dit, passer en revue tous les détails, un à un, réclamerait trop de temps. Comme les trois éléments conjoints forment un tout unique et parachèvent l'éloquence, qu'il me suffise de faire la constatation suivante: la force de cette dernière est si grande qu'elle ne maîtrise pas les vicissitudes et les actions physiques de

¹ Agricola traite ici de la grammaire telle qu'elle était pratiquée dans l'éducation romaine. Outre ce que nous entendons par le terme de grammaire, le *grammaticus* dispensait un enseignement général qui préparait l'élève à la formation d'orateur. Voir Quintilien, *Institutio oratoria*, 1, 4-9.

quae omnis imperii videtur impatiens, imperet voluntati. Praeclare itaque apud Euripidem Hecuba in hanc sententiam inquit:

Quid ergo reliquis artibus mortalium
Cura elaborat? Cuncta, ut est par, quaerimus,
Regina rerum quaeque cunctis imperat,
Neglecta nobis permanet facundia.
Nec discit ullus praemio dato, ut queat
Suadere, si quid cupiat, atque consequi.

Multi videlicet hanc e reliquo philosophiae corpore decerpisse contenti, aliis omnibus neglectis bene dicere quam bene sapere maluerunt, quum tantas viderint esse vires ornatae compositaeque dictionis, ut haud facile esset aliud quicquam invenire, cui paratius esset apertiusque iter stratum, sive utilitatem, sive famam, sive gratiam populi benevolentiamque sequerentur, illustriaque sunt et potissima exempla, plura quidem priscis saeculis, nostris tamen nonnulla, eorum qui sola facundia freti ex infimis ad summam potentiam, ex tenuissimis ad amplissimas opes, ex obscuris ad maximam claritatem pervenerunt.

Nos autem, quibus est initio de philosophia suscepta oratio, nullam nisi sanctam nec sordidis ullis avaritiae cupiditatisque monstris contaminatam eloquentiam intra complexum ipsius permittemus, nec eam, quae peiora suadeat, delicta defendat hoc dignabimur nomine, sed quae hortetur ad meliora et recte facta collaudet pulcherrimam, honestissimam et de omni parte ingeniorum optime meritam, sive qui ipsi praedicanda fecerunt, sive qui bene facta aliorum praedicarunt. Huic poetae nominis sui debent aeternitatem, huic historia claritudinem maiestatemque suam, oratores hac ipsa consequuntur, ut non in praesentia solum prosint, sed ad posteros ingenii

l'homme, mais qu'elle est la maîtresse des émotions mêmes et de la volonté humaine, qui semble vouloir se dérober à toute domination. Dans ce contexte, voici une pensée frappante d'Hécube chez Euripide¹ : «Pourquoi les hommes font-ils tant d'efforts pour les autres arts? Nous examinons toute chose, et non sans raison, mais la reine du monde, la force de persuasion, qui gouverne tout un chacun, nous la laissons de côté, nous la négligeons. Personne ne l'étudie avec un professionnel de sorte qu'on puisse persuader à faire ce qu'on veut et atteindre son but» [*Hecube*, 814-9].

Or maintes personnes dans le passé se sont contentées d'étudier l'éloquence indépendamment du reste de la philosophie. En négligeant tout le reste, elles ont choisi de s'exprimer avec aisance au lieu d'être riches en savoir. C'est qu'elles ont vu qu'un beau discours bien construit a une telle force que l'on peut à peine trouver quelque chose qui soit plus efficace et qui facilite davantage le chemin vers le but visé, que l'on aspire à l'intérêt pratique ou à la gloire, à l'ascendant sur le peuple ou à la popularité. Il y a des exemples célèbres et magnifiques d'hommes, la plupart dans des temps reculés et quelques-uns à notre époque, qui, s'appuyant uniquement sur leur éloquence, sont passés de la position la plus basse à la plus haute puissance, de la pauvreté la plus grande à la plus grande richesse, d'une origine obscure à la plus haute célébrité.

Nous, pour notre part, qui avons choisi la philosophie comme point de départ de notre exposé, nous n'acceptons dans le domaine de la philosophie aucune éloquence qui ne soit intègre ou qui ait été ébranlée par les vils monstres de la convoitise et de la cupidité. De même une éloquence qui persuade de faire le mal ou qui défend des crimes, nous estimons qu'elle n'est pas digne de son nom. Mais l'éloquence qui incite à ce qu'il y a de meilleur et qui loue les bonnes actions, nous la considérons comme la plus belle et la plus noble au monde. Nous la jugeons comme celle qui, sur tous les fronts, rend les meilleurs services aux gens talentueux, que ce soit ceux qui ont accompli eux-mêmes des actes dignes de louange ou ceux qui ont fait le panégyrique des actions d'éclat d'autrui. C'est à elle que les poètes doivent l'immortalité de leur nom, à elle que l'historiographie doit sa gloire et sa dignité. Derechef, c'est grâce à elle que les orateurs parviennent à ce qu'ils ne soient pas utiles seulement à court terme, mais qu'ils transmettent aussi les monuments de leur talent à la

¹ Euripide (v. 485-407/6 av. J.-C.) est l'un des trois grands auteurs tragiques grecs. On a conservé dix-sept de ses tragédies.

sui monumenta transmittant, philosophi quin etiam, tametsi negligentiori ipsam videantur habuisse cura, ab ipsa tamen magna ex parte spectantur. Nec paucis tam magna res praeceptis, quod multi putaverunt, constat, sed omnes philosophiae pervestigandae sunt partes ipsamque in primis quam physicam vocari diximus cognoscere necesse est, ut omnium rationem affectuum animorumque venas calleat, quibus rebus intumescant atque rursus residant, et, quum pro natura sua cuique rei oratio sit aptanda, quomodo id faciet qui naturam cuiusque exploratam diligenterque perspectam non habuerit?

Sed quoniam naturalis partis philosophiae locus admonuit, de ipsa quoque cursim dica(153)mus. Omnia quorum indagamus naturas triplici maxime sunt differentia. Quaedam enim crassiori corporeaque materia composita nasci, interire, moveri nata cum ipsis qualitatibus corporeis omnem quaestionem tractatumque habent; horum notitiam proprio physicae nomine donamus. Alia sunt et ipsa quoque in corporibus, seorsum tamen natura sua et sine corporum respectu atque mentione tractantur, quorum scientiam ob egregiam praeter alia omnia certitudinem mathematicam Graeci, id est, ut ita dicamus, disciplinalem vocaverunt. Tertia parte sunt ea, quae pura atque omni labe defaecata substantia constant, qualis est conditor rerum omnium Deus et felices illi nobilesque et altissimorum arcanorum conscii spiritus, quorum investigat naturam theologia.

Eam vero partem quam proprie naturalem diximus vocari, tametsi multi varie atque multipliciter usurpent, totam tamen sibi certissima illa salus atque praesidium rerum humanarum medicina iure quodam suo videtur vendicare, cuius quidem laudes propter tam multiplicem in ipsa eruditionem, tantam rerum varietatem et copiam separatim sibi longissimamque poscerent orationem. Habet enim hoc praeter reliquas peculiare, ut non solum mentem erudiat, sed et

postérité. Oui, même les philosophes lui doivent en grande partie leur gloire, bien qu'ils se soient, semble-t-il, bien moins occupés d'elle. Aussi cette magnifique discipline ne comporte-t-elle pas un nombre minime de règles théoriques comme beaucoup l'ont pensé. Au contraire toutes les parties de la philosophie, et surtout celle dont nous avons dit qu'elle s'appelle philosophie de la nature, doivent être étudiées. On doit être en effet au courant du jeu des émotions et de la nature des mouvements du cœur humain, de ce qui les excite et comment ils s'apaisent de nouveau. Chaque discours doit aussi être en accord avec la nature du sujet dont il est question. Comment peut-on y arriver si l'on n'a pas examiné et scruté l'essence de chaque sujet?¹

Puisque nous avons mentionné le thème de la philosophie de la nature, parlons donc brièvement de cette partie de la philosophie. Toutes les choses dont nous examinons la nature peuvent en gros se distinguer les unes des autres de trois façons différentes. Certains objets se composent de matière dense, corporelle. Ils naissent et disparaissent et lorsqu'ils ont pris naissance, leurs propriétés corporelles se développent progressivement avec eux. Ces objets peuvent être examinés et analysés dans leur totalité. Les connaissances en ce domaine, nous leur donnons le nom de physique au sens propre du mot. Il y a d'autres choses qui sont elles aussi rattachées à la matière, mais qui sont étudiées indépendamment de leur propre nature, en-dehors du contexte et sans mention du matériel. Les Grecs ont appelé les connaissances en cette matière, parce qu'elles sont plus sûres que toutes les autres, mathématiques, ou en traduction libre, connaissance scientifique fondamentale. Le troisième groupe comprend les choses qui consistent en une substance pure et vierge, tels que Dieu, créateur du monde et les esprits nobles et bienheureux qui ont en eux la connaissance des mystères les plus hauts. C'est la nature de ces choses qu'examine la théologie.

La partie dont nous avons dit qu'elle embrasse les choses relevant de la physique au sens strict du terme, est définie par beaucoup de plusieurs manières divergentes. Il semble pourtant que la science médicale, qui de façon très sûre veille au salut et à la conservation de tout être humain, pourrait, à bon droit, revendiquer à son profit cette partie dans son entier. Louer cette science réclamerait un discours particulier et circonstancié, car, en son domaine, les compétences sont multiples et les objets qui y ressortent sont très nombreux et

¹ L'héritage cicéronien se fait très nettement entendre dans tout ce passage. Les idées avancées ici par Agricola sont formulées en détail dans *De oratore*, I, 30-73.

corporis agat curam et totum hominem tueatur atque conservet. Quod si cui alteri scientiae, huic certe licere oporteret initia originesque suas deorum inventioni, ut arbitrata vetustas est, consecrare. Tanta tamque incredibili diligentia ingenioque herbarum, arborum, lapidum, metallorum animantiumque omnium proprietatem scrutata est et omnem omnium partium vim efficaciamque quaesivit, ausaque cura sua in altissima se maria demergere, intimos terrae retegere sinus, vastissimis inerrare silvis, inaccessos montium erepere vertices, extremas terrarum metas peragraré, ut nihil quod usquam gigneretur relinqueret ignotum; penetravit aperuitque cuncta totamque rerum naturam non cognitioni solum, sed servituti quoque et usibus exhibuit humanis, ut vel hinc maxime credere libeat divinum quiddam homine maius inesse homini, quando nullus mortalis labor tantae rei suffecturus videbatur. Quid de tam multiplici corporis humani partium forma, qualitate, usu? Quis dicat, qua cuncta perspexerit cura et salutaria cuique noxiaque discreverit, tantam morborum pro temporum, locorum, aetatum, sexuum, complexionum diversitate multitudinem et sua singulis remedia diligentissime provisâ, exactissime attributa, scrupulosissime dimensa, quod fuit tam foecundum ingenium, ut haec inveniret, tam fida memoria, ut complecteretur? Divinum, profecto divinum est, quid enim aliud sit inicere manum fugienti vitae periturumque hominem sibi ipsi restituere? Vivere quidem spirituque frui hominis sit, dare vero vitam et instantis fati discutere necessitatem, hoc mihi videtur porro (154) divinum.

Nec ipse humanus aliter videtur animus aestimasse, qui collecto tantarum rerum investigatione magnitudinis suae experimento indignum putavit haerere circa terras, gradumque ad coelestia paraturus

dissemblables de nature. Elle est en effet la seule à avoir la caractéristique particulière suivante: non seulement elle forme l'intelligence, mais elle prend aussi à son compte les soins du corps et protège et conserve l'homme dans son entier. S'il existe une science dont l'origine et les principes peuvent être attribués aux dieux, c'est bien celle-là et c'est ainsi que l'on en jugeait dans l'Antiquité.¹ Avec une diligence et un talent énormes et incroyables, elle a analysé les qualités des herbes, des arbres, des pierres, des métaux et de tous les êtres vivants et contrôlé la propriété et l'efficacité de toutes leurs parties. Elle a osé, avec le soin scrupuleux qui lui est propre, descendre au plus profond des mers, découvrir les coins les plus reculés de la terre, traverser les forêts les plus vastes, escalader des sommets impraticables, voyager aux confins des continents. Ce faisant elle n'a laissé ignoré rien de ce qui a jamais vu le jour. Elle a pénétré toute chose, elle a révélé toute chose et elle a non seulement procuré aux hommes la connaissance de la nature, mais aussi son exploitation et son utilisation. En vertu de ce qui précède on peut de plein droit présumer que quelque chose de divin, de surnaturel se cache dans l'homme, car on s'attendrait à ce que les efforts des mortels ne soient pas à la hauteur d'une aussi grande tâche. Que dire des formes, des propriétés, des fonctions si variées des parties du corps humain? Qui est en mesure de dire avec quelle diligence la science médicale a examiné tout cela et déterminé ce qui est bienfaisant et ce qui est nocif pour chaque partie? On a distingué tant de maladies à proportion de la diversité des moments et des lieux où elles se produisent, selon l'âge des gens qu'elles touchent, leur sexe et leur condition physique. On a trouvé l'un après l'autre des médicaments pour chaque maladie, on a déterminé avec beaucoup d'exactitude leur action, mesuré leurs doses avec la plus grande précision. Quel talent fut si fécond qu'il a pu découvrir ces choses, quelle mémoire si fiable qu'elle a pu les embrasser? C'est quelque chose de divin, oui, de divin, car qu'est-ce d'autre lorsqu'on est capable de ramener un homme sur le point de mourir à son état de santé originel? En effet, vivre et jouir de l'esprit est le propre de l'homme, mais donner la vie et détourner la fatalité imminente, cela me paraît être véritablement quelque chose de divin.

Il semble que l'esprit humain ne se soit pas jugé autrement. Persuadé par l'examen de choses si grandioses de sa propre élévation, il a conclu qu'il serait indigne de rester sur terre. Pour se frayer une

¹ Dans la mythologie antique, Apollon passait pour l'inventeur de la médecine (Ovide, *Metamorphoses*, I, 521).

sibi primum magnitudinum figurarumque rationem mensuramque comprehendit, addita deinde numerorum proprietate atque natura, demum coelo se intulit et tam varios vagosque astrorum toto mundo recursus, vim etiam omnium potestatemque cognovit et natum ex tam praecipiti coelorum vertigine concentum suaviorem purioremque, quam ut crassis his auribus nostris influere possit, invenit, quem hic quoque expressit sonis cuncta modulatione fluentibus certaue numerorum discretione dimensis.

Primum igitur istorum geometriam, alterum arithmetica, astronomiam tertium, postremum musicam, omnia pariter, quod praediximus nomen, mathematicam vocarunt. Magno haec in honore Chaldaeis primum, deinde Aegyptiis habita, Graecis postea litteris Latinisque celebrata in maiori apud priscos veneratione fuit, nostro saeculo secordia avaritiaque hominum, quando pro optimis quaestuosissima discuntur, non tam culta quidem, nequaquam tamen neglecta permansit, habet adhuc nec immerito amatores suos et sunt, qui quamvis nudam frigentemque pulcherrimarum artium complectantur umbram.

Geometria atque arithmetica, propter indissolubilem rerum quas docent consequentiam quodque tam necessaria est et tam cohaerens omnium series, ut nihil divellere suo loco possis, nihil dimovere, ipsa sua certitudine ingentem praebent animo voluptatem. Itaque nonnulli haec sua studia secuti rerum principia, quod ea firmissima esse oportet, hinc deduxerunt omnem substantiam numeris constare credentes. Ipsa autem astronomia, praeter id quod hanc ipsam, quam in his quae circa nos sunt, difficile erat colligere, certitudinem in coelo quoque perspexit. Addidit etiam, ut ex ipso tanquam divinorum interprete consiliorum ventura prospiceret et gentium terrarumque bella,¹ paces, sterilitatem, copiam, pestes, salubritatem praenuntiaret describeretque singulis

¹ bella Nonnulla *Opuscula*, 1511; om. Alardus II.

route vers le ciel, il s'est familiarisé avec les rapports et l'étendue des grandeurs et des figures, ensuite il a examiné les propriétés et la nature des nombres et enfin fixé son attention sur le firmament. Il a appris à connaître les orbites extrêmement variées et irrégulières de toutes les étoiles autour de la terre ainsi que leurs caractéristiques et leur fonctionnement. Finalement l'esprit humain a découvert l'harmonie mélodieuse provenant du rapide mouvement giratoire des astres, trop pure pour pouvoir être perçue par notre ouïe peu raffinée. Sur terre, il a exprimé cette harmonie dans le mouvement des sons qui fusionnent en une mélodie parfaite et qui ont été divisés en un système déterminé de mesures.

On appelle la première discipline géométrie, la seconde arithmétique, la troisième astronomie, la dernière musique. Toutes ensembles elles sont nommées, comme nous l'avons déjà dit, les mathématiques. Ces dernières jouissaient d'un grand prestige chez les Chaldéens, plus tard chez les Egyptiens. Ensuite elles devinrent accessibles à un large cercle dans les lettres grecques et latines et elles étaient hautement vénérées par nos aïeux. A notre époque où par manque d'intérêt et par cupidité on n'apprend pas ce qu'il y a de meilleur, mais ce qui rapporte le plus, on ne se consacre plus avec autant d'énergie à leur étude, mais elles ne sont certes pas complètement négligées. Elles ont encore maintenant, et assurément pas à tort, leurs admirateurs et il y a des gens qui embrassent le spectre de ces arts magnifiques, tout décharné et froid soit-il.

La géométrie et l'arithmétique sont un ravissement pour l'intelligence grâce aux conclusions irréfutables auxquelles mène leur examen et du fait que la succession de toutes leurs parties est si nécessaire et cohérente qu'on ne pourrait rien déplacer ou enlever. C'est pourquoi d'aucuns qui ont étudié ces disciplines, croyant que chaque substance se compose de nombres, en ont déduit les principes originels de la matière, qui, en effet, doivent être absolument immuables.¹ De son côté, l'astronomie a, outre qu'il était déjà difficile de déterminer la récursivité des choses qui nous entourent, déchiffré aussi celles qui se trouvent au firmament. De surcroît, elle y a encore ajouté quelque chose. Avec l'aide de la voûte céleste, conçue comme l'interprète des décisions divines, elle regarde dans l'avenir et prédit aux peuples et aux contrées guerre et paix, pauvreté et abondance, maladie et santé. A l'individu qui se trouve au début de son existence, elle décrit le cours, les circonstances

¹ Agricola fait allusion à Pythagore (sixième siècle av. J.-C.) et aux disciples du néo-pythagorisme (premier siècle av. J.-C. - troisième siècle ap. J.-C.). Voir *infra*, p. 85, n.1.

etiam ab ipso vitae initio ordinem ipsius, modum, finem, pauperum regna, regum praediceret paupertatem, ingenti certe miraue fiducia artis, ut quisquam audeat praedicere quod is cui dicitur sperare non audeat, non debeat timere. De musica quid attinet dicere post illustrissimi principis nostri iudicium? Qui cum ipsi tantum tribuat, quantum omnes videmus, non committam, ut videar¹ non satis laudatum putare, quod ipse tantopere probarit, quum ipse talis tantusque vir non solum quam habet dignitatem tueri suo testimonio, sed etiam si nullam habuisset, novam sibi praebere sui nominis autoritate potuisset; sed parcius mihi alioquin de ipsa dicendum est, etiam ob hoc fortasse, ne ipse placere mihi studiisque meis mollius videar esse blanditus.

Quid igitur relictum erat animo (155) eius, qui per haec omnia iuerat, nisi ut theologia duce quaereret, quid id esset, cuius numine potestateque sustineretur haec tanta moles, cuius imperio statutis semper certisque legibus rerum perpetuus duraret ordo? De qua quum dicendum mihi esset², optimum videtur uti consilio Timanthis, qui Iphigeniae immolationem pictura expressurus, quum dolorem omnem quantum arte sua assequi posset in aliorum vultibus consumpsisset, desperans patris Agamemnonis quas par erat imitari se lacrimas posse, faciem ipsius velavit, satius putans prorsus non attingere, quam parum feliciter tentare; sic ego cum aliis quoque imparem me videam, modestissimi credo pudoris de ipsa silere et maiestatem suam non aliter quam religiosa stupenteque taciturnitate mirari.

¹ videar *Nonnulla Opuscula*, 1511; videat *Alardus II*.

² esset *Nonnulla Opuscula*, 1511; om. *Alardus II*.

et la fin de la vie, aux pauvres, elle promet un royaume et aux rois le bâton de mendiant. Ces prédictions se réalisent vraiment avec une confiance énorme et stupéfiante dans cet art, puisque on ne craint pas de prédire ce que celui qui l'entend n'ose espérer ou n'a pas besoin de craindre.¹ En ce qui concerne la musique, que peut-on dire encore après le jugement de notre très noble souverain? Comme il lui attribue tant d'importance, ainsi que nous pouvons tous le voir, je ne veux pas courir le risque de donner l'impression de penser qu'on n'a pas encore loué suffisamment ce à quoi il attache tant de valeur. En effet, cet homme si noble et si distingué peut non seulement se porter garant du prestige que possède la musique, mais il aurait même été capable, si ce prestige n'avait pas existé, de le lui accorder par son autorité. Mais c'est aussi pour d'autres raisons que je dois parler avec discrétion de ce sujet, peut-être pour ne pas donner l'impression que je chante mes propres louanges et que je porte un jugement trop favorable sur mes propres occupations.²

Que restait-il à faire pour quelqu'un qui avait appris toutes ces disciplines sinon d'examiner sous la direction de la théologie la nature de l'être dont la force et l'autorité conservent ce grand globe terrestre et au commandement duquel l'ordre naturel perdure éternellement selon des lois définitives et immuables? Quand je dois parler de cette science, il me semble préférable d'imiter la méthode de Timanthe. Lorsque cet artiste voulut représenter le sacrifice d'Iphigénie dans un tableau et qu'il eut utilisé toutes les expressions de la douleur que son art était capable de rendre pour peindre les visages des autres personnes présentes, il couvrit d'un voile le visage du père, Agamemnon, désespérant de pouvoir reproduire, dans leur abondance convenable, les larmes de ce dernier. Il estima qu'il était plus satisfaisant de ne pas s'y hasarder du tout plutôt que de tenter l'aventure avec de mauvais résultats.³ C'est ce qui m'arrive aussi: étant donné que je vois déjà mes lacunes dans les autres sciences, j'estime qu'en ce qui concerne la théologie je dois garder le silence avec une réserve des plus modestes et contempler sa majesté uniquement dans un silence pieux et admiratif.

¹ On faisait à peine la différence entre astronomie et astrologie. Dans l'Antiquité déjà, l'astronomie était la discipline la plus populaire du quadrivium du fait du grand intérêt pour l'astrologie.

² Agricola était au service du duc Hercule d'Este en qualité d'organiste. Voir l'introduction, paragraphe I.1.

³ Cette histoire du peintre Timanthe de Cythnos, universellement connu dans l'Antiquité, est rapportée par divers auteurs. Agricola la connaît peut-être de Quintilien, *Institutio oratoria*, 2, 13, 12-3.

Una restat ultimaque philosophiae pars, quae vitam atque mores hominum formandos sibi fingendosque desumpsit et nomine inde accepto moralis vocatur. Ea tota in exhortationibus contra cupiditatum affectuumque impotentiam primum, deinde praeceptis vitae tradendis consumitur. Maxima ipsius dignitas est, maximus usus tamque late, quam hominum vita patet, nec quisquam privatim aut publice, non otio aut negotio, pace aut bello, in turba aut solus recte, nisi hac magistra atque praemonstrante, gesserit quicquam; multique adeo solam hanc philosophiae nomine dignati, aliarum partium investigationem velut supervacuam et oblectamentum putaverunt esse animi non inerte otium suum perire patientis. Coelum enim terrasque legibus semel acceptis semper stare nihilque nostrae indigere curae, longamque illorum inquisitionem parum nobis, illis nihil prodesse; componere autem vitam et actiones ad praescriptum instituere virtutis, hoc ad nos pertinere, nec quicquam tam hominis esse proprium quam res humanas pervidere, inde praecipuam quoque ductam Socratis laudem, quod primus evocatam coelo philosophiam in urbibus atque in hominum coetu collocarit. Et fatendum sane est, si necessitatis sequimur rationem, istius partis praecipuam nobis esse curam habendam in vita, sine qua bene prorsus vivere nequimus, et reliqua magis ad voluptatem animi nostri quam usum pertinere, sed ita tamen necessaria quoque, quod sine cognitione ipsorum nequaquam quae de moribus praeciuntur aut ostendi satis aut percipi possint, deinde summa quam animus ex rerum illarum tractatu percipit iucunditate omne sordidarum curarum eximunt onus, nec fluxum quicquam aut caducum concupiscere sinunt ipsum, quodque in unaquaque re maximum est, fundamenta iaciunt aperiuntque virtutibus aditum, quo facilius deditam sibi docilemque mentem subintrent.

Magnus ergo circa moralem partem philosophis labor acceptus, ingens doctissimorum hominum effulsit studium, nec una tantum

Il ne reste plus à présent qu'une seule partie de la philosophie. Elle a pour tâche de donner corps à la conduite et aux mœurs des hommes et de les soumettre à des règles. Elle s'appelle, en accord avec sa tâche, morale. La morale est tout entière occupée à dispenser des encouragements contre l'impuissance à dominer les désirs et les émotions et à formuler des règles de vie. Sa valeur capitale réside dans sa très grande utilité pratique. Sa portée est aussi grande que la vie humaine et personne n'est capable d'agir correctement, dans le domaine privé ou public, dans le travail ou les loisirs, dans la paix ou la guerre, en tant que membre d'un groupe ou comme individu s'il ne l'a comme chef et comme guide. Beaucoup sont allés jusqu'à estimer qu'elle seule méritait le nom de philosophie et ont considéré l'examen de ce qui relève des autres branches de la philosophie comme une superfluité, un passe-temps agréable pour les gens dont l'intelligence ne souffre pas de rester inoccupée. En effet, le ciel et la terre reposent immuablement sur leurs lois fixes. Ils n'ont pas besoin de nos soins et une longue recherche à leur sujet ne nous apporte que peu de choses et à eux rien. Mais organiser notre propre vie, accorder nos actions aux règles de la vertu, voilà notre responsabilité et il n'y a rien qui ne soit plus de la tâche de l'homme que d'arriver à comprendre ce qui le concerne. C'est aussi à quoi Socrate doit sa gloire la plus éminente: il est le premier à avoir fait descendre la philosophie du ciel, il l'a apportée dans les villes, parmi les hommes.¹ Et on doit admettre, en effet, que, dans le cas où nous nous réglons sur la nécessité, c'est surtout de cette partie de la philosophie dont nous devons nous soucier dans la vie: sans elle, il nous est tout à fait impossible de vivre vertueusement, tandis que les autres choses servent plus le plaisir de notre intelligence que l'utile. Pourtant ces dernières sont aussi nécessaires car sans leur connaissance on ne peut ni bien établir les règles concernant les mœurs, ni les comprendre complètement. De plus, leur étude, grâce à l'exaltation qui enflamme l'esprit, dissipe le fardeau des soucis de bas étage et ne permet pas que l'on désire l'éphémère ou l'imparfait. Ce qui finalement est toujours le plus important, c'est qu'elles jettent les fondements des vertus et ouvrent la voie vers elles: ces dernières pénètrent ainsi plus aisément dans la conscience humaine, qui est désireuse d'apprendre et leur est toute dévouée.

Il existe de longue date une grande activité dans le domaine de la morale, l'immense dévouement des personnes les plus instruites se

¹ Cicéron, *Tusculanae disputationes*, 5, 10.

sententia aut via itum, sed scidit in opiniones sese docentium multitudo, atque inde omnes familiae philosophorum originem discriminaque sumpserunt: hinc parvo laeti Epicurei, (156) hinc horridus Stoicorum rigor, hinc mitis et rebus humanis maxime accedens vetus Academia minimumque ab Academia dissidentes Peripatetici, hinc Cyrenaici, Erythraei, Pheraei, Italici et quicumque alii numerantur hodie magis quam noscuntur. Est ex hac hominum diligentia circa ipsam perspicere magnum in ipsa momentum esse, magnam vim positam ad recte beneque vivendum, et necesse esse sine suo ductu fluctuare res nostras et passim tanquam sine gubernaculo, sine rectore iactari, ad quam solam respicientes vitae nostrae tranquillum inoffensumque dirigimus cursum. Ipsa docet consulere nos recte omniaque prudenter cum ratione suscipere, ipsa omni decore modestiaque nos componit, ipsa aequabilitatem erga cunctos iustitiamque demonstrat, ipsa laetis nos immotos, adversis pares facit. Uno verbo dicam hoc ipsum: quod quemque dicere non pudeat: «vivo», ipsa docente praestatur.

Facies haec est et imitatio quaedam philosophiae in peius utique detorta, cuius si verum unum daretur exemplar videre ei, quem supra poscentem quaerentemque de ipsa fecimus, fateretur haud dubito tantam esse dignitatem ipsius, tantam pulchritudinem, ut nedum non satis attolli verbis pro sua praestantia possit, sed nec animo comprehendi, credetque omnibus ipsam laudibus esse maiorem, ex cuius fontibus viderat omnium laudum defluere rivos. Celebramus aliquem eruditione clarum: philosophia docuit. Miramur alterius eloquentiae flumen: e philosophia hausit. Veneramur prudentiam rempublicam recte gubernantis: philosophia monstravit. Exstimulante ipsa magnitudine animi ille per omnium volitat ora, monente ipsa iustitia illum cunctis fecit insignem, eadem impellente reipublicae patriaeque ille se vitamque suam impendit. Nec vero hae laudes solae, quae propriae ipsius videri possunt, oriuntur ex ipsa, sed reliqua etiam, qualia sunt opes, nobilitas, forma, robur, velocitas, ingenium

manifeste dans tout son éclat. On ne s'est pas contenté d'un point de vue ou d'un courant de pensée unique. Au contraire, les nombreux savants ont des opinions divergentes. C'est à quoi on peut imputer l'origine et les différences mutuelles de toutes les écoles philosophiques: ici, les épicuriens, heureux de l'insignifiant, là les stoïciens et leur terrible austérité, là encore l'Ancienne Académie douce et orientée totalement vers l'humain ainsi que les Péripatéticiens qui en diffèrent à peine, puis les Cyrénaïques, les disciples de l'école d'Erythres, de celle de Phères et de l'école italique et tous les autres groupes que l'on distingue de nos jours sans les connaître véritablement. C'est à leur dévouement à la morale que nous devons de comprendre qu'elle est très importante, qu'elle a une grande influence sur la conduite d'une vie juste et bonne et que sans elle toutes les affaires humaines sont inéluctablement précaires et, sans pilote et sans chef pour ainsi dire, oscillent en tout sens. Ce n'est que lorsque nous nous réglons sur elle que nous pouvons mener une vie tranquille et sans encombre. Elle nous apprend à faire les justes évaluations et à tout entreprendre avec bon sens et avec raison. Elle nous fournit toute la dignité et la modestie nécessaires. Elle nous apprend à être raisonnables et équitables avec tous. Elle nous rend impassibles dans la prospérité, sereins dans l'infortune. Bref, grâce à ses directives, tout homme peut dire sans honte: «j'existe».

Voilà l'image, une sorte d'imitation, et une assez mauvaise d'ailleurs, de ce que comprend la philosophie. Si l'on pouvait donner une seule reproduction fidèle de la philosophie à la personne que nous avons tout à l'heure présentée comme le poseur de questions, et que nous avons informé à son propos, ce dernier reconnaîtrait sans aucun doute qu'elle est si digne et si belle que non seulement il ne peut pas la glorifier efficacement en paroles mais qu'il ne peut même pas la concevoir complètement avec son intellect. Il croira que la philosophie est au-dessus de toute louange, car il prendra conscience que tout ce qui mérite louange trouve en elle son origine. Nous louons quelqu'un de son érudition: c'est la philosophie qui l'a instruit. Nous admirons l'éloquence facile de quelqu'un d'autre: il l'a acquise grâce à la philosophie. Nous révérons la sagesse du bon souverain: c'est la philosophie qui lui a indiqué la voie. Grâce à elle, il est loué de tous pour sa magnanimité, grâce à ses conseils, il est universellement considéré pour son équité, sur ses injonctions, il risque son corps et sa vie au profit de l'Etat, de la patrie. Et ce sont non seulement ces dons, qui semblent devoir faire partie de son essence, qui sont issus de la philosophie, mais aussi les autres, tels que richesse, noblesse, beauté

et quaecumque aut a natura ingenita sunt aut a fortuna tributa, non nisi commendante ipsa suamque illis notam imprimente, laudantur. Iudicium omnium censuramque peragit et severissima expendit aestimatione cuncta, pari fide atque autoritate, nec est, quod quisquam dissentiat aut repugnet, quodque de Pythagora, qui primus¹ ipsius invenit nomen, traditur, id proprium certe est suum, ut omnis affirmatio ipsius impleat fidem sitque hoc potissimum in ea, nec ultra quisquam requirat, amplius dubitet: ipsa dixit. (...)

¹ primus *Nonnulla opuscula*, 1511; primis *Alardus II*.

physique, force, rapidité, intelligence et tout ce qui est soit inné par nature, soit assigné par la fortune, qui ne sont pas glorifiés à moins que la philosophie ne les ait sous sa garde ou ne les marque de son sceau. Elle guide le jugement et la capacité de discernement de tous les hommes, elle pèse le pour et le contre de toute chose avec la plus grande minutie et avec autant de crédibilité que d'autorité, et il n'y a rien avec quoi on ne pourrait être d'accord ou que l'on pourrait rejeter. Ce qui a été transmis a propos de Pythagore, qui est le premier à avoir donné un nom à la philosophie¹ est certainement aussi vrai en ce qui la concerne: chacune de ses assertions suscite la conviction et ce qu'elle a de plus important c'est que personne ne désire davantage, ni n'éprouve encore des doutes, car «la philosophie même l'a dit».²

¹ Voir par ex. Cicéron, *Tusculanae disputationes*, 5, 10.

² Diogène Laërte, 8, 46. La partie finale du discours commente les circonstances favorables pour l'exercice de la philosophie à la cour de Ferrare et contient un éloge circonstancié du duc Hercule Ier.

1,1. *Prologus prooemiumve operis sequentis*

(1) Oratio quaecunque de re quaque instituitur, omnisque adeo sermo, quo cogitata mentis nostrae proferimus, id agere hocque primum et proprium habere videtur officium, ut doceat aliquid eum qui audit. Cuius rei quod certius quis propiusque capiat indicium, quam quod soli omnium animantium homini, ut rationis doctrinaeque capaci, parens ille et autor rerum Deus loquendi atque orationis indulserit munus? Quod si est signum rerum, quas is qui dicit animo complectitur, oratio, liquet hoc esse proprium opus ipsius, ut ostendat id atque explicet, cui significando destinatur.

Nec me praeterit maximis autorum placuisse tria esse, quae perfecta oratione fiant, ut doceat, ut moveat, ut delectet, et docere quidem rem facilem esse et quam quisque tantum non inertissimae mentis praestare possit, concutere vero affectibus audientem et in quemcunque velis animi habitum transformare, allicere item audientique voluptate tenere suspensum non nisi summis et maiori quodam Musarum afflatu instinctis contingere ingeniis. Nec sane infitias ivero esse ista praecipua bene dicendi praemia sequique orationem, verum sequi verius quam effici potiusque accessionem esse ipsius, quam

II. DE L'INVENTION DIALECTIQUE

[I. LES LIEUX]

1,1. Avant-propos à tout l'ouvrage¹

Tout discours quelconque sur un sujet spécifique et d'ailleurs tout propos par lequel nous formulons nos pensées semblent avoir pour but et pour fonction primordiale d'apprendre quelque chose à celui qui écoute.² Quel indice plus sûr et plus acceptable peut-on nommer à ce propos sinon le fait que l'homme, étant donné qu'il sait raisonner et penser, est la seule de toutes les créatures à qui Dieu, le créateur et le père de l'univers, ait donné le don de la parole et la faculté de s'exprimer? Si donc un discours est le signe des choses que celui qui parle conçoit avec son entendement, il est clair que c'est la tâche distinctive du discours de montrer et d'expliquer ce dont il a pour objet d'être le signe.

Je sais que les meilleurs auteurs ont affirmé que le discours parfait possède trois caractéristiques: il doit enseigner, il doit émouvoir et il doit plaire;³ je sais aussi qu'ils prétendent qu'enseigner est facile, que c'est quelque chose dont est capable toute personne douée de seulement un peu d'intelligence. Mais émouvoir l'auditeur et le transporter dans l'état d'âme visé par l'orateur, puis le captiver et entretenir son intérêt et son plaisir pendant qu'il écoute, c'est un don qui, selon ces auteurs, est réservé seulement aux esprits les plus éminents, inspirés, pour ainsi dire, par les muses. Je ne disconviendrais pas que ce sont là des mérites importants d'une bonne maîtrise de

¹ Alardus I, 1-3; Phrissemius, 1-3.

² La phrase d'introduction indique avec un mordant polémique l'essence du renouvellement apporté par Agricola à la dialectique. L'*oratio*, le plus souvent interprétée dans le sens de «phrase», avait été jusqu'alors considérée comme ce qui permet d'exprimer une pensée. Agricola met l'accent sur le caractère communicatif de l'*oratio*. Chez lui, il est préférable de traduire *oratio* par «argumentation» ou, dans certains cas, par «discours».

³ Ce sont les trois tâches de l'orateur telles que les distingue la rhétorique classique: *docere, movere, delectare*; voir par ex. Quintilien, *Institutio oratoria*, 3, 5, 2.

proprium opus. Sed de his alio loco explicatius dicendum erit. Hoc in praesentia dixisse sufficiat posse docere orationem, ut non moveat, non delectet; movere aut delectare, ut non doceat, non posse. Itaque precantes, conquerentes, sed et interrogantes quoque, quanquam aliud agere videntur, hoc tamen primum efficiunt, ut discant audientes, cuius desiderio teneantur, quo urgeantur dolore, quid sit quod scire velint.

Docemus autem nonnumquam hoc tantum pacto, ut intelligat auditor, quandoque, ut fiat illi fides. Fidem facimus vel credenti et velut (2) sponte sequentem ducimus, vel pervincimus non credentem atque repugnantem trahimus. Alterum expositione fit, alterum argumentatione conficitur. Expositionem voco orationem, quae solam dicentis mentem explicat nullo, quo fides audienti fiat, adhibito, argumentationem vero orationem, qua quis rei, de qua dicit, fidem facere conatur.

Cum vero nulli dubiae rei queat ex se constare fides, sed ex aliis quibusdam notioribus atque magis exploratis de unoquoque certitudinem colligamus necesse sit, iamque alii mentis acumine freti uberius expeditiusque argumentum, id est, ut inquit Cicero, probabile inventum ad faciendam fidem excogitent, alii contra hebetiore mentis vi ad rerum obtutum caligent et vel nihil, vel sero quid quaque de re dici possit invenire queant, utilissimum videntur fecisse qui sedes quasdam argumentorum, quos locos dixerunt, excogitavere, quorum admonitu, velut signis quibusdam, circumferremus per ipsas res animum, et quid esset in unaquaque probabile aptumque instituto orationis nostrae perspiceremus.

la parole et qu'ils accompagnent le discours. Mais en vérité, ils sont plutôt la conséquence que l'oeuvre du discours, ils sont plutôt un élément secondaire et non pas véritablement essentiel du discours. Ceci devra être traité ailleurs en détail.¹ Pour le moment il suffit de dire qu'il est possible qu'un discours instruisse sans émouvoir ou plaire, mais, à l'inverse, émouvoir ou plaire sans instruire, cela n'est pas possible. Lorsque quelqu'un, par exemple, profère une prière ou une doléance, mais aussi lorsqu'on pose des questions, alors le résultat est qu'en premier lieu on instruit les auditeurs sur la nature de ce que l'on désire ou ce par quoi l'on est tourmenté, ou ce que l'on veut savoir, bien qu'on donne l'impression d'avoir un autre but.

Or, notre enseignement ne vise parfois qu'à expliquer quelque chose à l'auditeur tandis qu'il s'agit parfois de gagner sa confiance. Dans un cas, nous obtenons sa confiance lorsqu'il nous croit spontanément et se met, pour ainsi dire, docilement à notre remorque. Dans l'autre cas, lorsqu'il ne nous croit pas, nous le convainquons et le tirons, tout regimbant, derrière nous. L'un se produit dans une exposition, l'autre a lieu au moyen d'une argumentation. J'appelle exposition un discours qui explique seulement la pensée de celui qui parle sans utiliser de moyens pour susciter la confiance de l'auditeur. Une argumentation est un discours par lequel on veut convaincre quelqu'un de la crédibilité de ce dont on parle.

Or il est un fait que la crédibilité de ce qui est douteux ne peut exister en soi et que la certitude concernant toute chose doit être fondée sur d'autres choses mieux connues et dont on ne doute pas. De plus, certaines personnes peuvent imaginer, avec leur intelligence subtile, un argument efficace et décisif, c'est-à-dire, pour citer Cicéron, «une trouvaille plausible pour persuader».² D'autres, au contraire, à l'intellect moins subtil et incapables de considérer les choses avec attention ne sont pas en état (ou bien cela leur prend beaucoup trop de temps) de trouver des arguments pour quelque affaire que ce soit. C'est pourquoi ceux qui ont imaginé ce qu'on appelle les sièges des arguments, qu'ils ont nommés lieux, semblent avoir fait quelque chose de très utile. Leur idée était que notre intelligence analyse les choses à l'aide des lieux qui fonctionnent comme une sorte de signes et que nous prenions conscience de ce qui, dans chaque chose, est plausible et approprié au but de notre discours.

¹ Chapitres 2, 4 (*movere*), et 2, 5 (*delectare*) (Alardus I, 197-205; Phrissemius, 159-165). Dans le livre 3, les deux facettes de l'invention sont traitées en détail: les chapitres 1-3 traitent des passions (textes, p. *infra*, p. 222-249), 4-7 sur la façon de captiver l'auditeur (voir p. 249, n. 2).

² *Partitiones oratoriae*, 5.

Utilem autem esse hanc locorum rationem apparet cum magnae parti humanorum studiorum (quandoquidem pleraque in ambiguo haerent et dissentientium certaminibus sunt exposita; exigua enim portio eorum quae discimus certa et immota est, adeoque, si Academiae credimus, hoc solum scimus, quod nihil scimus; certe pleraque pro cuiusque ingenio, ut accommodatissime ad probandum quisque excogitare potuerit, alio atque alio trahuntur), tum vero eis praecipue confert, qui tractant illa quorum nullae traditae sunt artes, dico, qui consilio rem publicam gubernant, quos de pace, bello ceterisque civitatis negotiis in rem praesentem saepe senatui, saepe populo fidem facere oportet, quique in iudiciis item accusare, defendere, petere, abnuere, quique populum docere iustitiam, religionem, pietatem in professo habent. Quanquam enim et istorum nonnulla comprehensa sint artibus, subtiliora tamen illa et ex mediis scholis deducta, velut exilia nimium, vel non intrant crassiores vulgi animos, vel non haerent; rudioribus et ex medio depromptis tanquam popularibus robustioribusque moventur magis, utque delicatiores aures lyra citharave delectat, ita militem non nisi tuba accenderis. Crassis enim, quod in proverbio est, crassa conveniunt.

Nec instruere solum os facultas ista et tantum dicendi copiam subministrare, sed providen(3)tiam animi et recte consulendi quoque aperire viam videtur, quando non alia re prudentiam constare apparet, quam perspicere, quid in quaque re sit positum et consentanea repugnantiaque, et quo quicque ducat quidve evenire possit, colligere. Indicio fuerint duo utriusque linguae disertissimi Demosthenes et Cicero, quorum ut prudentissima fuit oratio, ita, quanquam nonnulla aemuli reprehendenda sibi in ipsorum vita sumpsere, consiliorum tamen

Cette méthode des lieux s'avère, d'une part, utile pour une grande partie de la formation de la connaissance humaine. Car la plupart des choses ne sont pas sûres et sont soumises au combat mutuel de personnes aux opinions différentes. En effet il n'y a qu'une toute petite partie des choses que nous apprenons qui sont des faits avérés, et ce à un point tel, que si nous devons attacher quelque foi aux philosophes de l'Académie, nous savons seulement avec certitude que nous ne savons rien.¹ En même temps, il est sûr que la plupart des choses sont utilisées de façon très différente suivant que chacun est capable de concevoir quelque chose qui lui semble le plus convenable pour persuader. D'autre part, les lieux sont surtout destinés à ceux qui traitent de questions sur lesquelles n'existent pas de théories. Je pense à ceux qui dirigent l'Etat après consultation réciproque. Ils doivent, dans une situation donnée, donner une impression crédible en matière de paix, de guerre et d'autres affaires publiques souvent en présence d'un sénat, mais souvent aussi dans une assemblée du peuple. Je pense aussi à ceux qui ont pour profession dans des procès de formuler l'accusation et de présenter la défense, d'intenter ou de rejeter des actions en justice. Il s'agit enfin de ceux qui doivent apprendre au peuple ce qu'est la justice, la dévotion et la piété. Bien qu'il soit vrai qu'il existe aussi des considérations théoriques sur quelques facettes de ces sujets, puisqu'elles sont subtiles et purement académiques, elles ne peuvent ou bien être comprises, ou bien être retenues par l'intelligence moyenne des gens ordinaires. Ces gens-là sont plutôt touchés par des choses plus simples et connues de tous, accessibles au plus grand nombre et directes. De même que la lyre et la cithare flattent des oreilles délicates, de même on ne peut aiguillonner un soldat qu'avec une trompette de combat, car, ainsi que le dit le proverbe, le frustré convient aux frustrés.

En outre il semble que la méthode des lieux fournisse non seulement la dextérité nécessaire pour apprendre à s'exprimer et un abondant matériau pour parler, mais aussi qu'elle ouvre la voie à une intelligence rationnelle et à un raisonnement correct. C'est que le bon sens n'est rien d'autre sinon discerner l'essence de toute question et découvrir ce qui s'y accorde, ce qui y est opposé, ce à quoi cela mène et ce qui peut en résulter. A titre d'exemple, on peut citer deux hommes très éloquents qui se sont illustrés respectivement dans les lettres grecques et les lettres latines, à savoir Démosthène et Cicéron. Comme leur discours était toujours très sensé, ils ont toujours reçu

¹ Voir entre autres Sénèque, *Epistulae ad Lucilium*, 88, 44.

prudentialaeque laus ipsis est vel invidia consentiente concessa, nanque dicere prudenter, nisi qui prudenter cogitarit, non potest. Fit enim, ut quod providerit quis non faciat, dicit certe quod non providerit nemo. Sed haec de origine locorum deque ipsorum utilitate hactenus praefatos esse sufficiat.

1,2. Quid sit locus

(6) Quando igitur de locis dicturi sumus, commodissimum fuerit definire quid sit locus. Id, quo cuncta magis in aperto sint, altius repetentes paulo uberius explicemus. Dictum est nobis paulo ante nullam rem, de qua ambigitur, ipsam per se probari posse. Quod clarius sane arbitror esse, quam (7) ut ostendendum sit, non minus quam, tenebras si visum oculosque admittere debeant, illato alicunde lumine indigere. Relinquitur ergo quicquid confirmandum est ex aliquo alio fidem assequi.

Nec tamen omnia probandis omnibus conveniunt. Quid enim disserenti de optimo civitatis statu et utiliusne sit eam principis unius arbitrio quam populi consensu regi, profuerit scire respirent necne sub aqua pisces? Quid item suadentem Caesari ut inferat bellum Pompeio adiuverit, ecquid habitent ex adversa nobis regione orbis terrarum homines, quos ἀντίχθονας Graeci vocant? Itaque disserentibus a re praesenti abhorrentia neque ulla ex parte coniuncta instituto orationis suae dici solet: «Quorsum haec?» et «Video quid dicas, quid velis dicere non video». Facetum est hac de re Demonactis philosophi illud, qui, quum vidisset disserentes duos, quorum alter quae ad rem nihil attinerent diceret, alter non minus absurde responderet: «Quam»

des louanges pour leurs conseils et leur sagesse, même de la part de concurrents qui, par jalousie, ont signalé certains traits condamnables de leur vie privée. Car qui n'a pas, en effet, médité de façon réfléchie, ne peut dire de choses sensées, et il peut arriver que quelqu'un ne fasse pas ce qu'il a conçu intelligemment, tandis qu'assurément personne ne peut affirmer quelque chose qu'il n'a pas d'abord conçu intelligemment. Puisse ceci constituer une introduction suffisante à l'origine et à l'utilité des lieux.

1,2. Définition du lieu¹

Comme nous allons parler des lieux dans ce qui suit, l'approche la plus pratique est de définir ce qu'est un lieu. Afin que tout ce qui joue ici un rôle soit aussi clair que possible, nous allons donner sur ce thème une analyse approfondie et détaillée. Nous venons juste d'affirmer qu'aucune chose à propos de laquelle il y a un désaccord ne peut être rendue plausible si on la considère uniquement en elle-même. Je pense que c'est tellement évident qu'il n'est pas nécessaire de le démontrer pas plus qu'on ne doit expliquer qu'il faut aller chercher de la lumière pour y voir dans le noir. Il en découle donc que ce qui doit être prouvé devient crédible en vertu de quelque chose d'autre.

Or toute chose n'est pas apte à prouver n'importe quelle autre chose. En effet, lorsqu'on délibère sur la meilleure forme de gouvernement et que l'on se demande s'il est plus utile que l'Etat soit gouverné d'après les vues d'un seul souverain ou selon le consensus du peuple, quel est l'intérêt de savoir si les poissons respirent ou non dans l'eau? Quel intérêt encore, si on conseille à César de déclarer la guerre à Pompée, de se demander si de l'autre côté de la terre habitent des gens que les Grecs appellent les habitants des «Antipodes»?² Lorsque quelqu'un, donc, donne une analyse sur des questions qui n'ont rien à voir avec le sujet et qui n'ont en aucune façon de rapport avec le propos du discours, on aura alors vite fait de dire: «A quoi sert tout cela?, et: «je comprends bien ce que vous dites, mais ce que vous voulez dire, je ne le comprends pas.» A ce propos, il existe une anecdote amusante sur le philosophe Demonax, qui, lorsqu'il vit deux personnes en discussion, l'une disant des choses qui n'avait rien à voir avec le thème de la conversation, tandis que l'autre donnait des réponses tout aussi saugrenues, fit la remarque suivante: ces deux-là

¹ Alardus I, 6-9; Phrissemius, 5-8.

² Voir entre autres Cicéron, *Tusculanae disputationes*, I, 68.

inquit «pulchre isti: videtur hircum ille mulgere, hic cribrum subdere!»

Quanquam autem sit apud Aristotelem omne verum vero consentire neque possint plura vera discrepantia esse, aliud tamen est consentire ipsa, aliud fidem astruere. Ergo, ut ad alterius confirmationem aliquid possit adhiberi, coniunctum quadam ratione et velut cognatum esse oportet illi cui probando adhibetur, taleque videri, ut non subsistere res sine illo, si affirmes, non subverti, si neges, possit.

Id quo facilius accipi possit, crassiore quidem, sed apertiore exemplo ostendamus. Videmus in metienda rerum magnitudine, si duo sint proposita, quae aequalia esse vel inaequalia ostendere velimus, si huiusmodi res sint, ut applicari altera alteri nequeat, accipitur tertium aliquod, quod possit utrique adhiberi, neque temere illud aut quodvis, sed quod alteri saltem illorum sit aequale. Id deinde alteri adhibitum, si fuerit et illi aequale, iam aequalia ea inter se dicimus, sin inaequale, inaequalia, quoniam certum exploratumque est eam magnitudinum esse proprietatem, ut quaecunque duae cuiquam tertiae sint aequales, sint et inter se aequales, et quarumcunque duarum altera tertiae alicui aequalis sit, altera inaequalis, sint et inaequales inter se.

Quorsum haec? Ut ostendam, quemadmodum in magnitudinibus dixi, sic in omni rerum natura esse, ut quaecunque duo cuiquam tertio consentanea sint, inter se quoque esse consentanea. Consentanea autem (8) voco, quorum possit alterum de altero dici; ut «homini» et

forment une belle équipe. On dirait que l'un est en train de traire un bouc tandis que l'autre fait comme s'il tenait une passoire en-dessous.»¹

Bien qu'on trouve chez Aristote que toutes les choses qui sont vraies concordent et qu'il ne peut exister de contradiction entre des choses différentes qui sont vraies,² pourtant «concorde» n'est pas la même chose que «montrer par des preuves». Si l'on veut donc qu'une donnée puisse être utilisée pour confirmer une seconde donnée, il faut qu'elle soit d'une manière ou d'une autre unie et pour ainsi dire apparentée à cette seconde donnée. Il faut qu'on ait l'impression que, ni un discours affirmatif, ni un discours négatif n'est concluant par rapport à la seconde donnée sans l'aide de la première.

Pour faciliter la compréhension de ce point, nous allons donner ici un exemple quelque peu exagéré, mais très clair. Supposons que l'on mesure la grandeur de deux objets. Nous voulons prouver que ces objets sont de même taille ou non et ils sont tels qu'ils ne peuvent être directement comparés l'un avec l'autre. Nous voyons alors qu'est utilisé un troisième objet qui peut être comparé avec chacun des deux objets déjà nommés. Ce ne peut pas être un objet arbitraire, mais il faut que ce soit quelque chose qui soit aussi grand qu'au moins l'un des deux objets qui sont comparés l'un avec l'autre. Lorsque nous comparons le troisième objet avec le second des objets à comparer et qu'il est aussi grand, nous pouvons dire alors que les deux objets à comparer sont aussi grands, et s'il n'est pas aussi grand, alors les deux objets ne le sont pas non plus. C'est que l'expérience nous montre incontestablement que la grandeur est une propriété telle que lorsque deux objets quelconques sont aussi grands qu'un troisième, ils sont aussi grands l'un que l'autre. Mais, lorsque de deux objets quelconques, il y en a un seul qui soit aussi grand que le troisième objet et l'autre pas, alors ils ne sont pas aussi grands l'un que l'autre.

A quoi sert cet exemple? A montrer qu'il en va pour toutes les propriétés des choses comme pour la grandeur: si deux choses prises séparément concordent avec une troisième, elles concordent aussi entre elles. Et par concorder, j'entends qu'on peut dire de deux objets la même chose. Par exemple: «homme» et «substance» correspondent à

¹ Lucien, *Demonax*, 28 (Comparez Erasme, *Adagia*, I, 3, 51). Le renvoi à cette anecdote fait défaut dans le texte de Phrissemius. *Demonax* est un philosophe cynique du I^{er} siècle ap. J.-C.

² Agricola fait allusion ici au principe de la science de l'argumentation scientifique chez Aristote, qui concerne uniquement des données vraies et nécessaires, obtenues seulement sur la base de prémisses également vraies et nécessaires (voir les *Analytica Posteriora*).

«substantiae» convenit in «animali», quoniam omne animal est substantia et omnis homo est animal, sequitur ergo convenire ipsis inter se, hoc est, «omnem hominem esse substantiam»; et contra, quorumcunque duorum alterum consentaneum est alicui tertio, alterum dissidens, ea quoque inter se dissident, ut «lapidi» et «homini». «Lapidi» quidem «animal» dissidet, «homini» vero convenit, certum igitur est «lapidem» et «hominem» inter se dissidere.

Si qua duo itaque velis perspicere convenient inter se necne, si sint eiusmodi, ut quemadmodum magnitudines diximus applicari non posse, sic et ista consentanea sint an dissidentia ex ipsis perspicari nequeat, necesse est tertium aliquod invenias, quod alteri horum consentaneum esse certius sit, idque alteri deinde comparatum, proinde ut illi fuerit consentaneum vel dissentaneum, ita esse inter se ambo quae proposita fuerant sciamus. Id tertium tum medium argumentationis dicitur, quoniam proposita velut extrema duo coniungit, tum, quia probabiliter propositis iungitur instrumentumque est faciendae de illis fidei, vocatur argumentum.

Hanc partem excogitandi vel medii vel argumenti vocant dialectici inventionis. Altera est pars, quae iudicandi vocatur. Ea cuiusmodi sit, ex praedicta itidem similitudine indicemus. Cum mensuram aliquam metiendarum duarum magnitudinum sumpserimus, ea si probe debeat esse, necesse est certa et firma sit. Quod si aut extendi possit aut in arctum contrahi et, quemadmodum ait Aristoteles de regula Lesbia quae ad parietis flectitur formam, sic ista aptetur magnitudini metiendae, fallax nimirum erit. Hoc pacto unum illud, cui vel consentanea vel dissidentia ea quae proponuntur diximus esse debere, id si opinione solum atque aspectu et non revera sit unum,

«être vivant», car chaque être vivant est une substance et chaque homme est un être vivant. De là il s'ensuit que les deux concordent, à savoir que «tout homme est une substance». Et inversement, quand de deux choses, il n'y en a qu'une seule qui concorde avec une troisième, tandis que l'autre ne concorde pas, ces deux choses ne concordent alors pas entre elles. Prenez par exemple «homme» et «pierre». «Être vivant» ne concorde pas avec «pierre», mais bien avec «homme»; il est donc certain que «homme» et «pierre» diffèrent l'un de l'autre.

Donc, lorsqu'on veut examiner si deux choses concordent ou non et qu'elles ne peuvent, tout comme les deux grandeurs dans l'exemple donné, être directement comparées de sorte qu'on ne peut pas voir aux deux choses mêmes si elles concordent ou non, il faut trouver alors une troisième chose qui concorde indubitablement avec une de ces deux choses. Cette chose nous la comparons alors avec l'autre des deux choses que l'on doit comparer et, selon qu'elle concorde ou non, nous pouvons savoir si les deux choses qui constituaient le point de départ concordent oui ou non. On appelle cette troisième donnée soit le «moyen terme» de l'argumentation, parce qu'elle unit les deux points de départ comme deux extrêmes, soit «argument» parce qu'elle est unie aux deux points de départ en vertu de la plausibilité et que c'est un instrument permettant de faire croire à ces points de départ.¹

Les dialecticiens appellent cette opération, qui consiste à imaginer le «moyen terme» ou l'«argument», l'invention. L'autre partie de leur travail est nommée le jugement.² Ce qu'est le jugement, nous pouvons l'expliquer également avec l'aide de la comparaison ci-dessus. Lorsque nous avons choisi une mesure pour mesurer la grandeur de deux choses, il faut que cette mesure, puisse-t-elle être correcte, soit sûre et fiable. Car si elle peut être étirée ou raccourcie, ou si, comme la règle de Lesbos, citée par Aristote, qui prend la forme du mur³, elle s'adapte à la taille de la chose à mesurer, elle sera sans aucun doute sujette à caution. De cette manière, si l'objet dont nous disions qu'il doit concorder ou non avec les choses proposées, est cet objet d'après notre opinion ou en ce qui concerne l'apparence extérieure mais non pas dans la réalité, nous serons trompés par

¹ Comparez Pierre d'Espagne, *Tractatus*, 5, 2: «un argument est une preuve pour une question douteuse, c'est-à-dire le moyen terme qui démontre la conclusion, qui doit être confirmée au moyen de l'argument.» (éd. De Rijk, 55).

² Comparer Cicéron, *Topica*, 6; Boèce, *De differentiis topicis* I (Patrologia Latina, 64, éd. J.P. Migne, 1173 C). Voir aussi Quintilien, *Institutio oratoria*, 5, 14, 28.

³ *Ethica Nicomacheia* 5, 14 (1137 b 29-31). Pendant la Renaissance, la «mesure de Lesbos» était une expression proverbiale pour exprimer que l'on adapte arbitrairement ses normes morales à son comportement (voir Erasme, *Adagia*, 1, 5, 93).

fallemur argumentatione evenietque, ut quae consentanea esse ostendi argumentatione credimus dissideant maxime, et contra pro dissidentibus consentanea capiamus; ut si dicamus: «Aliquod animal est irrationale, homo est animal, ergo homo est irrationalis», videntur quidem iungi in «animali» «irrationale» et «homo», sed perspicuum est non esse idem animal, de quo irrationale dicitur et quod dicitur de homine, sed nominis tantum ambitu et generis similitudine idem videri. Quod si adhibito iudicio legem syllogismi observes dicasque: (9) «Omne animal est irrationale, homo est animal, ergo homo est irrationalis», iam, quando pro consentaneis accipiuntur ea quae dissident, ut «omne animal irrationale esse», nihil mirum est, «homo» et «animal» quanquam consentanea sint, «hominem» tamen et «irrationale» dissidere. Ut ergo certum sit atque liquidum id, quod in argumentum assumimus non facie sed revera unum esse, adhibita est inventioni haec iudicii pars, cui omnis de modis figurisque syllogismorum praeceptio et cautio omnis captiosarum argumentationum, quas fallacias dixere, subservit. Sed nos de priore illa quae ad inveniendum pertinet his libris loquemur.

Intuentem ergo illa quae de ea diximus non latebit verum esse, quod proposuimus: omnia quae vel pro re quaque vel contra dicuntur, cohaerere et esse cum ea quadam, ut ita dicam, naturae societate coniuncta. Res autem numero sunt immensae, et proinde immensa quoque proprietas atque diversitas earum, quo fit, ut omnia quae singulis conveniant aut discrepent singulatim nulla oratio, nulla vis mentis humanae possit complecti. Inest tamen omnibus, tametsi

l'argumentation et voilà ce qu'il s'ensuivra : là où nous croirons que d'après l'argumentation, deux choses s'avèrent s'accorder, dans la réalité ces deux dernières différeront complètement, et vice-versa, nous interpréterons deux choses qui concordent comme différentes. Imaginez par exemple que nous disions : «un être vivant déterminé n'est pas doué de raison, l'homme est un être vivant, donc l'homme n'est pas doué de raison». Dans ce cas, il semble que «non doué de raison» et «homme» sont unis par «être vivant». Mais il est évident que l'«être vivant» auquel se rapporte «non doué de raison» n'est pas le même que celui auquel se rapporte «homme»; et que le premier ne semble être le même qu'à cause du champ sémantique du mot et grâce à la ressemblance en ce qui concerne l'espèce. Si, dans ce cas, on applique correctement la règle du syllogisme et si on dit : «tout être vivant n'est pas doué de raison, l'homme est un être vivant, donc l'homme n'est pas doué de raison», il n'est alors pas étonnant que, bien que «homme» et «tout être vivant» concordent, «homme» et «doué de raison» ne concordent pas. C'est que deux choses différentes sont considérées comme concordantes, à savoir «tout être vivant» et «non doué de raison». Pour pouvoir maintenant savoir avec certitude que ce que nous utilisons comme argument n'est pas à première vue, mais en réalité seul et unique, on a ajouté à l'invention cette partie du jugement. Y ressortent toutes les règles sur les différentes sortes et formes de syllogisme, et toutes les façons d'éviter les argumentations trompeuses appelées sophismes. Nous allons traiter dans ces livres la première partie, celle de l'invention.¹

Lorsqu'on réfléchit maintenant sur ce que nous avons dit de l'invention, on se rendra compte que ce que nous avons posé est vrai : tout ce qui est proposé pour ou contre quoi que ce soit présente une cohérence et est uni à la chose en question par un lien pour ainsi dire naturel. Le nombre de choses est infiniment grand ; en conséquence, le nombre de leurs propriétés et leur diversité sont aussi infiniment grands. Il s'en suit qu'aucun discours, qu'aucun intellect humain n'est capable d'accorder son attention point par point à tout ce qui concorde

¹ Dans le chapitre 2, 1 (*infra*, p. 100-111), Agricola explique qu'il se concentre sur l'invention, parce que dans la logique postérieure à Aristote, c'est à ce domaine que l'on a accordé le moins d'attention. Mais au chapitre 2,3 (*infra*, p. 118-123), la partie du jugement est bien explicitement prise en considération. Dans le traitement ultérieur de l'invention également, le jugement est, à divers endroits, nommé indirectement (par ex. 2, 18 et 2, 26, *infra*, p. 156-157 et 178-181). Les chapitres sur la disposition (3, 8-13) traitent ce thème plus en détail (voir les remarques *infra*, p. 255, n. 1). Dans l'*Eloge de la philosophie et des autres arts*, Agricola classe encore la disposition dans la rhétorique (*supra*, p.51).

suis quaeque discreta sint notis, communis quaedam habitudo et cuncta ad naturae tendunt similitudinem, ut quod est omnibus substantia quaedam sua, omnia ex aliquibus oriuntur causis, omnia aliquid efficiunt. Ingeniosissimi itaque virorum ex effusa illa rerum varietate communia ista capita, velut substantiam, causam, eventum, quaeque reliqua mox dicemus, excerpere, velut cum ad considerandam rem quampiam animum advertissemus, sequentes ista statim per omnem rei naturam et partes perque omnia consentanea et dissidentia iremus, et duceremus inde argumentum propositis rebus accommodatum. Haec igitur communia, quia perinde ut quicquid dici ulla de re potest, ita argumenta omnia intra se continent, idcirco locos vocaverunt, quod in eis velut receptu et thesauro quodam omnia faciendae fidei instrumenta sint reposita. Non ergo aliud est locus, quam communis quaedam rei nota, cuius admonitu quid in quaque re probabile sit potest inveniri. Sit ergo nobis locus hoc pacto definitus.

1,3. Quomodo ab Aristotele reliquisque autoribus tractati sint loci

(14) Possum equidem videri crassius effusiusque aggressus esse istis de rebus dicere quam vel pro natura ipsarum, vel pro more illorum qui ante nos ista tradiderunt. Nec ego quidem sum tam rudis veri, ut nesciam posse subtilius ista spinosiusque dici, cum sit nihil

ou diffère de chaque chose particulière. Bien que toutes les choses diffèrent par leurs caractéristiques individuelles, elles ont pourtant aussi une propriété commune et tendent toutes à un caractère naturel identique: par exemple, elles ont toutes une substance spécifique, ou elles sont toutes issues d'une cause spécifique ou elles réalisent toutes quelque chose de spécifique. Or des gens extrêmement talentueux ont fait, dans cette grande diversité des choses, un inventaire des points communs tels que substance, cause, conséquence et autres que nous allons énumérer tout à l'heure.¹ Ainsi, lorsque nous nous attacherions à examiner une chose, nous établirions directement avec l'aide de ces points ce qu'est la nature de cette chose dans son tout et dans ses parties et tout ce qui y correspond ou en diffère et ensuite nous déduirions de ces données l'argument convenable au cas en question. Ces points communs contiennent en eux tous les arguments, étant donné qu'ils contiennent aussi tout ce qui peut être dit de chaque chose. C'est pourquoi on les a nommés lieux, parce qu'en eux, tout comme dans un tonneau ou dans un trésor, se trouvent tous les instruments pour persuader. Un lieu n'est donc rien d'autre qu'un signe distinctif commun d'une chose, grâce auquel on peut trouver quelles sont les données plausibles qui se trouvent dans chaque chose. Puisse ainsi être établie notre définition du lieu.²

1.3. Comment sont traités les lieux par Aristote et les autres auteurs³

Il est possible que je donne l'impression d'avoir entrepris sur ces questions un discours trop ample et trop détaillé, étant donné la nature du sujet ou les habitudes de ceux qui ont écrit sur ce sujet avant moi. Je ne suis naturellement pas si sot que je ne sache qu'on peut dire la même chose avec plus de profondeur et d'ingéniosité. Mais je sais aussi que, là où normalement il n'y a rien de plus aisé que de traiter les choses en rapport avec leur nature et donc de composer un discours

¹ Dans le chapitre 4 (*infra*, p. 96-101).

² Les Romains utilisaient des descriptions imagées pour la notion de lieu: siège, domicile ou magasin des arguments (Cicéron citant Aristote, *Topica*, 7; Agricola utilise ce terme dans le chapitre 1,1), terrain de chasse où l'on flaire ce que l'on cherche (id., *De oratore*, 2, 147), gisement de métaux précieux, trésor pour les arguments (id., *De finibus bonorum et malorum*, 4, 10). Quintilien compare les lieux avec des endroits où l'on peut trouver des animaux déterminés (*Institutio oratoria*, 5, 10, 20-22). Phrissemius ajoute encore à cette série une métaphore bien trouvée. Il compare les lieux aux panneaux indicateurs de métal ou de bois placés aux croisements de routes (Phrissemius, 9).

³ Alardus I, 14-18; Phrissemius, 10-15.

alioqui facilius quam suae quodque relinquere naturae et de obscuris obscure disserere, contra vero magni sudoris esse Cerberum ab inferis extrahere, hoc est, abstrusa et in rerum interiore recessu latentia proferre in lucem et tanquam spectanda proponere. Sed cupio explicare ista meae turbae, id est, crassioribus atque harum rerum imperitis, quando doctis quidem supervacuum est praeceptor. Vellem itaque me non dicere modo ista, sed vel pingere, si res id caperet, vel sculpere etiam posse et tum quoque pulchre mecum agi putarem, si non sic etiam mihi soli ista viderer elaborasse, sed aliquibus profuturus labor meus aliquorum esset studia iuvaturus.

Quae mens utinam fuisset plerisque maximis et pari ingenio facundiaque viris! Haberemus profecto in philosophia apertiora illustrioraque omnia. Ut enim eos transeam, qui rerum omnium naturam vel ad numeros conati sunt vel ad figuras redigere, ut eos etiam, qui omnia involucris atque ambagibus quibusdam velut mysteria texerunt, iam qui obscuritatem in dicendo secuti rerum lumen orationis tenebris obruerunt (credas eos illa, quae sciebant, noluisse prodere et reticere nequivisse), de Aristotele dicam. Hic enim propemodum solus omnium priscae aetatis philosophorum permansit in manibus, hunc solum qui philosophiae destinantur attingunt, hunc primum pueri discunt, huic ultimum senum studium immoritur, hunc artes omnes, omnia studiorum genera terunt, trahunt, discerpunt. Magnus utique vir et quem iure omnis miretur posteritas; nec enim vel memoriae viri, absolvendis omni(15)bus philosophiae partibus optime de studiis meriti, obiectum quicquam velim, vel laudi, quam tot seculorum firmavit opinio, putem quicquam detrahi posse. Sed videtur mihi dolendum esse sedisse illud animo gravissimi hominis,

difficile sur des questions difficiles, d'un autre côté il faut faire un gros effort pour «hisser Cerbère des enfers», c'est-à-dire pour élucider des questions obscures qui nécessitent un examen approfondi et pour les mettre, pour ainsi dire, en pleine lumière. Je veux donc expliquer cette matière à mon public, c'est-à-dire à ceux qui n'ont qu'une formation restreinte et qui sont inexpérimentés en ce domaine, car, pour ceux qui sont déjà des spécialistes, un maître est superflu. Aussi aimerais-je non seulement commenter cette matière avec des mots, mais, si cela était possible, je voudrais pouvoir la présenter sous forme de peinture ou de modelage. Je m'estimerai heureux seulement lorsque il s'avérera que je n'ai pas accompli ce travail uniquement pour moi-même, mais qu'il sera utile à autrui et facilitera leurs études.

Si seulement la majorité des hommes les plus éminents, aussi grands cerveaux que plumes faciles avaient eu cette attitude! Tout, dans la philosophie, aurait, alors, été présenté d'une façon plus claire et plus concrète. Je passe pour le moment sous silence ceux qui ont essayé de convertir l'essence de toutes les choses en nombres et en figures.¹ Je laisse aussi de côté ceux qui ont tout dissimulé sous un langage sibyllin qui ne dévoile rien, comme s'il s'agissait de cultes secrets, ou qui en employant un langage confus, ont transformé des choses claires en une bouillie de mots et les ont rendues inaccessibles. On croirait qu'ils n'ont pas voulu communiquer leur savoir, mais qu'ils n'ont pas pu non plus ne pas en parler.² La personne, par contre, dont je veux parler, c'est Aristote. Aristote est quasiment le seul philosophe d'autrefois qui soit encore utilisé et absolument le seul à être étudié pour la formation des philosophes professionnels. C'est avec lui que les enfants commencent leurs études, c'est avec lui que les vieillards achèvent leur formation. Toutes les disciplines, toutes les branches de la science citent, empruntent, extraient des données de ses livres. Aristote est à coup sûr un grand homme admiré, à juste titre, par la postérité. Je ne veux pas non plus dire de mal de la mémoire de cet homme qui s'est rendu extrêmement utile pour l'étude dans toutes les branches de la philosophie, je n'estime pas non plus qu'on puisse attenter à sa réputation qui est assurée par le consensus de tant de siècles. Mais je trouve regrettable que cet homme qui fait autorité se soit mis en tête de ne pas exprimer simplement et clairement les

¹ Agricola fait allusion à Pythagore (sixième siècle av. J.-C.) et aux disciples du néopythagorisme (premier siècle av. J.-C. - troisième siècle ap. J.-C.), qui pensaient que les nombres constituent l'essence de l'univers dans son tout et ses parties. La théorie de la naissance des corps à partir de figures, c.à.d. des triangles, est décrite dans le *Timaeus* de Platon, 53 c 4 ss.

² Agricola fait allusion aux savants scolastiques.

ut non simpliciter atque aperte proferret quaecunque invenerat, ut praeter laborem, quem ipsa rerum esset habitura obscuritas, alia nobis etiam ex ipso obiiceretur difficultas, quo necesse haberemus mentem ipsius velut oraculi suspensam et ambiguum indagine perquirere. Themistius itaque autor est longe aliter omnia foras esse edita ab illo, quam sint domi tradita dementiaeque simile esse, si quis legendis libris ipsius speret illius se sententiam consecuturum. Sed quid Themistium dico? Ipse de se locupletissimus est testis. Scribit enim quadam ad Alexandrum epistola edidisse se quae ad philosophiam pertinent, sed perinde tamen, nisi qui ab eo audierint eadem ista, ac si edita non essent futura. Nos tamen omneis illius non sententias modo, sed verba etiam pertinacissime et mordicus tenemus, ac si quis movere quicquam tentet aut discedat transversum quod aiunt digitum ab eis, non aliter atque qui secantur urunturque clamamus faciliusque tulerimus de mysteriis summaque religionis aliquid auferri.

Ego Aristotelem summo ingenio, doctrina, eloquentia, rerum peritia prudentiaque et, ut semel dicam, summum quidem hominem, sed hominem tamen fuisse puto, hoc est, quem et latere aliquid potuerit, quique, ut non omnia primus invenerit, ita aliis post se invenienda aliqua reliquerit, qui etiam non omnia quae invenerat crediderit in vulgus prodenda et nonnunquam fortasse contradicendi studio, quo maxima fere tentantur ingenia, non tam quid ipse sentiret, quam contra quod alius sensisset dicendum putaret. Plurima ille recte, sed et alius aliquid non male. Quo iustiore ego veniam credo illis esse oportere, si qui fuerunt, qui putarent non utique illi tanquam

résultats de ses recherches. On a ainsi, outre l'effort dû à la complexité des sujets, encore une difficulté de plus, qui provient de l'auteur lui-même et implique que nous devons enquêter sur ses intentions, équivoques et ambiguës comme s'il s'agissait d'un oracle. C'est ainsi que Themistius¹ rapporte qu'Aristote a publié son oeuvre sous une tout autre forme que celle sous laquelle il l'avait traitée dans son école et qu'il semble bien que ce soit une folie que d'espérer découvrir les intentions du maître en lisant ses livres. Mais pourquoi est-ce que je cite Themistius? Aristote lui-même fournit un témoignage plus que suffisant. Il écrit en effet dans une lettre à Alexandre qu'il a bien publié son oeuvre philosophique, mais que pour ceux qui n'ont pas suivi son enseignement, c'est comme si elle ne l'avait pas été.² Malgré tout, nous adhérons inébranlablement, non seulement à ses conceptions, mais aussi aux textes mêmes qui les transmettent. Si quelqu'un se hasarde à en déplacer une partie ou, comme on le dit toujours, dévie d'un pouce de la lettre du texte, nous nous mettons à hurler comme si on nous coupait un membre ou qu'on nous le cautérisait et nous accepterions encore plus aisément qu'on retranche quelque chose au mystère divin ou aux principes de la foi.

Je crois qu'Aristote était un homme des plus intelligents, très érudit, écrivant très facilement, versé dans tous les domaines et extrêmement compétent, et, pour le dire une fois pour toutes, quelqu'un du plus haut niveau. Pourtant, c'était un homme ordinaire, c'est-à-dire quelqu'un qui a pu ignorer quelque chose et qui, comme il n'a pas tout inventé, a donc laissé de nouvelles choses à découvrir pour sa postérité. Il ne trouvait pas non plus que tous les résultats de ses recherches étaient propres à la publication et peut-être estimait-il parfois, par désir d'exprimer une opinion contradictoire (ce à quoi sont habituellement inclinés les plus grands esprits), devoir formuler des pensées non pas tant pour exprimer sa propre opinion que pour s'opposer aux idées de quelqu'un d'autre. Dans la plupart des cas, c'est lui qui avait raison, mais parfois aussi quelqu'un d'autre a apporté une contribution intéressante. C'est pourquoi je crois qu'on ne doit pas, à juste titre, faire de reproche à tous ceux qui ont estimé qu'on ne devait pas se cramponner sans plus et de toute éternité aux idées d'Aristote comme si elles étaient un roc dans la tempête, et qui n'ont pas

¹ Philosophe grec et orateur du troisième siècle ap. J.-C. qui a fait des commentaires sur un certain nombre d'écrits d'Aristote.

² Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, 20, 5, 12. Y est citée une courte lettre d'Aristote à son élève Alexandre le Grand, dans laquelle il est question de ses conférences pour des étudiants avancés.

scopulo usquequaque adhaerescendum esse, neque de suis desperarunt ingeniis, cum ingrati possit et inique de parente omnium natura existimantis videri credere ipsam omnia sua in uno illo partu effundentem munera, reliquae posteritati humani generis in omne aevum sterilem effoetamque manere voluisse.

Verum ut de re nostra dicamus, scripsit de locis octo libros erudite et diserte, sicut omnia, sed angustius videtur eorum conclusisse materiam. Vo(16)luit enim cuncta, de quibuscunque dissereremus, intra quatuor quaestiones contineri, ut quaereretur definitione esset, an genus, an proprium, an accidens, ut sint hae quaestiones eiusmodi: «Sitne animal rationale diffinitio hominis?», «sitne hominis genus animal?», «sitne proprium hominis docibile esse?», «sitne accidens eius album esse?» Sane quicquid ulla de re quaerimus infra aliquod horum quatuor recidit, neque enim plura sunt quae possunt ulla de re dici. Sed non id agimus, ut de istis semper quaeramus sub nominibus illis, quae ab Aristotele sunt posita, nec enim quaero semper: «sitne album accidens hominis?», sed simpliciter: «sitne homo albus?» Sic etiam non: «sitne definitio defectus solis interpositio lunae inter solem et aspectum nostrum?», sed: «sitne solum hoc illud?» Nam fuerunt etiam qui aliud aliquid crederent esse defectum solis. Sic de

désespéré de leur propre intelligence. Car ce serait faire preuve d'ingratitude et d'injustice à l'égard de la nature, notre mère à tous, de croire qu'elle aurait fait cadeau de tous ses dons à cette seule créature et qu'elle désirerait que tout le genre humain devrait dès lors rester pour toujours stérile et improductif.

Revenons maintenant à notre sujet. Aristote a huit livres sur les lieux, qui sont écrits avec talent et compétence comme tout ce qu'il a fait. Il me semble pourtant qu'il a conçu son sujet dans un cadre trop étroit. Il voulait en effet réunir toutes les questions sur lesquelles nous pouvons tenir un discours sous quatre problématiques: on examine une définition, un genre, une qualité intrinsèque ou une qualité fortuite.¹ Les problématiques sont les suivantes: «un être vivant doué de raison» est-il la définition de l'homme?; «être vivant» est-il le genre auquel ressort l'homme?; «susceptible d'être instruit» est-il une qualité intrinsèque de l'homme?; «de couleur blanche» est-il une qualité fortuite de l'homme? Or, il est bien vrai que tout ce que nous voulons savoir sur une question quelconque relève en fin de compte de l'une de ces problématiques, étant donné qu'il n'y a rien d'autre que l'on puisse en dire. Mais il n'est pas vrai que nous fassions toujours des recherches dans le cadre de ces quatre rubriques définies par Aristote. En effet, je ne pose pas toujours la question: «être blanc» est-il une qualité fortuite de l'homme?, car la question est parfois tout simplement conçue ainsi: l'homme est-il blanc? On ne pose pas non plus toujours la question de savoir si la définition d'une éclipse de soleil est la suivante: «la position de la lune entre le soleil et notre champ de vision», mais bien celle-ci: est-ce là la seule signification d'éclipse de soleil? Car il y a eu aussi des gens qui pensaient qu'une éclipse de soleil est quelque chose d'autre. Il en est de même pour les autres problématiques: nous ne nous demandons pas si «être vivant» est le genre de l'homme, ou bien si «susceptible d'être instruit» est

¹ *Topica*, 1, 4-5 (101 b 11-102 b 26). Ce sont les quatre prédicables, les quatre manières d'attribuer un prédicat à un sujet. Dans les *Topica*, les lieux, au nombre de quelques centaines, sont traités au fur et à mesure qu'ils concernent l'un des quatre prédicables. Les lieux individuels décrivent des stratégies permettant d'examiner si un prédicat est correctement rendu dans un syllogisme donné. C'est ainsi qu'est inexact un raisonnement dans lequel on prétend que le concept «couleur» est une qualité fortuite de «blanc», car «couleur» est le genre auquel ressort «blanc» (*Topica*, 2, 2; 109a 36-38). Les *Topica* sont publiées dans la collection des Universités de France, ed. J. Brunschwig, 2 vols., Paris, 1967. On trouve une bonne analyse des *Topica* dans N.J. Green-Pedersen, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' Topics*, Munich/Vienne, 1984, 13 ss. Pour l'utilisation des prédicables dans la logique, le rôle d'*Isagoge* ou *Des cinq termes* de Porphyre a été déterminant (troisième siècle ap. J.C.; traduction française avec des notes par J. Tricot, Paris, 1947).

aliis etiam non quaerimus: «sitne hominis genus animal et proprium docibile?», sed per se: «sitne homo animal et sitne docibilis?»

Verum hae quaestiones omnes de quibus nos loquimur, quoniam solum id agunt, ut sciamus sitne hoc in illo, ut cum quaero: «sitne homo animal», id percontor, insitne «animal» in «homine», et reliqua in hunc modum; quia etiam insit necne de accidente primum solet quaeri, poterat idcirco videri, quod ad has quaestiones pertinet, satis esse accidentis tractatu explicatum. Esset haec aliqua ratio, si omnia, quae ad ostendendum inesse aliquid accommodata sunt, recensuisset Aristoteles cum de accidente loqueretur. Sed neque locos describit, neque numerum ipsorum facit aut nomina, sed deducta ex locis argumenta quaestioni propositae applicat. Deinde pleraque pro locis ponit, quae nullius propria sunt loci, ut cum dicit inspiciendum esse, quibus insit aliquid omnibus, vel quibus nullis, id est, de quibus universaliter aliquid affirmetur vel negetur. Ea, de quibus affirmatur, dicit esse species. Quid ergo? Definitio, genus, proprium non omnibus insunt? Iam pleraque etiam accidentia, si debemus accidens vocare quicquid non est aliquid trium illorum, insunt omnibus. Nam quod non de aliquibus non negetur universaliter, nihil propemodum est. Quicquid enim affirmatur de aliquo, de aliquo etiam diverso naturae suae negatur.

Iam quod dicit praescribendum esse disserenti, quas res oporteat vocare ut vulgus, quas contra, sic etiam, si proposita sit res tenuior ad disserendum, quo pacto ad uberiorem aliquam elabendum, sic

une qualité intrinsèque, mais si, en soi, l'homme est un être vivant et s'il est capable d'apprendre.¹

Toutes ces questions dont nous parlons ont seulement pour but de découvrir si l'un se trouve contenu dans l'autre. Quand je demande par exemple si l'homme est un être vivant, je veux savoir si «être vivant» est compris dans «homme», etc. De plus, la question de savoir si quelque chose se trouve contenue dans quelque chose d'autre est en premier lieu examinée en rapport avec une qualité fortuite. C'est pourquoi on pourrait penser que ce qui concerne les questions est expliqué de façon convaincante si l'on traite de la qualité fortuite. On aurait eu là un système acceptable si Aristote dans son analyse de la qualité fortuite avait traité tous les points qui peuvent servir à montrer que quelque chose se trouve contenu dans quelque chose d'autre. Mais il ne donne pas de description des lieux et il ne les ordonne pas non plus selon leur nombre et leurs appellations. Au contraire, il applique les arguments qui découlent des lieux, à la question posée. Ensuite, il donne le nom de lieu à beaucoup de choses qui n'ont rien à voir avec cette notion, par exemple lorsqu'il dit que l'on doit examiner dans quelles choses, prises dans leur totalité, un attribut est contenu ou non, c'est-à-dire, à quelles choses on peut assigner ou refuser universellement un attribut.² Les choses dont on peut confirmer ce point, il les appelle l'espèce. Comment donc, c'est ce que je me demande. La définition, le genre et la qualité intrinsèque ne sont-ils pas de la même façon contenues dans toutes les choses? Cela s'applique même à la plupart des choses qui relèvent d'une qualité fortuite (si nous devons nommer qualité fortuite ce qui n'est pas du ressort des trois autres rubriques³). Car il n'y a quasiment rien, en ce qui concerne les choses individuelles, qui ne puisse ne pas être nié universellement. En effet, ce qui est confirmé à propos d'une chose déterminée, est également dénié à propos de quelque chose d'une nature opposée.

Considérez ensuite le fait qu'Aristote dit que l'on doit prescrire à quelqu'un qui compose un discours quelles choses peuvent être nommées selon le langage courant et celles qui ne le peuvent pas⁴, ou la donnée selon laquelle il explique comment on peut élaborer une question qui offre peu de points de départ pour un discours de façon à

¹ Les différentes sortes de problématiques, possibles selon Agricola, sont traitées dans la partie qui concerne la matière de la dialectique (voir *infra*, p. 133, n. 1).

² Il semble que ce soit une allusion aux *Topica* 2, 2 (109 b 13-15; comparez la traduction de Boèce, *Patrologie latine* 64, éd. J.P. Migne, 924D).

³ *Topica*, 1, 5 (102b 4).

⁴ *Topica*, 2, 2 (110 a 14-22).

pleraque alia, quae non res nobis subiiciunt unde deducere argumentum possimus, sed disserentis tantum astus artesque continent, haud video, quo pacto ista possint loci vocari. Quid ergo? Non utiliter praecipiuntur ista? Utilissime certe, quis neget? Sed non tamen quicquid disserenti utile est, locus erit, nisi et didicisse multa et diligenter id, quod in disceptationem venit, perspexisse et contentiosius aliquando aliquid affirmare locos credere velimus, cum sine prioribus illis nemo commode disserere queat et constans asseveratio persaepe argumenti impleat fidem. Adde, quod videtur nimis arctos dedisse fines dialecticae, qui iis quatuor quaestionibus terminavit eam. Quum doceat enim rationem argumentandi vel, quod idem est, probabiliter disserendi dialectice, videtur tam late distentos habere terminos, quam sunt omnia de quibus ratione atque via aliqua disseri possit, neque ullam certam sibi praefinire materiam, sed arma tantum dare, quibus parati instructique simus in omne certamen.

Sed de his quisque ut videbitur statuatur. Illud res ipsa convincit magni et immensi laboris esse, avulsos ab illis quaestionibus quas ipse instituit locos in alium aliquem disserendi usum traducere. Quiqui itaque philosophiae hodie nomen usurpant cupiuntque paulo videri doctiores, libros illos legunt quidem, cumque Peripateticos et haberi se et dici velint, quae praecipua semper Peripateticorum fuit laus, de qualibet re proposita in utranque partem apte expediteque disserendi, eam tamen ut praestent multum utique abest. Dictata potius, ut inquit Cicero, et in scholis multis iam seculis per manus tradita decantant.

avoir plus de possibilités.¹ Considérez encore la plus grande partie du reste de son oeuvre qui ne nous fournit pas de données concrètes à partir desquelles nous pouvons déduire des arguments, mais contient seulement des astuces et des subtilités qui peuvent être utilisées dans une argumentation. Je ne comprends pas comment tous ces points peuvent être nommés lieux. Et alors, va-t-on objecter, ne sont-ce pas là des règles utiles? Certes, très utiles, qui pourra le nier? Mais tout ce qui est utile pour un raisonneur ne peut pas être nommé lieu, à moins que nous voulions considérer comme lieux le fait d'avoir des connaissances étendues, ou la capacité de bien analyser le litige ou d'exprimer parfois une assertion assez agressive, car sans tout cela, personne ne peut composer un discours précis et parce qu'à force d'avancer un argument avec ténacité, on aide souvent à sa crédibilité. A cela s'ajoute qu'Aristote semble avoir enfermé la dialectique dans un carcan trop étroit en la définissant grâce aux quatre problématiques. En effet, puisque la dialectique enseigne la méthode de l'argumentation, ou, ce qui revient au même, la méthode pour composer un discours acceptable, elle semble avoir des frontières si larges qu'en font partie toutes les choses à propos desquelles on peut raisonner selon une méthode ou une voie définie. On dirait qu'elle ne donne ainsi aucune limitation préalable à sa matière, mais qu'elle fournit seulement les armes avec lesquelles nous pouvons intervenir fins prêts et résolus dans tout conflit.

Que chacun se forme son propre point de vue à ce sujet. Toujours est-il que les faits montrent d'eux-mêmes qu'il est terriblement difficile d'utiliser les lieux d'Aristote comme instrument pour la composition d'un discours s'ils sont dissociés des problématiques qu'il a lui-même formulées. Or il est un fait que tous ceux qui, de nos jours, prétendent exercer la philosophie et veulent paraître savants, lisent ces livres. Bien que ces gens-là se considèrent eux-mêmes comme des disciples d'Aristote et veulent qu'on leur donne ce titre, ils ne peuvent absolument pas, cependant, récolter les louanges adressées autrefois aux esprits les plus éminents de cette école, à savoir la capacité de raisonner pour ou contre avec talent et aisance sur n'importe quel sujet. Ils ânonnent plutôt, ainsi que le dit Cicéron², des formules toutes faites, des règles transmises de main en main pendant des siècles dans les écoles.

¹ A cet endroit, Alardus renvoie dans son commentaire à *De sophisticis elenchis*, 15 (174b 30-33), dans lequel on nomme le fait de soulever des points non-pertinents comme l'une des façons de réfuter des sophismes. L'ouvrage sur le sophisme est quelquefois interprété comme faisant partie des *Topica*.

² *De finibus bonorum et malorum*, 4, 10. Agricola emprunte l'expression *dictata decantare* à ce passage. Cicéron rapporte à cet endroit que le système des lieux a été élaboré par les Péripatéticiens, les disciples d'Aristote.

Qua id causa credam fieri, nisi quod, opinor, difficillimum est maximeque negotii ex instituta Aristotelis locorum ratione facultatem prompte copioseque disserendi expedire?

Secuti ergo alii certos definitosque in omnem usum disputandi fecere locos. E quibus Cicero, et in libro quem ad Q. fratrem De oratore scripsit, et in Partitionibus ad filium enumerare eos satis putavit. Ad Trebatium autem libro uni huic rei destinato copiosius omnia executus est. Sed vir ut multarum magnarumque artium, ita iuris etiam peritus, habita praesertim Trebatii ratione, ad quem scribebat, qui et ipse inter primos ius profitebatur, omnia ex iure civili exempla deduxit, quo fit, ut nonnulla paulo obscuriora sint non assuetis auribus. (18) Quintilianus deinde in quinto Institutionum tradidit eos magis, quantum videtur, ut observatum aliis sequeretur morem, quam quia putaret ad institutum suum magnopere pertinere. Itaque est videre ab dialecticis rhetoribusque acceptos locos permixtos ab eo et in unum confusos acervum. Themistius post hos et Boethius eandem rem tractaverunt. Boethius non aliud sane videtur egisse, quam ut relatum Ciceronem et Themistium, quenque per se primum, deinde conferret et singulos utriusque locos, alterum alteri hinc inde coaptaret. Themistium qui post Boethium scripserunt maluerunt sequi;

Pourquoi les choses se passent-elles ainsi? D'après moi, justement parce qu'il est très difficile et qu'il faut faire les plus grands efforts possibles pour développer l'aptitude à raisonner avec aisance et de façon circonstanciée à partir du système des lieux d'Aristote.

Après Aristote il y a eu d'autres personnes qui ont présenté certains lieux, décrits avec précision, en vue de débattre dans toutes les situations possibles. Nous trouvons parmi eux Cicéron qui a pensé qu'une énumération des lieux dans le livre *De l'Orateur*, adressé à son frère Quintus, ainsi que dans les *Divisions de l'art oratoire* adressés à son fils, était suffisante. Dans un ouvrage qui traite exclusivement de ce sujet, adressé à Trébatius, il a parlé de la question plus en détail.¹ Cicéron a tiré tous ses exemples de la science juridique, car, bien qu'il fût versé dans des disciplines variées et importantes, il était avant tout juriste et il a adapté son discours à Trébatius, son destinataire, juriste éminent lui-même. C'est pourquoi certains de ses exemples sont assez peu clairs lorsqu'on n'est pas soi-même un initié dans cette discipline. Nous avons ensuite Quintilien qui traite les lieux dans le cinquième livre de son *Institution oratoire*. Son analyse semble davantage dictée par le désir de ne pas s'écarter de ce qu'ont fait d'autres auteurs que par l'idée que les lieux s'harmonisent avec son plan de travail. C'est ainsi qu'on constate qu'il confond et mélange les lieux qui sont connus de la dialectique d'une part et ceux qui relèvent de la rhétorique d'autre part.² Thémistius et Boèce ont, après eux, écrit sur le même sujet. L'oeuvre de Boèce ne comprend indéniablement rien de plus qu'un aperçu des lieux distingués respectivement par Cicéron et Thémistius. Ensuite il les compare et harmonise entre eux les lieux particuliers des deux auteurs, à tour de rôle.³ Les auteurs postérieurs à Boèce ont choisi de suivre Thémistius; tous ces auteurs se sont limités sans plus à une

¹ *Topica*, 7-24 (aperçu); 26-78 (analyse détaillée). Les énumérations auxquelles renvoie Agricola se trouvent dans *De oratore*, 2, 162-173 et *Partitiones oratoriae*, 6-7. Agricola ne fait pas, à dessein, mention des soi-disant lieux rhétoriques traités par Cicéron dans son ouvrage de jeunesse *De inventione*, parce que cette analyse n'est utilisable que pour une sorte déterminée de sujets (voir introduction, par. II.2b).

² *Institutio oratoria*, 5, 10, 1-125. L'analyse des lieux des arguments par Quintilien ne correspond pas à celle des *Topica* de Cicéron (classement selon le schéma interne-externe). Quintilien donne un classement en lieux qui concernent l'affaire dont il est question (on fait ici une répartition en arguments qui sont en rapport avec les personnes concernées et avec les faits) et en lieux généraux. Quintilien souligne aussi expressément que les lieux ne sont utiles que dans une mesure limitée car, en tant que modèle théorique, ils ne correspondent jamais directement à la pratique (5, 10, 100-118). Cette dernière remarque va à l'encontre des conceptions d'Agricola et explique peut-être en partie pourquoi il fait preuve ici de quelque réserve à l'égard de Quintilien. On peut consulter l'ouvrage de Quintilien dans la collection des Universités de France, ed. J. Cousin, 6 vols., Paris, 1975-1979.

³ *De differentiis topicis*, livres 2 et 3 (Patrologie latine, 64, éd. J.P. Migne, 1181D-1206B). L'oeuvre de Thémistius n'est connue que par l'aperçu qu'en donne Boèce.

omnes tamen satis crediderunt locos vel nominare, vel paucissimis signare quid essent verbis; credo, quod arbitrati sint altiore locorum notitiam ex penitior philosophia petendam. Quod haud dubie verum est, sed longum id est, nec omnibus vacat et brevius aptioreque compendio, quantum ad praesentem rem necessarium est, id confici potest, ut dicatur hic, quid et cuiusmodi quaeve proprietas uniuscuiusque sit loci. Ratio autem fidesque rerum ab illis quaeratur, unde sunt ista deprompta. Ego, ut qui in nullius iuraverim verba, ut quisque placuit autor aut sicubi nemo satis, pro autore rationem sum secutus, non equidem, quod melius aliquid effecturum me sperem, quam maximi illi doctissimique viri - qui possem enim ? -, sed ut crassius effusiusque ista, ut praedixi, tradam, assequarque, ut si minus haec subtiliter disputata esse, saltem, quod voto meo sufficit, apertius explicata videantur.

1,4. Divisio locorum

Locorum alii interni sunt, et hi rursum

partim in substantia rei, e quibus res id ipsum, quod sunt, accipiunt, ut

1. definitio
2. genus
3. species
4. proprium et differentia
5. totum
6. partes
7. coniugata

énumération des lieux ou à une description extrêmement concise. Je pense qu'ils estimaient qu'on pouvait arriver à une notion plus précise des lieux seulement par des considérations philosophiques plus profondes. Cela est indubitablement juste, mais il faut alors un effort prolongé et ce n'est pas tout le monde qui en a le temps. Mais il est possible d'expliquer de façon concise et dans un schéma clair, autant qu'il est nécessaire pour réaliser notre but, ce qu'est un lieu, quelle est sa force et quelle est la propriété de chaque lieu en particulier. Quant à la cohérence et la crédibilité des choses, elles doivent être extraites de leur propre source. Parce que je ne veux pas jurer par les mots d'un auteur précis - bien que je les trouve tous passables, ou plutôt que je n'en trouve pas un seul de bon sur toute la ligne -, je suis mon propre plan et non pas un autre auteur. Je n'agis pas ainsi parce que j'espère mieux faire que tous ces grands et savants hommes qui m'ont précédé - comment le pourrais-je, en effet - mais pour traiter, ainsi que je l'ai déjà dit, les règles d'une façon un peu plus simple et plus détaillée dans l'espoir que, si elles ne sont pas analysées avec une grande clairvoyance, elles s'avèreront du moins expliquées d'une façon suffisamment claire. Si j'atteins ce but, mon vœu sera réalisé.¹

1.4. Division des lieux²

I. Lieux internes

I. A. Lieux qui font partie de la substance de la chose, à partir desquels les choses reçoivent ce qu'elles sont:

1. définition
2. genre
3. sortes
4. qualité et différence
5. tout
6. parties
7. concepts apparentés

¹ Chapitre I, 4 contient un aperçu des 24 lieux (Alardus I, 22-24); Phrissemius, 18-21). Les chapitres 5 jusqu'à 27 compris traitent des lieux un à un (Alardus I, 26-164; Phrissemius, 23-126). Les chapitres 28 et 29 comprennent une énumération à valeur de résumé des 24 lieux et une conclusion (Alardus I, 170-176; Phrissemius, 132-139).

² Ce schéma a été conçu par Phrissemius à la base de l'énumération des lieux par Agricola au chapitre 1, 4 et leur description détaillée aux chapitres 1, 5-28, et légèrement adapté par Alardus; Alardus I, 25.

partim circa substantiam, qui cum rei insint, modum
quendam ipsi affectionemque afferunt, ut

- 8. adiacentia
- 9. actus horum
- 10. subiectum horum

Locorum alii externi, atque hi

aut necessitate quapiam rei cohaerent, ut cognata, quae sunt
alteris altera nascendi ac perveniendi origine coniuncta, ut

caussae per quas res sit,

- 11. efficiens
- 12. finis

eventa, quae fiunt per causas,

- 13. effecta
- 14. destinata

applicita, quae addita rei extrinsecus, habitudinem quandam
ac denominationem ei praebent, ut

- 15. locus
- 16. tempus
- 17. connexa

aut nulla necessitate sunt rei coniuncti, ut

I.B. Lieux liés à la substance de la chose, qui, tout en se trouvant dans la chose, lui apportent une certaine manière d'être et caractère:

8. conditions contiguës

9. activités

10. sujet

II. Lieux externes

II. A. Lieux qui sont en quelque rapport nécessaire:

II. A. 1. Éléments en rapport interne, qui sont unis l'un à l'autre par leur origine

les causes par la suite desquelles la chose se produit

11. cause génératrice

12. cause finale

les conséquences, qui se produisent par la suite des causes

13. conséquences non-voulues

14. conséquences voulues

II. A. 2. Éléments en rapport externe, qui, ajoutés à la chose de l'extérieur, la fournit un certain état et désignation

15. lieu

16. temps

17. éléments nécessairement liés

II. B. Lieux qui ne sont pas liés nécessairement à la chose:

accidentia, quae eius sunt generis, ut et ipsa et res, cum altero alterum et sine altero esse possit, ut

- 18. contingentia
- 19. nomen rei
- 20. pronuntiata
- 21. comparata
- 22. similia et dissimilia

repugnantia, quorum alterum dici is esse quod alterum non potest, ut

- 23. opposita
- 24. distantia seu diversa

2.1. Prooemium, quam corruptus sit hodie omnis usus dialectices

(178) Principem Graecae facundiae virum Demosthenem, cum ad bellum contra Philippum Macedonum regem maiori apparatu atque cura gerendum populum hortaretur Atheniensem doceretque quidquid incrementi magnitudinisque Philippi rebus accessisset, non tam illius esse viribus quam desidia et inanibus Atheniensium contionibus effectum, in hanc inter cetera locutum esse constat sententiam: solere reliquos homines, cum consuluissent, agere, contra vero Athenienses, ubi res actas acciperent, tum demum consulere. Quorsum haec?, inquires. Non videor equidem mihi magis apta propinquaue imagine quam istac ipsa posse nostrorum temporum dialecticos figurare. Cum sit enim solum istud propriumque dialectices munus, posse de qualibet re probabiliter, quantum ipsius natura patitur, argumentari, quod totum, ut praedixi, duabus comprehensum est partibus, quarum una excogitandi argumenti viam docet, quam inveniendi vocant, cui parti omnis de locis destinatur disputatio, altera, cum inventum est argumentum, formam quandam argumentandi, hoc est, certam explorandi argumenti tradit regulam, qua veluti nummi moneta probumne sit an nequam fallaxque dignoscatur - ea dicitur iudicandi pars -, cumque prior illa consilii teneat vicem et deliberet, quid sit de re quaque dicendum, altera, quod assumere ad probandam rem placuit in

II. B.1. Éléments correspondants, qui sont tels qu'ils peuvent exister aussi bien sans qu'avec la chose

- 18. éléments liés par accident
- 19. nom de la chose
- 20. sentences
- 21. éléments qui sont comparés
- 22. éléments semblables, dissemblables

II. B. 2. Éléments contradictoires, dont on ne peut pas dire que l'un soit égal à l'autre

- 23. éléments opposés
- 24. éléments différents

[2. LA NOUVELLE DIALECTIQUE]

2.1. Offensive contre les dialecticiens contemporains¹

Lorsque Démosthène, le meilleur des orateurs grecs, incita le peuple d'Athènes à faire la guerre contre le roi de Macédoine, Philippe, avec plus de matériel et plus de dévouement et qu'il leur expliqua que Philippe avait pu accroître sa puissance non pas tant grâce à ses propres efforts qu'à la lenteur des Athéniens et à leurs assemblées du peuple inutiles, il prononça ces propos saisissants: d'aucuns ont l'habitude d'agir après avoir délibéré, les Athéniens, au contraire, se décident à délibérer lorsqu'ils se trouvent placés devant des faits accomplis.² Le lecteur se demandera pourquoi je cite ces paroles. Eh bien, je pense que c'est là l'image la plus frappante et la plus fidèle pour caractériser ceux qui pratiquent actuellement la dialectique. La seule tâche de la dialectique, en effet, est de permettre d'apporter des preuves à propos d'un sujet quelconque, dans la mesure où sa nature le permet. Ainsi que je l'ai déjà expliqué, cette tâche se scinde en deux.³ La dialectique apprend, d'une part, une méthode pour inventer des arguments (c'est à cette partie qu'est consacrée toute la discussion sur les lieux), et, d'autre part, après l'invention de l'argument, elle donne des règles pour la forme de l'argumentation, c'est-à-dire, elle donne

¹ Alardus I, 178-182; Phrissemius, 141-146.

² Agricola fait allusion à la première *Philippique*.

³ Chapitre 1, 2 (*supra*, p. 74-83).

argumentationem tanquam in expeditionem et ad conficiendam fidem audienti (179) deducat, noster dialecticus contra, cum oblatam temere et undecunque dederit casus, effectam iam et formatam habuerit argumentationem, tum si forte addubitet adversarius dicatque vel non cohaerere eam vel res sese non consequi, tum ad id quod consilii erat post rem factam revertitur et inveniendi partem transfert ad iudicandum conaturque ostendere bene se argumentatum esse, quoniam sit argumentum vel a maiori vel simili, genere specieve deductum. Nec intelligunt doctissimi viri (sic enim modestissimum mihi est ipsos vocare) nullam argumentationem, quia a specie vel genere vel quovis aliorum locorum ducatur, necessario cohaerere, quoniam ex omnibus istis ineptae et minime cohaerentes duci queant, sed tum demum cohaerere argumentationem, cum est ea rerum inter se condicio, ut possint coniici in syllogismi vel aliam quampiam formam argumentandi probatam, per quam cohaerentes inter se res et necessario connexas esse colligatur.

Scio vero, quid a nonnullis mihi possit responderi: minus hanc dialectices iacturam indigne ferendam in tanta omnium studiorum colluvie, cum cuncta, velut ferae caveis effractis, in proximorum ius et fines irruerint nec quicquam ferme discatur hoc tempore suo loco. Sic iurisconsulti perplexa et involuta disputandi praecepta balbutiunt,

des explications spécifiques pour analyser l'argument, afin d'examiner ainsi, tout comme avec le coin sur une pièce de monnaie, si l'argument est valable ou bien faux et trompeur. Cette partie s'appelle le jugement. Là où la première partie doit jouer le rôle de la délibération et considère ce qui doit être dit sur chaque sujet, la seconde partie a pour tâche de disposer en une argumentation tout ce qu'on a décidé d'utiliser comme preuve, pour persuader l'auditeur, comme une armée en ordre de bataille.¹ Chez le dialecticien d'aujourd'hui, voilà ce qui se passe. Lorsqu'il a une argumentation forgée de toutes pièces et à l'aveuglette, un bric-à-brac arbitraire et tout fait, et que son adversaire nourrisse par hasard quelques doutes et avance que l'argumentation est incohérente ou que la conclusion est fausse, c'est alors seulement, après que l'affaire est déjà achevée, qu'il en arrive à la phase de la délibération. Il traite de l'invention à la place du jugement et essaie de démontrer qu'il a construit une bonne argumentation, parce que son argument est déduit d'un élément plus grand qui est comparé, d'un argument semblable, du genre ou de la sorte.² Ces très savants messieurs (car c'est la façon la plus modeste de m'adresser à eux) ne comprennent pas qu'aucune argumentation ne présente nécessairement de cohérence parce qu'elle est inférée de la sorte, du genre ou d'un autre lieu. Car, on peut inférer des argumentations faibles et incohérentes de tous les lieux. Ils ne se rendent pas compte qu'une argumentation est cohérente seulement lorsque les données sont dans un rapport interne tel qu'elles peuvent être traduites sous la forme d'un syllogisme ou d'une autre forme d'argumentation-type permettant de déduire que les données sont réciproquement cohérentes et ont été réunies en un rapport nécessaire.

Je sais bien ce que certains pourront me répondre. Il ne faut pas faire trop grand cas du déclin de la dialectique au milieu du chaos dans lequel se trouvent toutes les branches de la science. Toutes les disciplines se jettent, comme des bêtes fauves jaillissant de leur tanière, sur le terrain qui revient de droit à leurs voisines. Il n'y a pour ainsi dire rien qui ne soit appris aujourd'hui en sa propre place. C'est ainsi que les juristes balbutient les rudiments prolixes et compliqués de la *disputatio*. C'est ainsi que l'étude de la médecine a été, pour une

¹ Agricola emprunte peut-être cette métaphore au pseudo-Cicéron, *Ad Herennium*, 3, 18.

² Agricola vise ici la théorie des «*consequentiae*» (théorie de l'inférence). Par exemple: un argument basé sur un lieu (par ex. «un animal ne marche pas vite, c'est pourquoi un être humain ne marche pas vite») est considéré par Guillaume d'Ockham (v. 1290-1349/1350) comme valable en vertu du lieu du genre (*genus*), à l'aide de la devise: ce qui n'appartient pas au genre, n'appartient pas non plus à la sorte (O. Bird, «Topic and Consequence in Ockham's Logic», in: *Notre Dame Journal of Formal Logic*, II (1961), 69).

sic medicinae studia magna ex parte redacta sunt ad supervacuas instituto suo physices quaestiones, sic physice mathematicas arripuit, unde verbosa illa est de maximo et minimo et de calculandi, ut aiunt, ratione iactatio. Nam mathematice ipsa, veluti quae minime ad inanes faciat contentiones circularum neque clamorum sit capax, sed pulvere et radio contenta mutam potius oculorum quam loquacem aurium sequatur fidem, deserta est, et idcirco etiam tanquam non accessa prophanis mysteria minime contaminata. De theologia vero quid dicere oportet? Cui si metaphysicen, si physicen, si dialecticen hodie demas, nudam porro et destitutam et quae nomen suum tueri nequeat reddas. Ergo cum docendus erit populus et ad religionem, iustitiam, continentiam adhortandus, ex illis artibus inextricabilis aliqua eruitur disputatio, quae tempus extrahat et inani strepitu audientium feriat aures; docent itaque, quemadmodum pueri solent in aenigmate proponere, quae, ne tum quidem quum docuerint, vel ipsimet qui docent, vel illi qui didicerunt sciant.

Has ego persaepe que(180)relas audiui gravissimorum doctissimorumque hominum, quos vel grandior aetas vel acrior ingenii vis meliorum admonebat, qui ferebant graviter pulcherrimarum artium ordinem turbari, membra confundi. Quae vera esse quemadmodum affirmare non audeam, sic esse falsa vel maxime optaverim. Mihi utique committendum non est, ut, cum videar velle aliorum studiorum crimini culpam dialecticorum condonare, provocem graviorem viribus meis adversarium. Quin agi perpulchre mecum putabo, si cum quo contuli pedem, contingat sine periculo mihi luctari.

Si quem ergo eorum, quos doctores artium vocant, arripias rogesque: «Dic, quaeso, vir doctissime, de dialectice, quando illam vel solam vel maxime omnium artium, quas vos numeratis liberales,

grande partie, réduite à des problèmes de physique superflus pour le but qu'elle vise. C'est ainsi que la physique s'est approprié les disciplines mathématiques: de là vient cette hâblerie verbeuse sur le plus grand et le plus petit¹ et la soi-disant méthode de calcul.² Car les mathématiques véritables ne sont plus pratiquées et ont été à peine corrompues, tel un culte secret inaccessible aux non-initiés. Elles ne sont pas faites pour les vaines joutes oratoires des savants réunis en séance académique et elles ne sont pas en état de pousser des cris, mais satisfaites du sable et du compas, elles visent plutôt à convaincre paisiblement les yeux qu'à persuader bruyamment les oreilles.³ Que doit-on encore ajouter à propos de la théologie? Si, de nos jours, on lui enlevait la métaphysique, la physique et la dialectique, elle serait nue et misérable et ne pourrait plus porter son nom. Il arrive ainsi, lorsque le peuple doit être instruit et incité à pratiquer la piété, la justice, la modestie qu'on se lance dans l'une ou l'autre obscure discussion sur les disciplines nommées plus haut, une discussion qui prend beaucoup de temps et donne aux auditeurs l'impression d'un vain bavardage. De la sorte les théologiens dispensent un enseignement à la façon des enfants qui posent des devinettes et même après le cours, ni les professeurs, ni les étudiants ne savent sur quoi portait le discours.

J'ai entendu régulièrement proférer ces plaintes par des hommes fort savants et éminents, qui savaient mieux faire, grâce à leur âge avancé ou à leur vive intelligence et qui voyaient avec chagrin l'ordre des disciplines les plus nobles bouleversé et leurs subdivisions confondues. Je n'ose affirmer avec certitude que tout cela est vrai, mais, néanmoins, j'espère de tout mon coeur que c'est faux. Surtout, il ne faut pas, lorsque je donne l'impression d'excuser la faute des dialecticiens au préjudice des autres disciplines, que je m'expose à exciter la colère d'un adversaire dont je ne suis pas l'égal. Oui, je pense que je m'en tirerai bien si on me permet de livrer combat sans risque avec celui que j'ai défié.

Eh bien, lorsqu'on s'adresse à l'un de ces savants dans les arts et qu'on lui demande: «Dites-moi, très savant maître, à quoi sert d'apprendre la dialectique? Car vous semblez vous vouer à cet art

¹ Il s'agit peut-être de la méthode de trouver la valeur la plus grande ou plus petite d'une entité variable; voir la note ad loc. dans l'éd. Mundt, p. 601.

² Agricola vise peut-être les «calculatores» anglais du XIV^e siècle; voir la note ad loc. dans l'éd. Mundt, p. 601.

³ Comparez les remarques sur les mathématiques dans *l'Eloge de la philosophie et des autres arts* (*supra*, p. 58-61). Voir pour la méthode démonstrative géométrique, introduction, par. I.2. L'expression «sable et compas» (les instruments d'Archimède) est empruntée à Cicéron, *Tusculanae disputationes*, 5, 64.

videris prae te ferre, cui usui discendam putas? Cum enim de genere non sit principum artium et quae idcirco tantum sunt discendae ut sciantur, necesse est ut ministerio et usibus aliarum sit addicta. Istam vero miseram et cavillosam loquendi sollicitudinem quam tu doces, certum est non modo reliquis artibus discendis non prodesse, sed etiam obesse plurimum, primum, quod disputandi morem ad illas tuas leges exigenti non loquendum modo sollicite, sed plane est obmutescendum, deinde, quod omnis artium usus, omnis loquendi ratio plerisque illorum, quae doces, repugnat, postremo, quod, cum semel fuerit extenuatus ad ista et confractus auditoris animus, nunquam deinde tollere se et, sicut pes spinis confixus, nullum libere vestigium ponere audebit». Hoc ergo pacto si quem interroges, dicat fortasse ut pleraque, quae in ipsa dialectice praecipuntur, vel non prosint ad percipiendas reliquas artes, vel ita praecipiantur, ut non prosint; hoc tamen iuvant, quod agitatione quadam et versatione mentem exacuant et flexibilem praebeant, quo facilius reliquis se possit accommodare. Alius, qui liberius volet verum fateri, dicet, praeterquam quae de syllogismis praecipuntur, caetera non magni sane momenti esse, sed ideo docere illa quenque, quia quisque didicerit et quia doceant omnes. Sic fit, ut dux illa directrixque omnium artium dialectice, velut latissima possessione exclusa, soli sibi discatur et ne sibi quidem, si verum dicere libeat, quandoquidem, si eo modo disceretur, non sibi sed omnibus ipsam studiis prodesse oportebat.

Sed de illa parte, quae ad iudicandum pertinet, post Aristotelem plena (181) sunt omnia, quae longe minus negotii habet, cum certis quibusdam neque illis ita difficilibus numerosisque legibus constet. Inveniendi rationem, post Boetium, qui legi sit dignus nemo, quod equidem sciam, tradidit literis. Priores illo, qui in manibus sunt, Quintilianus et ante eum Cicero princepsque omnium Aristoteles hanc rem complexi sunt. Sed illi omnes locorum explicuere naturam varie et suo quisque modo. Quod autem maximum in re quaque est, rationem tractandi ipsos, unus Quintilianus conatus est explicare et

comme à l'unique ou le plus haut de tous les arts dits libéraux. Etant donné, en effet, qu'elle ne fait pas partie de la catégorie des arts fondamentaux qui sont étudiés uniquement pour eux-mêmes, elle doit être destinée à être utilisée comme auxiliaire par les autres arts. Or, cette misérable élocution, d'une précision malade que vous enseignez, non seulement n'est pas utile aux autres arts, mais elle leur fait même beaucoup de tort. En premier lieu, parce que celui qui met en pratique l'art de la *disputatio* selon vos règles, est non seulement contraint à formuler gauchement, mais il en reste même complètement muet. Ensuite, parce que tous les arts dans la pratique et tout langage s'opposent à la plupart des règles que vous enseignez. Enfin, parce qu'une fois que l'esprit de l'auditeur a été brisé et réduit à votre niveau, il ne peut plus se redresser, et, tel un pied empêtré dans les ronces, il n'ose plus faire un pas en toute liberté.» Si on questionne ainsi quelqu'un, il dira peut-être: «il est vrai que la plupart des règles de la dialectique, ou bien ne sont pas utiles pour approfondir les autres arts, ou bien sont enseignées de telle façon qu'elles ne peuvent prouver leur utilité. Pourtant elles viennent à propos parce qu'elles affinent et assouplissent l'esprit par des exercices déterminés et par l'accoutumance, grâce à quoi il peut plus facilement s'adapter à d'autres choses.» Un autre qui ose plus candidement dire la vérité, dira que, excepté l'art du syllogisme, le reste de la dialectique est de peu d'importance, mais que chacun l'enseigne parce que chacun l'a appris et que tous, donc, l'enseignent. C'est ainsi que la dialectique, chef et guide de tous les arts, se retrouve pour ainsi dire dépouillée de son large champ d'action, qu'elle est étudiée seulement pour elle-même, et encore même pas, s'il faut dire la vérité, car si elle était étudiée de cette façon, ce n'est pas à elle-même qu'elle devrait profiter, mais à toutes les branches de la science.

Tous les manuels postérieurs à Aristote sont pleins de la théorie qui concerne la partie du jugement. Cette partie est de loin la moins difficile car elle se compose de règles indiscutables et même pas trop compliquées et nombreuses. Sur la méthode de l'invention, personne, à ce que je sache, n'a écrit, après Boèce, quelque chose qui vaille la peine d'être lue. Avant lui, ce sont, parmi les auteurs qui nous ont été transmis, Quintilien et avant lui Cicéron, et le meilleur de tous, Aristote, qui ont écrit sur cette question. Mais ils ont tous décrit la nature des lieux de façon différente, chacun à sa propre manière. Cependant, en ce qui concerne l'essentiel pour tout sujet quelconque, à savoir la manière dont les lieux sont traités dans la pratique, Quintilien est le seul à avoir essayé de l'expliquer et de montrer

ostendere, quomodo inveniendum sit ex ipsis, et quemadmodum in re militari solet, non satis putavit arma dare, sed docendum quoque credidit, quomodo ipsis esset utendum et militem in procinctum aciemque ducendum. Nunc autem quotusquisque Quintilianum attingit eorum, qui philosophiae sibi nomen asserunt? Deinde, quae tradita sunt ab illo, quoniam ad civiles quaestiones astricta sunt, non facile potest ea quisquam inde sibi divellere rebusque suis in diverso quaestionum genere aptare. Iam si quis est altius ista scrutatus quique omnes iustae eruditionis numeros impleverit, ut sunt plerique hodie docti disertique viri, ille sibi fere ista musisque, ut dicitur, discit; prophanum certe vulgus quam longissime a sacrario suo putat arcendum.

Fuit patrum nostrorum memoria Raimundus quidam cognomento Lullus, Hispanus vel, quod proximum est, Balearis, qui artem quandam, quam ex nomine illius Lulli vocant, extulit, acuti, quod equidem non negaverim, et non segnis ingenii indicium; sed quoniam, quod ultro quoque studiosi ipsius solent eius nomine gloriari, non literas sciebat, non ullam aliam dignam docti viri nomine perceperat doctrinam et hoc ipsum quod invenerat, quale esset perspicere, et si forte perspexit, eloquendo aperire et ut perspexisse videretur, consequi nequibat. Obscuritas ergo ingens est in discendo et horror incultus, qui etiam eos, qui didicerint ubique sequitur, nisi alioqui eruditione ipsum ingeniiue bonitate vincant. Copiam sane, cuius sola est ipsis cura, suppeditat, sed talem, qualis in omnibus rebus esse solet eorum, qui numerant, non iudicant. Quod autem non est difficile videre, loci sunt nonnulli ex his, quos tradidimus, verum non satis diligenter expliciti, quibus omnis artis eius materia continetur. Usus deinde illorum tam

comment l'invention fonctionne en s'appuyant sur les lieux. Tout comme dans l'art militaire, Quintilien ne trouvait pas suffisant de fournir seulement les armes, mais il croyait qu'il lui fallait aussi montrer comment on doit s'en servir et comment le soldat avec son équipement doit être guidé dans le combat. Mais qu'ils sont peu nombreux ceux qui se nomment philosophes à lire encore maintenant Quintilien! En outre, comme ses indications se concentrent sur des questions politiques, il n'est pas si facile d'y emprunter des données pour son propre usage et de les adapter à son propre sujet dans une autre discipline. Et même si quelqu'un a fait une étude approfondie de ces questions et a passé en revue toutes les parties du savoir authentique (ce qui est aujourd'hui le cas chez la plupart de ceux qui joignent le savoir à l'éloquence), il l'a fait quasi uniquement pour lui-même, et comme on dit, pour les Muses et il est convaincu que le peuple illettré doit être tenu aussi loin que possible de son sanctuaire.

A l'époque de nos ancêtres vivait un certain Raymond, il s'appelait Lulle de son nom de famille.¹ C'était un Espagnol ou, ce qui revient pratiquement au même, un habitant des Baléares. Il a publié une doctrine qui porte son nom. Je ne dénie pas que cette théorie témoigne d'un esprit perspicace et productif. Mais comme Lulle n'avait pas été formé dans les lettres - un point dont se glorifient même ses disciples en son nom - il n'avait pas pris connaissance de quelque autre discipline digne d'un homme instruit. Aussi ne pouvait-il pas approfondir le résultat de sa trouvaille quant à sa nature et s'il y réussissait, il ne pouvait pas l'expliquer avec éloquence et réussir à donner l'impression de l'avoir compris. C'est ainsi que sa théorie présente, lorsqu'on l'étudie, un énorme manque de précision et une présentation sans goût, qui s'attache aussi à ceux qui ont étudié sa doctrine, à moins qu'ils la maîtrisent d'une autre manière par l'érudition et de bonnes dispositions. Cette théorie fournit par contre une abondance de matière et c'est la seule chose qui les intéresse. Mais c'est l'abondance telle qu'on la trouve partout chez ceux qui regardent uniquement la quantité sans porter un jugement critique. Il est facile de le constater: la totalité de la matière de cette théorie réside dans quelques-uns des lieux de notre système et ils ne sont même pas clairement expliqués. De plus, l'utilisation des lieux est décrite d'une façon tellement peu précise et compliquée, que cet art qui aurait dû être

¹ Ramon Llull a vécu d'environ 1235 à 1316. Voir pour sa topique W. Schmidt-Biggeman, *Topica universalis. Eine Modellgeschichte humanistischer und barocker Wissenschaft*, Hambourg, 1983, 156-174. On trouve une étude détaillée de sa logique dans: M. D. Johnston, *The Spiritual Logic of Ramon Llull*, Oxford, 1987.

perplexe obscureque (182) traditus, ut haec ars, quae reliquis aperiendis parata debebat esse, maioribus quam ulla circumfusa tenebris sit penitioribusque latebris eruenda, ut ausim contendere, nisi quis maiori mentis vi superet difficultates, non modo non iuvare ab ipsa, sed etiam ingenii aciem, nisi sit acerrima, retundi. Donandus tamen sic quoque vir ille ingenii praestantis testimonio, nec merita honestissimi propositi laude fraudandus, qui, cum plurimum studiis conferre cuperet, contulit certe quod potuit, quodque recte factis satis est. Si quid animo suo parum responderit, voluntatem quidem laudes, ignoscas ingenio.

Nobis vero statutum est, quando superiore libro locorum proprietatem et differentiam enarravimus pro viribus, nunc quis sit usus ipsorum et quomodo disserendi paranda facultas ex ipsis quam maxime possumus sub oculos ponere et protrahere in medium quaecunque utilia instituto nostro arbitramur, quae vel legendo vel observando vel undecunque eruendo potuimus afferre, contingetque mihi, si minus iuvare studia, at certe, quod magis cupio, doctiorum ingenia curamque ad tradenda rectius ista permovere, securusque huius operae meae, aequo ipsam animo perdam, dummodo prodesse, quod mea conor, uberius aliena consequar industria. Optanda enim est iactura quaecunque lucro maiore pensatur.

2.2. *Quid sit dialectice*

(190) Statutum est igitur nobis hoc libro usum tradere locorum, hoc est, ut idem apertioribus dicamus verbis, explicare quo pacto paranda sit disserendi facultas illa, quam dialecticem vocant. Id commodissime facturi videmur, si ostenderimus quae sit materia eius, quod instrumentum, quis rerum tractatus. Materiam dico rem, de qua disserimus, instrumentum orationem, qua quod dictum esse ea de re volumus explicamus, tractatum quomodo haec paranda sint et quae cuique rei aptanda.

apte à élucider les autres arts, est encore plus difficile à comprendre que n'importe quel autre et doit être arraché à une profonde impénétrabilité. J'ose affirmer qu'à moins de vaincre les problèmes grâce à une intelligence supérieure, on ne peut pas être aidé par cette doctrine. Au contraire, si l'intelligence n'est pas très vive, elle s'engourdit. Malgré tout, cet homme doit être considéré comme quelqu'un doué d'un excellent intellect et il ne doit pas être dépouillé des louanges qui lui reviennent pour son plan des plus honorables. Il désirait ardemment servir la science et il a collaboré ainsi de son mieux, ce qui suffit pour une bonne entreprise. Même s'il n'a pas tout à fait atteint son but, il faut apprécier ses efforts et s'accommoder des limites de son talent.

Voici maintenant notre projet. Etant donné que nous avons expliqué le mieux possible dans le livre précédent les propriétés et les différences internes des lieux, nous voulons maintenant décrire aussi clairement que possible leur utilisation et la façon d'acquérir la compétence dans l'art du raisonnement en s'appuyant sur eux. Nous allons faire la pleine lumière sur toutes les choses utiles que nous avons pu rassembler au cours de nos lectures, de nos recherches ou de quelque autre manière. Si je ne réussis pas à faire progresser les sciences, au moins j'exciterai, ce que j'espère encore plus ardemment, l'intérêt de savants plus doués que moi pour une étude plus exacte de ces dernières. Sans me soucier de la peine, je resterai également stoïque si mon travail ne donne pas de résultats, si seulement j'atteins plus pleinement le but de mes efforts, à savoir être utile, grâce aux efforts de quelqu'un d'autre. Car la perte est une chose souhaitable si la compensation rapporte un profit plus grand.

2.2. Définition de la dialectique¹

Nous avons donc l'intention de parler dans ce livre de l'utilisation des lieux. En clair, nous voulons expliquer comment on peut acquérir cette compétence dans l'art de raisonner que l'on appelle dialectique. Nous pouvons atteindre, nous semble-t-il, le plus facilement notre but en établissant ce qu'est la matière de la dialectique, quel est son instrument et comment doit se faire le traitement du sujet. Par matière, je veux dire le sujet sur laquelle nous raisonnons, par instrument le discours dans lequel nous exposons ce que nous voulons dire de la question, et par traitement, la façon selon

¹ Alardus, I, 190-193; Phrissemius, 152-155.

Haec quo facilius sit videre, optimum fuerit initio definire, quid sit dialectice et cui usui - hic enim finis eius erit - destinata sit. Et nomen quidem dialectices nonnulli Latine tentantes dicere disser-turam vel disputaturam, quemadmodum et grammaticen literaturam dixere. Verum quando et illa asperiora sunt atque usu minus recepta et Graeco perinde sunt usi plerique Latini tanquam suum esset, nos etiam Graeco melius utemur.

Dialecticen quidam ex artium genere voluerunt esse, quidam facultatem quandam vocavere. Verum utro dicatur modo, non est, quod in praesentia valde nos sollicitos habeat. Artem esse communis accepit opinio et artem disserendi vulgo dicimus hocque nomine editi de ea inscribuntur libri, eritque nimirum indignum artium eam excludere numero, quae reliquarum dux sit et stabilitrix artium et sine cuius praesidio tueri fines suos reliquae non satis commode possint.

Quod si ars est, ut quidam definivere, collectio multarum de una re comprehensionum ad finem aliquem utilem vitae, vel, ut alii, recta ratio rerum faciendarum, nemo ipsam dubitaverit artem vocare. Nam et multas comprehensiones colligit, quo pacto inveniendum sit argumentum et quomodo iudicandum, ubi inveneris, et faciendorum istorum rectam tradit eatenus rationem, quatenus faciendi verbum potest istis aptari, utilemque esse certum est, si falli decipi, vera pro falsis, falsa pro veris accipi inutile putamus.

Fallit tamen nonnunquam dialecticus et pro veris falsa tradit. Evenit id quidem, sed et navem gubernator evertit et medicus aliquando perimit; hominum sunt ista, non artium. Atque vel eo magis fatendum erit utilem esse dialecticen, cum et qui oratione seducunt

laquelle nous devons trouver nos données et comment elles doivent être harmonisées avec chaque sujet.

Pour comprendre tout ceci plus facilement, il est sans aucun doute préférable de définir d'abord ce qu'est la dialectique et à quel usage elle est destinée, car c'est là que réside son propos. D'aucuns qui ont essayé de traduire le mot dialectique en latin, l'ont appelée *dissertura* ou *disputatura*, de même qu'on a traduit grammaire par *litteratura*. Comme ces mots ne sont pas agréables à l'oreille et moins courants, et vu que la plupart des auteurs latins ont utilisé le terme grec comme si c'était le leur, nous utiliserons aussi de préférence le mot grec.

Quelques-uns considèrent la dialectique comme l'un des arts tandis que d'autres la nomment une aptitude spécifique.¹ Mais, ce n'est pas la dénomination qu'il faut employer qui constitue la question qui nous occupe ici en premier lieu. On reconnaît généralement que la dialectique est un art et nous parlons le plus souvent de l'art de raisonner. C'est aussi le titre de livres publiés sur la dialectique. En outre il serait tout à fait inconvenant de rayer de la liste des arts justement celui qui est le guide et le pilier des autres et sans l'aide duquel ils ne pourraient pas prendre bien à coeur le domaine qui leur est imparti. Lorsque, de plus, un art est, selon la définition de certains, l'ensemble des nombreuses considérations concernant une seule question, visant un but utile dans la vie, ou selon la définition d'autres personnes, une juste méthode pour faire des choses, personne n'hésitera alors à nommer la dialectique un art. C'est qu'elle recueille de nombreuses observations, à savoir comment trouver un argument et comment le juger une fois qu'il a été trouvé, et elle fournit la juste méthode pour faire ces deux choses, pour autant que le verbe «faire» soit ici pertinent. Elle est certainement utile également si nous partons du point de vue qu'il n'est pas utile que quelqu'un soit induit en erreur et trompé et que l'on prenne pour faux ce qui est vrai et pour vrai ce qui est faux.

Pourtant le dialecticien, parfois, induit aussi en erreur et il débite des contre-vérités pour des vérités, m'objectera-t-on. C'est vrai, mais il arrive qu'un timonier fasse chavirer un bateau, il arrive aussi qu'un médecin laisse mourir son patient. Il faut l'imputer à l'action des hommes et non à la discipline pratiquée. En outre cette objection est une raison de plus d'accorder une utilité pratique à la dialectique. Car

¹ Agricola fait allusion à Socrate qui trouvait que la dialectique n'est qu'une aptitude (Platon, *Phaedrus*, 260 e 4-5). Dans le *Phaedrus*, Platon pose la question de savoir ce qu'est l'essence de la rhétorique, un thème qui est également traité dans le *Gorgias*. Les opinions de Platon concernant la rhétorique ont été accueillies favorablement par les humanistes.

astu id persaepe, nulla etiam instructi arte faciant, et qui fallitur, si artem calleret, vel nequaquam id vel minus utique pateretur. Sane sicut reliquae artes, quae remedio sunt inventae humanis necessitatibus, non potuerunt succurrere incommodis nisi prius ea detegerent, sic dialectice, cum magna ex parte in eo sit posita, quo pacto laqueos captionum fraudumque in dicendo vitemus, necesse habuit aperire insidias et ostendere, quam varie quis capi posset. Quae si quis inde deprompta utenda sibi putavit, non artis haec est culpa vitare fugienda monstrantis, sed improbitatis sectari vitanda cupientis. Aperienda enim sunt, ut caveantur, mala et nemo artifex tan(192)tum remedia novit. Relictum ergo nobis sit artem esse dialecticen.

Artium autem aliae ad naturas rerum cognoscendas, aliae ad vitam hominum emendandam, aliae ad orationis dicendique regulam pertinent, huiusque generis dialecticen esse apparet. Orationem omnem initio diximus in id paratam esse, ut animi sui participem quisque faceret alium. Tria ergo constat in omni oratione esse oportere, eum qui dicit, eum qui audit et rem de qua habetur oratio; tresque proinde in dicendo observationes, ut percipi possit quid sibi velit qui dicit, ut cupide audiat cui dicitur, ut probabile sit habeaturque fides ei quod dicitur. Primum grammatice docet, quae emendate et aperte loquendi viam tradit, proximum rhetorice, quae ornatum orationis cultumque et omnes capiendarum aurium illecebras invenit. Quod reliquum igitur est videbitur sibi dialectice vendicare, probabiliter dicere de qualibet re, quae deducitur in orationem. Itaque quaecunque ad inventionem pertinebunt, huius, si verum fateri volumus, erunt negotii.

celui qui, dans un discours, essaie d'induire en erreur, le fait en général par une ingéniosité qui lui est propre, et même sans avoir été instruit dans le métier, et celui qui est la victime visée, ne se laissera pas prendre au piège ou du moins pas aussi facilement s'il connaît l'art du raisonnement. En effet, tout comme les autres arts, inventés pour tenir compte des besoins humains, ne pouvaient pas remédier aux nuisances s'ils ne les avaient pas d'abord révélées, de même la dialectique a dû, étant donné qu'elle a en grande partie pour tâche de montrer comment on doit éviter, lorsqu'on parle, les sophismes mystificateurs, d'abord expliquer quels sont les pièges existant et de combien de manières différentes on peut se faire mener en bateau. Lorsque quelqu'un reprend ces règles et juge bon de les utiliser, ce n'est pas la faute de l'art qui fait voir quelles sont les choses répréhensibles que l'on doit éviter, mais celle de la dépravation de l'individu qui veut faire ce qui doit être évité. Le mal, en effet, doit être montré pour qu'on puisse s'en garantir et aucun professionnel ne connaît dans son domaine exclusivement les remèdes. Partons donc du principe que la dialectique est un art.

Certains arts se rapportent à l'examen de l'essence des choses, d'autres à la purification morale de l'existence humaine, d'autres encore aux règles du discours et à l'exercice de la parole.¹ Il va de soi que la dialectique appartient à ce dernier groupe. Nous avons dit² au début de notre ouvrage que chaque discours a pour but de faire participer autrui à ce que l'on pense. Or, pour chaque discours, il y a trois facteurs qui entrent en jeu, à savoir l'orateur, l'auditeur et le sujet dont on parle.³ Par conséquent, il y a aussi trois points auxquels il faut faire attention. Premièrement, l'intention de celui qui parle doit être claire, deuxièmement, l'auditeur doit écouter avec une attention favorable, troisièmement, ce qui est dit doit être perçu comme plausible et vraisemblable. Le premier point relève du domaine de la grammaire, qui apprend à formuler sans fautes et clairement, le second de la rhétorique qui aide à trouver un style élégant et cultivé et tous les artifices destinés à se gagner une oreille docile. Par conséquent, il semble que la dialectique peut réclamer pour elle ce qui reste, à savoir, le fait de parler, sur des bases plausibles, de toute question possible sur laquelle on peut tenir un discours. Si nous voulons donc regarder la vérité en face, tout ce qui relève de l'invention, concerne l'exécution de cette tâche.

¹ Voir le commentaire de ces trois tâches de la connaissance dans l' *Eloge de la philosophie et des autres arts* (*supra*, p. 48-67).

² Chapitre 1, 1 (*supra*, p. 68-69).

³ Aristote, *Rhétorica*, I, 3 (1358 a 38-b 2).

Quoniam autem pleraque sibi rhetores de inventione et plura etiam quam quisquam dialecticorum dicenda sumpserunt, quale id sit, dicemus post paulum. Id nunc dicamus, quia volumus dialectices esse posse de quolibet dicere probabiliter, probabile in disserendo non solum id esse, quod revera probabile est, hoc est, quemadmodum Aristoteles inquit, «quod vel omnibus videtur, vel plurimis, vel sapientibus, hisque vel omnibus, vel plurimis, vel spectatis probatisque» - ut sit exempli gratia quod omnibus videtur, religiose colendum esse deum, exhibendam pietatem parentibus, quod plurimis, parandas opes, honores expetendos esse, quod sapientibus omnibus, meliorem esse opibus eruditionem, quod plurimis, virtutem maxime expetendam esse, quod spectatis, ut quod Plato dixit, quod Aristoteles, quod Theophrastus -, sed quoniam consulto nonnunquam talia ad dicendum sumuntur, ut difficile sit huiusmodi quicquam eis accommodari, in his igitur abunde nobis erit probabile quod apte consentaneeque de re proposita dicetur, quemadmodum multa de rebus quae prorsus fieri non possunt dicuntur, qualia de commentis fabularum suarum poetae, qualia etiam apud nos Apuleius duodecim libris de Metamorphosi sua et apud Graecos Lucianus libris eis,

Comment se fait-il alors que les maîtres d'éloquence ont donné la plupart des analyses théoriques concernant l'invention, plus encore que n'importe quel dialecticien? J'en parlerai plus tard.¹ Faisons pour le moment la remarque suivante. Lorsque nous disons que la tâche de la dialectique est de pouvoir parler de tout sujet possible sur des bases plausibles, le concept «plausible» dans le raisonnement comprend tout d'abord ce qui est réellement probable, c'est-à-dire, pour reprendre les termes d'Aristote, «ce qui est admis par tout le monde, ou par la majorité des gens, ou par les sages (et parmi ces derniers, par tous ou bien par le plus grand nombre), ou par les auteurs expérimentés».² Voici un exemple de ce qui est admis par tout le monde: Dieu doit être servi avec zèle, on doit respecter ses parents. Un exemple de ce qui est admis par la majorité des gens: on doit accumuler les richesses, rechercher les honneurs; par tous les philosophes: il vaut mieux être savant que riche; par la plupart des philosophes: la vertu doit être recherchée par-dessus tout; par les auteurs expérimentés: par exemple, ce qu'ont dit Platon, Aristote ou Théophraste. Cependant, puisque de temps en temps, l'on choisit délibérément comme sujet des choses sur lesquelles il est difficile de présenter des données réellement probables, nous accepterons dans ce cas-là comme probable tout ce qui sera avancé d'une manière appropriée et conforme au sujet.³ C'est qu'on peut affirmer bien des choses sur des affaires qui ne peuvent absolument pas se produire, par exemple les auteurs de fiction avec leurs histoires inventées de toutes pièces, comme, dans la littérature latine, les douze livres d'Apulée qui traitent de sa métamorphose,⁴ ou,

¹ Dans le chapitre 2,25 (Alardus, 313-319; Phrissemius, 291-297), Agricola attribue à des circonstances historiques accidentelles le fait que la méthode de l'invention et du jugement, applicable à tous les arts et à toutes les sciences, a été traitée dans l'Antiquité surtout par des orateurs, c'est-à-dire des gens qui s'occupaient exclusivement de questions politiques (*civiles quaestiones*). Dans la Grèce ancienne on pouvait en effet plus facilement obtenir pouvoir et influence comme orateur que comme homme de science, de sorte que les meilleurs talents se consacraient à l'éloquence. De plus, en discutant de problèmes d'ordre social, on en venait à toutes sortes de questions qui pouvaient aussi être posées dans un contexte théorique et philosophique. C'est ainsi que les règles générales de l'invention et du jugement furent commentées dans l'art de l'éloquence avant qu'Aristote ne les ait définies à part dans sa dialectique. Après Aristote, l'éloquence continue, selon Agricola, à tenir un rôle de premier plan dans les démocraties antiques, de sorte qu'il n'y eut pas de rupture dans la tradition du traitement de la dialectique par les théoriciens de l'éloquence.

² *Topica*, 1, 1 (100 b 21-3).

³ Agricola se distancie ici d'Aristote, qui dit dans les *Topica* 1,10 (104 a 5-6) que les opinions auxquelles personne ne souscrit ne sont pas traitées dans la dialectique.

⁴ Le philosophe Apulée (deuxième siècle ap. J.-C.) a écrit le seul roman latin de l'Antiquité, conservé dans son entier; à consulter dans la Collection des Universités de France, trad. de Paul Valletti, 3 vols., Paris, 1965.

quos Verae historiae (193) inscribit, quibus ea sumpturum se dicit, quae neque ipse, neque quisquam alius vidit, neque quisquam sit crediturus. Non quod nesciam posse etiam revera probabiliter de re eiusmodi dici, quae non solum a fide rerum, sed facultate etiam abhorreat, ut Lucianus idem, possintne homines in aves mutari, et apud Macrobius, fueritne prius ovum an gallina, quorum utrumvis sumas, incredibile videtur, de utroque credibiliter tamen disseritur. Nam bonum et malum idem esse, quod Heracletus quodque post eum alii, et nihil sciri posse, quod nova Academia dixit, permultaque alia eiusdem notae, non solum qui credibiliter dicerent, sed maximos autores, qui crederent ista, habuerunt.

Probabile ergo dialectices erit et probabiliter dicere, quod pro condicione rei propositae quam aptissime ad fidem dicetur. Erit ergo nobis hoc pacto definita dialectice, ars probabiliter de qualibet re proposita disserendi, prout cuiusque natura capax esse fidei poterit.

2,3. *Quis sit finis dialectices*

(195) Hinc iam haud difficile fuerit videre, quis sit dialectices finis, ad quem sint illi cuncta referenda. Si enim fines sunt artium opus cuius gratia discuntur, ut quae contemplationis causa discuntur, earum finis sit contemplatio, quae propter formandam vitam, probitas, (196) quae propter aliam aliquam actionem, hanc ipsam actionem,

chez les Grecs, les livres de Lucien qui s'appellent *Histoire vraie* et dans lesquels l'auteur dit qu'il décrira des choses qui n'ont été vues ni par lui ni par personne d'autre et que personne ne croira.¹ Evidemment, je sais aussi qu'il est possible de dire des choses réellement probables sur un sujet qui non seulement va à l'encontre de ce qui est vraisemblable, mais même de ce qui est possible. On peut prendre de nouveau comme exemple Lucien qui, quelque part, tient un discours sur la question de savoir si les hommes peuvent se changer en oiseaux,² ou Macrobe qui écrit sur la question de savoir qui était le premier, de la poule ou de l'oeuf.³ Quel que soit le point de vue que l'on choisisse, ils paraissent tous les deux incroyables, et pourtant on peut tenir un discours vraisemblable sur ces deux points de vue. La thèse selon laquelle le bien et le mal sont identiques, soutenue par Héraclite⁴ et par d'autres après lui, ou que l'on ne peut rien savoir avec certitude - thèse à laquelle souscrit la nouvelle Académie⁵ -, et bien des opinions du même ordre non seulement ont été démontrées de façon vraisemblable, mais même acceptées comme conviction par des auteurs importants.

C'est donc la tâche de la dialectique de parler d'une façon plausible, de dire quelque chose qui soit, en accord avec la nature du sujet, vraisemblable et qui possède autant de force de conviction que possible. La définition de la dialectique peut donc être énoncée en ces termes: l'art de tenir un discours plausible sur un sujet quelconque, dans la mesure où la nature de chaque sujet le permet.

2,3. *Le but de la dialectique*⁶

Après ces remarques il n'est plus difficile de comprendre quel est le but de la dialectique, but auquel elle doit accorder toute son attention. Car si le propos des arts est défini par la pratique visée par leur étude (par exemple le but de ce qu'on apprend pour pouvoir observer est l'observation; le but de ce que l'on apprend pour régler sa conduite est la droiture; le but de ce que l'on apprend pour accomplir une action quelconque est cette action spécifique), alors le but de la

¹ Lucien (deuxième siècle ap. J.-C.) est un auteur satirique à l'oeuvre très abondante. Son *Histoire vraie* est une nouvelle comique en deux parties.

² Agricola réfère au dialogue *Halcyon*.

³ *Saturnalia*, 7, 16. Macrobe est un savant et un homme de lettres du cinquième siècle ap. J.-C.

⁴ Aristote, *Topica*, 8, 5 (159 b 30-3); Héraclite, fragment 58 (éd. Diels). Héraclite est l'un des philosophes pré-socratiques de la nature.

⁵ Voir *supra*, p. 72-73, et n. 1.

⁶ Alardus I, 195-197; Phrissemius, 157-158.

cui destinantur finem habent, erit nimirum dialectices finis probabiliter de re proposita dicere, quando huic soli rei est instituta. Id scilicet est, quod initio dixi, docere aliquid eum qui audit.

Neque istud tamen sic accipiendum est, ut quisquis aliqua ratione docet dialectices munere fungatur. Nam et grammaticus, qui fabulam poetae explicat, qui historiam recenset, qui verba interpretatur, docet, sic etiam qui interroganti «est» vel «non est» respondet, docet. Nihil tamen uterque horum agit, quod ad dialecticum pertinet, quoniam enim satis habet ab eo qui audit intelligi, quod, ut praediximus, aperte emendateque loquendi praeceptis constat, potest grammatices finibus, quae ista docet, esse contentus. Sed qui ita docet, ut fidem fecisse oratione velit et dicendo auditoris ad se trahere mentem, quatenus id facit, dialectici negotium agit.

Oratione autem istud et dicendo fieri velim, nam qui stulta auditoris credulitate abutitur - ut sunt plerique, qui non dictioni credunt, sed dicenti, quanquam dicat incredibilia, quanquam repugnantia - hic non magis dialectici praestare officium videbitur, quam imperatoris ille, cui non sua virtus sed hostium metus victoriam tradit.

Quod dicimus autem aperte dicendi rationem ad grammaticum pertinere, illud non erit ignorandum nobis perspicuitatem orationis verbis constare et rebus. Verbis, ut non sint vel improprietate, vel vetustate, vel novitate obscura, quanquam novandis verbis apud Latinos nullus fere relictus sit locus, neve contra naturam suam perplexius constructa. Haec quidem perspicuitatis pars ad grammaticum pertinet. At perspicuitas, quae in figuris ornatuque verborum est posita, ea rhetorices praeceptis constat.

dialectique est de parler d'un sujet donné sur des bases plausibles. C'est en effet la seule raison pour laquelle elle a été élaborée. C'est ce que j'ai appelé au début de mon ouvrage: apprendre quelque chose à l'auditeur.¹

Or, on ne doit pas interpréter cela comme si tous ceux qui enseignent selon telle ou telle méthode remplissent la tâche de la dialectique. Car le grammairien qui explique un poème, traite d'un récit historique ou interprète des sentences, enseigne lui aussi. Même quelqu'un qui répond par oui ou non à une question enseigne. Pourtant ni l'un ni l'autre ne font ce qui relève de la tâche du dialecticien. En effet, comme ils se bornent à être compris par l'auditeur, ce qui, ainsi que nous l'avons déjà exposé,² implique des règles pour parler clairement et sans fautes, ils peuvent se contenter de la grammaire qui enseigne ces règles. Mais celui qui enseigne de telle sorte qu'il veut convaincre par son discours et, en parlant, gagner pour lui l'esprit de l'auditeur, celui-là remplit dans son effort pour atteindre ce but la tâche du dialecticien.

Il m'importe de dire que ceci doit être réalisé en tenant un discours, en plaidant une cause. Car celui qui abuse de la crédulité stupide des auditeurs - et crédules, bien des gens le sont, qui n'adressent pas leurs suffrages au discours mais à la personne qui parle, quelles que soient les choses invraisemblables et contradictoires qu'elle puisse dire - cet homme ne remplit certes pas plus la tâche du dialecticien qu'un autre celle d'un général, lorsqu'il remporte une victoire grâce à la frayeur des ennemis et non pas grâce à son propre courage.

Lorsque nous disons que la théorie de la clarté dans l'expression relève de la grammaire, nous ne devons pas ignorer non plus que la clarté du discours réside dans des mots et des choses. Dans le cas de mots, il importe que ceux-ci ne soient pas obscurs du fait d'un usage incorrect ou parce qu'ils ne sont plus ou pas encore usuels - en latin, d'ailleurs, il n'est presque plus possible de créer encore de nouveaux mots³, et ils ne doivent pas être utilisés à l'encontre de leur nature de façon obscure. Cette partie de la clarté des mots relève de la tâche du grammairien. La clarté des mots qui se rapporte aux figures de style et au beau langage sont du domaine de la rhétorique.

¹ Chapitre 1, 1 (*supra*, p. 68-69).

² Chapitre 2,2 (*supra*, p. 114-115).

³ La thèse selon laquelle le latin ne se prête pas bien aux néologismes date de l'Antiquité (par ex. Quintilien, *institutio oratoria* 8, 3, 30-37). Agricola s'efforce d'écrire un latin aussi classique que possible, bien que, à certains égards, il ne soit pas aussi conservateur que, par exemple, Valla; voir A. Wesseling, «Agricola and Word Explanation», in: *Proceedings*, 229-235. A la demande d'un ami italien, il a traduit une fois un texte français en latin. Dans la lettre qui accompagne ce texte, il demande la bienveillance de son ami pour le fait qu'il a traduit des questions inconnues dans l'Antiquité par des mots non-classiques.

Rerum autem perspicuitas partim in natura illarum, partim in tractatu consistit. In natura, quoniam aliae natura obscuriores sunt, aliae apertiores et cognitioni nostrae magis expositae; ea ad dicendi rationem non pertinet, quoniam cum rebus ipsis in orationem, qualiscunque est, affertur. Alia est, quam ordine disponendisque consequimur rebus, quoniam ut aliquid ante posteave dictum est, ita plus minusve intelligendo alteri confert. Haec ex dialectici est institutis, quoniam non modo percipiendis rebus ordo plurimum praebeat adiumenti, sed nonnunquam etiam fides earum magna ex parte huic ipsi est innixa. (197) Quemadmodum enim nemo pictorem quempiam aut fictorem consummatum dixerit, qui omnia quidem seorsum membra exacte exprimeret, iungere autem ea nesciret et in eam habitudinem componere, ut motus aut actus alicuius quam vellet imaginem imitarentur, sic ne dialectici quidem nomen sibi vendicabit, qui omnia faciendae fidei invenire sciat, sed disponere et in ordinem redigere, ut fidem cui destinantur facere possint, nesciat.

Hic itaque finis erit dialectices, docere pro facultate rei de qua disseritur, id est, invenire, quae fidei faciendae sint apta et inventa disponere atque, ut ad docendum quam accommodatissima sint, ordinare. Iudicandi enim partem hoc ipso, quod faciendae fidei apta invenire debere praescribo, comprehensam in praesentia velim, nanque perinde videtur non invenire et invenire eiusmodi, quae iudicentur instituto nostro apta non esse.

2,6. Materiam dialectices quaestionem esse et quid alii de hoc senserint

(206) Nunc igitur ea, de quibus hoc libro dicturos nos praediximus, exequamur eo quo proposuimus ordine. Tria erant quibus

La clarté des choses réside partiellement dans leur nature, partiellement dans leur traitement. Dans leur nature, parce que certaines choses sont naturellement difficiles à déchiffrer, tandis que d'autres sont plus claires ou plus compréhensibles. Cette clarté n'a rien à voir avec la méthode de la parole, parce qu'elle est exprimée directement avec la chose elle-même dans le discours, quel qu'il soit. L'autre clarté, nous l'atteignons par la mise en ordre, en classant les choses selon un certain ordre, car selon que quelque chose est dit ou plus tôt, ou plus tard, cela servira plus ou moins à en élucider une autre. Cet aspect relève bien du domaine de la dialectique, non seulement parce qu'un ordre correct est des plus utiles pour la compréhension des choses, mais aussi parce que parfois leur crédibilité dépend en bonne partie de leur classement. Personne, en effet, ne dira qu'un peintre ou un sculpteur sont parfaits s'ils rendent à la perfection tous les membres humains pris séparément, mais qu'ils ne soient pas capables de les combiner et de les organiser afin d'exprimer l'image du mouvement ou de l'action envisagée de la personne immortalisée dans l'objet d'art.¹ De même personne ne pourra réclamer pour soi le titre de dialecticien s'il est capable de trouver toutes les données nécessaires pour faire un discours convaincant, mais qu'il ne puisse les classer et les ordonner de telle façon qu'elles rendent crédibles l'objet auxquelles elles sont destinées.

Le but de la dialectique peut donc être formulé comme suit : enseigner selon les possibilités du sujet dont on discute, c'est-à-dire, d'une part trouver des données aptes à convaincre et d'autre part classer et ordonner ces données de sorte qu'elles servent au mieux à l'enseignement. Je voudrais pour l'instant associer la partie du jugement à mon précepte qu'il faut trouver des choses aptes à convaincre, car ne pas trouver de matériau ou trouver un matériau jugé inapte à atteindre notre but, cela revient au même.²

[3. LA MATIÈRE DE LA DIALECTIQUE]

2,6. La matière de la dialectique: la question³

Nous allons maintenant traiter les sujets dont nous avons dit auparavant que nous allions parler dans ce livre, dans l'ordre qui a été

¹ Comparez Quintilien, *Institutio oratoria*, 7, praefatio 2.

² Voir chapitre 1,1 (*supra*, p 70-71, et n. 1) pour le contenu des chapitres 4 et 5.

³ Alardus I, 206-208; Phrissemius, 170-172.

disserendi facultatem constare volumus, materia, instrumentum et tractatus. Materia ordine est prima, primum ergo illa nobis explicetur.

Ne quem fallat autem nominis huius ambiguitas, illud admodum velim materiam artium quandoque dici id, quod artibus docetur et circa quod versatur cura consideratioque illarum, quod et subiectum vocari priore libro diximus. Sic materiam dialectices possumus dicere argumentationem, ut plerique, vel, ut nos, dictionem probabilem, quanquam parum haec ipsa divertant. Dicimus etiam materiam artium id, in quod opus suum explicant, quemadmodum statuarii materiam dicimus aes, marmor, gipsum, caeram, omne id denique ex quo simulacrum aliquod aut imaginem effingere potest, et figuli materiam lutum, et fabri ligna. Lignis autem proprium est materiae nomen; ab his enim ad reliqua similitudine traductum est, nosque in hanc significationem in praesentia de materia dialectices quaerimus.

Istam quae sit videmur commodissime ex opere dialectices posse perspicere. Si enim est opus illius, quod praediximus, probabiliter dicere, quicquid id est in quod hoc opus suum exercere et experiri possit, id videbitur utique materia illius esse. Probabiliter autem dicere de omni eo, quod in orationem deducitur, possumus aut revera probabiliter aut quatenus res de qua dicimus permittit; quod cuiusmodi sit, praediximus. Omne igitur id, de quo ordine apteque ad fidem dici potest, id erit dialectices materia. Quod si uno nomine complecti volumus, haud erit difficile. De quocunque enim fidem conamur facere, id necesse est accipi tanquam dubium incertumque sit. Nemo enim rem apertam, quatenus est aperta, sumit docendam, sed ut contendere ea et ambigi possit. Quicquid (207) autem tanquam dubitatum in medium profertur, id vocant quaestionem, erit ergo quaestio materia

indiqué. Nous avons posé que le raisonnement se compose de trois éléments: la matière, l'instrument et le traitement.¹ La matière vient en premier lieu. Nous devons donc commencer par ce sujet.

Afin que personne ne se laisse induire en erreur par l'ambiguïté de ce mot, je veux signaler que par «matière des arts», on veut dire parfois ce qui est enseigné par les arts, ce dont les arts s'occupent. Dans le livre précédent, nous avons dit qu'on parle aussi dans ce cas de «sujet».² Ainsi, nous pouvons nommer comme matière de la dialectique l'argumentation, selon la coutume, ou, comme je le préfère moi-même, discours plausible. Il n'existe d'ailleurs presque aucune différence entre ces deux termes. De plus nous nommons matière des arts le matériau avec lequel ils exécutent leur tâche. C'est ainsi que nous appelons le bronze, le marbre, le plâtre, tout ce avec quoi on peut faire une statue ou un buste, la matière du sculpteur. L'argile, nous l'appelons la matière du potier, le bois celle du menuisier. Or de «bois» est à vrai dire dérivé le mot pour le concept de matière.³ Car en partant de cette utilisation du mot, on l'a appliqué, par comparaison, à d'autres objets et c'est dans cette acception que nous examinons maintenant ce qu'est la «matière» de la dialectique.

Il nous semble que la meilleure manière de savoir ce qu'englobe cette matière est de le déduire de la tâche de la dialectique. Si la tâche de la dialectique consiste, comme nous l'avons dit précédemment, à parler en se basant sur des données plausibles, sans aucun doute le matériau, quel qu'il soit, avec lequel elle essaie d'exécuter sa tâche semblera être sa matière. Or nous pouvons parler à partir de bases plausibles sur tout ce qui peut être abordé dans un discours, soit sur des données plausibles de fait, soit plausibles dans la mesure où le sujet dont nous parlons le permet. Nous avons exposé plus haut ce que nous voulons dire par là.⁴ En conséquence, tout ce dont on peut parler méthodiquement dans le but de convaincre d'une manière appropriée, relève de la matière de la dialectique. Si nous voulons nommer tout cela d'un seul mot, ce n'est pas si difficile que cela. En effet, lorsque nous essayons de convaincre en rapport avec quelque sujet que ce soit, il est nécessaire que ce sujet soit conçu comme récusable ou problématique. Car personne ne prend une question évidente comme sujet d'enseignement, du moins pas dans la mesure où elle est

¹ Voir chapitre 2,2 (*supra*, p.110-111).

² Au chapitre 1,13 (Alardus I, 75-76; Phrissemius, 57-59).

³ *lignum* (bois) pris au sens double du grec *hulè*, à savoir la notion concrète de «bois» et le concept philosophique de «matière».

⁴ Chapitre 2,2 (*supra*, p. 116-119).

dialectices. Nec invenio quam illi certiore aliam aut arctioribus circumscriptam terminis assignem.

Scio tamen esse quibus aliter videtur, quorum non est dissimulanda nobis sententia. Hi putant, si tam late tendamus materiam dialectices, ut de quocunque probabiliter possit dici, id subiiciamus curae ipsius, omnes fere artes aut supervacuas futuras aut intra dialectices ius possessionemque venturas. Omnes enim propemodum probabiliter de eo, quod docendum sumpserunt, disserunt; nam eorum, quae necessaria et indubitata esse possint, a nobis comprehendere non ita magna est copia et, si Academiae credimus, prorsus nulla. Id quod nemo negat, quae ad vitam moresque pertinent, quae item ad rerum naturae notitiam, nihil est, quod non sit controversum et magnis ingeniis omnes in partes iactatum. De his ergo omnibus probabilia utcunque disseruntur, quoniam necessaria non possunt; nam si ne probabilia quidem possent, nemo vel disceret ea vel doceret. Quod si probabile dicimus non modo quod ambigue et in utranque partem dici potest, sed ut quo certius quicque est, eo probabilius sit, et quod indubitatum sit, id maxime videatur probabile, omnes artes quaecunque demum sunt ex probabilibus constabunt.

Quum singulae ergo de his rebus, quas profitentur, probabiliter dicant, quid iam loci dialecticae de omnibus rebus dicendi relictum erit? Aut quid opus est per omnes ire nos diripique artes, si, quod cunctae pollicentur, poterit dialectice sola praestare? Aristoteles itaque dialecticen tribus his utilem putavit, exercitationi disserendi,

évidente, mais pour pouvoir polémiquer à son propos et la mettre en question. Eh bien, tout ce qui est avancé comme quelque chose de récusable, on l'appelle «question», et la question est donc la matière de la dialectique. Je ne peux imaginer une autre matière plus déterminée et décrite de façon plus précise qui puisse lui être attribuée.

Je sais bien qu'il y a des gens qui pensent autrement à ce sujet et nous ne devons pas dissimuler leur opinion. Voici ce qu'ils pensent. Si nous entendons la matière de la dialectique dans un sens si large que nous lui confions tout sur quoi un discours plausible peut être tenu, tous les arts ou presque seront alors superflus ou tomberont dans le domaine de la dialectique. Car pratiquement tous les arts raisonnent en vertu de la plausibilité de sur quoi ils enseignent. Il n'y a pas, en effet, abondance de choses qui peuvent être comprises par notre intelligence comme nécessaires et absolument sûres et certaines, et si nous en croyons l'Académie, il n'y en a même pas du tout.¹ Par ailleurs, personne ne nie que tout ce qui concerne la morale et la connaissance de la nature est sujet à controverse et suscite les opinions les plus contradictoires de la part des grands écrivains. Or les choses qui sont mises en avant dans tous ces domaines sont aussi plausibles que possible, car elles ne peuvent être nécessaires et si elles ne pouvaient être plausibles non plus, alors personne ne raisonnerait ou n'enseignerait sur elles. Lorsque, de plus, nous qualifions de plausible non seulement ce qui est discutable et ce sur quoi on peut avoir des opinions opposées, mais aussi de plus plausible ce qui est plus sûr, et du plus plausible ce qui est irrécusable, tous les arts imaginables ont alors comme sujet des choses plausibles.

Si maintenant les arts pris séparément raisonnent à partir de bases plausibles sur les choses qui relèvent de leur domaine, quelle place reste-t-il alors à la dialectique pour parler de toutes ces questions? Autrement dit: pourquoi est-il nécessaire de traiter tous les arts séparément et de disperser notre attention si la tâche qu'ils disent tous remplir peut être accomplie par la dialectique toute seule? De cette façon, Aristote a dit que la dialectique était utile pour les trois points suivants: pour s'exercer au raisonnement, pour réfuter les arguments de l'adversaire, pour prouver les principes premiers des arts que chacun d'eux doit avoir comme établis et certains.² Car, comme ce sont les principes premiers, les arts ne peuvent pas les examiner eux-mêmes puisque qu'ils les précèdent et qu'ils doivent être acceptés par le savant. Aristote considère donc la dialectique comme un moyen auxiliaire

¹ Voir *supra*, p. 72-73, et n. 1.

² *Topica*, 1, 2 (101 a 25-b 4).

confutando adversario et probandis primis artium principiis eis, quae oportet quamlibet artem velut explorata certaue habere. Quia enim prima sunt, artes ipsae nequeunt ea probare, velut praecedentia illas et credenda discenti; ab hac itaque velut publica quadam omnium ministra petendam eis fidem est arbitratus. In reliquo scientiarum progressu nihil loci reliquit dialecticae. Duos tamen libros, qui Posteriorum Resolutoriorum inscribuntur edidit, quibus ea complexus est quae ad rationem tradendarum artium pertinent. Ergo quod attinet ad institutum nostrum, non quaestionem dialectico vult propositam esse, sed id, quod πρόβλημα Graeci dicunt, quod nos vel sciscitatio(208)nem vel percontationem dicere possumus; plerique Graeco maluerunt uti. Percontationem vult esse id, de quo pariter «estne an non est» quaeritur, ut: «Estne mundus aeternus an non?», «Estne sol maior tota terra an non?» Id autem, quod solum in unam partem effertur, ut: «Ecquid est immortalis anima?», «Ecquid virtus est summum bonum?», id πρότασιν, hoc est, propositionem vocavit; et propositionem quidem non omnem dialecticam esse, sed eam solum, quae neque fidei prorsus neque dubitationis sit expers, neque enim quenquam proponere: «Sitne nix nigra?», aut «Sitne homo animal?»; nihil autem inter percontationem et propositionem interesse nisi efferendi diversitatem. Quibus colligere paratum est Aristotelem voluisse ea sola pertinere ad dialecticum, de quibus ambas in partes disseri posset et ea posset via, qua non essent certis artium finibus comprehensa.

2,7. Respondet praedictis docetque, quo modo dialectice, quomodo reliquarum artium singulae singulis de rebus disserant

(209) Dicamus ergo quo pacto reliquae artes et quo dialectice de rebus disserit, et quid intersit distinguamus. Primum constat artes omnes paulatim et per incrementa repertas esse, neque quisquam idem artem aliquam coepit et absolvit. Prima autem initia a sensuum observatione profecta sunt, ut cum viderent homines aliquid iterum

commun à tous les arts, sur lequel ils doivent baser leur crédibilité. Dans le développement ultérieur des arts, il n'accordait pas de place à la dialectique. Il a publié deux livres distincts, intitulés *Demiers Analytiques*, dans lesquels il traite des points qui concernent la méthode pour enseigner les arts.¹ En ce qui concerne notre sujet, Aristote ne pose pas comme point de départ pour la dialectique la question, mais ce qu'on appelle en grec *problēma* et chez nous examen (*sciscitatio*) ou interrogation (*percontatio*). La plupart préfèrent utiliser le mot grec. Par «interrogation» Aristote désigne ce par rapport à quoi on examine de façon neutre si cela existe ou non. Par exemple: le monde est-il éternel ou non»; «le soleil est-il plus grand que la terre entière ou non». Au contraire une question qui est élaborée selon une orientation unique comme: «l'âme est-elle immortelle» ou «la vertu est-elle le bien le plus haut», il l'appelle une *protasis*, une proposition (*propositio*), et il pensait que toutes les propositions ne relèvent pas de la dialectique, mais seulement celles qui, bien que non complètement dénuées de crédibilité sont cependant soumises au doute. C'est que personne n'avancera la question si la neige est noire ou bien si l'homme est un être vivant. La différence entre l'interrogation et la proposition tient seulement à l'orientation selon laquelle est élaborée la question. On peut donc tout simplement en déduire qu'Aristote a voulu mettre au compte du domaine du dialecticien seulement les sujets qu'il peut commenter dans les deux sens, négatif et positif et d'une manière telle qu'ils ne tombent pas dans le cadre du terrain spécifique des arts.²

2,7. Suite (Extrait)³

Avec ces objections en toile de fond, expliquons comment les autres arts et comment la dialectique raisonnent sur les choses et montrons où se trouve la différence. Pour commencer, il est sûr que toutes les sciences se sont formées graduellement et par étapes. Il n'existe personne qui, à lui tout seul, ait jeté les bases d'une science et ensuite l'ait conduite à son achèvement. Les premiers pas ont été faits sur la base de la sensation. Lorsque des gens voyaient qu'un phénomène se produisait deux fois, trois fois et plus souvent de la même manière, ils faisaient des expériences et osaient conclure après

¹ Les *Analytica Posteriora* contiennent l'épistémologie d'Aristote.

² Sur la prémisse dialectique et le problème dialectique, voir *Topica*, I, 10-11 (104 a 2-b 18).

³ Alardus I, 209-213; Phrissemius, 172-177.

tertiove et saepius itidem fieri, experimento saepius itidem fieri, experimento sumpto, ausi sunt tandem affirmare prorsus sic se rem in omnibus habere; ut cui primum curae fuit scrutari rerum naturam, cum videret plantas animaliaque non nisi e semine procreari, deinde ducto per radices humore aut cibo per os hausto augescere, laterem nisi luto non excoqui, cinerem non fieri nisi ex aliquo quod ureretur, sicque reliqua quaecunque gignerentur prius aliquid ex quo fierent habere, tanquam firmum exploratumque demum constituit nihil ex nihilo gigni; simili via collegit etiam omnia quaecunque fiunt efficientis alicuius vi fieri. Deinde cum per singulas res duceretur animus eius velletque etiam naturas proprietatemque uniuscuiusque perquirere, ad communia illa rediens, quae iam veluti leges fixerat, conferensque illa cum singulis, ratiocinando, reputando, colligendo, id est, quod argumentari dicimus, fidem de unaquaque sumpsit et ambiguitates explicuit.

Ille ergo, et quae secutus est velut firmamenta inquisitionis suae, et quae ex illis collegit, propria sunt instituti artisque suae, via autem et ratio colligendi parandaeque fidei ad dialecticum spectat. Dialectice enim in commune ostendit ea, quibus inspectis et animo pertractatis, promptum sit invenire fidem de eo quod quaerimus, ut verbi causa, dialectice dicit inspiciendam in argumento inveniundo esse substantiam rei et causas et eventa et quae reliqua in locis descripsimus, quatenusque facit id qui disserit munere illius utitur. Quae sit autem definitio rei propositae, quae causae, quae eventa, ea oportet ex propriis artibus rei cuiusque depromat. Rursus vero in universum quid sit definitio et quo pacto definiendum, quid item genus, quid species, quid causae, quid eventa et reliqua id genus, non est dialectices explicare, sed (210) eius scientiae, quae prima rerum principia tractat, quam metaphysicen dicunt, a qua dialectice mutuatur

un certain temps que l'affaire était effectivement telle dans tous les cas. Prenons comme exemple celui qui, le premier, a examiné la cohérence naturelle des choses. Il a établi que les plantes et les êtres vivants se reproduisent toujours au moyen de semences et qu'ils grandissent en absorbant l'humidité par les racines ou en tirant leur nourriture des os, ensuite qu'une brique peut uniquement être faite de boue et que la cendre ne peut naître qu'à partir de quelque chose qui a été brûlé, bref que tout ce qui voit le jour a quelque chose dont il est issu. Enfin, il admit comme un fait sûr et établi qu'il n'y a rien qui ne provienne du néant. De la même manière, il en est arrivé à l'idée que tout ce qui naît tire son existence d'une instance efficiente. Ensuite il réfléchit aux choses séparément et il voulut en même temps examiner la nature et les propriétés de chaque chose. Pour ce faire, il revint aux points de départ communs qu'il avait déjà, pour ainsi dire, établi comme lois et il les compara aux choses individuelles. Tout en raisonnant, tout en réfléchissant, tout en concluant, c'est-à-dire en faisant ce que nous, nous appelons «argumenter», il en arriva à une conviction spécifique concernant chaque chose et il exclut les ambiguïtés.

Ces données, aussi bien les points de départ qu'il a suivis comme base sûre pour l'examen que les conclusions qu'il a atteintes, sont le terrain spécifique de chaque art individuel. Mais la voie ou la méthode pour aboutir à des conclusions et faire naître une conviction, c'est là le terrain du dialecticien. C'est que la dialectique signale en général les choses que l'on doit examiner et auxquelles on doit réfléchir avec son intelligence pour obtenir aisément la certitude en ce qui concerne le sujet que nous examinons. C'est ainsi que la dialectique dit que pour trouver un argument, il faut examiner ce qu'est la substance de la chose qui est étudiée, quelles sont les causes, quelles sont les conséquences et ainsi de suite avec les autres points que nous avons décrits dans les lieux. Dans la mesure où quelqu'un qui raisonne fait cela, il utilise de la dialectique. Le contenu de la définition, des causes et des conséquences doit être tiré de l'art particulier auquel se rapporte chaque chose. Ce n'est pas non plus la tâche de la dialectique d'expliquer dans un sens universel ce qu'est une définition et comment elle doit être décrite ou ce que sont genre, sorte, causes, conséquences et les choses comparables. Cela relève du domaine de la science qui traite des principes fondamentaux, à savoir la métaphysique.¹ C'est à elle que la dialectique emprunte ces notions, parce qu'elles sont utiles

¹ Aristote, *Metaphysica*, 4, 1-2 (1003 a 21-1005 a 18).

ista, quia ad inveniendi rationem sunt accommodata, utque dicat, quid sint ista, aliena tamen id facit fide, ratio rerum iudiciumque penes illam est.

Non videntur itaque satis exacte satisque perspecte dialectices descripsisse officium, qui dixerunt id esse definire, dividere, verum a falso discernere. Priora enim illa, ut dicimus, metaphysices sunt opus, hoc posterius omnium est artium commune. Dialectice disserendi probabiliter rationem tradit, hoc est, instrumentum tantum veri falsique discernendi, cuius usu ministerioque expeditius cuncti artifices quid veri aut falsi sit in rebus sibi propositis explorent. Quod si ita volumus istud accipere, ut sit discernendo vero et falso destinata, non abnuerim id quidem, non ut ipsa discernat, hoc est, iudicet (hoc enim singularum est artium), sed ut instrumentum praebeat, sine quo nullo pacto ista discerni possint. (...)

2,15. Orationis ex varia struendi ratione divisio

(254) Proximum est ut, quia de materia dialectices, hoc est, quaestione diximus, nunc de instrumento ipsius prosequamur. Instrumentum autem eius est oratio. Per eam nanque qui disserit fidem conatur facere de illo (255) quod sibi docendum assumpsit. Orationis multae poterant fieri divisiones, nobis duae maxime sufficient, quarum altera a structura ipsius accipitur, altera ab effectu.

Struitur autem omnis oratio aut sic ut continens sit, aut ut sit concisa. Continens est, quales sunt oratorum actiones, laudationes,

pour la méthode de l'invention. Lorsque la dialectique dit ce que ces notions impliquent, elle le fait en s'appuyant sur l'autorité de cet autre art, auquel revient la compréhension des choses et leur jugement.

Il semble ainsi que ceux qui ont décrit la tâche de la dialectique comme le fait de définir, de diviser et de distinguer le vrai du faux, n'ont pas donné une définition absolument claire et précise. Car les deux premières questions relèvent, comme nous venons de le dire, de la métaphysique, tandis que la dernière est commune à tous les arts. La dialectique enseigne la méthode du raisonnement convaincant, c'est-à-dire, seulement l'instrument pour discerner le vrai du faux. Grâce à cet instrument, tous les hommes de science peuvent facilement examiner ce qui est vrai ou faux dans les choses qui relèvent de leur spécialité. Si on veut interpréter ceci ainsi, que la fonction de la dialectique englobe la capacité de discerner le vrai du faux, je veux bien y souscrire, avec cette réserve que la dialectique ne discerne pas elle-même, c'est-à-dire, ne juge pas elle-même (car c'est le domaine de chaque art individuel), mais qu'elle procure l'instrument sans l'aide duquel ce discernement ne pourrait se manifester. [...]¹

[4. L'INSTRUMENT DE LA DIALECTIQUE]

2,15. Le discours. 1. discours suivi-dialogue²

Maintenant que nous avons traité de la matière de la dialectique, c'est-à-dire la question, nous passons à la partie suivante, à savoir l'instrument de la dialectique. L'instrument de la dialectique est le discours. Grâce à ce dernier, en effet, celui qui raisonne essaie de persuader relativement au sujet sur lequel il veut instruire. On peut apporter de nombreuses divisions au discours, mais pour nous deux principalement suffisent: la première se base sur la structure du discours, la seconde sur l'effet qu'il vise.

Tout discours que l'on compose est soit continu soit discontinu. Dans la première catégorie, on trouve les plaidoyers, les panégyriques

¹ Dans la suite de ce chapitre, Agricola explique que les principes de la dialectique étaient déjà appliqués dans les diverses sciences avant leur description théorique. Ensuite il traite l'opinion d'Aristote, mentionnée à la fin du chapitre 2,6, selon laquelle la dialectique ne joue pas de rôle dans l'épistémologie. Dans les chapitres 8 jusqu'à 14 compris, Agricola traite en détail la question (*quaestio*). Il commente diverses façons de répartir les sortes de questions, il analyse comment on peut définir exactement la teneur d'une question et il explique comment une question peut être divisé en questions partielles, de façon à pouvoir en faire un traitement exhaustif. (Alardus I, 221-254; Phrissemius, 185-229).

² Alardus I, 254-256; Phrissemius, 229-231.

hortationes; concisa, ut disputationes et alternantia scholasticorum certamina. Hanc Zenon contractae in pugnum palmae, illam explicitae manui similem dicebat; et illam quidem perpetuam orationem vocant attribueruntque eam rhetori, hanc vero in foro altercationem, volueruntque propriam eam dialectices esse. Equidem cum possit utraque oratione, et concisa et perpetua, probabiliter ornateque dici, utranque etiam ad dialecticum communiter et rhetora crediderim pertinere, cum antea rationem probabiliter disserendi dialectico, ornate rhetori assignaverim.

Ergo et in foro ingens etiam semper fuit oratoribus in altercationibus labor, seu cum testem interrogarent, seu cum ex perpetuae dictionis decursu in id sunt delati, ut per singula argumenta premerent adversarium et vel illius silentio confessionem exprimerent, unde et editas adhuc in eum usum a Quintiliano altercationes videmus. Comici vero et tragici poetae, quod nemo negaverit, civili orationis generi, si illud proprie rhetoricum esse volumus, magis sunt vicini quam scholastico philosophorum, qui tamen ipsi intercisa constant oratione. Contra, quaecunque fere Aristoteles permultique alii praeclari in philosophia nominis scripserunt perpetuo orationis connexa sunt textu, sed et alius dialogo eandem rem, alius unius tantum personae oratione tractavit, ut de amicitia Cicero in Laelio personas alternis dicentes induxit, Aristoteles in *Ethicis* eandem rem suis ipse verbis est executus.

ou les encouragements, qui relèvent tous du domaine des orateurs. Pour la deuxième catégorie, on pense aux *disputationes* et aux joutes oratoires des universitaires. Zénon comparait cette dernière à une main fermée, au poing serré, la première catégorie à une main ouverte.¹ Les théoriciens nomment l'une discours suivi et ils l'ont de tout temps réservé au professeur d'éloquence tandis qu'ils appellent l'autre, utilisée dans la jurisprudence, débat et qu'ils l'ont classé dans le domaine de la dialectique. Mais comme dans les deux formes de discours, aussi bien le suivi que le discontinu, il est possible de parler sur des bases plausibles et avec des ornements stylistiques, j'estime que les deux catégories relèvent à égalité aussi bien du domaine du dialecticien que de celui du professeur d'éloquence, puisque j'ai mis au compte de la tâche du dialecticien la méthode pour apprendre à faire un discours plausible et que parler avec des ornements stylistiques, c'est celle du professeur d'éloquence.

En effet, les orateurs, dans la pratique juridique, se sont, eux aussi, aussi toujours efforcés de mener des débats, soit pour interroger des témoins, soit pour apporter de la diversité dans le discours suivi lorsqu'ils sont amenés, au cours du discours, à acculer l'adversaire par des arguments isolés ou pour mettre en lumière sa culpabilité du fait de son incapacité à répondre aux questions. Nous voyons que Quintilien a dans ce but publié un recueil de débats.² Par contre, personne ne disconvient que l'oeuvre des auteurs comiques et tragiques se rattache davantage au discours concernant les questions politiques (si nous le considérons comme le terrain spécifique de la rhétorique) qu'au discours universitaire des philosophes qui, pourtant, utilisent aussi le type d'argumentation discontinue. En revanche, presque tout ce qu'Aristote et bien d'autres fameux philosophes ont écrit se compose de discours suivis. Il arrive aussi qu'un philosophe ait traité un sujet sous forme de dialogue, tandis qu'un autre discute du même sujet dans un discours tenu par une seule et unique personne. C'est ainsi que Cicéron, lorsqu'il commente l'amitié dans le *Laelius*, met en scène deux personnes qui prennent la parole à tour de rôle, tandis qu'Aristote, dans son *Ethique*, a traité, en ses propres termes, le même thème.³

¹ Voir par ex. Quintilien, *Institutio oratoria*, 2, 20, 7; Cicéron, *Orator*, 113.

² Agricola mentionne aussi dans 3, 15 (Alardus I, 449, Phrissemius, 397) un recueil de «débats» juridiques (*altercationes*) que Quintilien aurait publiés. Il est possible qu'il fasse allusion au recueil *Declamationes minores*, transmis sous le nom de Quintilien. Ils contiennent de courts résumés d'exercices oratoires du premier siècle ap. J.-C.. Quintilien traite de l'altercation dans *Institutio oratoria* 6, 4.

³ Il s'agit de *Laelius*, de *amicitia* de Cicéron et de l'*Ethica Nicomacheia*, livre VIII d'Aristote (1155 a1-1163 b28).

Haec idcirco dixi, quia de oratione et partibus eius dicturus sum nonnulla, quae solent etiam a rhetoribus explicari, ne quis, ea cum legat, egressum me terminos instituti mei credat. Cum enim sit, quod saepe iam diximus, dialectices munus accommodate ad fidem pro cuiusque rei natura disserere, fatendum utique erit, quoniam id oratione velut instrumento fit, quacunque id oratione fieri possit, eam dialectico inter artis suae instrumenta esse numerandam.

Neque tamen negaverim multum haec duo orationum genera distare, cum sint instantiora magisque urge(256)ant concisa et plurium utique fraudium sint capacia, earum maxime, quae adversario laqueis captiosarum interrogationum struuntur. Quo fit, ut persaepe oratores in perpetuis actionibus, si quando acrius premunt adversarium, imitentur altercantem interrogantque, ecquid habeat quod respondere velit, ecquid possit istis contradicere? Perpetua vero dictio tractu aequalitateque sua iudici est aptior, ut qui non adeo quae prorsus sunt vera, sed e duobus magis sequatur verisimiliora dicentem, quique potius ex toto orationis complexu omniumque eorum quae dicuntur comparatione accipere malit quid probet aut aversetur adversarius. Adversarius vero nihil volet¹ praetermisisse quod ipsum offendere posset, sed potius statim unumquidque apprehendere cupiet singulisque insistere, neque quicquam e manibus nisi vi dicentis abreptum dimittere. Est itaque, ut sic dicam, in perpetua oratione veritatis color plerunque speciosior, in altercatione disquisitio exactior. Qualescunque tamen sunt orationum istae differentiae, quia utraque docemus, utraque intra dialectici veniet tractatum.

2,16. Altera divisio orationis et quid sit expositio, quid argumentatio

(258) Alteram orationis divisionem ab orationis effectui diximus accipi. Is est docere, quoad eius fieri poterit. Qui docetur autem aut

¹ volet les manuscrits de Stuttgart et d'Uppsala; vellet Alardus I.

J'ai fait ces remarques parce que je vais dire sur le discours et ses parties certaines choses que les professeurs d'éloquence ont aussi l'habitude de traiter. Que l'on ne pense donc pas, lorsqu'on lit mes analyses, que je ne me tiens pas au plan prévu. Nous avons dit en effet à plusieurs reprises que c'était la tâche de la dialectique de faire un discours destiné à convaincre en accord avec la nature de chaque sujet. C'est pourquoi on doit certainement reconnaître, vu qu'il y a persuasion avec le discours comme instrument, que le dialecticien doit considérer chaque sorte de discours avec lequel il peut atteindre son but, comme l'instrument de son art.

Pourtant je ne disconvienrai pas qu'il existe une grande différence entre les deux catégories susdites de discours, car le discours discontinu est plus vif et plus agressif et, en tout cas, mieux approprié à l'utilisation de la majorité des ruses, surtout celles présentées à l'adversaire sous la forme de questions spécieuses. C'est la raison pour laquelle les orateurs, quand ils attaquent plutôt violemment un adversaire dans une plaidoirie, imitent très souvent le participant à une *disputatio* et demandent si l'adversaire peut avancer une réplique ou faire quelque objection. En revanche, le discours suivi est, en raison de son lent acheminement et de sa régularité, davantage axé sur la personne du juge. Car ce dernier n'ajoute pas tellement foi à ce qui est incontestablement vrai, mais à ce qui paraît le plus probable de ce qu'avancent deux orateurs. Un juge préfère aussi apprendre ce que l'adversaire accepte ou rejette en écoutant le discours tout entier et en comparant mutuellement tout ce qui est dit. L'adversaire de son côté ne voudra rien passer sous silence de ce qui peut nuire à l'autre partie; il préférera s'attaquer à tout directement, mettre l'accent sur chaque point en particulier et ne se laisser dessaisir de rien à moins que la force de l'orateur ne le lui arrache. De cette façon, si je puis m'exprimer ainsi, l'image de la vérité se révèle, en général, plus clairement dans le discours suivi, tandis que dans une discussion, c'est la recherche de la vérité qui ressort mieux. Mais quelles que soient les différences entre ces divers types de discours, puisque nous enseignons dans tous les deux, ils appartiennent tous les deux au terrain de la dialectique.

2,16. Le discours. 2. exposition-argumentation¹

Nous avons dit que l'autre division du discours se base sur l'effet visé par ce dernier. Cet effet est l'enseignement, dans la mesure où

¹ Alardus, I, 258-260; Phrissemius, 231-234.

paratus est credere, aut est orationis vi cogendus. Sic et oratio aut satis habet explicare rem de qua dicit, cuiusmodi sit, secura fidei opinionisque eius qui audit, aut talem esse pervincere etiam renitente auditore conatur. Illud expositione fit, istud argumentatione. Omnis igitur oratio et prorsus omne quicquid dicitur aut expositio erit aut argumentatio. Expositionem priore libro diximus esse orationem, quae solam dicentis mentem explicat, nullo quo fides audienti fiat adhibito, argumentationem vero orationem, qua quis rei de qua dicit fidem facere conatur.

Inter narrationem et expositionem, item argumentationem et confirmationem nulla sane est differentia, nisi quod narrationem et confirmationem duas orationis partes facimus, quibus certus est in causis locus, expositio autem et argumentatio generalia sunt nomina; et in prooemio saepe exponimus, saepe argumentamur, et in narratione interim argumentamur, et in confirmatione exponimus, et in peroratione itidem utrunque nonnunquam facimus. Itaque, ut quam minimum confunderemus nomina ista cum illis, placuit haec sic potissimum nominare, quanquam sit ea nonnunquam apud autores invenire confusa. Expositio ergo, quemadmodum dicimus, est quae rem recenset solum talem aliquam esse, velut credenti auditori, argumentatio, quae talem esse rem ratione pervincere nititur.

Ut sit expositio: «Urbs antiqua fuit, Tyrrii tenuere coloni, Carthago» quaeque sequuntur. Causas enim, propter quas oderat Aeneam Iuno, recenset poeta, easque si sic accepisset ut dubium

cela est réalisable. Celui que l'on instruit est prêt à accorder sans plus sa confiance ou doit y être contraint par la force du discours. C'est ainsi qu'un discours, ou bien se contentera d'une présentation spécifique du sujet, quel qu'il soit, sans se demander si l'auditeur y accorde confiance et quelle opinion il en a, ou bien il essaiera de persuader même lorsque l'auditeur regimbe. Dans le premier cas, on utilise une exposition, dans le second, une argumentation. De ce fait, tout discours et absolument tout ce qui est dit est ou bien une exposition, ou bien une argumentation. Dans le livre précédent, nous avons appelé exposition un discours qui explique seulement la pensée de celui qui parle, sans utiliser de moyens pour gagner la confiance de l'auditeur. En revanche, nous appelons argumentation un discours par lequel quelqu'un veut prouver la crédibilité de ce dont il parle.¹

Entre les concepts de «présentation des faits» et d'«exposition» d'une part et d'«argumentation» et de «confirmation» d'autre part, il n'y a pas vraiment de différence, sauf que l'on interprète «exposition des faits» et «confirmation» comme les deux parties constantes, avec une place fixe, dans un discours portant sur une question concrète tandis que «exposition» et «argumentation» sont des termes généraux. Dans l'introduction d'un discours, nous donnons souvent une exposition, mais souvent aussi une argumentation, quelquefois nous présentons dans l'exposition des faits une argumentation et dans la confirmation une exposition, et dans la conclusion du discours, nous les donnons parfois de nouveau toutes les deux. Pour créer le moins de confusion possible entre ces deux groupes de concepts, je les appelle de préférence comme susdit. Néanmoins, il arrive que, dans la littérature, ils soient utilisés l'un pour l'autre. Il est donc question d'une exposition, dans le sens que nous donnons à ce mot, quand on allègue simplement quelque chose en présence d'un auditeur qui, pour ainsi dire, croit d'avance ce qui est dit. Une argumentation, elle, vise à convaincre méthodiquement de l'exactitude de l'assertion.

On peut donner comme exemple d'exposition le passage suivant: «Il y eut jadis une cité antique, des hommes tyriens l'habitèrent, Carthage», etc. [Enéide 1, 12].² Le poète donne à cet endroit une énumération des raisons qui font que Junon hait Enée. S'il avait conçu ces raisons de telle sorte qu'il eût mis en doute la haine de Junon pour

¹ Chapitre 1,1 (*supra*, p. 70-71).

² Agricola commente ici la scène initiale de l'*Aeneis* de Virgile, 1, 12-32. La déesse Junon est mise en scène comme protectrice de la ville de Carthage. Elle s'oppose à la race romaine prédestinée à détruire la puissance de Carthage. Sa colère se tourne contre Enée, ancêtre des Romains, qui avec ses compagnons, se dirige, dans une navigation heureuse, vers l'Italie pour y fonder Rome.

faceret an odisset Aeneam Iuno harumque commemoratione (259) causarum vellet id docere, argumentatio esset. Nunc quia odium Iunonis velut certum indubitatumque sumitur, cui causae subduntur, non ut ostendatur odisse Aeneam Iuno, quippe pro certo id est, quemadmodum diximus, sed propter quas odium ipsum provenerit, expositio est. Quod si iam convertamus orationem dicamusque: «Non dubium est, quin oderit Aeneam Iuno, quoniam Carthaginem amabat, cui exitium ab Aeneae posteritate venturum erat, et quia contra Troianos steterat pro Argivis suis in bello», et reliqua quae poeta subdidit, argumentatio fiet.

Ut obiter admoneamus idem quandoque expositionem et argumentationem, mutata tantum orationis forma, fieri posse, cum possit id ipsum et causa rei esse et ratio. Rationem in praesentia dico, per quam res cognoscitur, causam, per quam est. Ergo si quis, cum videat deficere lunam disseratque id evenire, quoniam terra interposita sit inter solem et lunam excludatque radios solis, ne missi ad lunam illustrare possint eam fulgore suo, causam dicit expositioque erit. Si quis autem, cum videat lunam deficientem, probet terram interpositam esse inter solem et lunam, quoniam aliter deficere luna non possit, rationem tantum reddet. At si cras defectum ire lunam praedices idque ostendas, quia doceas terram inter solem et lunam interventuram, idem iam, hoc est, interventus terrae inter solem et lunam, causa erit defectus lunae, quia per eam eveniet, et ratio quoque fiet, quia per eam eventura esse cognoscetur.

Argumentatio autem est, quod paulo post subiecit poeta: «Mene incepto desistere victam, Nec posse Italia Teucrorum avertere regem?», et reliqua, noti enim sunt loci. Non dicit Iuno sibi ipsi tanquam

Enée et qu'il eût voulu le démontrer par une analyse des raisons mentionnées pour la jalousie de la déesse, nous aurions eu alors une argumentation. Or, on a une exposition, parce que la haine de Junon est conçue comme une donnée établie et indiscutable, dont les causes sont indiquées non pas pour prouver la haine de Junon à l'égard d'Enée - puisque, comme nous venons de le dire, celle-ci est sûre et certaine - mais pour expliquer d'où vient cette haine. Supposez maintenant que nous modifiions le discours et que nous avancions qu'il n'y a aucun doute que Junon haïsse Enée, parce qu'elle aimait Carthage, la ville dont la postérité d'Enée aller causer la perte, parce qu'elle avait choisi, dans la guerre, le parti des Grecs, ses amis, contre les Troyens et finalement pour toutes les autres raisons nommées encore par le poète. Dans ce cas, nous aurions une argumentation.

Remarquons, entre parenthèses, qu'une exposition et une argumentation peuvent, parfois, avoir le même contenu, avec seulement une différence dans la formulation du discours, car une donnée déterminée peut être aussi bien la cause que l'explication d'un fait. Par explication, je veux dire ce par quoi un fait devient manifeste, par cause, ce par quoi il existe. Supposons par exemple que quelqu'un, à la vue d'une éclipse de lune, expose que celle-ci a lieu parce que la terre se trouve entre le soleil et la lune et qu'elle intercepte les rayons du soleil, de sorte qu'ils ne peuvent plus illuminer la lune et l'éclairer de leur rayonnement. Il dit ce qui est la cause et pourtant on a affaire à une exposition. Prenez maintenant quelqu'un qui, à la vue d'une éclipse de lune, rend plausible le fait que la terre se trouve entre le soleil et la lune, parce qu'autrement il ne pourrait pas y avoir d'éclipse de lune: cette personne donne seulement une explication. Et lorsqu'on prédit que la lune va s'éclipser demain et que l'on démontre ce fait en expliquant que la terre va se trouver entre le soleil et la lune, alors ce seul fait, à savoir que la terre se trouvera entre le soleil et la lune, constituera aussi bien la cause de l'éclipse de lune (parce qu'elle a lieu par suite de cette cause) que son explication (car grâce à cette explication, on comprendra qu'elle aura lieu).

Ce que le poète a ajouté ensuite est une argumentation: «vais-je m'avouer vaincue? Mes projets sont-ils déjoués? Ne puis-je de l'Italie détourner le roi des Troyens? [1, 37-8], et les vers qui suivent car c'est un passage connu.¹ Ici Junon ne se dit pas, tout en se fiant, pour ainsi dire, à

¹ Dans ce passage (I, 34-49), Junon exprime en un bref monologue sa colère à propos du voyage heureux d'Enée et confirme son intention d'empêcher la fondation de Rome. Ensuite, elle va trouver Eole, le roi des vents et le persuade de dérouter Enée par une tempête.

credenti nolle se desistere proposito, sed addita ratione docet ipsa se, quare indignum sit ut desistat, hortaturque ut in sententia permaneat.

Huius autem admonendum videtur nonnunquam in expositionem venire argumentationem et saepius in argumentationem expositionem venire. Eaque si per se accipiantur, quicque poterit vocari idipsum quod est. Argumentatio erit itaque: «Assensere omnes et quae sibi quisque timebat, Unius in miseri exitium conversa tulere». Quo magis enim potuisset probare omnes assensisse, quam quod gaudebant securitate sua? Ita apud Ciceronem pro Milone: «Servos ex Appennino deduxerat, quos videbatis, res enim erat minime obscura». Et (260) paulo post iterum: «Quam vocem eius ad hunc M. Catonem statim Favonius detulit». Et iterum: «Ut ante suum fundum, quod re intellectum est, Miloni insidias collocaret.» Quae omnes argumentationes sunt, breves quidem, sed argumentationes tamen. Contra inter argumentandum expositio est ut, pro lege Manilia, rerum a Lucullo contra Mithridatem gestarum, item pro Murena, explicatio

elle-même, qu'elle ne veut pas renoncer à son plan. Au contraire, elle se prouve à elle-même, en ajoutant une explication, pourquoi il est indigne d'y renoncer et elle s'encourage à persister dans son point de vue.

Il faut faire observer au lecteur, semble-t-il, qu'il se présente parfois une argumentation au sein d'une exposition et que plus souvent encore on trouve une exposition dans une argumentation. Si l'on considère ces deux catégories en elles-mêmes, elles peuvent être nommées chacune d'après leur propre nature. On parlera donc d'une argumentation dans le cas suivant: «Tous approuvèrent et firent assumer à un seul la ruine que chacun avait redoutée pour lui-même» [Enéide, 2, 130-1].¹ Comment le poète aurait-il mieux pu prouver que tous étaient d'accord sinon en signalant le fait que chacun se réjouissait d'être en sécurité? Et ce qui suit se trouve chez Cicéron, dans le discours pour Milon: «Il avait fait descendre des monts Apennins ses esclaves que vous avez vus. C'est que la chose n'était nullement un secret.» [par. 26] Et un peu plus loin: «Ces paroles, Favonius les rapporta sur-le-champ à Caton ici présent» [par. 26], et «pour tendre une embuscade à Milon devant sa propre propriété, ce que les faits ont montré.» [par. 27].² Ce sont toutes des argumentations même si elles sont brèves. En revanche, on trouve aussi une exposition dans une argumentation, par exemple dans le discours pour la Loi de Manilius, l'exposition sur les faits et gestes de Lucullus contre Mithridate³ ou, dans le discours pour Murena, l'exposition sur

¹ Agricola cite un extrait d'un passage qu'il va analyser en détail dans le chapitre suivant, à savoir l'épisode de l'espion grec Sinon, qui joua un rôle important lors de la conquête de Troie. Voir *infra*, p. 146-151.

² Dans le *Pro Milone* (52 av. J.-C.), Cicéron défend le politicien T. Annius Milo, qui, dans le turbulent crépuscule de la République, avait été impliqué dans la mort de son rival politique P. Clodius Pulcher, lors d'une rencontre fortuite hors de la ville. Les phrases citées par Agricola proviennent de l'exposition des faits (par. 23-29), dans laquelle Cicéron fait de la contre-publicité à Clodius. Pour défendre Milon, il suggère, avec trois arguments, que Clodius avait fomenté un complot pour tuer Milon: Clodius rassemblait une milice d'esclaves autour de lui et avait fait descendre ces derniers des Apennins à Rome; il avait à plusieurs reprises tenu au sénat et à l'assemblée du peuple les propos communiqués par Favonius à Caton, à savoir qu'on ne pouvait pas dépouiller Milon du consulat mais bien de la vie; Il avait tendu une embuscade à Milon devant sa propriété hors de Rome, lorsqu'il avait appris que ce dernier irait en province à une date déterminée.

³ Dans le discours politique *De imperio Cn. Pompei* (appelé aussi *De lege Manilia*; 66 av. J.-C.), Cicéron défend la proposition du tribun du peuple Manilius d'ôter, dans la guerre contre Mithridate (73-63 av. J.-C.), le commandement en chef au général Lucullus pour le confier à Pompée. Il y avait une opposition à cette proposition parce qu'il aurait fallu donner en même temps à Pompée certains pouvoirs administratifs dans les domaines concernés en Orient, qui, combinés avec les fonctions qu'il avait déjà, étaient considérés comme une menace pour le régime républicain. Dans son discours, Cicéron signale, entre autres, le péril qu'offrait cette guerre, et il intègre un court éloge de Lucullus pour ses opérations militaires contre Mithridate (par. 20-21).

institutorum philosophiae Stoicae, quam Cato sectabatur, et pro eodem, verba minaeque L. Catilinae et in domestica contione et in senatu iactata. Laudationes saepe vituperationesque totae propemodum expositione constant, quae causa fuit nonnullis, ut crederent in eis controversiam non esse.

Verum quia et inter exponendum argumentatio et inter argumentandum expositio, utraque fit alterius rei accessio, transeunt in nomen quoque illius, cuius substantiae iunguntur. Quanquam enim partem quampiam expositionis interiecto nodulo aliquo argumentationis firmemus, non tamen tunc circa id summa consistit instituti nostri, et expositiones quae inter argumentandum fiunt, quanquam sint utique per se acceptae expositiones, tamen, quia argumentationum pars sunt et illis confirmandis destinantur, argumentationes vocantur. Nomina enim data rebus esse voluit Anaxagoras non ab eo quod solum, sed quod maxime essent.

2,17. Quam multiplex sit parandae fidei ratio

(261) Sed nos singulatim de utraque primumque de argumentatione dicamus, quoniam sunt in ea robur nervique disserentis. Expositio enim invenit, ut ita dicam, fidem, argumentatio

la philosophie stoïcienne dont Caton était l'adepte.¹ Dans le même discours, on peut citer en exemple le passage avec les propos menaçants que Catilina avait exprimés dans un discours prononcé lors d'une réunion chez lui et au sénat.² De plus, les discours qui comprennent des louanges ou des blâmes consistent presque entièrement en une exposition, ce qui a fait penser à certains qu'il n'y avait pas de conflit à la base de ces discours.³

Mais étant donné que lorsque on donne une argumentation au milieu d'une exposition et une exposition au milieu d'une argumentation, on ajoute l'une des formes du discours à l'autre, l'une, outre la structure de l'autre, prend aussi son nom. Car, bien qu'une partie spécifique d'une exposition puisse trouver un appui dans une petite argumentation comprimée, cette dernière n'est pas, cependant, l'élément principal de notre effort. Et les expositions situées au milieu d'une argumentation, encore qu'elles soient, considérées en elles-mêmes, toujours des expositions, n'en sont pas moins nommées argumentations, parce qu'elles sont une partie de ces dernières et destinées à les appuyer. Anaxagore propose en effet qu'on ne donne pas un nom aux choses en vertu de ce qu'elles sont exclusivement mais en vertu de ce qu'elles sont principalement.⁴

2,17. Deux façons selon lesquelles une argumentation peut être convaincante⁵

Nous allons traiter les deux sortes de discours séparément. Nous commençons par l'argumentation, car c'est là que se trouvent la force et le centre nerveux de celui qui raisonne. C'est que l'exposition trouve, pour ainsi dire, la conviction, tandis que l'argumentation doit créer elle-même cette dernière. Si l'exposition connaît des règles qui relèvent du terrain du dialecticien - et elle en connaît à tous égards - ces dernières découlent de la théorie de l'argumentation. Puisque l'on

¹ Dans le *Pro Murena* (62 av. J.-C.), Cicéron défend L. Licinius Murena qui, en qualité de candidat choisi pour le consulat de 62 était jugé pour fraude électorale sur accusation de son rival Sulpicius et de M. Porcius Cato. Agricola renvoie au par. 61, un passage qui fait partie de l'analyse du rôle de Caton dans le procès.

² Cicéron mentionne en détail dans les par. 49-53 (un passage qui constitue une partie de son analyse de la campagne de Sulpicius) les événements autour de la tentative de coup d'Etat de Catilina qui eut lieu à cette période, et il suggère que Sulpicius avait pris le parti de Catilina.

³ Agricola pense à l'éloquence cérémonielle. L'éloquence juridique et l'éloquence politique constituent les autres catégories.

⁴ Anaxagore (cinquième siècle av. J.-C.) est l'un des philosophes présocratiques de la nature.

⁵ Alardus I, 261-264; Phrissemius, 236-239.

facit eam. Si quid autem habet expositio - sicut habet utique - artis, quod dialectico praecipiendum sit, id fere ex argumentandi ratione descendit. Cum petatur autem fides argumentatione, dicendum videtur in primis, fidem orationi dupliciter contingere, rebus scilicet et oratione.

Rebus contingit fides, quam is qui audit velut tacita apud animum suum argumentatione colligit, et ex persona eius qui dicit, quia vel is putatur cui tuto possit credi, vel affectus aliquis, ut benevolentia, ut ira, ut misericordia, propensioem facit animum audientis ad credendum, et ex reliquis, ut sunt tempus, locus, res et ipsius etiam qui audit persaepe cupiditas vel aequitas utcunque animi, cuius parvi refert sive ita esse, sive aliter credat, et ipse dicendi modus; unde et persaepe dubitatio dicentis nostram opinionem confirmat, non quia id verba efficiant, sed quia credendum videtur maxime ei, qui nihil improbius affirmet. Contraque argumentosius et sollicito dicenti minus (262) habetur interim fidei; putamus enim non fuisse de fide nostra dubitaturum, nisi fidem sibi ipse non haberet, et quia sciret non dicere se vera, in eam persuasionem venire, ut ne verisimilia quidem nobis putaret visum iri; unde ductum etiam in proverbium est neminem satis credibiliter aliis mentiturum, nisi qui fuerit antea sibi mentitus.

Sinon ille Vergilianus nihil habet in verbis suis, quo fidem faciat eis, quae de casu suo deque fabricatione equi confingit. Unde ergo fides illi venit? Primum credebatur avectos hostes, unde dimoto metu libertas iam Troianis negligentius omnia et securius audiendi minusque suspecta verba Sinonis accipiendi, ut quae nihil possent nocere; deinde Sinonem relictum hostibus non videri nisi offensum suis et inimicum esse posse, ad haecpraesens pro viro favor et

cherche à atteindre la conviction au moyen d'une argumentation, il faut, en premier lieu, constater que la persuasion peut échoir en partage à un discours de deux façons, premièrement par les faits, deuxièmement par le discours lui-même.

La persuasion par les faits se produit lorsque celui qui écoute est gagné pour l'affaire pour ainsi dire par une argumentation silencieuse en son for intérieur. Elle peut se réaliser en premier lieu par l'intervention de la personne de celui qui parle. Ce dernier, en effet, peut, tout simplement donner l'impression d'être digne de confiance ou bien une émotion spécifique, telle que la bienveillance, la colère ou la miséricorde peut prédisposer l'esprit de l'auditeur à être persuadé. En second lieu, cette forme de persuasion peut se produire en raison des autres circonstances, telles que le moment, le lieu, l'affaire qui est en cause, mais souvent aussi en raison du désir de l'auditeur ou de son indifférence (lorsqu'il lui importe peu de penser que les choses sont comme ceci ou comme cela), et finalement la façon même d'argumenter. En ce qui concerne ce dernier point, il arrive souvent qu'une hésitation chez celui qui parle a l'effet d'une confirmation de notre propre point de vue: ce ne sont pas les mots qui produisent cet effet, mais c'est qu'on estime devoir ajouter foi aux paroles de celui qui n'affirme rien avec trop d'insistance. En revanche, on accorde parfois moins créance à celles de quelqu'un qui raisonne avec trop de preuves et une exactitude tatillonne. Car nous pensons qu'il n'aurait pas douté de notre confiance en lui à moins qu'il n'ait pas lui-même cette confiance, et que, sachant qu'il n'allait pas dire la vérité, il s'est convaincu que son histoire ne nous paraîtrait pas non plus vraisemblable. On a noté aussi ce point dans un proverbe: «Personne ne peut mentir de manière crédible à autrui, s'il ne s'est pas menti d'abord à lui-même.»

Dans l'histoire bien connue de Virgile, Sinon, dans tout ce qu'il raconte, ne dispose de rien qui lui permette de rendre crédibles ses élucubrations sur ses aventures et la construction du cheval.¹ Comment se fait-il qu'on le crut pourtant? D'abord les Troyens pensaient que l'ennemi s'était replié. De ce fait, ils n'avaient plus peur et pouvaient écouter avec plus d'insouciance et de légèreté. C'est ainsi qu'ils pouvaient considérer les propos de Sinon comme au-dessus de tout soupçon, comme s'ils ne pouvaient en aucune manière leur faire

¹ *Aeneis*, 2, 57-194. Après que les Grecs eurent construit un cheval de bois et se furent retirés sur une île au large de la côte troyenne, Sinon resta en arrière pour être fait prisonnier par les Troyens. Grâce à un récit artificieux, il les convainquit de placer le cheval, dans lequel s'étaient cachés un certain nombre de soldats grecs, dans l'enceinte des murs de la ville, qui put ainsi être prise pendant la nuit.

misericordia ex periculis, Palamedes Troianis Ulyssis aemulatione et vetandis bellis acceptior, Ulysses contra Troanis astu dolisque invisus, Troiani cupientes vera esse quae dicebantur et paratiores ad credendum, quia nullum videbant esse praemium mendacio, praeterea palladium a Graecis e Troia furto ablatum, equus animal aptum bellis et deae praesidi bellorum sacrum, post Laocoon a draconibus peremptus, qui equum violaverat. Quia narrantur omnia consentanea istis, quanquam nihil sit in oratione, quo vera quae dicuntur probentur, ipse tamen auditor collectione collationeque rerum et earum inter se ordine et congruentia sic esse sibi persuadet.

Ergo creduntur alia, quia vera esse certum est, quale est, quod primum narratur de Palamede: «Quem falsa sub proditione Pelasgi Insontem infando indicio, quia bella vetabat, Demisere neci.» Et iterum: «Omnis spes Danaum et coepti fiducia belli Palladis auxiliis semper stetit». Alia creduntur, quia sunt per se probabilia, ut: «Saepe fugam Danai Troia cupiere relictā Moliri et longo fessi discedere bello», et: «Eripui (fateor) leto me et vincula rupi», et: «Assensere omnes, et quae sibi quisque timebat, Unius in miseri exitium conversa tulere». Alia creduntur, quia aliis veris similia sunt, ut: «Sanguine quaerendi reditus»; creditur enim, quia simile illius est: «Sanguine placastis ventos et virgine caesa», quod certum est. Sic etiam:

du tort. Ensuite ils estimaient que Sinon, qui avait été abandonné à la merci de l'ennemi, ne pouvait qu'éprouver de la rancœur à l'égard de ses compatriotes et devait donc leur être hostile. Ajoutez-y l'affection que l'on ressentait à ce moment-là pour cet homme et la pitié inspirée par les dangers qu'il avait courus. Par ailleurs, Palamède était assez aimé des Troyens à cause de sa rivalité avec Ulysse et de ses tentatives pour prévenir la guerre. Ulysse, au contraire, était haï d'eux à cause de ses ruses et tromperies.¹ Les Troyens désiraient de plus que ce qui était dit fut vrai et ils étaient facilement enclins à la crédulité parce qu'ils voyaient que Sinon n'avait pas d'avantage à tirer d'un mensonge. Ajoutez-y le fait que la statue de Pallas avait été volée et transportée hors de Troie par les Grecs et la considération que le cheval était un animal apte à la guerre et consacré à la déesse des combats;² enfin, le fait que Laocoön, qui avait déshonoré le cheval, avait été dévoré par les serpents.³ Il n'y a rien dans le récit qui prouve la vérité des choses dites. Mais parce que tout est raconté en accord avec les circonstances citées, le lecteur se convainc pourtant que tout est vrai en raison de la cohérence du tout et de la concordance mutuelle des parties du récit.

C'est ainsi qu'on attache foi à certaines choses parce qu'il est sûr qu'elles sont vraies, comme ce qui est raconté au début sur Palamède: «Parce qu'il déconseilla la guerre contre Troie, les Grecs l'accusèrent fausement de trahison et l'exécutèrent par une sentence scandaleuse» [83-4], et: «L'espoir des Grecs et leur confiance en la guerre a toujours reposé sur l'appui de Pallas» [162-3]. D'autres choses sont crues parce qu'elles sont crédibles en soi, comme: «Souvent déjà les Grecs ont eu le désir de quitter Troie et de fuir la guerre longue et fatigante» [108-9] et «Je me suis arraché, je l'avoue, au trépas et j'ai rompu mes chaînes» [134] et «Tous approuvèrent et firent assumer à un seul la ruine que chacun avait redoutée pour lui-même» [130-1]. On attache encore foi à d'autres choses parce qu'elles ressemblent à d'autres choses qui sont vraies. Par exemple: «obtenir le retour par le sang» [118] est cru parce que cela ressemble à: «c'est par le sang que vous apaisâtes les vents et par la mort d'une jeune fille [Iphigénie]» [116],

¹ Sinon se présente comme l'écuyer de Palamède, l'un des héros grecs, et comme la victime des machinations d'Ulysse.

² Sinon fait croire aux Troyens que les Grecs avaient construit un cheval de bois en sacrifice expiatoire pour avoir profané la statue de Pallas Athéné (163-184). Il conclut son récit en faisant remarquer que Calchas, le devin grec, avait prédit que les Troyens se vengeraient un jour des Grecs s'ils réussissaient à faire entrer l'objet expiatoire dans l'enceinte des murs de leur ville (185-194).

³ Laocoön avait lancé son javelot vers le cheval de bois et averti les Troyens de ne pas l'amener en ville (40-56). Après le récit de Sinon, il est dévoré avec ses deux jeunes fils par deux serpents, pendant qu'il sacrifiait aux dieux (199-233).

«Hinc semper Ulysses Criminibus terrere novis, hinc spargere voces In vulgum ambiguas». Certum erat antea talia solitum illum facere. Quaedam velut in nu(263)merum creduntur, quia non est, cur falsa ea putemus, ut: «Illi me comitem et consanguinitate propinquum Pauper in arma pater primis huc misit ab annis», et: «Bis quinos silet ille dies, tectusque recusat Prodere voce sua quemquam aut opponere morti», et: «Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva Delitui». Non enim est, cur ista vel sic vel potius non sic facta credamus.

Quaedam etiam fidem habent, quia inter duo prorsus vera velut via vel transitus quidam statuuntur, occupantque ea mentem, quia ad alia non respicimus, ut haec vera credamus. Ut Palamedem fraudibus Ulyssis occisum esse pro confesso est et Sinonem relictum a Graecis in patriam profectis res ipsa indicat; connectit haec duo capita Sinon, hinc sumpto fundamento fraudis, quod consanguineus esset Palamedis. Quod, cum videatur nihil summae rerum allaturum et velut extra rem et nihil ad rem pertinens, pro vero accipitur originemque fidei praebebat omnibus illis, quae postea dicuntur. Ut interim admoneamus nulla parte illum qui contra nos disserit acrius inspicendum, quam ubi minimum urgere nos vel etiam ridiculus nobis firmare partes nostras videbitur. Ea nanque quae palam nos premunt, velut aperta vis, vi repelluntur ipsaque vel indormientes nos impetu suo excitant; quae vero tanquam stolidae et nonnunquam etiam ut profutura proferuntur, quo tectius plerumque, eo gravius difficiliusque vitatu periculum ferunt. Postremo creditur dicenti ipsi, quia vel gravis vir vel benevolus putatur. Ad id figurandum pertinet quod dicit: «Fas odisse viros», et: «Quod dii prius omen in ipsum Convertant». Quanquam sint autem haec omnia in ipsa oratione, non tamen altera adhibetur alteri tanquam

un fait qui est sûr et certain. Nous avons aussi ce qui suit: «Ulysse ne cesse de m'effrayer par de nouvelles accusations, dès lors il répand dans le peuple des propos ambigus» [97-9]. Il était certain qu'Ulysse avait jadis l'habitude de faire ce genre de choses. D'autres choses encore sont crues pour faire nombre, pourrait-on dire, parce qu'il n'y a pas de raison de penser qu'elles ne sont pas vraies. Par exemple: «Je lui [Palamède] étais apparenté et mon père - qui lui-même n'était pas riche - m'avait donné à lui comme jeune écuyer» [86-7] et «Dix jours durant, Calchas se tut et refusa de trahir quelqu'un par ses paroles et de le destiner ainsi à la mort» [126-7], de même que: «Dans les roseaux d'une mare boueuse, je me tins caché pendant la nuit» [135-6]. Car il n'y a pas de raison de penser que ces choses se soient passées ainsi ou bien autrement.

Certaines données sont crédibles parce qu'elles sont utilisées comme lien ou transition entre deux choses qui sont incontestables. Ces faits véritables exigent toute l'attention pour eux-mêmes car nous ne nous attardons pas à ces autres données de sorte qu'elles aussi paraissent crédibles. Prenez par exemple le fait sûr et certain que Palamède a été tué par les tromperies d'Ulysse et que Sinon a été abandonné par les Grecs lors de leur retour chez eux. Sinon combine ces deux faits et il leur emprunte le fondement de son affirmation mensongère à savoir qu'il est un parent de Palamède. Comme cela n'ajoute rien, semble-t-il, à l'essence du récit, que c'est pour ainsi dire en dehors du sujet et n'a rien à y faire, on l'accepte comme la vérité et cela fournit la source de la crédibilité de tout ce qui est dit par la suite. Remarquons entre-temps que jamais nous ne devons surveiller notre adversaire avec plus d'attention que lorsqu'il semble le moins faire pression sur nous et qu'il paraît même souscrire à nos thèses, ce qui le rend ridicule à nos yeux. Car ce qui se présente à nous sous la forme d'une attaque ouverte, peut, étant donné que c'est une violence visible, être repoussé par une violence inverse et nous rend attentifs justement par sa violence même si nous étions négligents. Mais ce qui est avancé en matière de choses stupides et parfois même de choses qui semblent agir à notre avantage entraîne un danger qui est d'autant plus difficile à éviter qu'il se présente généralement sous une forme plus voilée. Enfin, le lecteur accorde sa confiance à celui qui parle, Sinon lui-même, parce qu'il est considéré comme un homme sérieux ou obligeant. La remarque suivante sert à exprimer ce point: «Il m'est permis de les [les Grecs] haïr» [158], et «Puisse-t-elle [la ruine] se tourner contre Calchas lui-même» [190-1]. Bien que toutes ces parties se présentent dans le récit lui-même, on ne peut pas dire qu'une partie

fidem factura, sed singulae per se positae reputatione audientis et apud animum suum comparantis eas parant fidem. Pleraque vero se ipsis, sola rerum aestimatione, quia apte accommodateque omnia naturae suae dicuntur, idcirco videntur credibilia; hocque fidei genus quum omni orationi nonnunquam, tum est expositioni maxime necessarium, cum non habeat ea fidem nisi ex rebus.

Fides autem, quae fit oratione, est, quae conficitur argumentando, cum rem dubiam probabili colligimus argumento. Id vero quo simul complectimur rem quam probare volumus et illud inventum quo probare conamur, eam argumentationem esse dici(264)mus. Sane quo pacto argumentum rei probandae argumentando adhibeatur in commune prioris libri initio quam potuimus apertissime conati sumus explicare, in hoc loco, quae argumentationis, hoc est, orationis sunt propria, dicentur.

2,18. Quot argumentandi species sint et quae singularum specierum partes

(265) Fides omnis quae fit argumentando aut a sensibus primum coepit desiitque in mentem, in qua necesse est fi(266)dem omnem consistere, aut ipsa per se mens alterum ex altero, res perceptas conferendo, collegit.

Prius est ut, quia vidimus lunam iam plenilunio deficere et iterum, tertio quartoque itidem fieri, dicimus: «Luna tunc et tunc et alio item alioque tempore plenilunio defecit, nec unquam aliter est visum», colligimus: «Ergo luna nunquam nisi plenilunio deficit». Priora enim illa sensu percepta sunt singulatim, posterius autem quod est «lunam nunquam nisi plenilunio deficere» mente sola percipitur.

soit associée à une autre comme pour lui conférer la plausibilité. Au contraire, toutes ces choses sont indépendantes l'une de l'autre et elles convainquent le lecteur parce qu'il y réfléchit et qu'il les compare en pensée. Mais la plupart des données paraissent, considérées séparément, crédibles en elles-mêmes, parce que tout est raconté en accord et en harmonie avec sa propre nature. Bien que cette sorte de crédibilité puisse parfois se présenter dans toute forme de discours, elle est surtout nécessaire pour l'exposition, le discours où l'on peut tirer la crédibilité uniquement des faits.

On peut parler de persuasion au moyen d'un discours si la conviction s'effectue au moyen de l'argumentation, lorsque nous rendons une question douteuse probable grâce à un argument plausible. Nous appelons argumentation aussi bien la forme sous laquelle nous présentons la chose que nous voulons prouver que la trouvaille par laquelle nous essayons de prouver. Nous avons essayé, au début du premier livre, d'exposer en termes généraux et aussi clairement que possible comment on utilise un argument pour prouver une question tout en argumentant.¹ Nous allons maintenant analyser les caractéristiques de l'argumentation, conçue comme forme de discours.

2,18. *L'argumentation: syllogisme, énumération, enthymème, exemple²*

Toute persuasion réalisée en argumentant, commence ou bien par les sens pour trouver son aboutissement dans l'intelligence où siège nécessairement la conviction, ou bien dans l'intelligence même, qui compare les faits qu'on a constatés et élabore ainsi progressivement la conviction.

Ce qui suit est un exemple du premier cas. Parce que nous voyons que la lune rapetisse au moment de la pleine lune, et que nous la voyons se produire deux, trois ou quatre fois, nous disons: la lune, à ces moments-là, mais aussi à d'autres dates, a rapetissé au moment de la pleine lune et on n'a jamais établi qu'il en ait été autrement. Nous en déduisons que la lune ne décroît jamais sinon lors de la pleine lune. Dans cet exemple, on observe, en première instance, chacun des cas séparément avec les sens. Ce qui suit, à savoir la constatation que la lune ne décroît jamais sinon lors de la pleine lune, est une observation purement intellectuelle. On a un exemple du second cas

¹ Chapitre 1,2 (*supra*, p. 74-83).

² Alardus I, 265-268; Phrissemius, 243-247.

Secundum, cum mens alterum colligit ex altero, ut cum dicimus: «Luna nunquam deficit nisi plenilunio, ergo necesse est id fieri interventu terrae lunam obumbrantis». Horum enim utrunque nisi mente percipi nequit.

Pro hac diversitate duae natae sunt perfectae formae argumentandi, quarum alteram inductionem, alteram vulgo vocant Graeco nomine συλλογισμόν, Cicero apte, ut omnia, et prope ad verbum ratiocinationem dixit. Mihi rectissime videtur inductio dici enumeratio, quemadmodum Cicero dixit argumentationem quandam esse ex partium omnium enumeratione. Inductionis vero nomen magis convenit imperfectae enumerationi, cum duobus tribusve propositis inducitur auditor, ut in omnibus ita credat esse.

Est autem inductio vel, ut nos dicimus, enumeratio argumentatio, qua ex pluribus vel partibus vel speciebus unum, vel totum vel genus, universaliter colligitur. Genus in praesentia voco quod aliqua ratione in plura dividitur, species in quas id dividitur. Ex partibus hoc modo: «Paries est meus, fundamentum meum, tectum meum, reliquaeque partes meae sunt, ergo domus mea est»; et hoc item: «Plebs Romana optime de Milone sentit et equester ordo et senatus, totus ergo populus Romanus optime sentit de Milone». Ex speciebus hoc modo: «Pompeius habet virtutem, habet peritiam rei militaris, auctoritatem, felicitatem, habet ergo cuncta Pompeius in summo duce spectanda».

Ratiocinatio, si Latino malumus uti nomine, est, ut inquit Aristoteles, oratio, in qua positus quibusdam necesse est aliud praeter

(l'intelligence déduit alors un fait d'un autre) lorsque nous disons: la lune ne décroît jamais sinon lors de la pleine lune, par conséquent ceci doit se produire par l'intermédiaire de la terre qui jette une ombre sur la lune. C'est que ces deux faits ne peuvent être perçus que par l'intelligence.

En accord avec cette distinction, il existe deux formes d'argumentation parfaite: l'une est nommée induction et l'autre est communément appelée, par un mot grec, syllogisme. Cicéron a traduit ce dernier mot, d'une manière frappante comme toujours, et presque littéralement par *ratiocinatio*.¹ Il me semble que la meilleure dénomination pour induction peut être le terme «énumération», en accord avec la remarque de Cicéron disant qu'il existe une type d'argumentation qui repose sur l'énumération de toutes les parties.² Le terme d'induction convient mieux à une énumération incomplète, lorsque l'auditeur, en se basant sur deux ou trois cas, est induit à croire qu'il en est ainsi dans tous les cas.

L'induction ou, pour utiliser le terme qui a ma préférence, l'énumération, est donc une argumentation dans laquelle on tire une conclusion relative à un tout unique ou à un genre sur la base de plusieurs parties ou sortes. Par genre, j'entends ici ce qui peut être divisé, d'une manière spécifique, en plusieurs parts, par sorte les parts dans lesquelles est divisé le genre. Une induction basée sur les parties se formule ainsi: le mur est à moi, les fondations sont à moi, le toit est à moi, les autres parties sont à moi, donc toute la maison est à moi. Autre exemple: Milon jouit d'une excellente réputation auprès de la plèbe romaine, de la chevalerie et du sénat; par conséquent, Milon jouit d'une excellente réputation auprès de tout le peuple romain. Voici une induction basée sur les sortes: Pompée a du courage, il a l'expérience des questions militaires, il a de l'autorité et la chance est toujours de son côté; Pompée a donc tout ce que l'on recherche dans un grand stratège.

La *ratiocinatio* [syllogisme], si nous choisissons d'utiliser le terme traduit, est, ainsi que l'explique Aristote, un raisonnement dans lequel on énonce quelques principes, à la suite de quoi il est nécessaire qu'il en découle quelque chose de plus.³ Autrement dit, c'est une

¹ *De inventione*, 1, 57.

² *enumeratio*. Agricola réfère au *De inventione*, 1, 45, où est décrit un type d'argumentation basée sur l'élimination de diverses hypothèses. Voici d'autres significations de la notion d'*enumeratio* dans un contexte rhétorique: division d'un sujet en parties (par ex. pseudo-Cicéron, *Ad Herennium*, 1, 17) et récapitulation, aperçu des points essentiels du discours (par ex., *ibid.*, 2, 47).

³ *Analytica Priora*, 1, 1 (24b 18-20).

ea, quae posita sunt, evenire. Vel est argumentatio, in qua positarum duarum propositionum duo termini sic iunguntur in tertio aliquo, ut necesse sit eos eodem modo inter se coniungi, ut: «Omnis insidiator iure occiditur, Clodius est insidiator, ergo Clodius iure occiditur». (267) Hic in his duabus propositionibus «iure occidi» et «Clodius» iunguntur affirmative in eo, quod est «insidiatorem esse», iungunturque inter se etiam affirmative. Sic etiam negative: «Nullum, qui fatetur a se hominem occisum, fas est vivere, Milo hoc fatetur, ergo Miloni fas non est vivere». Hic «Milo» et «fas esse vivere» disiunguntur negatione in eo, quod est «fateri hominem a se occisum», disiunguntur ergo itidem inter se.

Sed quae sit lex ratiocinationum quotque sint earum figurae exacte prosequi ad iudicandi pertinet rationem. In praesentia, quoniam necesse est usu venire nomina ista, ne sint ignorata, obiter, quantum praesentis rei sufficit instituto, dicantur. Id ergo quod efficitur argumentatione alii conclusionem, alii intentionem vocant, quoniam sit id quod intendimus argumentando conficere. Ea vero, per quae conficimus conclusionem, propositiones dicuntur. Et in inductione quidem nullum inter se discrimen habent propositiones nec numerum praefinitum. Pro multitudine enim partium aut specierum crescat is necesse est et quaelibet ex aequo adhibetur conclusioni conficiendae. In ratiocinatione autem duae tantum sunt propositiones, quarum altera plus virium habet ad conficiendum, quia conclusionem fere intra se complectitur, et idcirco ea vel maior propositio vel expositio vocatur. Altera minus habet virium, quam vocant minorem propositionem vel assumptionem. Et omnis quidem propositio duobus continetur vel extremis vel terminis, quorum hic subiectum dicitur, de quo dicitur aliquid, hic vero praedicatum, quod dicitur de aliquo. Necesse est igitur in duabus propositionibus ratiocinationis quatuor esse terminos, interque hos quatuor, quia unus bis semper accipitur, usu quidem et

argumentation dans laquelle de deux propositions énoncées, il y a deux termes unis ensemble en un troisième de telle sorte qu'elles peuvent être nécessairement unies entre elles de la même façon. Par exemple: tout assaillant est, à bon droit, mis à mort, Clodius est un assaillant, par conséquent Clodius est, à bon droit, mis à mort. Dans ces deux propositions, les termes «mis à mort à bon droit» et «Clodius» sont unis dans un sens affirmatif par «être assaillant» et par conséquent, ils sont aussi unis dans un sens affirmatif. C'est aussi possible dans un sens négatif: il n'y a personne avouant avoir tué un homme qui ait le droit de continuer à vivre; Milon l'avoue; par conséquent, Milon n'a pas le droit de continuer à vivre. Ici les termes «Milon» et «avoir le droit de continuer à vivre» sont séparés par la négation incluse dans «avouer avoir tué un homme» et ils s'excluent donc aussi mutuellement.

Or il relève de la méthode du jugement d'examiner précisément les règles gouvernant le syllogisme et de voir combien il en existe de formes. Parce qu'il sera nécessaire ici d'utiliser les termes afférents, nous allons les citer en passant et brièvement, de sorte qu'ils ne soient pas complètement inconnus. Eh bien, certains appellent ce qui est le résultat d'une argumentation conclusion, d'autres intention, parce que c'est ce que nous avons l'intention de réaliser à l'aide de l'argumentation. Les éléments avec lesquels nous réalisons la conclusion s'appellent propositions.¹ Dans l'induction, il n'y a aucune différence interne entre les propositions et leur nombre n'est pas fixé à l'avance. Ce nombre doit s'accroître à proportion du nombre des parties ou sortes en cause, et chaque proposition est utilisée sur un pied d'égalité avec l'autre pour former la conclusion. Dans le syllogisme, il n'y a, toutefois, que deux propositions. L'une des deux a un rôle plus important pour la formation de la conclusion, car elle la porte quasiment en elle et c'est pourquoi on l'appelle la «majeure» ou l'exposition. L'autre joue un rôle moins important et elle s'appelle «mineure» ou assomption. Ensuite chaque proposition est délimitée par deux extrêmes ou termes, dont l'un est appelé sujet (ce sur quoi on dit quelque chose) et l'autre prédicat (ce qui est dit sur quelque chose). La présence de quatre termes dans les deux propositions du syllogisme est donc nécessaire. Parce que parmi ces quatre termes il y en a

¹ Comme il s'avère du bref aperçu donné par Agricola, divers termes sont utilisés pour désigner les parties du syllogisme. Phrissemius donne dans son commentaire un aperçu commode de l'utilisation de ces termes par Aristote, Cicéron, Quintilien, Boèce et Agricola (Phrissemius, 257). Il va de soi qu'on trouve aussi les définitions des formes d'argumentation et de leurs parties dans les manuels médiévaux comme celui de Pierre d'Espagne.

ministerio quatuor sunt, revera tamen non plures sunt tribus. Quorum qui bis sumitur, medium dicitur, quoniam in eo alii duo iunguntur; at qui cum medio sumitur in maiore maius extremum, in assumptione vel minore extremum minus vocatur. In hac ergo ratiocinatione: «Omnis insidiator iure occiditur, Clodius est insidiator, ergo Clodius iure occiditur», conclusio est «Clodius iure occiditur»; ea est enim, quam probare volumus. Maior est «Omnis insidiator iure occiditur», minor «Clodius est insidiator», medium est «insidiator», quoniam in eo «iure occiditur», quod est maius extremum et «Clodius», quod est minus, iunguntur. (268) Praeter has duas species argumentandi perfectas aliae sunt imperfectae duae, quae, nisi captiosae sint et non in speciem tantum, sed vere conficiantur, ad istas semper redigi possunt. Quarum quae ad ratiocinationem ducitur enthymema dicitur, id est, ut Quintilianus interpretatur, commentum. Quo quidem, cum possint omnia mentis nostrae signari cogitata, argumentationem significaverunt ex altera ratiocinationis propositione, hoc est maiore vel minore, et conclusione compositam; ex maiore, ut: «Insidiator iure occiditur, ergo Clodius iure occiditur», ex minore, ut: «Clodius est insidiator, iure ergo Clodius occiditur». Quae vero naturam habet inductionis exemplum vocatur. Quid sit exemplum superiore libro, cum comparata tractaremus, a nobis est dictum. Sed non omne exemplum redigitur ad inductionem, nec omnis imperfecta inductio est utique exemplum. Illud enim «P. Scipio occidit iure Gracchum, ergo Cicero iure occidet Catilinam» nemo negaverit exemplum esse, non est inductio tamen, sed ratiocinatio, nec enim Scipio pars est Ciceronis nec species illius. Sic et quanquam sit exemplum haec imperfecta inductio: «Omnis potestas impatiens consortis erit», quoniam «fraterno primi maduerunt sanguine muri», haec tamen

toujours un qui est posé deux fois, il y en a dans la pratique et dans l'exécution certes quatre, mais dans la réalité, il n'y en a que trois. Le terme qui est posé deux fois s'appelle moyen terme, parce que les deux autres sont unis en lui. Le terme qui est inclus avec le moyen terme dans la majeure s'appelle terme majeur, celui avec lequel est inclus le moyen terme dans l'assomption ou mineure s'appelle le terme mineur. Prenons le syllogisme suivant: chaque assaillant est, à bon droit, mis à mort, Clodius est un assaillant, par conséquent Clodius est, à bon droit, mis à mort. La conclusion est: Clodius est, à bon droit, mis à mort. C'est ce que nous voulons prouver. La majeure est: «chaque assaillant est, à bon droit, mis à mort», la mineure est: «Clodius est un assaillant». Le moyen terme est «assaillant»; dans ce terme sont unis l'un à l'autre «est, à bon droit, mis à mort», c'est-à-dire le terme majeur, et «Clodius», c'est-à-dire, le terme mineur. Outre ces deux formes parfaites de discours, il en existe aussi deux autres qui ne sont pas parfaites. Elles peuvent toujours être transformées dans les deux premières formes à moins qu'il ne s'agisse de sophismes et que ce soient des raisonnements apparents mais non réels. Une des formes qui peut être transformée en syllogisme s'appelle enthymème, c'est-à-dire, dans la traduction de Quintilien, *commentum* (fiction).¹ Bien que ce mot puisse signifier toutes les fictions de notre esprit, on désigne ici une argumentation qui se compose, d'une part, de l'une des deux propositions du syllogisme, soit la majeure, soit la mineure, et, d'autre part, de la conclusion. Par exemple sur la base de la majeure: un assaillant est, à bon droit, mis à mort, donc Clodius est à bon droit mis à mort. Sur la base de la mineure: Clodius est un assaillant, donc Clodius est, à bon droit, mis à mort. L'autre forme de discours, qui a le caractère de l'induction, s'appelle exemple. Nous avons expliqué ce qu'est un exemple dans le livre précédent en traitant les éléments que l'on compare.² Or tout exemple ne peut être transformé en induction et toute induction incomplète n'est pas, par définition, un exemple. Prenons par exemple le propos suivant: P. Scipio a tué, à bon droit, Gracchus, donc Cicéron tuera, à bon droit, Catilina. Personne ne mettra en doute que c'est un exemple. Pourtant ce n'est pas une induction, mais un syllogisme, car Scipion n'est ni une partie, ni une sorte de Cicéron. L'induction incomplète suivante est un exemple: «deux souverains ne peuvent partager leur royaume», parce que «les murs de la première Rome ruisselaient de sang après le fratricide»

¹ *Commentum* ou *Commentatio* (*Institutio oratoria*, 5, 10, 1).

² Chapitre I, 24 (Alardus I, 132-135; Phrissemius, 102-106).

argumentatio: «Quid satis est, si Roma parum?», quae sic explicatur: «Roma non est satis, ergo nulla res est satis», inductionis quidem similitudinem habet, nemo tamen dixerit eam exemplum.

Aristoteles autem dixit exemplum rhetoricam inductionem, enthymema ratiocinationem rhetoricam, definivitque enthymema esse ratiocinationem ex verisimilibus et signis. Sunt itaque, qui putent Aristotelem non discrevisse forma argumentandi a ratiocinatione enthymema, sed certo tantum rerum genere enthymema constare voluisse. Plerique rhetores hoc nomen velut dignatione quadam dederunt ei argumentationis generi, quod ex contrariis conficitur, quale est: «Quem alienum fidum invenies, si tuis hostis fueris?», et id, quod modo dixi: «Quid satis est, si Roma parum?», et apud eundem autorem: «Audes fulcire ruinam, Sub qua Roma iacet?», et: «Cum meretricis sit, quod amator odi, cuius putatis esse, quod pauper adamavi?» Sed haec plerunque magis constant eloquendi quam inveniendi ratione vel argumentandi forma.

[Lucain, *Pharsale*, 1, 92-3; 95].¹ Mais l'argumentation que voici: «Qu'est-ce qui suffira si c'est trop peu de Rome?» [Lucain, *Pharsale*, 5, 274] (ce qui veut dire: Rome ne suffit pas, donc rien ne suffit), ressemble à une induction, mais personne ne prétendra que c'est un exemple.

Or, Aristote a appelé l'exemple une induction rhétorique et l'enthymème un syllogisme rhétorique.² Il a défini ce dernier concept comme un syllogisme basé sur le vraisemblable et sur des indices.³ Il y a, par conséquent, des gens qui pensent qu'Aristote n'a pas distingué l'enthymème du syllogisme en ce qui concerne la forme d'argumentation, mais qu'il a seulement voulu dire que l'enthymème se compose d'une catégorie déterminée de sujets. La plupart des professeurs d'éloquence ont utilisé ce terme spécialement pour la sorte d'argumentation consistant en données contraires.⁴ Par exemple: quel inconnu pourrait-on prendre comme confident si l'on s'est soi-même montré l'ennemi de ses amis? et ce que je viens de citer: «qu'est-ce qui suffira si c'est trop peu de Rome?» Et chez le même auteur: «oses-tu consolider une ruine sous laquelle Rome se trouve ensevelie?» [8, 528-9].⁵ Voici un autre exemple: «si c'est la faute de cette putain que je sois un amant plein de haine, de qui est-ce alors la faute, pensez-vous, si moi, un homme pauvre, je suis tombé amoureux d'elle?» [pseudo-Quintilien, *Declamation* 14, 2]⁶ Toutefois ces choses sont plus souvent définies par l'utilisation d'un style spécifique que par la méthode de l'invention ou la forme d'argumentation.⁷

¹ Pour Lucain, voir *infra*, p. 191, n. 3.

² *Rhetorica*, 1, 2, 8 (1356 b 4-5).

³ *Rhetorica*, 1, 2, 14 (1357 a 32-33)

⁴ Aristote, *Rhetorica*, 2, 23, 30 (1400 b 25-8); Cicéron, *Topica*, 55-56 et le commentaire de Boèce à cet endroit (Patrologie latine, 64, éd. J.P. Migne, 1142 C-1143 A); Quintilien, *Institutio oratoria*, 8, 5, 9.

⁵ Agricola écrit «audes fulcire ruinam» au lieu de «potes Magni (i.e. Pompée) fulcire ruinam».

⁶ Dans cette déclamation, intitulée «La boisson-haine 1», un homme pauvre accuse sa maîtresse d'une tentative d'empoisonnement parce qu'elle lui a servi un remède qui suscite sa haine contre elle. Dans *Déclamation* 15, «La boisson-haine 2», on donne un plaidoyer de la femme. Pour les déclamations du pseudo-Quintilien, voir *infra*, p. 189, n.1.

⁷ Dans les chapitres 19 et 20 (Alardus I, 279-287; Phrissemius, 247-254), Agricola explique que la distinction traditionnelle entre les formes d'argumentation «complètes» pour les sujets philosophiques (syllogisme, induction; terrain de la dialectique) et les formes d'argumentation «incomplètes» pour les sujets politiques (enthymème, exemple; terrain de la rhétorique) n'est pas exacte puisque quelqu'un qui élabore une argumentation ne se laisse pas guider par la nature de son sujet, mais considère quelle est la forme la plus pratique pour atteindre son but. Le chapitre 21 traite de la réfutation des arguments; voir l'Introduction par. II.3.

2,22. De exponendi ratione, quae ad credentem fit auditorem

(296) De argumentatione autem, quid ea sit et quae species eius et quomodo conficiatur, quantum ad inveniendi rationem pertinet, haec sufficere videbuntur. Expositio sequitur, quam speciem orationis alteram fe(297)cimus.

Exponimus autem fere propter has causas, vel ut audientium voluptate demulceamus aures, vel ut rem ipsam, cuiusmodi sit, explicemus, vel ut fidem alicui alii rei expositione quaeramus. Primum sequuntur poetae, proximum qui monumentis rerum tradendis vel praesentes vel posteritatem conantur docere, ut qui historias et exempla virorum rerumque insignium literis mandant, at qui faciendae causa fidei de re aliqua exponunt, hi sunt ut oratores, ut philosophi, ut reliqui artifices, quibus persaepe in alterius usum rei alia res verbosius est recensenda.

Trium igitur harum expositionum suus est cuique finis. Qui enim voluptatem solam spectat audientis, dummodo eam sequatur, vera an falsa, probabilia an incredibilia dicat, nihil sua credit referre. Quod si quando verisimilia aut vera dicit enixiusque colorem tuetur veritatis, non id tantum ex sua facit persona, quantum ex illius persona, cui talia tribuit, quae quia sunt illi congruentiora sic dicuntur, aut persaepe in his, ubi vana affectus specie movere cupit auditorem; aptissima est enim talibus veri similitudo, quodque praecipit Horatius: «Ficta voluptatis causa sint proxima veris», id non in voluptate modo, sed in omni affectu praecipue est observandum.

Scriptores autem rerum e contrario primam omnium veritatem expetunt, posterior voluptatis est cura, si tamen legem illam, quam historiae videtur Thucydides sanxisse observare velint malintque rem perpetuo duraturam conficere, quam gratiam brevem mereri. Vera autem dicunt hactenus, ut sua sint conscientia contenti, neque

2,22. *L'exposition: trois catégories avec chacune un but propre¹*

Avec cela, nous avons suffisamment parlé de l'argumentation, de sa définition, ses catégories, la façon dont elle est faite, dans la mesure où tout cela concerne la méthode de l'invention. Le sujet suivant est l'exposition, que nous avons appelé l'autre forme de discours.

Nous donnons une exposition en général pour les raisons suivantes: soit pour flatter l'ouïe de l'auditeur, soit pour expliquer ce qu'il en est exactement du sujet, soit parce que nous voulons au moyen de l'exposition étayer la crédibilité de quelque chose. Le premier objet, c'est celui visé par les poètes, le second, par ceux qui essaient d'instruire les générations présentes et futures dans des écrits présentant des faits curieux, tels que les historiens et les auteurs qui fixent par écrit les exemples donnés par des hommes ou des événements célèbres. Ceux, enfin, qui donnent une exposition sur un sujet quelconque pour persuader, sont des gens tels que les orateurs, les philosophes et les autres théoriciens qui très souvent doivent expliquer en détail une question en ayant en vue quelque chose d'autre.

Or chacune de ces trois expositions a son but propre. En effet, celui qui vise seulement à distraire l'auditeur estimera qu'il n'est pas important pour lui si ce qu'il dit est vrai ou non, plausible ou non, pourvu qu'il atteigne son but. Et lorsque il dit par hasard des choses plausibles ou vraies et fait de son mieux pour trouver l'accent de la vérité, il ne le fait pas tant pour lui-même que pour celui à qui il attribue ses mots qui sont formulés de cette façon précise parce qu'ils conviennent mieux à cette personne. Cela se produit aussi très souvent s'il veut influencer le lecteur par une émotion feinte. Car, dans ces cas-là, la vraisemblance est très utile. C'est ce qu'Horace prescrit: «Que la fiction, destinée à l'amusement, soit vraisemblable» [*Art Poétique*, 338]. On ne doit pas seulement observer ce précepte lorsqu'on distrait le lecteur mais lorsqu'il s'agit de n'importe quelle émotion.

Les historiens au contraire recherchent d'abord et surtout la vérité de toutes choses. Ce n'est qu'en second lieu qu'ils se soucient de distraire le public, si du moins ils veulent suivre la règle connue que Thucydide semble avoir stipulée pour l'historiographie et qu'ils choisissent de composer une oeuvre qui connaîtra l'éternité plutôt que de gagner une popularité éphémère.² Or, dire la vérité ne va, chez eux, pas plus loin

¹ Alardus I, 296-299; Phrissemius, 272-276.

² Thucydide (cinquième siècle av. J.C.), *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I, 22: «J'ai écrit mon oeuvre non comme un morceau d'apparat en vue de l'audition immédiate, mais comme une acquisition définitive.»

sollicite quaerendum putent, quomodo fiat lectori fides eorum quae recensent. Quin et grandia pleraque et ad incredibile quandoque accedentia velut ex periculo petunt, ut admiratione lectorem detineant. Sicubi vero ponunt aliqua faciendae fidei, talia fere sunt, ut magis gravitatem auctoritatemque scriptoris commendent, quam rem probent; cuiusmodi sunt scire se incredibilia et fidem excedentia narrare, sed ita tamen a maioribus accepisse, ita posteris tradituros, vel compertum sibi rem sic habere constanterque se verum in qualicunque hominum opinione dicturos, quandoque vero ne sibi quidem satis probari, quare quenque pro suo captu dempturum additurumve fidem.

Quare probabilitatis abunde est istis rem tradi sic, ut non sit improbanda, id est, ut vera (298) dicantur, deinde, ne videantur falsa, quod fit, si neque inter se dissideant, neque personis, temporibus, locis ea quae traduntur discrepent. Pleraque enim vera turbato ordine coniunctioneque rerum incredibilia videntur, contra falsa disposita, ut singulae inter se partes congruant, verissimorum implent fidem. Causa autem, quamobrem parata sit scriptori fides, est, cum ex scriptoris persona quod nihil tale videtur, quare debeat potius velle falsa tradendo laedere existimationem sui, quam vera dicendo sancti gravisque viri de se opinionem ad posteros transmittere, tum quod lectoris parum aut persaepe nihil interest sic vel sic rem esse arbitrari, praesertim si non aliunde paratum sit, quo possit vanitas scribentis coargui, quale Herodoto et nonnullis aliorum quoque scriptorum, qui indulserunt ingeniis suis, contigit. In reliquis facile lector accedit,

qu'il n'est nécessaire pour satisfaire leur propre conscience. Ils ne trouvent pas qu'ils doivent chercher avec diligence une manière de convaincre le lecteur de ce qu'ils racontent. Oui, même les faits les plus singuliers et parfois aussi ce qui semble incroyable, ils les mentionnent comme des propos risqués afin de captiver le lecteur en l'étonnant. Et si certaines choses sont néanmoins dites pour convaincre, il s'agit en général plus de louer le sérieux et l'autorité de l'auteur que de prouver des faits. C'est ainsi qu'ils disent bien savoir qu'ils racontent des choses incroyables et improuvables, mais qu'ils les tiennent sous cette forme de leurs prédécesseurs et qu'ils veulent de nouveau les transmettre sous cette même forme à leurs successeurs. Ou bien ils disent qu'ils savent avec certitude que quelque chose est ainsi et qu'ils diront résolument la vérité, quoi qu'en pensent les gens; ou parfois qu'ils ne peuvent même pas se convaincre eux-mêmes que c'est vrai et que, pour cette raison, chaque lecteur peut, selon son entendement, donner ou refuser sa créance.

C'est pourquoi il suffit à ces auteurs de raconter l'histoire de façon assez plausible pour qu'elle ne soit pas rejetée comme une absurdité. En d'autres termes, les faits racontés doivent être vrais et ne doivent pas donner l'impression qu'ils sont faux. On peut dire qu'il en est ainsi lorsque les choses qui sont racontées ne se contredisent pas ni ne diffèrent l'une de l'autre en ce qui concerne les personnes, les dates et les lieux. C'est qu'un très grand nombre de choses vraies semblent invraisemblables si le rapport interne des faits est confus. Par contre, des choses fausses, ordonnées de telle façon que chacune de leurs parties soit en accord mutuel, possèdent pleinement la crédibilité des plus grandes vérités. La raison pour laquelle un auteur trouve dans ce cas la confiance dans son camp est double. D'une part, en ce qui concerne sa personne, il semble qu'il n'y ait aucun sujet d'une nature telle qu'il préférerait compromettre sa réputation en passant pour un débiteur de mensonges plutôt que de s'acquérir auprès de la postérité le nom d'homme intègre et savant en qualité d'auteur fidèle à la vérité. D'autre part, il importe peu au lecteur, et fort souvent pas du tout, de trouver qu'une affaire est comme ceci ou comme cela, surtout s'il n'y a pas d'autres documents permettant de prouver le manque de crédibilité de l'auteur, comme chez Hérodote et quelques autres auteurs qui ont lâché la bride à leur imagination.¹ Dans les autres cas, le lecteur prêterait une

¹ Hérodote (cinquième siècle av. J.-C.) rapporte dans ses *Historiae* de nombreuses anecdotes et histoires, basées en partie sur la tradition orale dans les lointaines contrées qu'il visita, et qui lui ont donné dans l'Antiquité une mauvaise réputation en tant qu'historien. Par ailleurs Agricola vise ceux qu'on appelle mythographes et les anciens historiographes (logographes) qui traitent de nombreux mythes et sagas dans leurs ouvrages historiques.

mavult enim, quod vulgo dici solet, credere quam exquirere. Aperta ergo sunt apud eos omnia, erecta, sublimia, secura, ut qui non timeant non timeantur.

At in expositionibus eis, quibus fides alicui rei quaeritur, non satis est esse vera quae exponentur, sed et firma et velut fidem sibi ipsis facientia oportet esse, tum ad id, cui probando destinantur, ita accommodata, ut capita fidei faciendae confirmandarumque rerum nostrarum omnia possint inde depromi. Instat enim adversarius et suspecta habet omnia, neque quicquam impune dimittit et vel negat quae nocitura sunt vel, si id nequit, vertere in suos usus et ad se rapere conatur efficereque, ut vel prosint vel utique quam minimum obsint. Omnis ergo disputantis expositio, quae probando alicui destinatur, necesse est duo praecipue habeat. Prius est, ut probabilis sit, nec enim fides alteri rei per eam parari poterit, si dubiae sit ipsa et ambiguae fidei, deinde, ut accommodata sit, id est, ut illi rei, quam probare per eam volumus, apte iungatur, sicque expositio fiat, ut commode fides ex ipsa possit duci. Parum est enim, ipsam per se probabilem esse, si non id, quod probare conamur, colligere per eam possumus.

Probabilis fit expositio, si sit argumentosa, si consentanea rebus, si per se consequens. Argumentosa est quae causas habet rerum. Causas autem ut habeat, non modo summae rerum quas exponimus (ut sunt causae belli gesti, causae pestilentiae aliarumque rerum, quae solent a scriptoribus ante ipsas res explicari; qualis est etiam pro Milone tota fere narratio), causas enim habet primum, quare Clodius annum praeturae suae in Milonis consulatum distulerit, hinc, quare Milonem occidendum destinaverit, demum, quare hoc loco, hoc

oreille complaisante. C'est qu'il préfère, comme le dit le proverbe, croire promptement plutôt que de faire des recherches lui-même. De cette manière, tout, chez ces auteurs, est écrit librement, avec aplomb et insouciance; comme ils n'ont pas peur, l'on n'a pas peur d'eux.

Dans les expositions où on essaie de fonder la plausibilité de quelque chose, il ne suffit pas que les choses relatées soient vraies. Elles doivent respirer la force et pour ainsi dire se prouver elles-mêmes. Elles doivent aussi être ajustées au sujet auquel elles sont destinées à servir de preuve de telle sorte que toutes les bases de notre démonstration puissent y être empruntées. En effet, l'adversaire est vigilant et se méfie de tout. Il ne laissera aucun point faible impuni. Ce qui est pour lui préjudiciable, il le nie, ou si ce n'est pas possible, il essaie de se le rendre utile et de le transformer en un argument à lui et d'obtenir ainsi qu'il agisse à son avantage ou du moins qu'il lui occasionne le moins de préjudice possible. Ainsi toute exposition de quelqu'un qui fait une *disputatio* et qui est destinée à prouver quelque chose d'autre doit avant tout avoir deux traits distinctifs. Premièrement, elle doit être plausible, car il lui est impossible de conférer de la crédibilité à une autre chose si elle-même ne possède qu'une crédibilité incertaine et douteuse. Deuxièmement, elle doit être adaptée, c'est-à-dire, elle doit être mise d'une manière appropriée en relation avec le sujet que nous voulons prouver grâce à elle. L'exposition doit se réaliser de telle façon qu'on puisse facilement y emprunter une force probante. Il ne suffit pas en effet qu'elle soit elle-même plausible sans que nous soyons capables d'en déduire ce que nous essayons de prouver.

L'exposition est plausible si elle est riche en contenu, si elle est en harmonie avec les faits et si elle est cohérente en soi. Elle est riche en contenu lorsqu'elle comprend les causes des faits mentionnés. Pour l'en pourvoir, nous ne donnons pas seulement les causes des points principaux de notre analyse. (Par exemple, les causes de la guerre qui a été faite, les causes de la peste et des autres choses traitées par les écrivains avant qu'ils n'en arrivent même à l'exposition des faits. C'est cette sorte d'information qui occupe par exemple toute la présentation des faits dans le discours pour Milon. Cette exposition contient, en effet, d'abord la raison pour laquelle Clodius repoussa l'année de sa préture jusqu'au consulat de Milon. Ensuite pourquoi il avait prédestiné Milon à une mort violente, enfin pourquoi à cet endroit et à cette date.¹) Nous adjoignons aussi les causes dans les

¹ Voir pour le *Pro Milone* chapitre 2, 16 (*supra*, p. 143, n. 2). Agricola fait référence à la *narratio*, par. 23-29.

tempore), sed in singulis etiam partibus expositionis causas addimus; cuiusmodi est: «Saepe fugam Danai Troia cupiere relictā Moliri», causam addidit: «Et longo fessi decedere bello», quod revera quidem argumentatio, quanquam colorem habeat et faciem expositionis. Sic etiam: «Assensere omnes». Quare assenserunt? Quia «quae sibi quisque timebat, Unius in miseri exitium conversa tulere». Sed et alia nonnunquam ponuntur argumenta, ut: «Sanguine placastis ventos et virgine caesa», argumentum est eius, quod sequitur: «Sanguine quaerendi reditus». Et pro Milone: «Etenim palam dictitabat, consulatum Miloni eripi non posse, vitam posse», subdit orator: «Significavit hoc saepe in senatu, dixit in contione. Quin etiam Favonio», et reliqua quae sequuntur; prioris illius sunt haec velut indicia.

Consentanea erit expositio, si personis, locis, temporibus, rebus consentiat. Personis quidem, si, quales eae sunt, talia facta earum dictaque effingantur. Nec enim eadem convenient Achilli et Nestori et Ulyssi verba, nec eadem facta erunt in his probabilia, sic et alia foeminam, alia virum, alia doctum, alia indoctum, alia militem, alia togatum decebunt. Locis et temporibus accommodabitur, si quo loco unumquodque, quo tempore verisimile est factum esse, sic exponatur. Rebus vero conveniet, si laetis iucunda, seriis gravis, ridiculis faceta, insignibus ornata, tristibus acerba tribuatur expositio.

Consequens autem erit non modo, si prioribus sequentia non discrepent (id enim potius est vitium fugisse, quam aliquam laudem meruisse), sed si sic exponantur priora, ut vel ex iis, quae posterius dicuntur, expectentur, et propemodum auditor ipse sibi subiiciat ea, vel qualiacunque dicuntur, quum dicta sint tamen, cuncta videantur ex priorum fide pendere, quod diligentissime observatum est Ciceroni

différentes parties de l'exposition. Par exemple: «Souvent les Grecs ont eu le désir de quitter Troie...» [*Aeneis*, 2, 108-9]; le poète y a ajouté la raison: «...et de fuir la guerre longue et fatigante» [109]. Ceci, à vrai dire, est une argumentation, mais le ton et l'aspect sont ceux d'une exposition. Ceci aussi: «Tous approuvèrent» [130]. Pourquoi faisaient-ils cela? Parce qu'«ils faisaient assumer à un seul la ruine que chacun avait redoutée pour lui-même» [130-1]. On avance parfois aussi d'autres arguments, tels que ceux-ci: «Vous apaisâtes les vents par le sang et par la mort d'une jeune fille [Iphigénie]» [116]. C'est l'argument pour ce qui suit: «C'est par le sang qu'a été obtenu le retour» [118].¹ Et dans le discours pour Milon: «En effet, il [Clodius] a dit expressément en public que le consulat ne pouvait être arraché à Milon, mais bien sa vie» [par. 26]. L'orateur y ajoute: Il le fit savoir régulièrement au sénat, il le dit à l'assemblée du peuple, et même à Favonius», etc. [par 26]² Ceci est pour ainsi dire la preuve de ce qui précède.

Une exposition est en harmonie lorsqu'elle concorde avec les personnes, les lieux et les dates de l'action et avec les faits. Elle concorde avec les personnes lorsque les propos et les faits qui leur sont attribués s'harmonisent avec leur caractère. Car les mêmes propos ne conviennent pas à Achille, Nestor ou Ulysse, et les mêmes actes ne sont pas plausibles pour chacun d'entre eux. C'est ainsi que différentes choses conviennent à une femme, un homme, un savant, un illettré, un soldat, un citoyen. L'exposition est adaptée aux lieux et dates de l'action lorsque chaque événement est rapporté de sorte qu'il soit plausible qu'il ait eu lieu à cet endroit et à cette date. L'exposition, enfin, est en harmonie avec les faits lorsqu'elle paraît agréable pour des sujets amusants, sérieuse pour des affaires sérieuses, comique pour des sujets ridicules, grave pour des sujets importants, douloureuse pour des sujets tristes.

Une exposition est cohérente en soi non seulement lorsque la série de faits concorde mutuellement (c'est, en effet, un point qui revient à éviter un reproche plutôt qu'à mériter des louanges). Les faits surtout doivent être narrés de la façon suivante: ou bien ce qui suit est prévu dans ce qui précède et l'auditeur l'imagine presque tout seul, ou bien tout ce qui est dit, de quelque nature qu'il soit, semble finalement avoir, dans sa totalité, une cohérence crédible. Cicéron a très bien

¹ Toutes ces citations proviennent du récit autour de l'espion grec Sinon qu'Agricola a analysé au chapitre 2, 17 (*supra*, p. 146-151).

² Ce passage a été utilisé auparavant par Agricola dans 2, 16 (*supra*, p. 142-143).

pro Milone. Quanquam enim ancipitis fidei sit et, ut creditur, ad insidiarum rationem falsa narratio, quoniam fortuitam eam pugnam fuisse traditur, sic tamen omnia per gradus quosdam certa serie feruntur, ut nihil percipere possis, quod non cohaereat prioribus et veluti vinculo connexum sit, ut tandem vestigiis quibusdam ad caedem, velut manuprehendendam, veniatur.

2,23. Quomodo alterius rei confirmandae gratia exponendum sit

(302) Plus habet negotii id quod diximus secundum esse debere in expositione, ut accommodata sit ad id, cui per eam paranda est fides. Nam probabilitatis persaepe facilis est ratio, cum sint omnia quandoque quae sunt in expositione confessa parti utrique. Formare autem apte et accommodate instituto nostro expositionem, id est fundamentum sedesque totius nostrae disputationis; hoc est enim, quo praeparatur in foro iudex et ad omnem sequentium argumentationum confirmationem componitur.

Ante omnia igitur videndum est, quid sit id quod volumus expositione colligere et cui ex ipsa quaeritur fides, idque si cum omnibus expositionis partibus conferamus, facile videbimus, quid habeat res quod iuvet partes nostras, quid etiam quod offendat. Ubi tota enim pro nobis est, parum est quod metuamus. Sic parum est quod speremus, ubi obest tota.

Deinde quae prosunt, danda est opera ut plurimum iuvent, et eruenda argumenta explicandaque quae tum, cum dicuntur, quanquam non cum summa rerum coniungantur ut ipsam efficiant, ipsa tamen audientis cogitatione colligentis ea apud animum suum, hoc ipso maxime prosunt tunc, quia minus in id parata videntur. Quae vero dubia sunt et dicentis interpretatione possunt in hanc vel illam distrahi

appliqué ce dernier principe dans le discours pour Milon. En effet, bien que la présentation des faits soit d'une fiabilité douteuse et, comme on le suppose, contient des choses fausses pour donner de la cohérence au récit du guet-apens - puisque la tradition veut que la rencontre eut lieu par hasard -, tout pourtant est développé avec précision selon des phases déterminées, si bien qu'on ne peut rien démêler qui ne soit cohérent avec ce qui précède et n'y soit rattaché comme par un maillon, jusqu'à ce qu'on en arrive progressivement à l'assassinat, qui, pour ainsi dire, devient tangible.

2,23. Suite: l'exposition qui prépare l'argumentation (Extrait)¹

Un point plus difficile est ce que nous avons appelé le deuxième trait distinctif de l'exposition, à savoir qu'elle doit avoir été mise de façon appropriée en relation avec ce qu'elle doit rendre crédible. En effet, dans les cas où tout ce qui est dit dans l'exposition traduit la conviction des deux partis, il est en général facile de présenter une chose comme plausible. Mais faire une exposition qui soit appropriée et adaptée à la formulation de notre propre point de vue constitue le fondement et la base de tout notre discours. Car c'est ce par quoi le juge dans le forum est préparé et sensibilisé à toute la démonstration avec les argumentations qui suivent.

Avant tout, on doit examiner ce que nous voulons prouver par l'exposition et ce à quoi nous voulons pouvoir de force probante au moyen de l'exposition. Si nous comparons cela avec toutes les parties de l'exposition, nous verrons facilement ce qui étaye notre point de vue et aussi ce qui l'affaiblit. Lorsque le récit dans son ensemble nous favorise, nous n'avons alors pas grand chose à craindre. Au contraire, est-il tout entier tourné contre nous, alors nous ne pouvons avoir que peu d'espoir.

Ensuite, il faut veiller à ce que ce qui nous favorise donne une impression de force aussi grande que possible. Les arguments doivent être approfondis et les choses qui, au moment où elles sont racontées, n'ont rien à voir avec le noeud de la question, doivent être expliquées de telle façon qu'elles apportent pourtant une contribution à ce qui forme ce noeud. Lorsque l'auditeur récapitule ces choses dans son esprit et y réfléchit, elles tournent justement à notre avantage du fait qu'elles semblent racontées sans préméditation aucune. De l'autre côté,

¹ Alardus I, 302-306; Phrissemius, 276-282.

partem, sic tractanda sunt, ut nobis prosint. Quae nocent mollienda sunt curandumque, ut quam minimum obstant. Fiunt autem haec omnia argumentis, quae sumuntur ex locis, quos superiore descripsimus libro. Sed hic argumenta tantum ponantur, nam ut veniat quandoque argumentatio in expositionem, brevis tamen ea est fitque non ita crebro. Quaedam autem consulto narrantur a nobis sic, ut plane falsa et incredibilia perspicui possint, quoties ea quae ab adversariis vel pro se exposita sunt, vel alioquin confirmatura partes eorum videntur, sic depravantur contraria expositione, ut prorsus detrahatur eis fides.

Illud autem fere videtur observatum, ut undecunque petitur semper ponant favorem primum narrationis ingressum et ab aliquo, quod causam suam commendat, auspicentur. Terentianus ille Simo, continentiam filii sui laudaturus, cum tuto etiam (303) versatum eum inter ingenia parum modesta vellet ostendere videretque meretricis personam praesenti laudum commemorationi indecentius inseri et posse videri obstare existimationi filii, quod talis personae consuetudinem expeteret, videmus ut altius petito principio molliverit omnia, et rem ipsam et personam pro suspecta et aspera favorem reddiderit. Incipit ergo: «Interea mulier quaedam abhinc triennium Ex Andro commigravit huic viciniae», ut iam neque ganeonis neque omnes urbis angulos pervagantis videri possit, si consuetudinem tertium iam annum viciniae sibi Pamphilus habeat. Reliqua quae sequuntur ad commendationem pertinent mulieris: «Inopia et cognatorum negligentia Coacta, egregia forma atque aetate integra». Videmus hic, quanta huic delinquendi excusatio, desertae a cognatis et inopi, quanta facultas iuveni et formosae. Haec tamen inter ista

ce qui est douteux et qui, par l'interprétation de l'orateur, peut être expliqué de deux points de vue doit être traité de façon à ce que nous en soyons favorisés. Ce qui au contraire se tourne contre notre affaire doit être atténué et on doit veiller à ce que cela apporte le moins de dommage possible. Tout cela se réalise aux moyens des arguments puisés dans les lieux que nous avons traités au livre précédent. Les arguments, toutefois, ne sont ici que posés, car si on trouve parfois une argumentation dans l'exposition, elle est concise et cela ne se produit pas si souvent. Nous pouvons raconter, de propos délibéré, certaines choses de telle façon qu'elles puissent immédiatement être perçues à jour comme fausses et invraisemblables. Chaque fois que le récit de l'adversaire exprime son propre point de vue ou semble devoir tourner à son avantage, il faut ainsi l'ébranler avec une exposition opposée de sorte qu'il perde sa force de conviction.

C'est une loi non écrite, semble-t-il, de toujours formuler le début de l'exposition des faits, quel qu'en soit le point de départ, d'une manière engageante et de débiter par un point qui servira à son affaire. Regardez par exemple Simo, un personnage bien connu de Térence,¹ au moment où il va louer la modestie de son fils. Il voulait montrer que son fils s'était conduit avec prudence en présence de gens peu discrets qu'il fréquentait, et il se rendait compte que la personne d'une prostituée pouvait difficilement être mentionnée dans cette énumération des actes méritoires de son fils et que le fait que ce dernier ait recherché la fréquentation régulière d'une telle personne pouvait nuire à sa bonne réputation. Nous voyons que pour cette raison il a fait commencer son histoire dans un lointain passé pour atténuer tous les faits et pour placer l'affaire aussi bien que la personne dans une perspective favorable au lieu d'une perspective suspecte et répréhensible. C'est ainsi que le début est conçu en ces termes: «Sur ces entrefaites, une femme originaire d'Andros, s'est installée, il y a maintenant trois ans, dans notre voisinage» [*L'Andrienne* 69-70]. On ne peut plus maintenant avoir l'impression que Pamphilus est un ripailler traînant par tous les coins de la ville, car il habite depuis trois ans déjà près de la jeune fille. Ce qui suit sert à placer cette dernière sous un jour favorable: «une belle jeune femme qui y fut contrainte par le dénuement et l'abandon de ses proches» [71-2]. Ici nous voyons quelle importante excuse elle a pour sa faute, abandonnée de sa famille et toute nécessaire qu'elle est, et quelle force de séduction émane d'elle, jeune et belle comme elle est. Elle vivait dans

¹ P. Terentius Afer est un auteur comique romain du deuxième siècle av. J.-C.. Il nous reste six de ses pièces.

primum «pudice», nec id solum, sed «parce» etiam «ac duriter Agebat, lana ac tela victum quaeritans», ut obstinatio prorsus in ea tuendi pudoris perspicui possit. Hinc iam paulatim velut gradibus incipit labascere: «Sed postquam amans accessit» ad iuvenem, «pretium pollicens» ad inopem, non primo tamen congressu victa est, sed «Unus et item alter». Quod iam consequens erat, ut diceret proiecissee eam pudorem, quanta id cura molliit, ut culpam eam cum omnibus communicaret diceretque: «ita ut ingenium est omnium Hominum a labore proclive ad libidinem», quod tamen cunctantis signum est, primum «Accipit condicionem», tum iam demum «quaestum occipit».

Quemadmodum ergo pictores, qui colorem purum et nulla circumfusum umbra leniter primum, ut prope sensum fallant, incipiunt adumbrare, deinde paulatim subcrescente obscuritate, cum iam postremo atrum umbrae totum oppressit colorem nihilque praeter nigrum sit, videmur tamen nobis primam illam coloris speciem, quam puram accepimus, quia paulatim deficit nec abrumpitur usquam, etiam in ipsa umbra, ubi nullus iam est, inventuri, sic et persuasionem primum acceptam, quia non videmus in sequentibus eripi nobis, licet defluat etiam paulatim et tandem, quantum ad rem pertinet, deficiat, qui audit tamen, quia nusquam ubi auferretur vidit, velut adhuc subsit, ita sequitur animo et adhaeret. Quanquam ergo poeta a pudica orsus ad meretricem, hoc est, ab hone(304)stissima persona orationem ad foedissimam deduxerit, commendationem tamen et favorem, quem in pudica sumpsit, quia per media cuncta, quatenus potest, retentat, etiam, cum ad impudicam pervertit, adhuc tuetur.

Circumspicienda sunt igitur diligenter omnia, nec utique statim ab eo, quod in praesenti est quaestione, incipiendum, sed repetendus plerunque altius ordo rerum, si sit in eis aliquid quod prosit. Cicero

cette situation, non seulement, «honnête au début», mais aussi «économe, austère, gagnant sa vie en filant et en tissant» [74-5], de sorte qu'on peut voir sa persévérance à conserver sa chasteté. À partir de ce moment, elle commença petit à petit et pour ainsi dire par étapes à sombrer. «Mais après qu'un amant se soit présenté» (76) à la jeune fille, «lui promettant de soulager sa pauvreté» (76), elle ne s'avoua pas vaincue dès la première rencontre. «Il fallut un premier puis un second amant» (77). Et ce qui était la conclusion logique, à savoir constater qu'elle galvaudait sa vertu, l'auteur sait l'atténuer si soigneusement qu'il implique tout le monde dans cette faute et dit: «Or, vous savez quelle est la nature de tous les humains, inclinés à abandonner la peine pour le plaisir [77-8]. Et comme signe de son hésitation: «Elle accepta l'offre» et puis seulement elle «commença une existence peu recommandable» [78-9].

Quand les peintres commencent à retoucher d'abord légèrement une couleur vive et non assombrie par une ombre de sorte qu'ils induisent pour ainsi dire la vue en erreur, quand, ensuite, la teinte sombre augmente et que finalement l'ombre obscure a évincé la couleur dans sa totalité et qu'il ne reste que du noir, même alors nous pensons encore que nous avons à faire à la couleur que nous avons vue plus tôt dans toute son intensité, parce qu'elle a lentement changé et n'a jamais été totalement interrompue, même pas au moment où elle s'est fondue complètement dans cette ombre obscure. De la même manière la conviction que nous avons d'avance subsiste dans notre esprit, parce qu'elle nous est enlevée au cours du récit petit à petit et dans un mouvement fluide et que finalement, pour autant que cela concerne le sujet, elle disparaît complètement. En effet, l'auditeur ne remarque pas à quel endroit exactement sa conviction lui a été enlevée et c'est pourquoi elle lui reste, pour ainsi dire. Bien que le poète transforme donc son histoire pour faire d'un récit qui traite d'une chaste jeune fille un récit concernant une prostituée, c'est-à-dire qu'il passe d'un personnage très respectable à un personnage extrêmement répréhensible, il sait pourtant conserver finalement à la prostituée aussi le côté attirant et sympathique qu'il avait créé dans le personnage de la chaste jeune fille, parce qu'il fait de son mieux pour ne pas abandonner ce trait au milieu de sa complète transformation.

On doit donc bien passer tout en revue et ne pas simplement commencer immédiatement par la question en cause. Au contraire, dans bien des cas, les faits doivent être racontés depuis un stade précoce, pour voir s'il y a quelque chose qui tourne à notre avantage. Dans son discours pour Cluentius, Cicéron ne commence pas

pro Cluentio non statim incipit a criminibus corrupti iudicii, ut ea, quatenus tueatur, narret, sed a persona matris, quae maxime Cluentium premebat primumque a nuptiis filiae, deinde divortio, post haec a nuptiis matris initia duxit. Quae ut ad praesentium criminum ordinem nihil attinebant, sic summae defensionis res ipsa indicat plurimum ea profuisse. (...)

(306) Nec est, quod quisquam putet, quamvis a solis propemodum oratoribus exempla sumpserimus, idcirco non esse in aliis artibus locum expositioni. Nam et qui in philosophia disputant persaepe exponant oportet. Nec enim, sicubi recondita res aliqua deducitur in certamen, satis commode tractari potest, nisi prius exposuerit is, contra quem disseritur, omnem ordinem rei, quomodo habere eam putet et quo pacto affirmet eam, quove neget. Unde videmus in plerisque disputationibus, in quibus non exposuit mentem suam, qui disserit, cum ille aliud defendat, aliud adversarius petat, argumentationes omnes effundi in ventum et solum supervacuis clamoribus diem teri. Ioannes Scotus itaque solet persaepe, sicubi perplexior quaestio incidit, velut expositionis loco praeponere formam imaginandae rei, quae quando sic explicatur, ut quadret constantque sibi

directement par les accusations relatives au procès malhonnête, pour en donner une présentation favorable à Cluentius. Au lieu de le faire, il débute par la personne de la mère de Cluentius, qui causait énormément d'ennuis à ce dernier. D'abord, il mentionne le mariage de la fille, puis son divorce. Ensuite, il continue avec le récit du mariage de la mère.¹ Bien que toutes ces choses n'aient rien à voir avec les circonstances des accusations en question, l'affaire elle-même montre pourtant qu'elles ont apporté une contribution très importante à l'essentiel de la défense. [...] ²

Bien que nous ayons tiré presque tous les exemples des orateurs, personne ne doit en conclure qu'il n'y ait pas de place pour l'exposition dans les autres arts. Car ceux qui disputent de questions philosophiques doivent, eux aussi, donner régulièrement une exposition. En effet, là où on soumet à discussion une question difficile, on ne peut donner un commentaire satisfaisant avant que celui à qui on s'oppose n'ait expliqué la nature du sujet, comment se présente la question et dans quelle mesure il la confirme ou la nie. De ce fait nous pouvons établir que, dans la plupart des *disputationes* où celui qui donne la première présentation, n'éclaircit pas son intention dans une exposition, et qu'il défend une chose tandis que l'adversaire en attaque une autre, tous les arguments ne sont finalement que du vent et qu'on perd son temps en bavardages superflus. Dans ce contexte, Duns Scot a l'habitude, lorsqu'il est question d'un problème assez complexe, de donner généralement, en guise d'exposition, un schéma du sujet, dont on doit se former une image visuelle.³ Or, si ce schéma est élaboré de telle sorte qu'il soit concluant et que toutes les

¹ Dans le *Pro Cluentio* (66 av. J.-C.), le prévenu est un certain Cluentius, accusé de meurtre pour empoisonnement de son beau-père Oppianicus. Ce procès avait été entamé par la propre mère de Cluentius. Le beau-père était mort subitement après son départ en exil à la suite d'une condamnation dans une autre affaire judiciaire qui avait été intentée par son beau-fils Cluentius en 74 av. J.-C.. Ce procès avait été malhonnête; le bruit courait que Cluentius avait soudoyé le jury. Cicéron consacre une partie de sa plaidoirie à réfuter cette rumeur (par. 59-81). Cette réfutation est précédée d'un long exposé qui jette le discrédit sur Oppianicus (par. 10-48). Une partie de cet exposé commente le comportement de la mère de l'accusé (par. 11-18).

² Deux autres exemples de cette règle, empruntés aux *Declamationes maiores* du pseudo-Quintilien, n'ont pas été traduits. Pour ces *Declamationes* voir *infra*, p. 189, n. 1.

³ Pour le traitement des *quaestiones*, Johannes Duns Scotus (v. 1265-1308) avait l'habitude, après l'énumération des arguments concernant le problème et avant de traiter sa propre thèse, de donner un aperçu historique détaillé des diverses opinions sur le problème (voir P.C.Balic ofm, «De methodo Ioannis Duns Scoti», dans: *De doctrina Ioannis Duns Scoti, Acta congressus Scotistici (...) 11-17 sept. 1966 (...)*, Rome, 1968, vol. 1, 410-414). Il est possible qu'Agricola fasse référence à ce traitement particulier des *quaestiones*.

omnes partes eius, incredibile est quantum facultatis tuendae rei adiiciat. Id autem non aliis praeceptis quam eis quae tradidimus fieri, quisquis experiri volet facile videbit.

2,26. Quomodo cognoscenda proposita argumenta, ex quo ducta sint loco

(353) Ut ergo dicamus id, quod praesentis est negotii tractatumque locorum aperiamus, id est, doceamus quo pacto sit omnis argumentorum facultas et copia e locis eruenda, primum hoc et praecipuum est, quod rerum ordo praecipuum monet, ut quisquis invenire volet ex locis, diligenter et exacte locos habeat cognitos. Est autem (354) locorum notitia fere in his duobus posita.

Prius est ut numerum naturamque locorum, quot sint et quae cuiusque sit vis et proprietas, explore planeque teneat. Quod sive nostra descriptione, sive quovis alio consequatur autore non multum referet; aut inveniet enim optimum ducem, aut pro optimo erit quem poterit expeditissime sequi. Nec vero memoria tenuisse locos satis esse credidero, sed paratos, exercitos et velut in conspectu et ad manum positos teneat velim. Sicut enim non potest celeriter quis et inoffenso verborum cursu legere aliquid, cui de singulis literis est in consilium eundum, sic neque paratae poterit invenire ex locis, cui, cum inveniendum est, prius ipsi quaerendi sunt loci.

Proximum in locorum notitia est, quodque difficilius est, traditas ab autoribus argumentationes suis locis reddere. Idque non in hoc solum est utile, quod plurimum confert in intelligendis virtutibus

parties en soient cohérentes, il apporte un concours prodigieux au juste examen du sujet. Quiconque en fait l'essai, verra aisément qu'on peut le faire selon les mêmes règles que celles que nous avons données ici.¹

[5. LE TRAITEMENT DES LIEUX]

2,26. Comment reconnaître de quels lieux sont puisés les arguments²

Nous voulons maintenant fixer notre attention sur le point suivant et expliquer le traitement des lieux. Nous voulons, en d'autres termes, exposer comment l'abondance et la richesse en arguments peuvent être puisées dans les lieux. Avant tout (l'ordre des choses exige cette règle), quiconque voulant appliquer l'invention à l'aide des lieux, doit connaître ces derniers à fond et exactement. Or la maîtrise des lieux consiste dans les deux éléments suivants.

Tout d'abord, on doit avoir une connaissance approfondie et complète du nombre et de la nature des lieux, savoir combien il y en a ainsi que la force et le caractère particulier de chaque lieu. Il importe peu que l'on acquiert cette connaissance en utilisant notre description ou celle d'un autre auteur. Car, ou bien on trouvera le meilleur guide, ou bien celui qui est le plus commode à suivre en tiendra lieu. Par ailleurs, je ne crois pas qu'il soit suffisant de connaître les lieux par coeur. Je veux qu'on les ait fin prêts, qu'on les maîtrise activement et qu'on les garde, en quelque sorte, à vue et à portée de la main. En effet, on ne peut pas lire quelque chose rapidement sans bégayer si l'on doit d'abord réfléchir sur les lettres séparément: de même on n'aura pas l'à-propos de trouver des arguments à l'aide des lieux si on doit d'abord les chercher au moment de l'invention.³

La tâche qui suit immédiatement dans la connaissance des lieux - et ceci est beaucoup plus difficile - est de savoir reconnaître, dans les argumentations que l'on peut trouver chez les bons auteurs, les lieux qui y ressortent. Ce n'est pas seulement utile parce que c'est d'une grande aide pour comprendre les qualités de ces auteurs et distinguer

¹ Le chapitre 24 contient un aperçu des parties du discours décrites dans la rhétorique antique (Alardus I, 308-312; Phrissemius, 284-288). Voir pour le chapitre 25, l'Introduction, par. II.2a, *supra*, p. 28-29, et n. 3.

² Alardus I, 353-356; Phrissemius, 304-308.

³ Cette comparaison est empruntée à Cicéron, *De Oratore* 2, 130 où il parle des lieux comme d'arguments-types spécifiques qui peuvent servir à un orateur dans une affaire juridique quelconque.

autorum et discernenda varia apud eos argumentatione, ut quandoque tanquam crebris densisque ictibus, sic multis argumentationibus celeriter coagmentatis feriant adversarios, quandoque argumentatione late copioseque fusa multarum impetum unius pondere exaequent, iam confodiant acumine, iam viribus prosternant, iam de re dicant, iam, sicubi parum est in re fiducia, in adversarium conversa oratione velut flexu eludant. Paratur hinc iudicium et omne fere artificium perspicitur non inventionis modo, quod et ipsum nostri instituti est et nobis proinde maximum, sed magna ex parte elocutionis, quae sic plerunque rebus affixa est, ut vix possit inde divelli, apud Demosthenem praesertim et Ciceronem et ut quisque est istis dicendi iudicio proximus, quorum est ita rebus accommodata oratio ut nasci videatur ex illis. Verum non in id solum, ut diximus, utile est cognoscere locos argumentationum apud autores, sed quod hoc usu tractatuque rerum, cum ratio accesserit eis, copia quaedam et thesaurus paratur, qui semper nobis in promptu sit, ut, quoties ex locis quaeremus similibus in rebus, similes nobis argumentationes occurrant.

Sicut enim in omni vita, sic in hac quoque inveniendi ratione primum est scire, quid sit faciendum et quo pacto. Facere vero, quae recta sunt et quatenus recta sunt imitatione facillime consequimur. (355) Praeceptis enim aures fere imbuuntur, exempla docent oculos. Quanquam sint autem plura, quae audiendo possumus quam videndo discere latiusque aurium pateat sensus, certiora sunt tamen quorum ipsi nobis oculis tradimus fidem; unde scite apud comicum dictum est:

leurs formes variées d'argumentation. En effet, ils frappent parfois leur adversaire avec une succession rapide de multiples argumentations telle une vive série de coups, parfois ils résistent à une attaque constituée de nombreuses argumentations avec la force d'une seule, de vaste envergure et longuement élaborée. Parfois ils atteignent leur but subtilement, ou bien encore ils envoient leur adversaire au tapis en usant de violence. Parfois ils parlent du sujet, parfois, si les faits n'offrent pas assez de possibilités pour persuader, ils concentrent le discours sur l'adversaire lui-même et ils trompent l'auditeur, pour ainsi dire, au moyen d'un détour. Le lecteur acquiert ainsi la force de jugement et il perçoit à jour presque toutes les finesses, non seulement celles relatives à l'invention - ce qui est notre sujet et ce qui est, selon nous, l'essentiel - mais aussi dans une mesure importante celles qui concernent le style. Le style est d'ordinaire si étroitement lié aux faits qu'on peut à peine l'en séparer. C'est le cas tout spécialement de Démosthène et de Cicéron et des auteurs qui, en matière de style, se rapprochent le plus d'eux. Leur façon d'argumenter est en telle harmonie avec les sujets traités qu'elle semble en découler tout naturellement. Mais, comme nous le disions, ce n'est pas là la seule raison pour laquelle il est utile de savoir reconnaître les lieux dans les argumentations des bons auteurs. Si on traite ainsi régulièrement la matière en s'y prenant méthodiquement, on se constitue aussi une provision, un trésor qui se trouve toujours à notre disposition si bien que chaque fois que nous cherchons pour des choses comparables des données sur la base des lieux, il nous vient à l'esprit des argumentations comparables.¹

Comme toute chose dans la vie, il faut aussi pour la méthode de l'invention savoir d'abord ce qui doit être fait et comment on doit l'exécuter. Mais la voie la plus aisée pour arriver à exécuter ce qui est juste est de nous exercer avec un exemple. C'est qu'on se familiarise avec les règles grâce aux oreilles tandis que les exemples sont les maîtres des yeux. Et bien qu'il y ait plus de choses que nous pouvons apprendre en écoutant qu'en regardant et que notre ouïe s'étende plus loin que notre vue, nous avons pourtant plus de certitude quant aux sujets dont nous nous assurons de nos propres yeux. C'est ainsi que le poète comique remarque judicieusement: «Un seul témoin oculaire vaut mieux que dix auriculaires» [Plaute, *Le Brutal*, 489].² Car les

¹ C'est ce qu'on appelle *copia rerum*. Voir pour l'importance de cette méthodique didactique dans l'enseignement inspiré par l'humanisme l'introduction, par. III.1.

² Plaute est un poète comique romain (v. 251-184 av. J.-C.). On a conservé 21 de ses pièces.

«Pluris est oculatus testis unus, quam auriti decem». Aures enim aliis, oculi sibi credunt.

Non est autem facile certam dare deprehendorum locorum in argumentationibus legem, praesertim cum persaepe, nisi assuetis admodum longo usu lectioneque autorum, difficile sit argumentationes explicare et conclusionem propositionemque earum ex orationis cumulo colligere. Teguntur enim saepe et in ipsa dicendi copia delitescunt vel variis dicendi figuris occuluntur, quandoque iunguntur tanquam in unius propositionis speciem conclusio et propositio, quandoque pro utrisque sola propositio ponitur, et quod de Lysia legimus, cui summae fuit artis loco non videri artem, id crebro est etiam apud reliquos autores videre, quo gravius ex insidiis incautum adversarium petant. Viam igitur quandam ad ista et, ut dicitur, manuductionem fortasse dare poterimus, quo facilius in his loci cognoscantur.

Utilissimum fuerit igitur incipientem primum ab his initium facere, quae sunt apertissima perspectu et in quibus vel iam formatae sunt argumentationes, vel facillime poterunt formari. Eas ubi accepit, videat primum, quod sit argumentum probationis, id est, quod sit futurum medium, si cogatur in formam ratiocinationis argumentatio. Est autem id, quod sumptum in propositione, in conclusione non sumitur, ut: «Philosophus non recte dimittet uxorem, non ergo Cato recte dimittet uxorem»; medium argumentationis est «philosophus». Deinde conferatur medium cum eo, quod sumitur in conclusione et in propositione non est sumptum, id est autem «Cato». Tum videatur significeturne medio aliquid, quod sit in extremo cum quo confertur, aut extra, ut «philosophus» significat aliquid, quod est in Catone. Deinde sitne substantia eius aut circa substantiam: certum est, quod nomen philosophi significatur esse circa substantiam Catonis. Sic per reliquos eamus locos, donec ad eum qui proprius est noster, veniamus.

oreilles se fient aux dires d'autres personnes, les yeux seulement à eux-mêmes.

Or il n'est pas facile de donner une règle fixe pour reconnaître les lieux dans les argumentations. C'est que, excepté pour ceux qui sont très expérimentés dans la lecture des bons auteurs, il est souvent très difficile d'analyser les argumentations et d'induire de l'ensemble du discours leur conclusion et leur proposition. Car elles sont souvent cachées et se dissimulent sous une riche abondance verbale ou sont dérobées au regard par diverses figures de style. Parfois, conclusion et proposition sont unies en ce qui, apparemment, est une seule proposition. Parfois on a, à la place de ces deux éléments, seulement la proposition. Ce que nous lisons sur Lysias - il trouvait que le plus grand art était celui de dissimuler¹ - nous pouvons aussi le constater souvent chez les autres auteurs, de sorte qu'à partir d'une position masquée, ils peuvent attaquer d'autant plus violemment l'adversaire ne se doutant de rien. C'est pourquoi nous pouvons peut-être fournir pour ces choses une sorte de guide et donner ce qu'on appelle un mode d'emploi afin de reconnaître plus facilement les lieux chez les auteurs.

Il est de la plus grande utilité que le débutant prenne d'abord des textes très faciles à pénétrer et dans lesquels on trouve les argumentations déjà toutes prêtes ou très aisées à reconstituer. Lorsqu'il a trouvé les argumentations, il doit d'abord examiner quel est l'argument de la confirmation, c'est-à-dire, quel sera le moyen terme, si l'argumentation est formulée sous la forme d'un syllogisme. C'est l'élément qui se trouve dans la proposition, mais pas dans la conclusion. Par exemple: «un philosophe ne répudiera pas, à bon droit, sa femme, donc Caton ne répudiera pas, à bon droit, sa femme». «Philosophe» est le moyen terme de l'argumentation. Ensuite, le moyen terme doit être comparé avec l'élément qui se trouve dans la conclusion, mais pas dans la proposition, c'est-à-dire «Caton». Puis on doit examiner si on indique par le moyen terme quelque chose qui le fait ressortir ou non au terme avec lequel il est comparé. Ainsi «philosophe» signifie quelque chose qui relève de «Caton». Ensuite on examine si cet élément fait partie de la substance de ce dernier où s'il y est seulement rattaché. Il est sûr et certain que le concept de philosophe est seulement rattaché à la substance de Caton. C'est ainsi que nous passons en revue les autres lieux jusqu'à ce que nous en arrivions à celui qui s'applique le mieux à notre cas, à savoir: philosophe n'est pas le sujet de Caton et n'est pas une activité; c'est

¹ Denis d'Halicarnasse, *De Lysia*, 8. Lysias (v. 445-v. 380 av. J.-C.) est l'un des orateurs grecs de premier plan.

Non enim «philosophus» subiectum est Catonis, non actus, ergo, cum sit circa substantiam eius, adiacens erit.

Non (356) est autem ignorandum medium etiam non solum comparatum extremo, quod in conclusione colligitur, in loci alicuius nomen transire, sed etiam si comparetur extremo, cui coniunctum est in propositione. Cuilibet enim comparatum alicuius loci sortietur utique naturam, ut si dicamus: «Cato non recte dimitteret probatum servum, ergo multo minus Cato dimitteret probatam uxorem», «dimittere servum probatum» est medium, quod comparatum Catoni ad connexorum pertinebit locum, cuius generis sunt «servus» et «dominus», comparatum autem uxori inter comparata erit; minus enim in proposito «servus probatus» quam «probata uxor». Quanquam sint autem propiora rei connexa quam comparata, citius tamen dixerimus hanc a comparatis ductam argumentationem esse, quoniam vis et efficiendi evidentia est apertior ex hoc loco. Nomen itaque etiam iustius inde capiet.

Quanquam qui volet exacte nominare locum argumentationis facile vitabit errorem, si addat semper extremum id, ex cuius loco ductum vult esse medium, ut si dicatur: «Tarquinius est peregrinus Romae, ergo non debet Romae expetere regnum», medium est «peregrinum esse Romae». Quod si Tarquinio compares, ad locum eum refertur, qui ex loco dicitur, quoniam «peregrinum esse» non est aliud, quam aliam habere patriam; «patria» autem loci nomen est. Sin Romae conferatur, connexum erit, quoniam «peregrinum esse» ei, cui peregrinus quis est, connexum est. Sin ei, quod est «expetere regnum», iungatur «peregrinum esse», contingens erit: possunt enim iuncta esse utraque et utrumvis esse sine altero. Ergo si quis argumentum id ductum vel ex loco, vel ex connexis, vel

pourquoi cet élément doit être, étant donné qu'il est rattaché à la substance de Caton, une condition contigüe.

On doit bien se rendre compte que le moyen terme reçoit le nom d'un lieu déterminé non seulement lorsqu'il est comparé avec le terme inclus dans la conclusion, mais aussi lorsqu'il est comparé avec le terme auquel il est rattaché dans la proposition. Car quel que soit le terme auquel le moyen terme est rattaché, il lui est toujours attribué un lieu déterminé. Prenons l'exemple suivant: Caton ne renverrait pas à bon droit un bon esclave, donc Caton répudierait encore moins à bon droit sa bonne épouse. Ici «renvoyer un bon esclave» constitue le moyen terme qui, par comparaison avec Caton, appartient au lieu des éléments nécessairement liés; à ce groupe appartiennent en effet «maître» et «esclave». Si le moyen terme est comparé avec «épouse», il est alors relatif au lieu des éléments qui sont comparés, car en l'occurrence, «bon esclave» comparé à «bonne épouse» est un objet d'un rang inférieur. Bien que les éléments nécessairement liés soient plus proches du sujet que les éléments qui sont comparés,¹ nous préférons pourtant dire que cette argumentation est induite du lieu des éléments qui sont comparés, parce que sa force et son efficacité sont plus évidentes lorsqu'on prend ce lieu comme point de départ. C'est donc à meilleur droit qu'elle pourra être nommée d'après ce dernier.

Si on veut donner une dénomination exacte au lieu d'une argumentation, on peut facilement éviter une erreur lorsqu'on ajoute toujours ce terme dont le lieu est la source d'où il tire le moyen terme. Quand il est dit par exemple: «Tarquin est un étranger à Rome et il ne doit donc pas ambitionner la royauté à Rome», «être étranger à Rome» constitue le moyen terme. Si on le compare à Tarquin, il est alors relatif au lieu qui s'appelle élément de lieu. Car «être étranger à Rome» n'est rien d'autre qu'avoir une patrie différente, et patrie est le nom d'un lieu. Si le moyen terme est comparé à Rome, on aura alors affaire au lieu des éléments nécessairement liés. Car être étranger est nécessairement lié à ce par rapport à quoi on est un étranger. Si «être étranger» est rattaché à «ambitionner la royauté», il sera alors question du lieu des éléments liés par accident, car les deux éléments peuvent être rattachés l'un à l'autre, mais ils peuvent aussi exister seuls. Par conséquent, lorsqu'on détermine que cet argument est tiré du lieu de l'élément de lieu, de celui des éléments nécessairement liés et de celui

¹ Parce que le premier groupe appartient aux lieux qui sont en rapport nécessaire avec la chose et le deuxième groupe aux lieux qui ne sont pas nécessairement liés à la chose. Voir le schéma des lieux (*supra*, p. 96-100).

contingentibus dicat, recte quidem, sed non satis explicate dicet. Quod si addat «ex loco Tarquinii», «ex connexis Romae», «ex contingentibus regni», iam quodvis horum dixerit, nihil errabit. Licebit igitur ex quovis horum volet locorum dare nomen argumento. Promptius tamen et expeditius quaerenti ex Tarquinii nomine inveniatur, itaque potissimum huius censebitur loci, quem comparatum Tarquinio tenet. Cum sint enim loci, ut diximus, notae quaedam et tanquam indices inveniendarum rerum, ex quocunque loco commodissime invenitur quidque, eius debet etiam potissimum generis existimari.

2,27. Quomodo positae apud autores argumentationes colligendae sint et formae suae reddendae

(358) Non erit autem iam supra spem difficultas, cum in apertioribus et magis expositis argumentationibus fecerimus usum, ut tectiores paulatim deinde argumentationes non modo reddamus locis suis, sed, quod prius difficilisque est, in formam suam colligamus et ostendamus quae propositio sit et quid conficiatur.

Opus est ergo in primis scire, quae sit quaestio cui argumentationes adhibentur. Quae quomodo sit invenienda, si forte non satis aperta fuerit, quam simplicissime potuimus ostensum est a nobis, cum de invenienda quaestione loqueremur. Nec invenienda solum generalis est quaestio, in qua omnia continentur ea quae dicuntur tota oratione, sed specialis etiam, quae generali continetur, ad quam praesens argumentatio adhibetur, quam quaerimus explicare.

Quam cum invenerimus, tum quicquid id est quod pro argumentatione propositum est, id, si una propositio est, adhibendum

des éléments liés par accident, c'est une assertion correcte mais pas assez explicite. Si maintenant on ajoute l'élément de lieu de Tarquin, l'élément nécessairement lié à Rome et celui de l'élément lié par accident à la royauté, on ne se trompera alors en aucune façon, quelle que soit celle de ces trois choses que l'on affirme. On pourra donc dénommer cet argument d'après n'importe lequel de ces trois lieux. Pourtant celui qui cherche avec fermeté et efficacité un argument trouvera l'argument basé sur la personne de Tarquin: par conséquent, l'on jugera de préférence que cet argument ressort au lieu dont il dispose en relation avec Tarquin. En effet, étant donné que les lieux, comme nous l'avons affirmé, sont une sorte de signes distinctifs¹ et, pour ainsi dire, des indices des données qui doivent être trouvées, on doit de préférence faire figurer chaque donnée dans la classe du lieu d'où l'on peut tirer la donnée de la façon la plus commode.

2,27. L'analyse des argumentations chez les bons auteurs²

Lorsque nous nous sommes exercés avec des argumentations claires et explicites, il ne sera pas terriblement difficile de réduire petit à petit des argumentations formulées en termes moins clairs en leurs lieux et en outre - ce qui vient en premier lieu et est plus difficile - de les convertir dans la forme qui leur est propre et d'indiquer ce qui est la proposition et ce qui est la conclusion.

En tout premier lieu, on doit savoir quelle est la question à laquelle se rapportent les argumentations. Nous avons montré aussi simplement que possible comment on doit le trouver si ce n'est pas évident en soi, quand nous avons traité la façon de trouver la question.³ De plus, ce n'est pas seulement la question générale, qui comprend tout ce qui est présent dans l'ensemble du discours, qui doit être trouvée, mais aussi la question particulière. Cette question est une subdivision de la question générale et concerne l'argumentation particulière que nous voulons analyser.

Lorsque nous avons trouvé la question, tout ce qui est posé comme argumentation, quoi que ce soit, doit être mis en relation avec elle quand cela concerne une seule proposition. Si cette proposition prouve la question dans un sens positif ou négatif, alors la thèse de la question, formulée d'une manière positive ou négative selon son

¹ Chapitre 1,2 (*supra*, p. 82-83).

² Alardus I, 358-362; Phrissemius, 304-308.

³ Chapitres 2, 12-13 (Alardus I, 240-246; Phrissemius, 212-217).

quaestioni. Quod si probet ea quaestionem in hanc aut illam partem, pronuntiatum quaestionis in eam partem, in quam inclinat probatio, conclusio fiat enthymematis, et quod in probationem assumptum erit, propositio. Sin plures erunt (359) propositiones, tum adhibendae erunt altera alteri videndumque an altera probetur per alteram. Quod si fiat, ad summam quaestionis solum erit una argumentatio, ordine tamen probandi plures. Quod si non probetur altera per alteram, sed unaquaeque per se probet id quod quaeritur, plures erunt argumentationes. Quod si nec altera alteram probet, nec quaelibet quaestionem per se, vel erunt plures unius argumentationis propositiones, vel plurium propositionum probationes.

Quae quidem qualia sint, optimum erit sumptis ab autoribus exemplis ostendere. Pro tota argumentatione est apud Quintilianum in Milite Mariano propositio posita: «Quid dicis? Tu si tribunus esses, hoc fecisses? si miles esses, hoc tulisses?» Non erit difficile formare hanc argumentationem, qui viderit quid ea velit efficere. Id autem est in summa quaestionis, tribunum iuste occisum esse a milite. Quod si cum hac propositione conferatur, non probatur id quidem continuo ex ea, sed hoc quod ei proximum est, neque hunc tribunum istud facere, neque militem ferre debuisse, ut sit haec argumentatio: «Tu si fuisses tribunus, non fecisses hoc, ergo nec iste tribunus facere debuit», sic etiam: «Si fuisses miles, non tulisses, ergo nec miles iste debuit ferre». Iam apertum est duas esse argumentationes eas, quas dicimus in una composita propositione fuisse conclusas.

Crebro quidem usu venit concisa haec argumentatio altercantibus, quod ex tragoediarum scriptoribus facile liquet. Apud Senecam cum

élaboration dans la confirmation, constituera la conclusion de l'enthymème. La proposition renfermera ce qui sera inclus dans la confirmation. S'il y a plusieurs propositions, elles doivent être mises en relation les unes avec les autres et on doit examiner si l'une est prouvée par l'autre. Si c'est le cas, il n'y aura qu'une seule argumentation relative au noeud de la question, même s'il y en a plusieurs lors du processus de la confirmation. Lorsque l'une des propositions n'est pas prouvée par l'autre, mais que chaque proposition en soi prouve ce que l'on recherche, il y aura alors plusieurs argumentations. Lorsque ni l'une des propositions ne prouve l'autre, ni chaque proposition ne traite en soi la question, alors on a, ou bien plusieurs propositions pour une argumentation, ou bien des confirmations de plusieurs propositions.

Pour montrer comment l'on entend toutes ces choses, le mieux est de prendre des exemples tirés des bons auteurs. Dans *Le Soldat de Marius* de Quintilien, il y a une argumentation complète sous la forme d'une seule proposition: «Que veux-tu dire? Si tu avais été l'officier, aurais-tu fait cela? Si tu avais été le soldat, t'y serais-tu soumis?» [*Déclamation*, 3, 9]¹ Il ne sera pas difficile de formuler cette argumentation lorsqu'on a vu quelle en est l'intention. Le noeud de la question est que l'officier a été tué à bon droit par le soldat. Lorsque cette donnée est mise en relation avec la proposition en question, ce n'est pas elle qui est directement confirmée par la proposition, mais quelque chose qui en est très proche, à savoir: l'officier n'aurait pas dû faire cela, le soldat ne s'y est pas, à bon droit, soumis. Il en résulte l'argumentation suivante: «si tu avais été officier, tu n'aurais pas fait cela, donc pour cet officier, il en est de même: il n'aurait pas dû faire cela non plus», et: «si tu avais été soldat, tu ne t'y serais pas soumis, donc il en est de même aussi pour ce soldat-là: il n'avait pas besoin de s'y soumettre». Il est clair que nous avons à faire ainsi à deux argumentations dont nous disons qu'elles sont contenues dans une seule proposition composée.

On trouve souvent cette argumentation abrégée lorsque deux personnes sont engagées dans un duel oratoire, ce qu'on peut voir

¹ Les 19 *Declamationes majores* sont des discours modèles dans le genre juridique du premier siècle ap. J.-C., transmis sous le nom de Quintilien. Ils traitent de causes juridiques fictives. Dans un certain nombre de cas, on indique en vertu de quelle loi (la plupart du temps fictive) la cause est soumise en instance. La cause du soldat dans l'armée de Marius est la seule de la série qui ait un arrière-plan historique. Elle traite du cas d'un soldat qui, combattant dans l'armée du général et homme d'Etat Marius (env. 157-86 av. J.-C.) pendant les campagnes contre les Cimbres (104-101 av. J.-C.), tua l'officier chargé du commandement lorsque ce dernier voulut se livrer à la débauche avec lui.

dixisset Amphytrio: «Semperque magno constitit nasci deum», volens Hercules affirmare divinitatem, subiicit Lycus confutaturus illud: «Quemcunque miserum videris, hominem scias». Duabus argumentationibus est hic opus, ut perveniamus eo, quod hac propositione colligitur. Quod quomodo fiat, apertum erit, si respiciamus quid velit probare Lycus. Vult sane confutare, quod sit Hercules deus, ergo haec erit intentio: «Hercules non est deus». Propositione autem, quam ipse sumit, solum videtur colligi hominem esse Herculem. Hanc itaque argumentationem velut confessam in medio relinquit: «Hercules est homo, ergo non est deus». Quod sit autem homo, probat: «Quoniam, quisquis miser est, homo est; Hercules est miser, est igitur homo». Prius argumentum e diversis deo ducitur, posterius ab adiacentibus Herculis. Simile est, quod subii(360)cit in proximo Amphytrio: «Quemcunque fortem videris, miserum neges». Confutat minorem propositionem, quae erat: «Hercules est miser», ut sit argumentatio: «Nemo fortis est miser, Hercules est fortis, non est ergo miser».

Plures autem propositiones sunt, quarum alteram probat altera, ut apud Lucanum in quinto Pharsaliae: «Orbis Hiberi Horror, et arctoi nostro sub nomine miles Pompeio certe fugeres duce». Probat id a pari: «Fortis in armis Caesareis Labienus erat, nunc transfuga vilis,

clairement chez les poètes tragiques.¹ Lorsque chez Sénèque Amphitryon a dit: «Et il coûte toujours cher de naître dieu» [*Hercule furieux*, 462], un propos par lequel il veut confirmer la divinité d'Hercule, Lycus continue en disant, à titre d'objection: «si quelqu'un devient la proie de l'adversité, on sait alors que c'est un humain» [463].² Nous avons ici besoin de deux argumentations pour exprimer la conclusion de cette proposition. Nous allons voir clairement comment cela se passe si nous examinons ce que Lycus essaie de prouver. A l'évidence, il veut réfuter que Hercule est un dieu. Sa conclusion sera donc la suivante: Hercule n'est pas un dieu. Toutefois la proposition qu'il avance contient seulement, semble-t-il: Hercule est un humain. Il néglige donc pour ainsi dire d'élaborer, puis qu'elle est évidente, l'argumentation suivante: Hercule est un humain, donc il n'est pas un dieu. Qu'il est un humain, il le prouve, car qui connaît l'adversité est un humain; Hercule connaît l'adversité, il est donc un humain. Le premier argument est déduit du lieu des éléments différents par rapport à dieu, le dernier des conditions contigües d'Hercule. Ce qu'Amphitryon dit tout de suite après est comparable: «Si quelqu'un est fort, on ne dit pas qu'il est malheureux» [464]. Il réfute la mineure, conçue en ces termes: «Hercule connaît l'adversité» de sorte qu'on a l'argumentation suivante: Il n'y a personne qui ne soit fort qui connaisse l'adversité; Hercule est fort; par conséquent, Hercule ne connaît pas l'adversité.

Il peut y avoir aussi plusieurs propositions dont l'une prouve l'autre. C'est ainsi que l'on trouve, chez Lucain, dans le cinquième livre de la *Pharsale*³: «Combattant sous mon nom [c'est-à-dire César], soldats, vous étiez la terreur du monde hispanique et du Nord; sous le commandement de Pompée, vous fuiriez sans conteste» [343-5]. Il prouve ce propos avec un argument basé sur le lieu d'un élément analogue qui est comparé: «Labiénus fut courageux aussi longtemps

¹ Agricola réfère à ce qu'on appelle la stichomythie qui constitue un élément fixe de la tragédie classique.

² *Hercule furieux*, le drame de Sénèque, traite un épisode du combat de la déesse Junon contre le demi-dieu Hercule. Le passage dont Agricola cite quelques vers, contient une controverse entre, d'une part, Mégara et Amphitryon, respectivement l'épouse et le père humain d'Hercule, et, d'autre part, Lycus, qui, pendant l'absence d'Hercule, se pousse en avant et, désirant épouser Mégara, menace de massacrer toute la famille d'Hercule.

³ Lucain (39-65 ap. J.-C.), neveu de Sénèque écrit une épopée historique (inachevée), *Pharsalia*, sur la guerre civile entre Pompée et César (49-48 av. J.-C.). Dans le passage dont Agricola cite quelques vers, César fait un discours à ses soldats mutinés. Labiénus a servi sous César pendant les campagnes de ce dernier en Gaule (58-51 av. J.-C.). Au début de la lutte pour le pouvoir entre César et Pompée, il choisit le parti de ce dernier.

cum duce praelato terras atque aequora lustrat». Posterius ergo propositio prioris est, prius etiam propositio est alterius argumentationis, cuius est ab autore colligenda conclusio, quam reperiemus rursus ea via, quam prius ostendimus. Quaestio est «an bene sibi consulant milites deserendo Caesarem». Capiamus propositionem, quae est: «Milites, qui sunt fortissimi et clarissimae apud omnes famae ductu Caesaris, timidi atque fugaces erunt, si Pompeium sequantur». Haec propositio si adhibeatur quaestioni, statim videbitur confici: «Non ergo bene sibi consulent, si deserant Caesarem». Quandoque et in hoc genere probationes propositionum pro propositionibus ponuntur, quemadmodum et propositiones pro conclusionibus. Quale est apud eundem autorem: «Par labor atque metus, pretio maiore petuntur». Haec argumentatio videtur tota mihi esse ratiocinatio huiusmodi: «Quaecunque minus laboris habent et plus praemii, magis sunt expetenda; bellum civile minus laboris habet quam Gallicum et plus praemii; civile ergo bellum magis est expetendum». Pro maiori propositione posita est probatio, quae est: «Ubi par labor est et praemium maius, id est expetendum»; consequitur ergo: «Ubi minor labor est et pretium maius, id est expetendum». Sic pro minore, quae erat: «Civile bellum habet minus laboris quam bellum gallicum et maius pretium»: «Quoniam Gallia, quota pars terrarum, tenuerit eum bello decem annorum implicitum, civile autem bellum, si gesserit pauca felici eventu praelia, cum Roma subiget ei orbem».

Cum vero plures sunt propositiones, quarum alteram altera non probat et utraque probat intentionem per se, certum est plures esse

qu'il se trouva sous les armes avec moi; maintenant c'est un lâche transfuge et il parcourt terres et mers sous le commandement de l'homme qu'il m'a préféré» [345-7]. Ce qui se trouve en dernier sert donc de proposition à ce qui précède, qui, à son tour, constitue la proposition de la seconde argumentation dont l'auteur doit tirer la conclusion. Nous pouvons trouver cette dernière, à son tour, selon la méthode que nous avons exposée plus haut.¹ La question est de savoir si les soldats prennent une décision judicieuse en abandonnant César. Prenons une proposition conçue en ces termes: «les soldats les plus forts et les plus réputés sous le commandement de César seront des soldats peureux et des fuyards lorsqu'ils se trouveront sous le commandement de Pompée». Lorsque cette proposition est appliquée à la question, on voit alors se profiler la conclusion suivante: «les soldats qui abandonnent César ne prennent donc pas une décision judicieuse». Il arrive parfois qu'on constate, dans cette catégorie, que des confirmations de propositions sont posées à la place de propositions, de même qu'on trouve aussi des propositions à la place de conclusions. En voici un exemple, chez le même auteur: «La peine et le danger sont aussi grands mais la récompense est plus grande» [1, 282].² Cette argumentation, dans sa totalité, fait sur moi l'effet du syllogisme suivant: «tout ce qui demande moins de peine mais rapporte davantage, vaut la peine d'être recherchée»; la guerre civile coûte moins de peine et rapporte plus que la guerre en Gaule, par conséquent la guerre civile vaut davantage la peine d'être recherchée. Au lieu de la majeure, on a ici une confirmation, à savoir: «On doit rechercher ce qui coûte autant de peine et rapporte davantage»; de là en découle que l'on doit rechercher ce qui coûte moins de peine et rapporte davantage. C'est ainsi qu'au lieu de la mineure, ainsi conçue: «la guerre civile coûte moins de peine et rapporte davantage que la guerre en Gaule», on trouve [chez Lucain] le raisonnement suivant: «la Gaule, qui n'est qu'une petite partie du monde, a entraîné César dans une guerre qui a duré dix ans, tandis que la guerre civile, outre Rome, lui rapportera le pouvoir sur le monde entier s'il soutient avec succès quelques batailles».

Lorsqu'il y a plusieurs propositions, dont l'une ne prouve pas l'autre, et que chaque proposition en soi prouve la conclusion, il est alors certain qu'il y a aussi plusieurs argumentations. On en trouve un

¹ Chapitre 1, 24 (Alardus I, 132-135; Phrissemius, 102-106). Ce chapitre est consacré au lieu des éléments qui sont comparés (voir aussi *infra*, p. 215, n. 2).

² Dans ce passage, Lucain décrit la traversée du Rubicon par César. Pendant sa marche sur Rome, un certain nombre de réfugiés de la ville se joignent à lui dans son camp. L'un d'eux, Curio, l'encourage au combat dans un discours. Les vers cités ici et un peu plus loin sont extraits de ce discours.

argumentationes; cuiusmodi apud eundem autorem eodem loco: «Socerum depellere regno Decretum est genero. Partiri non potes orbem» vel una propositio est vel id, quod prius est («So(361)cerum depellere regno Decretum est genero») confirmatio fit eius, quod sequitur («Partiri non potes orbem»). Hoc autem posterius neque eam quae sequitur probat («Solus habere potes»), neque probatur ab ea. Ergo hoc ipsum («Solus habere potes») altera propositio est, ut sint argumentationes: «Pompeius destinat depellere te imperio; ergo suscipiendum tibi est bellum», et: «Solus potes habere imperium; ergo etiam gerendum tibi est bellum».

Sic et Quintilianus in Apibus pauperis: «Decerpebant, inquit, flores meos». Haec est adversarii contradictio. Hanc confutat, subdit itaque: «Ecquid intelligitis, iudices, quanto dolore dignum sit, quod ego perdi, si etiam hoc damnum est, flores auferri?» Utitur hac adversarii confessione ad probandam intentionem suam; haec propositio argumentationis est quae obliquo ductu conficitur hoc pacto:¹ «Si enim perdere flores est damnum, multo magis damnum est apes perdere». Sequens propositio est haec: «Ita plane. Alioquin tu illos in vetustatem servabas et durarent adhuc, nisi ad hortum tuum apes venissent». Priore propositione, velut alligato ad inconveniens adversario, probavit vel non esse damnum decerpi flores, vel maius esse quod ipse sit passus in apibus. Hic probat ne decerpi quidem eos, cum nequeant alioquin durare, quanquam non accedant apes. Sed istud,

¹ haec propositio argumentationis est quae obliquo ductu conficitur hoc pacto
le manuscrit de Stuttgart; om. Alardus I.

exemple de nouveau chez le même auteur, dans le même passage: «Votre gendre a décidé de chasser son beau-père de son royaume: vous ne pouvez pas diviser l'univers...» [1, 289-90].¹ C'est, soit dans son entier une seule proposition, soit la première partie («Votre gendre a décidé de chasser son beau-père de son royaume») est la confirmation de ce qui suit («vous ne pouvez pas partager l'univers»). Or cette dernière partie ne constitue pas une confirmation de la proposition suivante («...mais vous pouvez, à vous tout seul, tenir l'univers en votre pouvoir» [291]) et elle n'en est pas elle-même corroborée. Par conséquent, ce qui est nommé en dernier («vous pouvez à vous tout seul tenir l'univers en votre pouvoir») doit être une seconde proposition. Les argumentations sont donc conçues en ces termes: Pompée décide de vous destituer de votre pouvoir; par conséquent, vous devez commencer la guerre. Et: A vous tout seul, vous pouvez avoir l'hégémonie du monde; c'est pourquoi vous devez faire la guerre.

De la même manière, Quintilien dit dans les *Abeilles de l'homme pauvre*: «les abeilles ont butiné mes fleurs, dit-il» [*Déclamation* 13, 12].² Ceci constitue l'objection de l'opposant. Celui qui parle veut la réfuter et dit en conséquence: «Comprenez-vous, Messieurs les juges, combien de chagrin mérite ma perte, lorsque même la perte de fleurs compte pour une perte? « [ibid.] Celui qui parle utilise l'explication de son adversaire pour arriver à sa propre conclusion; ce qu'il dit constitue la proposition d'une argumentation qui se forme de façon indirecte comme suit: «Car si perdre ses fleurs compte comme une perte, c'est une perte bien plus grande que de perdre ses abeilles». Voici la proposition suivante: «Oui, oui, tu aurais certainement conservé ces fleurs pendant de longues années et, à coup sûr, elles existeraient encore, si mes abeilles n'étaient pas venues dans ton jardin» [ibid.]. Au moyen de la proposition précédente, rattachée, pour ainsi dire, à ce qui n'accorde pas avec l'adversaire, celui qui parle a prouvé soit que le fait d'être dépouillé de ses fleurs ne compte pas comme une perte, soit que ce qui lui est arrivé à lui-même avec ses abeilles, est une perte plus grande. Dans la seconde proposition, il montre qu'il ne peut être question que l'on soit dépouillé de ses fleurs, vu que, abeilles ou pas, elles sont, de toute façon, destinées à ne pas vivre longtemps. Comme on trouve ce procédé presque toujours là où il y a des matériaux assez

¹ Pompée était marié avec la fille de César, Julia.

² Voir pour les *Declamationes majores* *supra*, p. 189, n. 1. L'affaire des abeilles du pauvre traite de la plainte contre un homme riche qui avait empoisonné les abeilles d'un homme pauvre parce qu'elles avaient butiné le nectar de ses fleurs. L'homme riche est traduit en justice pour avoir porté illégalement préjudice au bien d'autrui. La cause de l'homme pauvre est plaidée dans la déclamation.

quia semper propemodum fit, ubicunque uberior est aliqua ad dicendum materia, non fuit ideo monendum, nisi quod plerunque sic duae aut plures propositiones elocutionis ratione iunguntur, ut videantur in unam confundi argumentationem. Idcirco discentis iudicium diligentiori nobis admonitione fuit excitandum.

Quod postremum posuimus, cum neutra alteram et neutra per se conclusionem probet, si sint unius argumentationis propositiones, duae tantum poterunt esse. Nec enim plures capit ratiocinatio propositiones. In enumeratione vero, quanquam possint esse plures duabus, omnes tamen coniunctae unius propositionis obtinent locum. Plena ratiocinatio videtur esse apud Lucanum: «Ante aciem Aemathiam nullis accessimus armis» et quae sequuntur, sed turbato propositionum ordine, ut sit minor propositio: «Non sumus secuti laetas res Pompeii», cum dicit: «Ante aciem Aemathiam nullis accessimus armis». Deinde sequitur conclusio: «Ergo possumus iuste deesse adversis»; haec est: «Pompeii iam castra placent, quae deserit orbis?» Tum postremo maior: «Quia quisquis secutus non est laeta, (362) iuste potest deesse adversis»; quod autem ponitur: «Nunc victoris opes et cognita fata lacesis?» est velut alia, maior propositio. Plurium vero propositionum probationes crebrum est videre, praesertim cum nonnunquam totae causae in duas sint coniectae propositiones, ad quas omnes referuntur probationes.

Ut redeamus autem eo, unde coepimus, optimum fuerit ab apertissimis incipere, ut, usu assuetudineque rerum, quae obscuriora sunt fiant paulatim apertiora. Rerum natura sic se habet, suis cuncta colligenda sunt gradibus, et quod festinanti nonnunquam praecipitium est, ad id per singula sequenti vestigia magna quandoque facilitate parique securitate pervenitur.

abondants pour parler, il n'y aurait pas eu besoin de faire des remarques à ce propos, si ce n'est que deux ou plusieurs propositions sont souvent unies, de cette manière, l'une à l'autre au moyen d'une élaboration stylistique, si bien qu'elles fusionnent, semble-t-il, en une seule argumentation. Il fallait que nous fixions nettement sur ce point l'attention du lecteur qui étudie ces choses.

Dans la dernière possibilité que nous avons avancée, dans laquelle ni une proposition ne prouve l'autre, ni chacune séparément ne prouve la conclusion, il ne peut y avoir que deux propositions si cela concerne les propositions d'une seule argumentation. Un syllogisme ne peut, en effet, contenir plus de propositions. Dans une énumération, il peut y en avoir, il est vrai, plus de deux, mais elles occupent pourtant toutes ensemble la place d'une seule proposition. Le passage suivant chez Lucain semble renfermer un syllogisme complet: «Avant la bataille de Pharsale nous n'avons choisi ni l'un, ni l'autre côté», etc. [8, 531]¹ L'ordre de ces propositions est toutefois embrouillé. Voici le contenu de la mineure: «nous ne nous sommes pas associés à l'entreprise victorieuse de Pompée» (là où il est dit: «Avant la bataille de Pharsale nous n'avons choisi ni l'un, ni l'autre côté»). Puis la conclusion suit: «par conséquent nous pouvons à bon droit nous dérober à sa ruine». C'est le vers suivant: «Devons-nous à présent rejoindre le camp de Pompée, maintenant que tout le monde l'abandonne?» [532] Alors seulement suit la majeure: «car quiconque ne s'est pas associé à quelqu'un dans la prospérité, peut bien l'abandonner, dans l'adversité». En effet, le vers: «Défiez-vous maintenant la puissance et le succès universellement connu du vainqueur?» [533] constitue, en quelque sorte, l'autre proposition, la majeure. On rencontre régulièrement des confirmations de plusieurs propositions, surtout là où des discours entiers sont parfois divisés en deux propositions auxquelles se réfèrent toutes les confirmations.

Mais pour en revenir à notre point de départ, le mieux est de commencer par les cas les plus clairs de sorte que les plus obscurs s'éclaircissent par la pratique et l'expérience de ces matières. L'ordre naturel des choses prescrit que tout doit être abordé au niveau exact, et ce qui constitue un précipice pour quelqu'un qui se hâte trop, est, après un certain temps, atteint aisément et sans accrocs, par celui qui avance pas à pas.

¹ Le livre 8 des *Pharsalia* traite de la fuite de Pompée en Egypte après la bataille décisive de Pharsale (48 av. J.-C.). Les vers cités proviennent du conseil donné au roi Ptolémée par un membre de la cour égyptienne, Pothinus, de ne pas accorder l'hospitalité à Pompée, mais de le faire mettre à mort.

2,28. Ratio cuiuslibet rei per omnes locos describendae

(362) Proximum est ei, qui diligenter cognitos habet locos voletque ex eis invenire, parare facultatem sibi cuiuslibet rei per locos deducendae, quod vel idem est vel simile illi, quod solebant qui docebant rhetoricen inter praeexercitamenta ponere puerorum, quod Graece (363) ἐκφρασις, Latine a plerisque descriptio vocatur. Sed rhetores angustius pleraque quam pro omnium locorum latitudine describebant, eloquendi vero rationem, quam praecipue spectabant illi, latius quam nobis sit opus. Satis enim nobis erit res singulorum locorum singulis verbis velut capitibus quibusdam annotasse. Si quis tamen ea volet oratione latius fundere et vel nudam hanc describendi sequi expositionem, vel conversa in laudem aut vituperationem dictione, argumentatione tractare descriptionem, poterit obiter et pulcherrime artium omnium elocutioni consulere, dum parat inventionem.

Necesse est autem quisquis volet rem aliquam describere, ut omnem eius naturam proprietatemque exacte perspectam habeat, quantumque distabit a notitia rei, tantum a facultate aberit eius describendae et proinde apte commodeque de ea disserendi. Quemadmodum enim saepe iam diximus, dialectice solam inveniendi docet rationem, res ex penitioribus artium petendae sunt penetralibus atque ex eis inveniantur oportet quaecunque inveniuntur. Illae materiam praebent inventioni, dialectice viam docet, nisi illis in rebus, quae, in vulgari opinione notitiaque omnium positae, notiores sunt quam ut sint discendae praeceptione et quae usu quotidie teruntur in manibus. Quoniam apertae sunt enim, sola prope ad disserendum de eis suffecerit dialectice, materiam nobis is, quem communem vocamus sensum rerum humanarum, suppedabit.

2,28. Description du sujet à l'aide des lieux¹

Lorsque quelqu'un a une connaissance approfondie des lieux et veut les utiliser comme source pour trouver des arguments, l'étape suivante consiste alors à apprendre à conduire un sujet quelconque le long des lieux. C'est la même chose ou presque que ce que les professeurs d'éloquence faisaient faire autrefois à leurs élèves au cours des exercices préliminaires.² On l'appelle en grec *ekphrasis*, en latin, on le nomme en général «description». Or les professeurs d'éloquence décrivent la plupart des choses à une échelle plus restreinte que ne le permet la portée de tous les lieux dans leur ensemble. En revanche, leur méthode d'élaboration stylistique (ce qu'ils visaient surtout) était plus détaillée qu'il nous est nécessaire. En effet, pour nous, il suffira de noter les données de chaque lieu par des mots isolés, par des mots-clé pour ainsi dire. Si quelqu'un veut en traiter plus en détail dans un discours et élaborer cette description en quelque sorte dépouillée en une exposition descriptive ou veut la développer comme une argumentation en la transformant en un discours avec louange ou blâme, il peut alors au passage, pendant qu'il prépare l'invention, perfectionner son style bien mieux que par l'exercice de n'importe quel autre art.

Eh bien, quiconque veut décrire une chose déterminée doit connaître complètement la nature et la caractéristique de cette chose. Plus sa connaissance d'une chose est limitée, plus il lui sera difficile d'acquérir la facilité à décrire la chose et donc à raisonner correctement et judicieusement à son propos. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit à maintes reprises, la dialectique enseigne seulement la méthode de l'invention; on doit exhumer les faits de la substance des arts. C'est de cet endroit-là que doit être exhumé tout le matériau que l'on peut trouver. Ce sont les arts qui fournissent la matière de l'invention tandis que la dialectique enseigne la méthode.³ Une exception à ceci est constituée par les sujets sur lesquels tout le monde a une opinion et qui sont familiers à tous; ils sont trop connus pour devoir être appris par transmission. En font partie aussi les sujets auxquels on a affaire quotidiennement, car ils sont si clairs que la dialectique à elle-même suffit à raisonner à leur propos; la matière nous sera fournie par ce qu'on appelle le sens commun.

¹ Alardus I, 362-366; Phrissemius, 312-316.

² Ce sont les *progymnasmata* ou, en latin, *praeexercitamenta*. Voir l'introduction, par. III.1.

³ Voir chapitres 2,6 et 7 (*supra*, p. 122-133)

Qui noverit autem rem, quam descripturus est, omnemque eius vim naturae perviderit, illi promptum est expeditumque reperire omnes in ea locos, et videre etiam, qui loci quibus rebus convenient aut non convenient. Nec enim omnes est in omni re invenire, et quidam rebus per se conveniunt, alii conveniunt quidem rebus, sed non nisi in pronuntiatio dispositis. Quae cuiusmodi sint subdito exemplo descriptionis facile videbitur.

Fiet descriptio commodissime, si sic instituatur ut ex eis quae singulis e locis ducimus et re describenda, pronuntiata fiant, sic, ut subiectum res sit quae describitur, id quod ex loco ducitur praedicatum, nisi tamen ei loci erunt, in quibus commodius secus fiat, ut cum species rei sumimus; ibi enim aptius res fiet praedicatum, genus enim natura de specie, non species de genere praedicatur, et si qua alia erunt eius condicionis, quae non erit difficile videre. Quanquam in reliquis propemodum nihil est, quod impediat quominus omnia quae ducuntur ex locis possint praedicari de eo, a quo ducuntur. Nam et definitum de definitione praedicatur, ut «ani(364)mal rationale est homo», et subiectum de passione et item adiacente dicitur, ut «docibile est homo», «album est homo». Contra aptius fieri non abnuerim, verum hoc tamen non fiet inepte. Quare in his, quanquam liberum sit hoc vel illo pacto facere, malim tamen, quo minor sit errori locus, praescriptum prioris legis servari, ut res de qua quaeritur subiectum sit, quod ex loco inventum fuerit sit praedicatum.

Ut si sumamus exempli gratia describendum hominem, primum dicimus ex definitionis loco: «Homo est animal rationale», deinde,

Celui donc qui connaît la chose qu'il veut décrire et pénétre complètement sa nature, pourra trouver sans hésitation et aisément tous les lieux qui y sont relatifs. Il sera également capable de voir quels lieux s'assortissent ou non avec telle chose. Car il n'est pas possible de trouver tous les lieux dans toutes les choses. Certains lieux également s'assortissent d'eux-mêmes avec les choses tandis que d'autres ne le font que lorsque les choses auxquelles ils s'appliquent ont été incluses dans un énoncé. Quelle sorte de lieux sont ces derniers, on va facilement le voir dans l'exemple ci-dessous d'une description.

La meilleure façon d'effectuer une description est de la concevoir de telle sorte que l'on forme des énoncés à partir des données que nous déduisons sur la base de chaque lieu et à partir de la chose qui doit être décrite. Ceci doit être exécuté de telle façon que la chose décrite soit le sujet et ce qui est déduit du lieu le prédicat. On doit établir une restriction pour les lieux où il vaut mieux procéder différemment, comme lorsque nous nous attaquons aux différentes sortes de la chose. Alors il vaut mieux prendre la chose comme prédicat, car c'est le genre qui est, de nature, le prédicat de la sorte et non pas la sorte le prédicat du genre.¹ C'est la même chose pour des cas analogues que l'on peut reconnaître sans problème. D'ailleurs, dans les autres cas aussi, il n'y a presque aucune raison qui nous empêche de formuler tout ce que nous déduisons à partir des lieux comme prédicat de ce à partir de quoi on les déduit. Car ce qui est défini peut faire fonction de prédicat de la définition, par exemple: «un être vivant doué de raison est l'homme»; et un sujet peut faire fonction de prédicat de ce qu'il subit et aussi de la condition contigüe, par exemple: «un être qui peut être instruit est l'homme»; «un être qui est blanc est l'homme». Je ne nierai pas que ça va mieux en sens inverse, mais ce n'est pourtant pas inepte. Bien qu'on soit donc libre de procéder de cette manière ou de l'autre, je préfère, pour laisser le moins de latitude possible aux erreurs, qu'on s'en tienne à la première règle, de sorte que la chose que l'on étudie soit le sujet et ce que nous trouvons sur la base du lieu soit le prédicat.

Prenons comme exemple la description de l'homme. D'abord nous disons en vertu du lieu de la définition: «l'homme est un être

¹ Supposons que l'on veuille décrire la «chose» entité (substance) et qu'on utilise pour ce faire le lieu «sortes». La donnée «l'être humain» entre alors en ligne de compte. Si l'on applique la règle donnée en première instance, on forme alors la thèse suivante: «une substance est l'être humain». Il est évident, rappelle Agricola au lecteur, que l'on doit dans un tel cas s'écarter de la règle et inverser sujet et prédicat: «l'être humain est une substance».

quia hominis genus est animal, dicimus: «Homo est animal». Pro speciebus hominis accipimus omnia, in quae divisionis lege ea, quam priore libro diximus, homo potest diduci, non quod possit homo quidem dividi in veras species, sed quia ad inveniendi viam praestant idem illa, in quae homo dividitur illo pacto, quod praestant verae species in quas dividitur genus; in quibus cum habeat homo generis vicem, ut modo diximus, praedicetur de eis oportet, dicimusque: «Homo doctus est homo» et «Homo indoctus est homo», possumusque hoc eodem modo per omnes divisionis ire differentias, ducta, quemadmodum praediximus, propemodum ex omnibus locis divisione.

Post haec propria hominis sunt: «Homo capax est doctrinae», «Homo est rationalis», «Homo est natus ridere». Ex totius loco nihil erit fortasse, quod de homine dicatur. Ipse nanque per se homo totum est, nisi vellemus forte dicere: «Homo totius mundi pars est». Partes autem hominis eo pacto, quo partium diversitatem priore libro fecimus, haud difficile erit invenire. Coniugata erunt «humanus», «humanitas», «humane», ut dicamus: «Homo est humanus», «Homo praecipue debet expetere humanitatem», «Homo debet omnia facere

vivant doué de raison». Ensuite, nous disons parce que le genre d'homme est «être vivant»: «l'homme est un être vivant». Comme sorte de l'homme, nous prenons tout ce en quoi l'homme peut être subdivisé, en nous appuyant sur la règle de subdivision que nous avons expliquée dans le livre précédent.¹ Or l'homme, assurément, ne peut pas vraiment être subdivisé en sortes, mais en relation avec la méthode de l'invention, les éléments dans lesquels l'homme est ainsi divisé ont la même fonction que les sortes réelles dans lesquelles est subdivisé le genre. Lorsque le concept d'homme compte comme genre pour ces éléments, comme nous venons de le dire, alors il faut le formuler comme prédicat des éléments. Nous disons donc: «un homme savant est un être humain», et: un «illettré est un être humain». De la même manière, nous pouvons examiner toutes les différences apportées par la subdivision et, dans ce cas, cette dernière est élaborée à l'aide de presque tous les lieux, comme nous l'avons déjà traité.²

Puis c'est le tour des qualités de l'homme: «l'homme est capable de penser théoriquement», «l'homme est doué de raison», «l'homme est né pour rire». En vertu du lieu du tout, il n'y a, à vrai dire, rien qui ne puisse être dit de l'homme, car l'homme lui-même constitue un tout unique, à moins que nous voulions affirmer que l'homme est une partie du monde entier. Dans ce cas, on peut trouver les parties de l'homme très facilement de la façon dont nous avons déterminé dans le livre précédent la diversité des parties.³ Les concepts apparentés sont: «humain», «humanité», «avec humanité». C'est ainsi que nous pouvons dire: «l'homme est humain», «l'homme doit avant tout rechercher l'humanité», «l'homme doit tout faire avec humanité». Or,

¹ Les chapitres 1,6 et 7 (Alardus I, 34-45; Phrissemius, 29-35) traitent de la définition et de la division des concepts. Agricola souligne que la définition des concepts à l'aide des différences de sortes n'est pas en soi pertinente lorsqu'on argumente: «Car si tout animal [genre] peut courir, alors l'homme [sorte] doit aussi pouvoir courir, et si l'homme [sorte] ne peut pas courir, un animal quelconque [individu] ne peut pas non plus courir. De même, si tout homme [sorte] peut courir, alors Cicéron [individu] doit aussi pouvoir courir et si Cicéron [individu] peut courir, alors un homme quelconque [individu] doit aussi pouvoir courir» (Alardus I, 34). Dans le chapitre 1,7, il est expliqué que pour la définition du concept selon le principe de la division («la division consiste à analyser le genre en sortes au moyen des différences», Alardus I, 43), on doit examiner tous les lieux pour déterminer les différences individuelles.

² Dans le chapitre 1,7 (*supra*, p. 203, n. 1).

³ Chapitre 1,9 (Alardus I, 52-55; Phrissemius, 38-41). Agricola distingue diverses catégories pour le tout et les parties. Une catégorie se rapporte à la substance (par ex. «mur» comme partie du tout «maison»), une autre au nombre (par ex. «un objet long de un, deux ou trois pieds» comme partie du tout «un objet long de dix pieds»), une troisième à la «capacité» (par ex. «Achille est plus fort qu'Ajx»), une quatrième à la substance et à la forme; l'un des exemples est ici la division de «homme» en corps (forme) et en âme (substance).

humane». Nemo autem credat hic erratum esse, si verbis per se repugnantibus, ut fiat ex eis pronuntiatum cum re de qua quaerimus, alia addantur verba, quo possint commodius in pronuntiati formam cum re concludi. Cum enim per se dicatur inepte: «Homo est humanitas», additis aliquibus verbis, ut sit: «Homo praecipue debet expetere humanitatem», commode dicitur. Simili ratione descriptio per reliquos ducetur locos. Nihil enim attinet omnium ponere exempla, quando longum id esset et facilius sit, quam ut indicandum sit. Adiacentia et actus maximam et immensam propemodum copiam praebebunt inventioni. Ex subiecti loco nihil est, (365) quod de homine dicatur. Cum sit enim homo generis earum rerum, quae per se subsistunt, in subiecto nequit esse. Sic et causae et eventa et connexa in his praecipue rebus, quae agendi patiendive generis sunt, primas persaepe sibi vendicant partes. Locus et tempus describendis singularibus rebus, ut «Ciceroni», ut «Catoni», ut «Romae», ut «Athenis», «bello Punico», «cladi Cannensi», multam suppeditant plerunque materiam, generibus rerum, quoniam ea fere citra intellectum temporis et loci apprehenduntur ab animis nostris et efferuntur, minus iccirco sunt hi loci accommodati.

Quinque accidentium loci simplici rei describendae non facile queunt aptari, sed rectius pronuntiatis eis, quae ex priorum locorum descriptione ducta sunt, adiungentur; ut si dicamus: «Homo loquitur», «loqui» actus quidam est hominis, cui contingens est, quod psittacus effingit vocem humanam. «Psittacus» autem «homini» comparatus

personne ne doit penser que c'est une erreur d'ajouter à des mots, qui en soi se contredisent et que l'on veut utiliser pour un énoncé lié au sujet étudié, d'autres mots pour qu'il soit plus facile d'en faire une thèse liée au sujet. C'est ainsi qu'il est inepte de dire: «l'homme est humanité», mais lorsqu'on y ajoute quelques mots, par exemple: «l'homme doit avant tout pratiquer l'humanité», l'énoncé sera approprié. On peut, selon ce plan, conduire la description le long des autres lieux. Il est en effet sans intérêt de donner des exemples de tous les cas, car cela prend beaucoup de temps et c'est si facile qu'on n'a pas besoin de l'expliquer. Les conditions contigües et les activités fournissent une très grande quantité, quasi incommensurable, de matériaux à l'invention.¹ Du lieu du sujet, il ne peut être rien dit qui soit relatif à l'homme. En effet, parce que l'homme appartient à la sorte de choses qui existe en soi, il ne peut pas ressortir au sujet.² Les causes, les conséquences et les éléments nécessairement liés jouent souvent aussi un rôle de premier plan, avant tout pour la sorte de choses qui se rapporte à l'activité et à la passivité. Lieu et moment fournissent très souvent des matériaux en abondance pour la description de choses particulières, telles que «Cicéron», «Caton», «Rome», «Athènes», «la guerre punique», «la défaite de Cannes». Ces lieux conviennent moins bien aux groupes de sortes, parce que ceux-ci sont conçus et constitués par notre intelligence en dehors des notions de temps et de lieu.

Les cinq lieux des éléments correspondants ne s'appliquent pas aussi aisément à la description d'une chose simple. Il est plus correct de les rattacher aux énoncés qui découlent de la description des lieux précédents. Par exemple, lorsque nous disons: «l'homme parle», «parler» est alors une activité spécifique de l'homme. A son tour, cette activité a comme élément lié par accident le fait que le perroquet peut

¹ Ces deux lieux traités dans 1,11 et 12 (Alardus I, 62-72; Phrissemius, 47-55), sont en rapport étroit. La condition contigüe est définie comme une modalité d'une chose, quelque chose de propre qui n'est pas absolument essentiel. L'activité découle de la condition contigüe. Les deux lieux sont complexes et comprennent, en fait, dit Agricola, tout ce qui est, dans une chose, perceptible par les sens et par l'esprit. Certaines de ces données sont naturelles, d'autres sont artificielles et peuvent être aussi annulées. Voici quelques-uns des nombreux exemples donnés: «sagesse» comme condition contigüe de Caton; «rapidité» comme activité perceptible par les sens (voir quelqu'un courir) ou comme condition contigüe perceptible par l'intellect (voir à la posture athlétique de quelqu'un qu'il ou elle pratique la course à pied); «chaleur» comme condition contigüe naturelle de feu et condition contigüe artificielle de l'eau qui a été chauffée.

² Le lieu du sujet, traité en 1, 12 (Alardus I, 75-76; Phrissemius, 57-59) est en étroite relation avec les deux lieux précédents. Ce lieu comprend aussi bien ce dont découlent la condition et l'activité que ce à quoi l'activité se rapporte. Latomus, dans son résumé, donne, entre autres, les exemples suivants: le sujet pour «chaleur» est «feu»; le sujet pour «échauffement» est «feu» (le feu produit l'échauffement) et «eau» (l'échauffement se produit dans l'eau); *Epitome commentariorum dialecticae inventionis...*, ed. Cologne, 1571, 22.

comparatus non est contingens, sed specie diversum. «Effingere» autem «humanam vocem» ad «loqui» genus est; quicquid enim loquitur vocem humanam effingit, sed tamen non quicquid effingit vocem humanam loquitur utique, quoniam animalia, quae citra intellectum id agunt, non loquuntur. Sed «hominem loqui» comparatum ei quod est «psittacum effingere humanam vocem» contingens est. Sic etiam «tussire hominem» ad id quod est «hominem loqui» contingens vocamus. Similiter in loco, qui nominis vocatur, si dicas: «Homo vocatur», nil videris dicere quod ad eum locum pertineat, nisi addas iam ei pronuntiatum id, quod dici solet: «quoniam factus sit ex humo», vel simile quiddam. Ex eo quoque loco, qui pronuntiatorum dicitur, nihil itidem posse simpliciter dici hinc patet, quod quisquis de re pronuntiaturus est, necesse est pronuntiato id faciat. Quod quia constare oportebit ex re et eo quod de re dicitur, necessario ex aliorum locorum aliquo ducetur. Comparationes itidem et similitudines rerum non fiunt per se rerum ad res, sed semper accipitur aliquid in re, per quod fiat eius ad aliam rem comparatio. «Homo» per se nulli comparatur, nisi capiamus in eo vel magnitudinem corporis, vel vires, vel celeritatem, vel quaecunque alia talia capi possunt, in quo reliquis vel animalibus vel hominibus comparetur ex adiacentibus hominis. Opposita et diversa, quia solum negatione pronuntiantur, nihil est quod per se describendae rei con(366)ferant, nisi aliis locis adhibeantur, ut vel in comparationes vel similitudines transferantur vel aliorum locorum usum; ut quemadmodum dicimus; «Homini est studium honestatis, cura discendi» adiacentia sunt haec, sic dicimus etiam a contrariis: «Homini

imiter la voix humaine. Néanmoins, «perroquet» comparé à «homme» n'est pas un élément lié par accident, mais un être différent quant à la sorte. De plus, «pouvoir imiter la voix humaine» appartient au genre «parler». Car tout ce qui parle imite la voix humaine, mais tout ce qui imite la voix humaine ne parle pas au plein sens du mot, car les animaux, qui le font, en effet, sans entendement, ne parlent pas vraiment. Mais, à son tour, «l'homme parle» est bien, en relation avec «le perroquet peut imiter la voix humaine», un élément lié par accident. C'est ainsi que nous nommons également «l'homme tousse» un élément qui est lié par accident à «l'homme parle». On a quelque chose de comparable avec le lieu qui s'appelle «nom de la chose». Lorsqu'on dit: «l'homme est nommé homme», on formule, semble-t-il, un énoncé qui n'a rien à faire avec ce lieu, à moins qu'on n'y ajoute cette maxime proverbiale: «parce qu'il est fait de terre»,¹ ou quelque chose du même genre. Rien non plus ne peut être affirmé de façon simple si l'on prend comme point de départ le lieu qui s'appelle «sentences». On le constate au fait que quiconque veut dire quelque chose à propos d'un sujet, doit le formuler nécessairement sous la forme d'un énoncé. Parce que cet énoncé devra comprendre le sujet et ce qui est dit sur le sujet, il doit être inévitablement déduit de l'un des autres lieux. Dans le cas également des comparaisons et des similitudes, on ne part pas des choses considérées en soi, mais on choisit toujours dans une chose un aspect précis qui peut être utilisé comme point de comparaison avec une autre chose. «Homme» ne peut en soi être comparé avec rien d'autre, à moins que dans le concept d'«homme» nous concentrons notre attention sur un aspect touchant aux conditions contigües, par exemple la taille de son corps, ou sa force, ou sa rapidité, et que sous ce rapport on le compare avec les autres êtres vivants ou avec d'autres humains. Comme les éléments opposés ou différents ne sont formulés que sous la forme d'une négation, il n'y a rien qu'ils apportent en soi à la description du sujet. Ils doivent être appliqués à d'autres lieux de façon à être transformés en comparaisons ou en similitudes ou à servir aux besoins d'autres lieux. Supposons par exemple que nous disions: «la pratique de l'honneur et le souci d'apprendre» appartiennent à l'homme. Ce sont là des conditions contigües. C'est ainsi que nous pouvons dire aussi en partant des éléments opposés: «l'aversion pour les vices et la prévention de l'ignorance» appartiennent à l'homme. Et si l'on part

¹ Ce propos est basé sur le rapprochement étymologique *homo/humus*, cité par Quintilien au milieu d'une série d'étymologies absurdes: «L'homme est-il nommé homme (*homo*) parce qu'il est issu de la terre (*humus*)?» (*Institutio oratoria*, I, 6, 34).

est odium vitiorum, evitatio ignorantiae», et ex diversis hominis: «Brutis nullus est vitiorum virtutumque delectus, nullus respectus scientiae aut ignorantiae».

Illud etiam admonuisse volumus, utilissime singulares res et ut quaeque notissima est ab his describi, qui primam huic curae afferant manum. Uberius enim, quia singularia sunt, omnes infra se locos continent et, quia nota sunt, faciliorem praebent inveniendi viam. Quia constat haec facultas usu praecipue et crebra experiendi consuetudine, non sumus ab eis inter principia maxime operis difficultate deterrendi. Alendus enim spe est animus, quisquis maius aliquid conatur. Nonnunquam enim maiora propemodum viribus nostris vel per hoc solum praestamus, quia speramus commode praestare nos posse.

2,29. Inter duas res propositas consentanea et dissentanea, quomodo ex locis inveniantur

(367) Ei vero qui paravit hanc describendae cuiusque rei facultatem, hoc est, ut possit videre quid de re quaque ex omnibus locis dici possit, utile erit deinde, propositis duabus rebus, quarum altera dicatur de altera, ut, cum descripserit utranque, conferat inter se¹ locos utriusque rei unumquemque alterius alterius omnibus, videatque quid consentaneum possit in (368) eis et quid dissentaneum invenire. Quatenus enim consentiunt inter se loci, eatenus etiam res altera de altera non negabitur; quatenus autem discrepant loci, non poterunt etiam ne res quidem inter se convenire. Si quando vero ducetur idem ex diversis utriusque rei locis, quemadmodum saepe fieri supra ostendimus, si modo id, quod ductum est e locis, certum habeat cum re utraque consensum, certo etiam vinculo res inter se convenient. Quaerenda autem erunt per omnes locos iam consentanea, postea rursus dissentanea tentandumque hoc pacto, quid in utranque partem de re proposita possit dici.

¹ inter se Phrissemius, manuscrs de Stuttgart et d'Uppsala; inter Alardus I.

des éléments différents: «les bêtes dépourvues de raison n'ont pas le choix entre les vertus et les vices et n'entretiennent aucun rapport avec le savoir ou l'ignorance».

Je veux également signaler qu'il est très utile pour les débutants qui vont entreprendre cet exercice de décrire des choses particulières et de préférence généralement connues. Car étant donné qu'il s'agit de cas particuliers, ils contiennent plus de points de départ pour tous les lieux, et comme ils sont connus, ils procurent un accès assez facile à l'invention. Comme cette aptitude s'appuie en grande partie sur l'expérience et l'exercice constant, nous ne devons pas être effrayés par la difficulté que nous rencontrons surtout au début. Car quiconque entreprend quelque chose de grand doit nourrir son esprit d'espoir. Parfois, en effet, nous réussissons des choses presque plus grandes que ce qu'on pouvait escompter en fonction de nos forces, uniquement parce que nous espérons en être capables sans problème.

2,29. *Inventaire des données pour traiter une question*¹

Lorsque quelqu'un maîtrise l'aptitude à décrire une chose quelconque, c'est-à-dire, à voir ce qui peut être dit sur n'importe quelle chose sur la base de tous les lieux, il sera ensuite utile, lorsqu'il s'occupe de deux choses distinctes, dont l'une est le prédicat de l'autre, et qu'il a décrit ces choses chacune séparément, de comparer chaque lieu d'une chose avec tous les lieux de l'autre chose et définir quels points de ressemblance et de différence on peut trouver entre les lieux. Car, dans la mesure où les lieux concordent entre eux, l'une des choses ne sera pas la négation de l'autre. Mais dans la mesure où les lieux diffèrent, les deux choses ne pourront pas concorder non plus entre elles. Par ailleurs, si par hasard la même donnée pour deux choses est déduite d'une manière correcte sur la base de différents lieux, ce qui se produit souvent comme nous l'avons montré ci-dessus,² les deux choses seront alors unies par un lien fiable, à condition que la donnée en question déduite des lieux concorde sans aucun doute avec chacune des deux choses. On devra d'abord examiner tous les lieux pour découvrir les concordances, et ensuite faire la même chose pour découvrir les différences. C'est ainsi qu'on doit examiner ce qui peut être dit du sujet donné aussi bien dans un sens positif que négatif.

¹ Alardus I, 367-372; Phrissemius, 317-323.

² Agricola fait peut-être allusion au passage du chapitre 2, 26, dans lequel il montre qu'une argumentation peut être décrite sur la base de différents lieux (*supra*, p. 185).

Sumamus in exemplum: «Philosopho habenda est uxor». Hic primum philosophum per suos explicemus locos, similiter et uxorem. Definiamus philosophum esse hominem divinarum humanarumque rerum notitiam cum virtute sectantem. Pro genere erit homo, quanquam exactius intuenti subiectum sit. Species erunt stoicus, peripateticus, academicus, epicuraeus, et quae reliquae sectae philosophorum numerantur. Proprium est cura scientiae cum virtute. Totum et partes: eadem, quae hominis. Coniugata: philosophie, philosophari. Adiacentia: pallor, macies, horror et asperitas frontis, severitas vitae, morum integritas, amor laborum, rerum humanarum incuria, contemptus voluptatum et dolorum. Actus: studere, vigilare, laborare aliquid tale semper efficere, quo melior ipse, meliores alii fiant. Causa efficiens est philosophus, qui docuit eum, et cura et iugis intentio studiorum, quibus didicit; finis: bene tranquilleque vivere. Effecta sunt mores hominum, vitaeque rectis institutis emendata et edita praecepta vitae, conscripti libri usui et memoriae posteritatis. Destinata sunt omnia, quae consequendae philosophiae causa paravit. Connexa sunt opes eius qualescunque, discipuli, veneratio, fama. Locus: patria in qua natus, locus in quo versatur, publicus et aspectui omnium expositus, ut qui omnibus sit vitae praebiturus exemplum, item habitatio satis certa, cum debeat urbium populorumque corrector et emendator esse. Temporis: ut aetas eius, iuvenis an senex. Accidentium loci, ut praediximus, quia in solam et simplicem rem non veniunt, melius in toto pronuntiato, quod sumptum est, perspiciuntur.

Hoc pacto etiam erit explicanda uxor per suos locos, primumque definienda, ut sit uxor mulier in consortium vitae, liberorum (369) causa legitime accepta. Hic pro genere erit mulier. Species erunt: haec

Prenons l'exemple suivant: «le philosophe doit avoir une épouse». Nous voulons d'abord analyser le concept de philosophe à l'aide des lieux qui s'y appliquent et de la même manière examiner le concept d'épouse. Définissons «philosophe» comme quelqu'un qui vise à la connaissance des choses divines et humaines et qui est vertueux. «Homme» fera office de genre, bien que ce soit, après examen précis, le sujet. Comme sortes pourront entrer en ligne de compte: stoïcien, péripatéticien, philosophe de l'Académie, épicurien et les noms des autres écoles philosophiques. La qualité est: appétit de savoir lié à vertu. Le tout et les parties: les mêmes que celles qui entrent en ligne de compte pour le concept d'homme.¹ Concepts apparentés: philosophie, philosopher. Conditions contigües: pâleur, maigreur, extérieur imposant et sévère, mode de vie sobre, intégrité morale, amour du travail, négligence des choses terrestres, dédain du plaisir et de la douleur. Activités: étudier, veiller, faire des efforts, être toujours occupé de quelque chose qui peut l'améliorer lui ou autrui. Cause génératrice: le philosophe qui l'a instruit, ainsi que l'attention et l'effort continuellement concentrés sur l'étude par lequel il a acquis des connaissances. Cause finale: mener une vie bonne et tranquille. Conséquences non-voulues: améliorer les mœurs des humains, donner de bonnes directives pour une juste conduite, publier des règles de vie, écrire des livres comme souvenir et instrument utile pour la postérité. Conséquences voulues: tout ce qu'il s'est procuré pour maîtriser la philosophie. Éléments nécessairement liés: Ses acquis tels que disciples, considération, gloire. Lieu: son pays d'origine, l'endroit qu'il fréquente régulièrement, en public et visible pour tous, étant donné qu'il doit servir de modèle pour la conduite de tous; ensuite un domicile relativement fixe parce qu'il doit réformer les villes et les peuples. Temps: par exemple son âge ou le fait qu'il est un homme jeune ou âgé. Il est préférable, comme nous l'avons déjà dit,² de traiter les lieux des éléments correspondants lorsqu'ils sont appliqués à l'énoncé complet qu'on a choisi comme point de départ parce qu'on ne les trouve pas dans des choses qui sont isolées et simples.

On devra, de la même façon, analyser le concept d'épouse à l'aide des lieux qui y sont applicables. On doit tout d'abord donner une définition: une épouse est une femme, choisie comme compagne légale en vue d'une postérité. Comme genre entrera ici en ligne de compte: femme. Les sortes seront: cette épouse ou celle-là. Qualité:

¹ Voir chapitre 2, 28 (*supra*, p. 202-203).

² Voir la description du concept d'«homme» dans le chapitre 2, 28 (*supra*, p. 204-207).

uxor. Proprium: liberos parere. Totum et partes, ut de philosopho diximus, non aliae quam hominis. Coniugata: uxorius, uxorie. Adiacentia: affectus matrimonialis, amor uxorius, cura alendae eius, pudicitia aut negligentia tori. Actus: blandiri, queri, rixari, suspicari, aemulam metuere, iura genialia reddere, parere, educare et communem rem familiarem curare. Subiectum, quoniam nunc uxorem sicut et philosophum tanquam substantiam accipimus, non habet. Causa efficiens est: consensus coniunctioque matrimonii; finis est: procreatio liberorum conservatioque generis humani per legitimam posteritatem. Effecta: eadem, quae finis: liberi et generis humani conservatio.¹ Destinata sunt opes, quibus ali possit, reliquarumque rerum ad toleranda matrimonii onera apparatus. Connexa: maritus, opes, dos, nobilitas. Ipsum etiam uxoris nomen ad connexa pertinet et earum rerum generis est, quae ad aliquid vocantur; uxor enim mariti est uxor et maritus uxoris est maritus. Nos autem in praesentia uxorem non tanquam pro qualitate uxoria, sed pro substantia quae ab ea denominatur accipimus. Locus et tempus in generalibus his quaestionibus, hoc est, quae proposita alio loco diximus vocari, per condicionem inferuntur, ut dicamus, «Quid, si peregrina sit?», «Quid, si iuvenis?», «Quid, si senex?» Per se enim nihil horum est in uxoris persona accipere, sed per condicionem potius adducuntur suntque et eorum, quae supra memoravimus, et in philosophi et uxoris persona pleraque huius generis. Quia tamen crebro insunt eis et in alterutram partem propensiora sunt, velut pro certis et non conditionalibus

¹ Generis humani per legitimam posteritatem. Effecta: eadem, quae finis: liberi et generis humani conservatio *manuscripts de Stuttgart et d'Uppsala*; *om. Alardus I.*

mettre au monde des enfants. Le tout et les parties sont, comme dans le cas du philosophe, rien d'autre que ceux de l'être humain. Les concepts apparentés: de l'épouse, à la façon de l'épouse. Conditions contigües: affection conjugale et amour, le souci d'entretenir l'épouse,¹ la chasteté ou l'indifférence quant à la vie sexuelle. Activités: flatter, se plaindre, chercher querelle, être suspicieuse, craindre une maîtresse, veiller à l'accomplissement des droits conjugaux, mettre au monde des enfants et les élever, gérer les affaires de famille. Il n'y a pas de sujet, parce que dans ce cas, nous concevons «épouse», tout comme «philosophe», comme une substance. La cause génératrice est: l'engagement unanime du mariage. La cause finale: la procréation d'enfants et la continuation du genre humain par moyen d'une postérité légitime. Les conséquences non-voulues sont les mêmes que la cause finale: les enfants et la continuation du genre humain. Les conséquences voulues: les moyens matériels grâce auxquels la famille peut être entretenue, et toutes les choses nécessaires pour supporter le poids du mariage. Les éléments nécessairement liés sont: époux, richesse, dot, noblesse. Le concept d'épouse appartient lui-même aux éléments nécessairement liés et est l'une de ces choses qui sont nommées en relation avec quelque chose d'autre. En effet, une épouse est l'épouse d'un époux et un époux est l'époux d'une épouse. Mais à présent nous ne considérons pas «épouse» comme la qualité d'être une épouse, mais comme la substance nommée d'après le concept en question. Lieu et temps sont intégrés dans ces questions générales, que nous avons nommées ailleurs «question de portée générale» au moment où l'on pose une condition.² C'est ainsi que nous pouvons dire: qu'arrive-t-il si elle est une étrangère ou une jeune femme ou bien une femme âgée? Il est en effet impossible de considérer un aspect de ces éléments en soi dans la personne de l'épouse, mais on les y ajoute plutôt en posant une condition. C'est d'ailleurs également le cas pour la plupart des choses que nous avons énumérées ci-dessus aussi bien en ce qui concerne la personne du philosophe que celle de l'épouse. Mais parce que ces choses se produisent souvent chez des personnes et appartiennent respectivement à l'une ou l'autre personne, elles sont considérées comme certaines et inconditionnelles. Les lieux des éléments correspondants, qui sont les suivants dans la série, entretiennent le

¹ Phrissemius remarque à juste titre que cette condition contigüe appartient plutôt à l'époux qu'à l'épouse.

² A savoir au chapitre 2,10 (Alardus I, 106-109; Phrissemius, 81-85), où les questions sont divisées en fonction des diverses façons de questionner (thèse-hypothèse).

accipiuntur. Accidentium loci, quae sequuntur, eadem ratione se habent in uxoris nomine, quemadmodum in philosophi et hominis habere praediximus.

Verum hi loci, qui ex condicione inferuntur, non incommode ad contingentium referentur naturam. Quanquam enim «iuvenem esse vel senem» non sit contingens uxori, cui inest iuventa vel senectus, huic tamen quod est «philosophum habere uxorem» contingens est «iuvenem habere uxorem» vel «habere senem», sicutque ista in uxore ad philosophum relata contingentia sunt, sic et in philosopho haec eadem, relata ad uxorem, sunt contingentia. In eis autem rebus, quibus de certo aliquo singularique facto disseritur, hic locus aptius excutitur, plusque confert antecedentibus, adiunctis, consequentibus inspectis, quae omnia (370) priore libro nobis sunt explicata. Similiter iam inspicimus nomen philosophi et nomen uxoris, quid eorum vis proposito nostro afferat. Sic pronuntiata de hac re, quid quisque magni nominis autor hac de re in hanc vel illam partem dixerit; sic comparata sunt ex philosophi persona: «Ecquid imperatori in exercitu agenti, an servo, an rectori civitatis habenda sit uxor?», ex uxoris persona: «An philosopho habendus sit amicus firmior, an servus, an concubina?». Similia, ut suo loco diximus, nisi simul ex utrisque subiecto et

même rapport avec le concept «épouse» qu'avec les concepts «philosophe» et «homme» dont nous avons parlé auparavant.

Or les lieux que l'on soulève en posant une condition peuvent être, selon leur nature, transformés de façon tout à fait appropriée, en éléments liés par accident. Car si être jeune ou vieux ne sont pas des éléments liés par accident d'épouse - elle porte en effet la jeunesse ou la vieillesse en soi -, «avoir une jeune épouse» ou «avoir une épouse âgée» est bien un élément lié par accident de l'énoncé «le philosophe a une épouse». Et de même que ces aspects d'«épouse» sont, en relation avec «philosophe» des éléments liés par accident, de même, les mêmes aspects de «philosophe» sont des éléments liés par accident en relation avec «épouse». Pour les questions où l'on raisonne sur un fait bien déterminé et particulier, il est très approprié d'étudier ce lieu et il est encore plus productif après un examen des antécédents, des analogies, et des conséquents, que nous avons tous analysés dans le livre précédent.¹ De la même manière, nous examinons le nom de «philosophe» et le nom d'«épouse» pour voir ce qu'ils apportent à notre question de teneur générale. En même temps nous regardons les sentences concernant ce sujet: qu'en a dit chaque auteur important dans un sens positif ou négatif? Puis, il y a les éléments qui sont comparés en prenant comme point de départ la personne du philosophe: un général qui a une armée sous son commandement, un esclave, le chef d'une cité doivent-ils avoir une épouse? et en prenant la personne de l'épouse comme point de départ: qu'est-il préférable d'avoir pour un philosophe, un ami, un esclave ou une maîtresse? On ne peut pas mettre en avant des éléments de nature semblable, ainsi que nous l'avons dit à l'endroit qui leur était destiné,² à moins qu'on ne les tire

¹ Ce sont là trois groupes de lieux qui sont distingués dans la topique de Cicéron (voir *supra*, p. 30, n. 1) et de Boèce. Dans I, 20 (Alardus I, 106-109; Phrissemius, 811-85), Agricola explique pourquoi, dans son système, il les traite dans le groupe des éléments correspondants (*accidentia*). Il en retire les antécédents et les conséquents (*antecedentia, consequentia*) parce qu'ils comprennent des formes d'argumentation qui, à son avis, peuvent être utilisées, si nécessaire, pour chaque lieu. Agricola explique ceci à l'aide, entre autres, d'une considération sur la définition que Boèce donne des antécédents: «les antécédents sont des choses dont il doit nécessairement découler quelque chose, si elles sont posées comme condition, comme lorsque nous disons «s'il y a un homme, il y a un animal» (Patrologie latine, 64, éd. J.P. Migne, 1198 B-C). D'après Agricola, on peut aussi inverser le raisonnement: s'il y a un animal, il y a un homme», de sorte qu'on peut dire aussi bien d'homme que d'animal qu'ils sont respectivement un antécédent d'animal et d'homme.»

² A savoir au chapitre I,24 qui traite du lieu des éléments qui sont comparés et dans lequel est expliqué, entre autres, la différence entre ce lieu (numéro 21) et celui des éléments semblables (numéro 22) (Alardus I, 132-135; Phrissemius, 102-106). Il est question d'une comparaison (numéro 21) lorsqu'une ou deux choses concordent entre elles sous un certain rapport (voici l'exemple d'Agricola: si Caton avait le droit de se joindre à la guerre civile, Cicéron en avait le droit aussi). Le lieu numéro 22 comprend l'utilisation de cas parallèles (voici l'exemple d'Agricola: de

praedicato sumi non possunt, ergo ea continuo aut affirmative aut negative pronuntiare de proposito oportebit, ut doceamus similitudine accepta philosophum vel habere debere uxorem, vel non habere. Oppositorum et diversorum, nisi in negativis, nullus fere est usus.

Cum fuerint ergo quae describenda sumpsimus hoc more per locos deducta, tum conferendi sunt, ut diximus, loci locis et videndum, qui quibus conveniant. Ex his enim affirmative de proposito statuemus; qui discrepabunt, hi propositum subvertent.

Primumque per omnes locos consentanea scrutemur, ut sumpta definitione philosophi, «qui scrutatur divinas et humanas res cum cura virtutis», conferamus huic ordine ea, quae ex nomine uxoris sunt ducta. Definitio uxoris non multum dabit, nisi ea parte, qua ponitur in definitione philosophi «cura virtutis» et in definitione uxoris «causa liberorum quaerendorum». Quaerendi enim liberi cum cura virtutis videntur convenire, quoniam officium virtutis videtur liberos procreare. Deinde genus uxoris, «mulier», parum videtur convenire definitioni philosophi, nisi in ea intelligamus, quod is vir sit; vir enim et mulier naturae ordine iuncta videntur. Species uxoris, si sumamus clari nominis foeminas, quarum pudicitiae et virtutum inclyta memoria est, etiam non discrepabunt; digna enim consuetudo earum talibus viris erit.

Poterimus hoc pacto definitionem philosophi per omnes locos uxoris circumferre et tentare omnia; deinde reliquos ex ordine locos, qui in philosophi nomine sunt, eadem ratione, quemadmodum de definitione diximus, cum omnibus locis uxoris coniungere et experiri, qui conveniant, eos vero, qui non conveniunt, intactos relinquere. Hi

en même temps aussi bien du sujet que du prédicat. On devra donc les formuler immédiatement dans un sens affirmatif ou négatif relativement à la thèse générale, de sorte qu'en vertu de la similitude nous puissions montrer qu'un philosophe doit avoir ou non une épouse. On ne peut pratiquement guère se servir d'éléments contradictoires et différents, sauf dans des questions négatives.

Lorsque nous avons rassemblé ainsi les données sur les choses que nous nous étions proposé de décrire à l'aide des lieux, on doit alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, comparer ensuite les lieux entre eux. Nous devons examiner quels lieux correspondent entre eux, car en prenant ces lieux comme points de départ, nous pouvons formuler un énoncé affirmatif concernant la question générale. Les lieux qui diffèrent l'un de l'autre nieront la question générale.

Examinons d'abord les concordances entre les lieux. Prenons par exemple la définition de «philosophe»: «celui qui dans sa recherche de la vertu, étudie les choses divines et humaines», et comparons-y une par une les données déduites du concept d'épouse. La définition d'épouse n'est pas très productive, sauf dans la mesure où «la recherche de la vertu» se trouve dans la définition «philosophe» et «en vue de la postérité» dans la définition d'«épouse». Le désir d'avoir une postérité et la recherche de la vertu semblent en effet être en harmonie, étant donné que c'est une tâche vertueuse, semble-t-il, de procréer. Ensuite il semble que le genre d'«épouse», «femme», ne présente que peu d'analogie avec la définition de «philosophe», à moins que nous concevions cette définition ainsi: le philosophe est un homme. Car homme et femme semblent être liés l'un à l'autre par l'ordre naturel. Les sortes d'«épouse» ne fourniront certainement pas de données négatives, si nous pensons, dans ce contexte, à des femmes célèbres de glorieuse mémoire du fait de leur chasteté et de leurs vertus. La fréquentation de ces femmes, en effet, est digne des philosophes.

C'est ainsi que nous pouvons conduire la définition de «philosophe» le long de tous les lieux d'«épouse» et essayer toutes les données. Nous pouvons ensuite, tout comme nous l'avons exposé en ce qui concerne la définition, combiner l'un après l'autre les autres lieux relatifs au concept de philosophe avec tous les lieux d'«épouse» et examiner quelles sont les concordances. Les lieux qui ne concordent pas, nous ne nous en occupons pas. En effet, ces derniers nous

même que les bouteilles au goulot étroit rejettent un liquide qui y a été versé trop rapidement, mais s'imprègnent de celui qui a été versé lentement, de même les jeunes cerveaux des enfants s'opposent à une matière difficile, mais sont à la hauteur de choses faciles qui ne dépassent pas leurs forces). Ce lieu est traité au chapitre 1,25 (Alardus I, 142-146; Phrissemius, 107-113).

enim, cum postea dissentanea eodem ordine quaeremus quo consentanea quaesivimus, materiam inven(371)tioni nostrae dabunt.

Quod si etiam contraria sint aliqua inter se, quae ex altera parte ducentur, invenienda tamen utrisque consentanea erunt. Quemadmodum stoicus et epicureus repugnant, quoniam hic virtutem expetit, ille aspernatur, ergo huic voluptas tori genialis et blanditiae benignaque uxoris consuetudo et gratia formae consentanea erunt, stoico vero cura procreandorum liberorum et studium coercendae libidinis, ne alia quam qua permissum est rapiat. Hinc etiam nascuntur argumentationes illae, quae proprie ἐνθυμήματα rhetores voluerunt dici, cum, divisa una re per duo opposita, utrunque deinde affirmamus vel negamus, quod in enumeratione supra comprehendimus; Cicero complexionem voluit id vocari, quale est: «Uxor vel decora est vel deformis». Videtur quidem primo aspectu, si altera sit ducenda, alteram ducendam non esse. Qui tamen volet utrisque consentanea quaerere, dicet decoram ducendam esse in spem pulchritudinis liberorum, deformem, ut exerceat continentiam mariti. Sic qui dissentanea quaeret, dicet decoram suspectam esse, deformem invisam.

Nec vero primo statim conatu desistendum est, si consentanea quaerenti prima duorum locorum collatio parum respondeat, sed conferendi iterum adhibendique ad eos erunt alii loci, quibus consentanea esse pervincantur. Qualia sunt Thucydidis nonnulla contra communem sensum opinionemque dicta, quae tamen adhibita probatione confirmat, agitandumque hac ratione ingenium, nec acquiescendum solum eis, quae ultro se proferunt, sed erunt etiam quae latent eruenda. Sic enim paulatim facultas illa parabitur magna ex parte, quam tribuit orationi Cicero, ut nihil tam improbabile sit, quod non hac via probabile videatur.

procureront plus tard des matériaux pour notre invention, lorsque nous chercherons les différences selon la même systématique avec laquelle nous avons cherché les concordances.

Même lorsque certaines données déduites de l'un des deux concepts sont contraires entre elles, on peut encore trouver des données qui concordent avec les deux concepts. Prenons l'exemple suivant: stoïcien et épicurien se repoussent l'un l'autre car l'un recherche la vertu tandis que l'autre la méprise. Le désir du lit conjugal, les flatteries, le commerce agréable avec l'épouse et la beauté physique concordent donc avec l'épicurien, tandis que les données que voici concorderont avec le stoïcien: le souci de la postérité et l'aspiration à la maîtrise de la volupté pour empêcher qu'il ne donne libre cours à ses passions autrement que dans la direction autorisée. C'est de là aussi que sont issues les argumentations qui, d'après les professeurs d'éloquence, s'appellent enthymèmes au sens propre du terme. Dans ces argumentations, le sujet est divisé en deux parties opposées, après quoi chaque partie est confirmée ou niée. Nous avons traité ce cas ci-dessus sous l'énumération,¹ Cicéron l'appelle le dilemme.² En voici un exemple: une épouse est belle ou laide. A première vue, il semble que si on doit épouser l'une, on ne doit pas épouser l'autre. Cependant, si l'on veut chercher les données concordantes pour les deux cas, on dira alors: la belle épouse doit être épousée en vue d'une belle postérité, la laide afin de stimuler le contrôle de soi de son mari. Celui qui cherche des données opposées dira: une belle femme suscite la jalousie, une laide le dégoût.

Lorsque dans la recherche de données concordantes, une première comparaison de deux lieux ne donne rien, il ne faut pas renoncer immédiatement après une unique tentative. On doit les comparer à nouveau et on doit y appliquer d'autres lieux, pour lesquels on montre irréfutablement qu'il existe des données concordantes. C'est ainsi qu'on trouve chez Thucydide des énoncés qui vont à l'encontre du sentiment général et de l'opinion courante, mais qu'il sait pourtant corroborer lorsqu'il élabore une confirmation. De cette façon, on doit faire travailler énergiquement son esprit et ne pas se contenter des données qui se présentent d'elles-mêmes, mais on doit aussi faire apparaître les données qui ne tombent pas sous le sens. Car c'est ainsi que peu à peu on arrivera à posséder pour une large part l'aptitude à argumenter dont Cicéron disait: «Rien n'est assez improbable qu'on ne puisse lui donner, de cette manière, une présentation plausible».³

¹ Voir 2, 18 (*supra*, p. 160-161 et n. 4).

² *De inventione*, 1, 45.

³ *Paradoxa stoicorum*, prooemium, 3.

Usus autem horum exercitamentorum hic praecipuus est, descriptionis quidem, quod per eam facilem assequimur omnium locorum in qualibet re velut uno sub aspectu intuitum. Nec enim satis est scire locos et in omni re invenire posse, sed oportebit promptos esse et velut nutum nostrum expectantes. Praeterea, qui nequibit rem propositam per locos describere, nihil est, quod inventurum ex locis certa se ratione confidat. Hoc enim primum est totius inventionis caput, ex quo commodè tractato omnia copiosissime pro(372)feruntur.

Comparatio vero inter se duarum rerum descriptarum per singulos locos hanc praestat utilitatem, ut quicquid invenerimus facile aptemus instituto nostro et in usum argumenti traducamus et videamus etiam, quod inventum nostrum aptum sit argumento, quod ineptum et quid in hanc illamve partem magis prosit nobis et si quid conatui nostro repugnat, ut id ne attingamus quidem. Si dicam enim: «Cuicumque est cura virtutis, ducet uxorem, ergo philosophus ducet uxorem», si neget adversarius id quod propositum est, hoc est, ducendam esse uxorem cuicumque sit cura virtutis, iam hac inventione, quae ex philosophi nomine ducta est, «habere curam virtutis», nihil egerimus, nisi habeamus aliud ex persona uxoris inventum cui hoc sit consentaneum, ut dicamus: «Cuicumque est cura virtutis, volet liberos procreare, ergo cuicumque est cura virtutis, ducet uxorem.»

Similiter quod in philosophi descriptione positum est «contemptorem esse eum voluptatum et dolorum», cuicumque inventorum ex uxoris persona adhibeas, frigidum et segne argumentum conficies. Id vero, quod sequitur in philosophi descriptione «incuria rerum humanarum» dissentaneum fere videtur omnibus eis, quae ex persona uxoris ducentur. Ergo in his danda erit opera, ut, si non prosint, obsint quam minimum, ut dicamus philosophum non uxoris molestia, non orbitate liberorum a coniugio

Ce qui est le plus utile dans tous ces exercices, dans la pratique, c'est la description, car grâce à la description, nous avons en un seul coup d'oeil, un aperçu commode de tous les lieux relatifs à n'importe quel sujet. En effet, il ne suffit pas de connaître les lieux et d'être capable d'effectuer l'invention pour chaque sujet. Au contraire, on devra les avoir sous la main et prêts, pour ainsi dire, à réagir à un signe de tête de notre part. Par ailleurs, quelqu'un qui n'est pas capable de décrire, au moyen des lieux, un sujet traité ne peut absolument pas espérer être capable d'effectuer selon une méthode solide l'invention sur la base des lieux. Car c'est la partie la plus importante de toute l'invention. Lorsqu'on saura bien l'appliquer, tout le reste en découlera à profusion.

Ensuite, la comparaison réciproque entre deux choses que l'on a décrites, est utile dans la mesure où nous pouvons ainsi approprier à notre effet tout ce que nous avons trouvé et l'utiliser comme argument. Nous pouvons également voir ainsi quel élément de notre invention convient ou non à un argument, enfin quelle donnée nous rend plus grand service dans un sens affirmatif ou dans un sens négatif. S'il y a finalement quelque chose qui s'oppose à notre effet, nous pouvons le laisser complètement de côté. Car supposons que je dise: «Celui qui se préoccupe de la vertu, prendra une épouse; par conséquent le philosophe prendra une épouse». Supposons maintenant que l'adversaire nie la thèse selon laquelle celui qui se préoccupe de la vertu doit prendre une épouse. Dans cette situation, l'argument «celui qui se préoccupe de la vertu», dérivé du concept de philosophe, ne nous sert à rien, à moins que nous ayons un autre argument dérivé de la personne de l'épouse et qui concorde avec le premier, de sorte que nous puissions dire: «Celui qui se préoccupe de la vertu, voudra procréer; par conséquent celui qui se préoccupe de la vertu prendra une épouse».

De la même manière, on aura aussi un argument froid et faible si on applique la donnée suivante dans la description de «philosophe»: «il méprise le plaisir et la douleur» à une donnée quelconque issue de la personne de l'épouse. Et la donnée suivante, qui découle de la description de «philosophe», c'est-à-dire l'indifférence quant aux choses terrestres, semble être en contradiction avec presque toutes les données déduites de la personne de l'épouse. Si ces choses n'agissent pas à notre avantage, on doit, par conséquent, veiller à ce qu'elles nous soient le moins défavorables possible. C'est ainsi que nous devons dire: le philosophe n'aura pas peur du mariage à cause du fardeau que représente une épouse ou à cause de l'absence d'enfants, car il méprise aussi bien le plaisir que la peine. Et: il ne tombera pas dans les vices de la convoitise et de l'avidité par amour pour ses enfants ou par souci

coniugio deterritum iri, quoniam contemptor sit voluptatum et dolorum, sic etiam, eum non amore filiorum curaue parandae eis haereditatis amplioris aut uxoris desiderio in vitia cupiditatis aut avaritiae prolapsurum, quoniam sit sibi incuria rerum humanarum, solum ergo philosophum innoxie bona matrimonii malaque toleraturum. Sic quae per se quandoque obstare videntur, contra obstantia alia munimento sunt. Et quemadmodum reliquis in rebus, sic hic fit ut quae per se in malis numerarentur, aliis comparata malis, in remediorum habeantur loco.

Haec quidem fundamenta sunt omnis inventionis. Quae quisquis recte firmiterque iecerit, exiguus in reliquis restabit labor parataque est his omnis dicendi materia, et quicquid dicturi copiam potest instruere, hac via colligitur. Sola deinceps opus est ratione, quae praesenti rerum usui aptet ista et ordinet ea disponatque et velut in aciem producat.

3, 1. De affectibus, quid sint et unde oriantur

(378) Quoniam autem de affectibus dicere locus admonuit et dicturum me de eis priore rerum tractatu pollicitus sum, paucis quae natura eorum, quae vis sit dicam, ut, cum cognitos eos teneat qui invenire cupit, paratum habeat tanquam scopulum uniuscuiusque naturam, ad quem sint omnia argumenta velut tela dirigenda.

Affectus autem mihi non aliud videtur esse, quam impetus quidam animi, quo ad appetendum aversandumve aliquid vehementius

d'acquérir pour eux un plus grand héritage, ou par passion pour sa femme, car il est indifférent aux biens de ce monde; par conséquent, seul le philosophe supportera sans dommage les bons et mauvais côtés du mariage. C'est ainsi que les données, qui, tout d'abord semblent former un obstacle, servent de soutien contre d'autres obstacles. Comme toujours, on voit aussi ici que ce qui passe pour mauvais, est considéré, en comparaison avec d'autres maux, comme un remède.

Ce sont là les fondements de toute invention. Lorsqu'on les a bien posés sur une base solide, on n'aura pas besoin de gros efforts pour ce qui reste à faire, et on aura pour ainsi dire tous les matériaux pour son discours fin prêts. Toute abondance de données que quelqu'un désirent prendre la parole veut préparer, est faite selon cette voie. Ensuite on a seulement besoin d'une méthode pour adapter ces données à l'effet que l'on se propose d'atteindre et pour les ordonner, les diviser et les ranger, en quelque sorte, en ordre de bataille.¹

[6. LES PASSIONS]

3.1. Ce que sont les passions et d'où elles proviennent

Comme je viens d'aborder les passions³ et que j'ai déjà promis à un stade précédent de les traiter,⁴ je vais maintenant donner une analyse concise de leur nature et de leur fonctionnement. Ainsi, celui qui veut passer à l'invention, les connaîtra complètement une à une et aura chaque passion comme un but sur lequel il pourra diriger ses arguments comme les flèches sur la cible.

Une passion n'est, à mon avis, rien d'autre qu'une pression du coeur qui nous incite à rechercher ou éviter un objet avec plus de force que lorsque nous sommes d'humeur calme. Chaque passion provient

¹ Agricola annonce l'analyse sur la disposition dans le livre 3.

² Alardus I, 378-380; Phrissemius, 328-331.

³ Le chapitre précédent 2,30 (Alardus I, 375-377; Phrissemius, 324-327) contient un aperçu du processus de l'invention. Après avoir divisé la question et fait un tour d'horizon de tous les arguments potentiels en décrivant les parties de la question, et après avoir jugé le public et évalué l'adversaire, on sera capable de voir comment les arguments doivent être formulés dans un discours. Ici, Agricola nomme aussi les passions: il est peut-être souhaitable de disposer favorablement l'auditeur au début du discours ou il faut à la fin susciter sa pitié, sa colère, sa haine ou son indignation. «Pour le dire une fois pour toutes, la clarté d'un discours instructif et la force d'un discours émouvant ne sont guère différentes quant à l'invention, mais elles se distinguent presque totalement du point de vue du style» (Alardus I, 377; Phrissemius, 327).

⁴ Voir chapitre 1, 1 (*iSupra*, p. 68-71).

quam pro quieto statu mentis impellimur. Omnis itaque affectus vel ex appetendarum rerum vel aversandarum studio nascitur, appetimusque quaecunque vel revera vel in speciem bona sunt. Contra aversamur quae noxia sunt vel nocitura creduntur. Nec solum afficimur eis, quae nobis bona putamus aut mala, sed alienam quoque vicem dolemus, gaudemus, irascimur, miseremur. In omni autem affectu duo sunt praecipue quibus movemur: res, quae accidit aut expectatur, et persona, ad quam res ea redit. Quaecunque ergo res digno contigerit, sive bona ea sit sive mala, gaudemus. Contra, si qua indigno, ferimus moleste, et si quidem bona sit, invidemus, irascimur, sin mala, miseremur et in doloris venimus societatem. At in his affectibus, qui in suam cuiusque veniunt personam, res sola plerunque sufficit affectui et perquam brevis est de persona cunctatio. Nemo enim fere non sibi favet. Quicquid bene cesserit, id digno sibi, quicquid secus, indigno id sibi evenisse persuadet.

Venit et quandoque in partem rei persona, non quidem cui contigit, sed a qua profecta res est. Unde persaepe non tam (379) bene aut secus de re quae facta est existimamus ex ipsa re, quam ex animo aut opinione eius, qui fecit. Unde scite apud comicum dictum est: «Unum hoc scito, contumeliae Non me fecisse causa, sed amoris». Et item alio loco: «Abs quivis homine, cum opus est, beneficium accipere gaudeas; Verum enimvero id demum iuvat, si quem aequum est benefacere, is benefacit».¹ Sed in tractatu rei persona haec ad efficientium locum redigetur. Quandoque persona etiam ad subiecti locum pertinet, ut si quis propter virtutes amet quempiam vel propter decorem similiterque oderit in eo vitia vel deformitatem. Res quidem sunt virtus vel vitium reliquae, quibus spectatis animus praecipue

¹ facit Alardus; benefecit Phrissemius; benefacit le manuscrit d'Uppsala.

donc du désir de posséder des choses ou de les écarter. Nous désirons posséder des choses qui sont bonnes en réalité ou en apparence tandis que nous essayons d'écarter celles qui sont préjudiciables ou censées l'être. Nous ne sommes pas non plus touchés uniquement par ce que nous considérons bon ou mauvais pour nous-mêmes, mais nous pouvons aussi nous affliger du sort d'autrui, en être heureux, en être fâché ou en éprouver de la pitié. Pour chaque émotion, il y a, avant tout, deux choses qui nous touchent: ce qui se produit ou ce à quoi on peut s'attendre et la personne concernée. Tout ce qui arrive à juste titre à quelqu'un, que ce soit bon ou mauvais, est pour nous une raison de joie. Au contraire lorsqu'il arrive quelque chose qui soit injuste à quelqu'un, nous avons du mal à l'accepter. S'agit-il de quelque chose de bon, nous ressentons alors de la jalousie et nous nous fâchons, est-ce quelque chose de mauvais, alors nous éprouvons de la pitié et nous partageons la peine. Au contraire, dans le cas d'émotions qui nous concernent nous-mêmes, l'émotion est le plus souvent déterminée exclusivement par l'affaire et il n'y a presque pas d'hésitation en ce qui concerne la personne. En effet, il n'y a pour ainsi dire personne qui se juge défavorablement. Tout ce qui nous échoit de bon, nous le considérons, avec la plus grande conviction, comme justifié, et de la même façon tout ce qui est mauvais comme injustifié.

Parfois, la personne se joint à l'affaire, non pas celle qui la subit, mais celle qui en est à l'origine. C'est ainsi que nous jugeons régulièrement le bon ou le mauvais d'une affaire non pas tant en fonction des faits qu'en raison de l'attitude mentale ou de l'opinion de la personne agissante. C'est là-dessus que se basent ce propos frappant du poète comique: «Il y a une chose dont je suis certain; je n'ai pas agi par bravade mais par amour» [Térence, *L'Eunuque*, 877-8].¹ Et: «De qui que ce soit, quand on est dans le besoin, on est content de recevoir un service; mais ce qui est véritablement une joie, c'est lorsque celui qui rend le service est celui-là même à qui il appartient de le rendre.» [Les *Adelphes*, 254-5]. Lorsqu'on traite un sujet, cette personne est classée sous le lieu des causes génératrices. Parfois aussi la personne se rapporte au lieu du sujet, par exemple lorsque quelqu'un aime quelqu'un d'autre pour ses vertus ou sa beauté, ou de façon analogue, le rejette à cause de ses vices ou de sa laideur. En effet, ce sont avant tout des objets comme vertu, vice, etc. qui, après qu'on les ait considérés, émeuvent le cœur. Dans ce contexte, la personne est, en quelque sorte, un élément secondaire, car nous

¹ Pour Térence, voir *supra* p. 173, n. 1.

movetur; persona vero velut rerum quaedam fit accessio, quoniam rebus etiam sine persona moveremur, personam sine rebus nihil ad nos putaremus pertinere, et quoniam rerum subiectum est persona, cum tractabuntur res, in eum locum ponenda erit. Quia tamen affectus complecti personam videtur et nomen affectus illi praecipue tribuitur, tametsi prior sit nobis virtutis vel decoris cura, sine quibus personam negligeremus, ipsa tamen persona est quae amari dicitur, quam odimus, cui invidemus. Idcirco in his pro re saepe accipimus personam et rem inter locos personae collocamus.

Nihil autem refert in affectibus aut sic esse rem aut sic videri. Temerarius est enim affectus omnis et praeceps, rapit mentem et plerunque alius ex alio nascitur. Unde fit, ut de rebus omnibus non ex vero statuatur, sed bonas eas malasque putet ex opinione, quam indidit alterius affectus error, vel quam leviori quacunque et inani persuasionem secutus est. Sunt et affectuum diuturniores alii, qui longo sunt usu firmati, ut amor, odium, invidia, luctus, metus et in summa omnis, quicunque maioris alicuius causae persuasionem animos obsedit. Alii breviores et subiti magis, ut qui cum aliis ex causis, tum orationis vento tanquam in stipula ignis concitantur. Hique sicut de improvviso propemodum prorumpunt, sic celeriter quoque persaepe et quamvis levi causa residunt.

Quamquam sit autem capax omnium affectuum oratio et nullus non locum aliquando sibi vendicet in dicendo, duo tamen vel maxime oratoribus laudem tulerunt, odium et misericordia. Sane Aristoteles in eis libris, quos de rhetorice conscripsit, multos enumerat et quid sit quisque quibusque rebus oriatur extingaturque (380) rursus copiosissime prosequitur, ut fuit vir ille ingeniosissimus omnique

pourrions être émus par ces objets sans la personne s'y rapportant, mais nous considérerions la personne, sans ces objets, comme quelque chose qui ne nous touche pas. Comme la personne est ici le sujet des objets, elle doit, lorsqu'on traite ces derniers, être classée sous le lieu du sujet. De plus, étant donné que la passion semble englober complètement la personne, elle est, en général, assimilée à celle-ci. En effet, bien que l'essentiel pour nous soit la vertu ou la beauté - sans ces caractéristiques, nous trouverions la personne insignifiante -, c'est pourtant de la personne qu'il est dit qu'elle est aimée, haïe ou jalouse. C'est pourquoi nous considérons souvent dans ces cas la personne à la place de l'objet et nous traitons l'objet au milieu des lieux relatifs à la personne.

Dans le cas des émotions, il est sans importance que ce à quoi elles s'adressent existe réellement ou bien seulement en apparence. Car toute émotion est impétueuse, entraînante et jette l'esprit dans le ravissement. Une passion en suscite souvent une autre. De ce fait, il arrive que l'on ne juge pas les choses selon la vérité, mais qu'on les considère comme bonnes ou mauvaises en fonction d'une opinion qui est le résultat d'une erreur inspirée par une autre émotion, ou selon une conception basée sur une conviction faible et à peine fondée. Par ailleurs, certaines émotions subsistent plus longtemps que d'autres parce qu'elles sont inhérentes à l'homme du fait d'une existence plus longue, comme l'amour, la haine, la jalousie, le deuil, la crainte, et, en général, toute émotion qui, pour une raison importante, tient le cœur sous son charme. D'autres, au contraire, sont d'une durée plus brève, et vont et viennent par secousses. Elles peuvent être suscitées par une cause quelconque, mais être aussi attisées par le discours, de même que le vent fait s'enflammer un brin de paille. De même qu'elles apparaissent assez subitement, de même, très souvent aussi, elles s'apaisent à nouveau rapidement et presque sans raison.

Bien que toutes les passions entrent en ligne de compte dans le discours et qu'il n'y en ait pas une qui n'apparaisse pas ici ou là lorsqu'on parle, il y en a pourtant deux que les orateurs préfèrent, à savoir la haine et la pitié. Aristote énumère dans ses livres sur l'éloquence un assez grand nombre de passions et analyse en détail leur nature, pourquoi elles apparaissent et comment elles s'apaisent de nouveau.¹ C'est que cet homme était génial et possédait des connaissances universelles: tout ce

¹ *Rhetorica*, 2, 1-17 (1377 b 16-1391 b 7). Aristote commence son aperçu sur les passions en remarquant qu'il est indispensable de tenir compte des sentiments du public pour convaincre. Il traite les passions suivantes: colère et dédain, indulgence, amitié et amour, animosité et haine, colère et courage, honte, amabilité, pitié, indignation, dépit, rivalité et jalousie. Ensuite, Aristote donne une esquisse du caractère des auditeurs, dans lequel sont pris en considération leurs émotions, leurs

rerum copia instructissimus. Quae quisquis scire volet, ex illo paratum erit inquirere. Mihi videtur, quisquis communis sensus plane non erit expers, cum rem de qua dicturus sit cum auditoris contulêrit animo, cunque perspiciat quid dicendo velit efficere, non latiturum eum in quod affectus genus sit rapiendus auditor. Deinde quum res cum personis, quemadmodum modo praediximus, coniunxerit, facile ex re, quod bona ea malave sit, facile ex persona, quod ea re illa digna sit aut indigna, deducet.

3, 2. *Quot modis a dicente tractentur affectus*

(382) Tractantur autem affectus triplici ratione. Prima est, ut exprimamus oratione affectum, hoc est, ut irati, metuentis, amantis, dolentis nobis assumamus verba, qualis fere est omnis in comoedia tragoediaque oratio. Sed haec ardentiores habet motus, quoniam personas habet magis insignes et res grandiores, illa quietos magis et propius a tranquillitate distantes, quia res personasque de medio sumit. Qua in parte necesse est, cogitationes, vota, querelas, desideria, preces, contentiones omnes, pro natura cuiusque affectus, exprimat oratio. Ante omnia vero elocutionis genere istud conficitur, ut ipsa dictio tumultum perturbationemque concitatae mentis imitetur. Et est quidem in hac affectuum imitatione praecipue posita ea vis, quam nonnunquam colorem vocamus dictionis, ut cum eandem rem multi dicant, sive exponant quidem, sive argumententur, alius tamen monentis solum, alius irati, alius querentis, alius miserantis tueatur colorem. In satyra videmus idem tribus illis qui adhuc extant, Horatio, Persio et Iuvenali, institutum esse eandemque rem tractari; ea est, ut mores vitamque emendent et reprehendant vitia. Suum tamen quisque

que quiconque veut savoir, il pourra le rechercher chez lui. Si on veut savoir tous ses arguments à ce sujet, on peut facilement les trouver dans son oeuvre. Il me semble que celui qui n'est pas complètement démuné de bon sens et qui compare le sujet sur lequel il va faire un discours avec la disposition d'esprit de l'auditeur et de plus saisit exactement quel effet il veut atteindre avec son discours, saura aussi quelle émotion il doit réussir à exciter chez l'auditeur. Lorsqu'il met ensuite en relation l'affaire et les personnes, comme nous venons de l'expliquer à l'instant, il peut facilement déduire de l'affaire si elle est bonne ou mauvaise, et de la personne si elle mérite ou non de subir l'affaire.

3. 2. *Trois traitements des passions*¹

Les passions sont traitées de trois façons. Dans le premier cas, nous exprimons l'émotion par le langage, c'est-à-dire, nous reproduisons les mots de quelqu'un qui est en colère, qui a peur, qui aime ou qui est affligé. Le discours de la comédie et de la tragédie se compose presque uniquement de ce type d'énoncés. La tragédie se caractérise par des émotions plus vives parce qu'elle traite de personnages plus considérables et de thèmes plus nobles. La comédie connaît des émotions plus placides qui sont plus proches de la quiétude d'esprit parce que les personnages et les sujets sont empruntés à la vie quotidienne. Il est nécessaire, dans cette catégorie, que le discours exprime toutes les pensées, souhaits, plaintes, désirs, supplications et aspirations en accord avec la nature de chaque émotion. On y arrive surtout grâce à la sorte de style, si bien que les mots eux-mêmes imitent l'inquiétude et la passion du coeur. C'est dans cette imitation des émotions que se trouve essentiellement cette force que nous appelons la couleur du style. Alors que beaucoup, par exemple, disent la même chose dans une exposition ou dans une argumentation, l'un imitera le ton de quelqu'un qui se contente de faire des observations, l'autre celui de quelqu'un qui est en colère, un troisième celui de quelqu'un qui profère une plainte et un quatrième celui de quelqu'un qui éprouve de la pitié. Dans la satire nous voyons que les trois auteurs dont il nous reste des écrits, à savoir Horace, Perse et Juvénal, ont tous le même but et ont tous traité le même

habitudes, leur âge et leur contexte social; l'orateur doit tenir compte de tous ces aspects. Dans ce contexte, il distingue six groupes de gens: les jeunes, les personnes âgées, celles dans la fleur de leur âge, les nobles, les personnes fortunés, les personnes puissantes, les personnes favorisées du sort.

¹ Alardus I, 382-384; Phrissemius, 331-333; 335.

secutus est colorem. Horatius ridentis speciem et «ingenuo», ut ipse ait, «culpam defigere ludo» affectavit. Persius severiorem et prope philosophi personam accepit; docendo itaque reprehendit et reprehendendo docet. Iuvenalis indignantis et irati plerunque praefert speciem; quare erectior paulo et profluentior carminis compo(383)sitio magis decuerit eum, sicut et sal amarior plerunque et solutior orationis libertas. Nec ulla alia in re magis positum esse decorum orationis illud crediderim, quod tantopere in Oratore suo laudavit Cicero tantaque ubique secutus est observatione, quam in eo, qui sit ex hac imitatione desumptus color, isque dicentis personae ex sua auditoris rerumque collata existimatione apte et diligenter accommodatus. Sed plura de his dicere ad eloquendi magis quam inveniendi pertinet rationem.

Secunda tractandorum affectuum ratio est, cum aliquem affectu aliquo concitum describimus, et quae fecerit, quae dixerit, sic explicamus, ut ex omnibus affectus possit deprehendi. Cuius rei cum multis in locis multa sunt apud autores exempla, tum egregium apud tragicum nostrum in Oedipode: «Praedicta postquam fata et infandum genus Deprehendit» quaeque sequuntur, notus enim est locus. Huius etiam generis est, cum vel nos vel alium quempiam esse aut fuisse aliqua affectione permotos docemus, quae utrolibet modo, et argumentatione et expositione, possunt explicari.

Multum autem interest inter hanc rationem et priorem illam, quoniam ex priore solum color assumitur, quem possumus etiam aliud agentes praeferre. Sicut enim qui obiurgat plerunque irati speciem habet, ita possumus et amantis personam gerentes obiurgare et

thème.¹ Ils veulent en effet corriger les mœurs et le mode de vie et condamner les vices. Chacun de ces trois auteurs, cependant, le fait avec la couleur qui lui est propre. Horace adopte une attitude spirituelle et veut, comme il le dit lui-même, «attirer, par des plaisanteries, l'attention sur ce qui est mauvais».² Perse adopte une attitude plus sérieuse, presque celle d'un philosophe. De cette façon, il condamne tout en enseignant et il enseigne tout en condamnant. Juvénal adopte le plus souvent une attitude indignée et irritée. C'est pourquoi il a choisi, sans doute comme il convenait, un style plus élevé et puissant dans son oeuvre poétique, de même que des plaisanteries souvent amères et un langage assez grossier. Je pense que la convenance du discours (dont Cicéron dit tant de merveilles dans son *Orateur*³ et qu'il a lui-même recherché si scrupuleusement à atteindre partout dans son oeuvre) trouve par excellence son origine dans la couleur qui résulte du premier cas du traitement des passions: celui qui parle harmonise alors soigneusement son style à l'estimation qu'il fait de sa propre personne, de celle de l'auditeur et de l'affaire en question. Mais s'étendre sur ce sujet est davantage du ressort de la stylistique que de l'invention.

Dans le second cas du traitement des passions, nous décrivons une personne touchée par une passion et nous dépeignons son comportement et ses propos de sorte que son émotion se manifeste clairement en tout. Nous pouvons en trouver maints exemples dans de nombreux passages des oeuvres des bons auteurs. On trouve un excellent exemple chez notre poète tragique latin [Sénèque] dans l'*Oedipe*⁴: «Quand Oedipe eut découvert le destin, qui lui avait été prédit depuis longtemps et l'infamie de sa naissance» etc. [915-6]. C'est un passage connu. Il est question du même cas lorsque nous laissons voir que nous-mêmes ou quelqu'un d'autre sommes ou avons été touchés sur le plan des émotions, ce qui peut être exprimé aussi bien sous la forme d'une argumentation que d'une exposition.

Il y a une grande différence entre ce traitement des passions et le premier. Car dans le premier cas on utilise seulement une certaine couleur que nous pouvons faire entendre lorsque nous parlons d'autre chose.

¹ Horace (65-8 av. J.-C.) a écrit, entre autres, des satires dans lesquelles il dénonce avec indulgence et d'un ton divertissant les faiblesses humaines. Perse (premier siècle ap. J.-C.) a écrit des satires moralisantes; il était stoïcien. Les satires de Juvénal (deuxième moitié du premier, première moitié du second siècle ap. J.-C.) se caractérisent par leur amertume et leur profond pessimisme.

² *Satirae*, I, 1, 24-25.

³ Cicéron, *Orator*, 70-74.

⁴ Agricola cite le début de l'important passage du drame dans lequel Oedipe prend conscience que la prédiction de l'oracle de Delphes selon lequel il tuerait son père et épouserait sa mère s'est réalisé. Pour se punir, il se creve les yeux.

indignari et queri et reprehendere. Quemadmodum apud Vergilium Dido queritur primum: «Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum Posse nefas?», deinde iam flagrat ira: «Nec tibi diva parens generis nec Dardanus autor». Omnia tamen foeminae furentis amore colorem habent. In hac autem parte non color orationis, sed res ipsa quae agitur, hoc est, quam docere conamur, continetur affectu.¹ In hoc enim dictio impenditur, ut hoc aut illo pacto affectum quempiam esse doceamus.

Tertia via qua tractantur affectus est, cum auditoris animum tractare nitimur cunque non quaerit oratio affectum docere nostrum, sed eruere excitareque cupit alienum. Hocque est, quod secundo numerant loco, qui tria volunt oratoris esse munera, docere, movere, delectare.

Quia nascitur autem omnis affectus, ut diximus, siquidem pro aliena suscipitur persona, ex rei specie, quae vel evenit vel expectatur, proinde ut ea bona malave creditur et existimatione personae, quia vel dignam eam vel indignam eo casu putamus, tertium persaepe ac(384)cedit persona, quae rem opera consiliove explicuit. Quibus vero affectibus pro nobis movemur, sufficit quidem res, efficientis tamen etiam persona saepe adiungitur. Saepe etiam et nostra persona, quod ad dignitatem indignitatemve pertinet, in his ipsis utimur affectibus, si quid ea alterutram in partem habeat notabile. Ex his ergo, vel omnibus vel singulis, argumenta ducentur, pro rerum condicione et affectus, quem conamur excitare, natura. Cicero quidem quandoque ex persona solum ducit, ut pro Plancio, pro Sylla,

¹ continetur affectu *Phrissemius*, le manuscrit de Stuttgart; continetur *Alardus I.*

En effet, si quelqu'un qui maugrée donne en général l'impression d'être en colère, nous pouvons pourtant tout aussi bien maugréer, être indignés et proférer des plaintes ou des reproches si nous nous mettons à la place d'un amant. C'est ainsi que Didon, chez Virgile, profère d'abord une plainte:¹ «As-tu espéré, perfide, que tu pourrais dissimuler un tel crime? [*Énéide*, 4, 305-6]. Ensuite elle éclate de colère: «Non, une déesse ne fut pas ta mère et Dardanus ne fut pas l'ancêtre de ta race» [365]. Cependant, tous les mots ont ici la couleur de ceux d'une femme folle amoureuse. Dans le second cas, en revanche, ce n'est pas la couleur du discours, mais l'affaire dont on parle, autrement dit celle que nous essayons de démontrer, qui est renfermée dans la passion. Les mots servent en effet à faire voir d'une manière ou d'une autre qu'une passion existe.

Il est question du troisième cas du traitement des passions lorsque nous essayons d'influencer le cœur de l'auditeur et que le discours ne veut pas témoigner de nos propres émotions, mais veut toucher et éveiller celles d'autrui. C'est la seconde des trois tâches de l'orateur, si on les appelle enseigner, émouvoir et plaire.²

Nous avons dit que toute émotion, c'est-à-dire lorsqu'elle s'applique à une autre personne que nous-mêmes, prend forme dans la mesure où nous considérons comme bonne ou mauvaise l'affaire qui s'est produite ou va se produire et où nous trouvons le sort de la personne dans le cas en question mérité ou non. Très souvent aussi on a comme troisième facteur la personne qui explique l'affaire dans un but déterminé. Si nos émotions ne s'appliquent qu'à nous-mêmes, il est vrai que l'affaire suffit, mais pourtant il est souvent tenu compte également de la personne qui est à l'origine de l'affaire. D'ailleurs nous impliquons régulièrement notre propre personne dans ces émotions, lorsque nous avons un argument de poids à apporter pour juger si le sort est mérité ou non. De toutes ces données, prises soit séparément, soit dans leur ensemble, sont déduits les arguments à proportion de l'état des affaires en question et de la nature de l'émotion que nous essayons de susciter. Cicéron déduit parfois ses arguments seulement de la personne, comme dans le discours pour Plancius³ ou

¹ Après qu'Énée se soit arrêté pendant un certain temps à Carthage, chez Didon, il est rappelé à sa tâche, fonder Rome, par Mercure, apparaissant de la part de Jupiter, sous une forme humaine. Énée fait immédiatement des préparatifs pour son départ. Avant qu'il ait le temps de parler à Didon, cette dernière se rend compte de ce qui se passe et l'accable de reproches.

² Voir chapitre 1,1 (*supra*, p. 68-71).

³ Cn. Plancius fut accusé en 54 av. J.-C., après son élection comme fonctionnaire public, de pratiques malhonnêtes pendant la campagne par son rival malheureux. Dans la première partie de son discours, Cicéron s'adresse directement au plaignant et lui rappelle qu'être battu lors d'élections démocratiques ne signifie pas une perte de prestige personnel (par. 6-35).

quandoque ex re, ut in nauuarchorum casu deplorando contra Verrem, quandoque ex utrisque, ut pro Quintio. Pro Milone vero cum personam Milonis indignam eo casu docuisset, pro re, ut alio loco

celui pour Sylla.¹ Quelquefois il part seulement de l'affaire, comme dans sa supplique sur le sort des capitaines de navires dans les discours contre Verrès,² quelquefois il tient compte autant de l'affaire que de la personne comme dans le discours pour Quinctius.³ Le discours pour Milon est de nouveau un autre cas. Il y expose d'abord que Milon n'a pas mérité le sort qu'il subit et avance ensuite sa propre personne au lieu de l'affaire, comme nous l'avons expliqué ailleurs en détail.⁴ Il

¹ P. Cornelius Sylla fut accusé en 62 av. J.-C. d'avoir été membre du groupe de conjurés autour de Catilina, qui essaya par deux fois en 63 av. J.-C. de fomenter un coup d'Etat. Dans son plaidoyer, Cicéron base son argumentation en partie sur une analyse de la vie de l'accusé (par. 69-87).

² Verrès, le gouverneur de la province de Sicile, fut accusé en 70 av. J.-C. par les Siciliens de grave extorsion de la population. Pendant la première phase du procès, Cicéron parla contre Verrès, à la suite de quoi ce dernier s'enfuit à Rome. Cicéron publia cependant une série de cinq discours qu'il aurait prononcés si le procès avait été mené jusqu'à la fin. Le cinquième discours de cette série traite des mauvais traitements auxquels Verrès aurait soumis la population de Sicile. L'un des cas que Cicéron traite en détail sont les châtements corporels que Verrès fit subir à un certain nombre de capitaines de navire lorsqu'il voulut avoir un bouc émissaire pour une attaque de pirates par Syracuse (*Secunda actio*, 5, 101-114).

³ *Pro P. Quinctio* (81 av. J.-C.) concerne une affaire de droit civil. Sextus Naevius avait sur l'héritier de Caius Quinctius une créance, qui avait un rapport avec la firme que Naevius et Quinctius avaient possédée autrefois en commun. Etant donné que l'héritier, Publius Quinctius, au moment du recouvrement, séjournait hors de la ville, Naevius fit saisir les biens de Quinctius. Dans la présentation des faits, Cicéron signale que le plaignant, Naevius, n'avait jamais bien su ses droits et ses devoirs en qualité de co-propriétaire de la firme fermée et qu'il ne se conduisait pas correctement à l'égard de l'héritier (la personne). Dans l'argumentation, il prouve que le recouvrement n'a pas de base légale (l'affaire).

⁴ Au chapitre 2,4 (Alardus I, 197-201; Phrissemius, 159-163), Agricola explique que le *move* est une composante essentielle dans l'élaboration du discours, parce qu'enseigner n'a jamais lieu exclusivement sur des bases rationnelles. Agricola considère Cicéron comme un maître dans l'art de combiner les moyens rationnels et non-rationnels pour atteindre la plus grande force de conviction. Il illustre son opinion à l'aide d'une analyse détaillée de l'utilisation des émotions par Cicéron dans la conclusion du *Pro Milone* (voir pour ce discours *supra*, p. 143, n. 2). Dans ce passage, Cicéron veut apitoyer les juges en faveur de Milon. Il le fait en demandant l'attention pour le triste sort de la victime (par. 92-98). Il met, en outre, en lumière l'injustice du sort de ce dernier; il le fait, d'après Agricola, «en transférant l'infortune essayée par Milon sur lui-même»: «Au lieu de la personne de Milon, c'est lui-même qu'il présente, c'est-à-dire la personne de l'ami, car ce dernier est le mieux placé pour susciter la faveur du public. Il semble, en effet, que ses pleurs et ses gémissements, tout à fait à juste titre, ne concernent pas le sort de Milon, mais le sien propre, lui qui pleure et gémit. Quelle peine plus grave pouvait toucher Cicéron que d'être privé d'un tel ami, pour le salut duquel il serait prêt à sacrifier son propre salut et à mourir, plutôt que de contempler tant de misère? Il avait pourtant témoigné à cet ami tous les services liés à l'amitié, qui vont être, à présent, de nouveau réduits à néant par le sort imminent, il avait pourtant identifié son sort à celui de cet ami, à cause du sort de ce dernier il avait pourtant voulu considérer les bienfaits des juges à son égard comme réduits à néant, cet ami enfin, l'avait pourtant lui, ses enfants, son frère, tous ensemble dans sa propre personne, sauvé? Et le pire de tout est qu'en échange de la sécurité de Milon il ne voudrait pas seulement épargner la vie de Clodius, mais même l'accepter comme préteur, comme consul, comme dictateur. Pourtant l'orateur retourne ensuite immédiatement de l'émotion à l'affaire en question. Car il ne s'agit pas seulement pour lui d'inspirer la pitié, mais aussi d'arracher au cœur des juges, au moyen de ce sentiment, ce qu'il veut atteindre.

pluribus diximus, suam subiecit personam et suis lachrymis tanquam iustis maximeque favorabilibus causam commendavit.

Non sunt autem eo deducendae argumentationes, ut colligere nitamur miserendum, invidendum, irascendum, favendum esse. Satis est de re personae demonstrare id quod natura affectus postulat, ut res bona vel mala, persona digna vel indigna sit. Quod si recte et ex sententia fiat, sitque auditoris animus, qui oratione possit expugnari, sequetur affectus ultro. Rapidus enim est et tantum opus est coepisse. In reliqua, cum semel impetum collegerit, velut decedentes summis montibus torrentes, praecipiti per declive cursu devolvitur.

3, 3 Quomodo augetur et diminuitur oratio, et quomodo solvitur affectus

(386) Est igitur omnis dicentis in hoc conferenda cura, ut affectum, qui dicendo repente non potest fieri summus, paulatim excitemus oratione demusque operam, ut rerum et personarum aestimationem in hanc illamve partem, velut gradibus quibusdam ab infimo ad summum perducamus, quod tum amplificationem, tum augmentationem rhetores vocant.

Sicut autem in rebus prope laudis suae est expers ea, quaecunque tantum generis sui nomen tuetur, proximumque est a convicio dici, quod dici solet: «Est quidem homo, sed solum homo est», «Est doctus, sed praeterea nihil» - ingentem rem, spectandam, admirandam esse oportet et quae oculos animumque suspendat, quaecunque debet insigni aliquo (387) loco numerari -, sic etiam ne affectus quidem meretur nomen, quisquis est a mentis tranquillitate proximus. Ergo ut moveri, rapi, ardere dicatur auditor, magnitudo rebus est addenda perque omnia quaecunque possimus res extollendae sunt incrementa. Sicut autem quantitate magna quaedam per se in rerum toto genere creduntur, ut mons omnis, omnis elephas magnus dicitur, alia

recommande la cause de Milon à l'attention au moyen de ses larmes à lui, qu'il laisse couler comme une preuve de soutien justifié à Milon.

Qu'on se garde bien d'élaborer des argumentations telles que l'on essaie de prouver au public qu'il faut ressentir de la pitié, de la jalousie, de la colère ou de l'affection. Il suffit de présenter sur l'affaire ou la personne, ce que la nature de la passion suggère, à savoir que l'affaire est bonne ou mauvaise et que la personne mérite son sort ou non. Lorsque ceci se produit correctement et de façon convaincante et que l'auditeur est réceptif à la force du discours, alors la passion suivra d'elle-même. Car elle se développe avec impétuosité et il suffit seulement de la mettre en branle. D'ailleurs, une fois qu'elle a reçu une impulsion, elle se fraye d'assaut un chemin comme les torrents sauvages qui se précipitent en un cours rapide du haut des sommets les plus élevés.

3, 3. Amplification et atténuation du discours par les passions¹

Tout orateur doit donc être soucieux de viser à éveiller petit à petit dans le discours la passion qui, lorsqu'on parle, ne peut être immédiatement présentée dans sa plus grande vigueur. Nous devons de surcroît veiller à ce que l'appréciation positive ou négative des affaires et des personnes, soit menée pour ainsi dire en phases allant de bas en haut. Les professeurs d'éloquence appellent ce procédé amplification ou augmentation.²

Toute chose identifiée seulement d'après son genre est presque totalement privée de l'appréciation qui lui revient. C'est aussi presque une offense que d'utiliser le proverbe connu: «c'est un homme, mais rien qu'un homme»; «il est savant, mais rien de plus». Une affaire magnifique doit être vue et admirée, tout ce qui réclame pour soi le regard et l'attention doit avoir une place de premier plan. De même toute passion qui est très proche de la tranquillité d'esprit ne mérite pas le nom de passion. Si l'on veut dire ainsi de l'auditeur qu'il est ému, passionné, oui, qu'il est tout feu tout flammes, les sujets doivent être alors grossis et exaltés par tous les moyens.

D'où les mots: «Mais vous, juges, quelle sera votre réaction?» [101], et: «C'est à vous, hommes d'un courage éprouvé, c'est à vous que j'en appelle» [101]. Et ce qui suit un peu plus loin: «Et dans quelle cause en aurais-je été incapable», «de qui n'ai-je pu l'obtenir», «et qui les implorait» [102] (Alardus I, 200-201; Phrissemius, 162-163).

¹ Alardus I, 386-391; Phrissemius, 336-341.

² La technique de l'amplification est une partie importante de la rhétorique classique.

Sicut autem quantitate magna quaedam per se in rerum toto genere creduntur, ut mons omnis, omnis elephas magnus dicitur, alia comparatione magna dicuntur, ut adamas adamanti minori comparatus et granum milii minori grano milii dicitur magnum, sic etiam in his, quorum aestimatio initur et quae nostra opinione magni putantur, quaedam per se videntur talia, quaedam comparatione tolluntur. Per se magna videntur, ut religio, patria, parentes, coniuges, filii, vita, valetudo, honor, et haec quidem omni hominum generi. Alia sunt magna singulorum opinione, ut quicquid est quod unicuique maiorem in modum desideratur, ut sitiendi potus, esurienti cibus, studenti eruditio, avaro pecunia. Quod si volumus ergo aliquid augere, docebimus pertinere ad haec tuenda, vel paranda, vel ad ea quae obstant istis depellenda, quantoque plura in hoc genere coacervabimus argumenta et alia super alia congeremus, tanto fiet res maior. Ut, cum docuerimus non posse quem sine eo de quo disserimus incolumitatem tueri, deinde addamus, ne vitam quidem in tuto sibi fore, post haec, idem periculi parentes manere, iam patriam quoque et aras focosque in discrimen adductum iri. Pro cuiusque rei natura ingenioque auditorum haec erunt adhibenda, videndumque ad quam partem rerum earum, quae vel ab omnibus magni putantur, vel privatim ab his qui audiunt, id quod in orationem venit possit accommodari. Nanque et hoc inter utilissima fuerit videre, quid is apud quem dicimus maxime probet, quid aversetur, in quem sit pronior affectum. Alius enim ab ira facilius aufertur, alius est adversus misericordiam infirmior, quosdam invidia torquet, aliquos promptius metu concusseris. Ergo et haec et quibus rebus facilius in ista ferantur diligenter erit explorandum et, qua parte facillime victoriam cedent, ea erunt acerrime oppugnandi.

Comparisonem vero res tolluntur, alias quidem non expressa per orationem comparatione, sed tacite audientis animo collecta, alias aperta et dicendo demonstrata. Prior ille comparationis modus fit, cum rem de qua disserimus in partes (388) spargimus et velut unam in multas distribuimus. Multa nanque uno, quia plura sunt, maiora

Pour toutes les choses de la nature, on trouve des groupes qui sont quant à leur volume, considérés en soi comme grands. C'est ainsi que toute montagne ou tout éléphant sont qualifiés de grand. D'autres choses sont grandes en rapport avec quelque chose d'autre: un diamant, par exemple, ou un grain de millet peut être qualifié de grand en comparaison avec un exemplaire plus petit de ces deux choses. Il en est de même pour tout ce sur quoi nous émettons un jugement et qui est grand, d'après nous: certaines choses semblent en soi grandes et importantes, d'autres sont promues à de telles proportions par comparaison. On considère comme grandes et importantes intrinsèquement des matières telles que religion, patrie, parents, époux, enfants, vie, santé, honneur etc. Et ceci vaut pour tout le genre humain. D'autres choses sont importantes seulement aux yeux d'individus. Cela comprend tout ce qu'une seule personne spécifique désire vivement, par exemple boire pour quelqu'un qui a soif, manger pour quelqu'un qui a faim, le savoir pour quelqu'un de studieux, l'argent pour un avare. Si donc nous voulons renforcer l'intérêt d'une chose, nous devons montrer qu'elle vise à sauvegarder ou à procurer les objets désirés, ou à repousser ce qui fait obstacle à ces derniers. Plus nous pourrions rassembler et accumuler d'arguments, plus l'affaire prendra de l'importance. Prenons l'exemple suivant: tout d'abord, nous montrons que notre auditeur ne peut pas rester sain et sauf sans la matière sur quoi nous raisonnons. Nous pouvons alors ajouter que sa vie est en danger. Ensuite que même ses parents courent des risques et que sa patrie et son foyer sont en cause. Ces thèmes devront être ajoutées en accord avec la nature du sujet et le caractère des auditeurs. Il faut aussi examiner dans quelle mesure le sujet du discours peut s'appliquer aux choses considérées comme importantes soit par tout le genre humain, soit par les auditeurs en particulier. Il sera également très utile d'examiner ce que celui en présence de qui nous parlons approuve le plus, ce pour quoi il éprouve de l'aversion et quelle est l'émotion à laquelle il est le plus incliné. Car l'un est plus facilement entraîné par la colère tandis qu'un autre cède à la pitié, qu'un troisième groupe se consume de jalousie et qu'il est facile d'inspirer la peur à un quatrième groupe. On devra examiner minutieusement ces sentiments et les objets qui les stimulent: on doit toucher au plus fort l'auditeur là où il autorisera le plus vite la victoire.

Les sujets peuvent gagner en grandeur grâce à la comparaison. Parfois ce n'est pas une comparaison formulée explicitement qui est la plus qualifiée, mais une que l'auditeur fait en silence pour lui-même. D'autres cas demandent une comparaison claire et élaborée par

quoque videntur. Sic qui «bellum» dixit, omnia quaecunque solent in bello fieri comprehendit, at qui metus hostiles, praedas, incendiaque villarum, expugnationes oppidorum, caedem popularium, impensas militares, vastationem agrorum, famem, egestatem omniaque ferro et flamma diruta, omnia sanguine conspersa dicet, quanquam nihil ille plus dixerit, id tamen consequitur persaepe ut, cum sic dixerit, dixisse omnia, cum aliter, hoc est solo belli nomine nihil fere dixisse videatur. Praeterea maiora videntur quae instant, quam quae vel praeterierunt ex multo vel futura sunt, quoniam haec spei metusve locum admittunt, illa solatium desideriumve percipiunt facto iam tandem fine rerum. Ergo, si res de qua disseritur praeteriit aut adhuc futura est, colligendum tamen est ea secuta esse vel proventura quae in praesentia bene aut male nos habeant, prout est rei natura de qua dicitur.

Ad haec praesens rei conspectus praecipue penetrat animos, nec est res ulla ad movendos affectus potentior. «Segnius» enim, ut inquit Horatius, «irritant animos demissa per aurem, Quam quae sunt oculis subiecta fidelibus». Detectae itaque sunt in adverso pectore cicatrices in contione et vulnera deligata in iudiciis et parentum cognatorumque lachrymae, infantium puerorum aetas, reorum sordes prolatae in conspectum, et praesentibus aptata oratio. Quod si minus res patitur fieri, oratione tamen conantur, quam maxime datur, rem velut in conspectum dare et oculis subiicere. Quod describenda re et imagine eius verbis exprimenda, eo, quod ἐνὸργχειαν Graeci, nostri evidentiam interpretati sunt, maxime consequuntur.

Aperta vero comparatione res crescunt, quoties aliis, quibus eas praeferimus, adhibentur et earum collatione magnitudo ipsarum

le discours. On peut parler de la première sorte de comparaison lorsque nous divisons le sujet en question en plusieurs parties, comme si d'un seul sujet, nous en faisons plusieurs. Car ce qui vient en grand nombre paraît plus important que ce qui vient tout seul, à cause justement de son grand nombre. Si quelqu'un énonce par exemple le mot «guerre», il embrasse toutes les choses qui arrivent habituellement dans une guerre. Celui, en revanche, qui parle de la peur de l'ennemi, de pillages, des incendies de propriétés, de sièges de villes fortifiées, de massacre de la population civile, de frais de guerre, de destruction des champs, de faim, de pauvreté, de la destruction totale par le glaive et par le feu, d'hécatombe complète, ne dit, il est vrai, rien de plus, mais l'effet est pourtant tel qu'il semble que l'on ait tout dit alors que lors d'une simple mention du mot «guerre», il semble qu'on n'ait presque rien dit. Par ailleurs, ce qui est imminent semble d'un plus grand poids que ce qui s'est produit il y a longtemps ou qui n'aura lieu que dans le futur. Car dans le dernier cas, il y a de la place pour l'espoir ou pour la crainte, dans le premier cas il est question de consolation ou de désir relatifs à des objets qui n'existent plus. Si l'affaire sur laquelle on raisonne se déroule dans le passé ou n'a pas encore eu lieu, on doit, pour cette raison, établir clairement que l'expérience, bonne ou mauvaise, que nous avons dans le présent, est une conséquence du passé ou un signe avant-coureur du futur.

A cela s'ajoute que c'est surtout la présentation concrète d'une affaire qui a de l'effet sur l'esprit. Rien n'est plus puissant pour mettre en branle les émotions, car, comme le dit Horace : «Ce qui passe par l'oreille fait bien moins vibrer le public / que ce qui est montré aux yeux fidèles.» [*Art Poétique*, 180-1]. C'est pourquoi on montrait jadis les cicatrices sur la poitrine dans une assemblée du peuple ou des gens avec des pansements lors des procès ainsi que des parents et des proches en pleurs, de jeunes enfants et des inculpés dans un état pitoyable. Le discours était adapté à ce que l'on faisait voir. Lorsque l'affaire autorise moins aisément cette façon de procéder, on fait cependant de son mieux pour la présenter dans le discours d'une manière, pour ainsi dire, aussi concrète que possible et la faire apparaître sous nos yeux. On peut atteindre ce but essentiellement en décrivant le sujet et en fixant son image par des mots, ce que les Grecs ont appelé *enargeia* et ce qui est traduit en latin par *évidence*.¹

Grâce à une comparaison explicite, les sujets sont présentés d'une manière plus noble quand ils sont mis en relation avec d'autres

¹ *evidentia* (Quintilien, *Institutio oratoria*, 6, 2, 32).

colligitur. Sicut autem in quantitativis, quoties duae pluresve conferuntur, maior est ea quae aliqua parte sola manet et quam non usquequaque aliarum magnitudo assequitur, sic in hac comparandi ratione quicquid aliquid habet, quod non sit sibi cum aliis commune, ea parte reliquis maius videtur, qua sola eminet reliquasque, ut ita dicam, a tergo relinquit. Cicero itaque, cum pro M. Marcello restituto Caesari gratias egit, praesentem illam clementiam omnibus bellicis Caesaris praetulit laudibus, quoniam bellicae rei decus et milites (389) et tribuni et auxilia etiam muneri sibi asciscerent vellentque cuncti venire in eius societatem gloriae, haec autem clementiae laus sola sua esset; et bellicas laudes multa turbulenta, aspera, horrida, qualia fert bellorum necessitas, habere, clementiae laudem benignam, favoris plenam, plenam modestiae esse; in bello quoque vires humanas humanis vinci viribus, clementiam animos iramque vincentium, qui invicti viribus sint, placare. Haec itaque, quia clementiae conveniunt soli, praefertur hac in parte bellicae virtuti.

Quod si quis e diverso volet colligere, quibus rebus bellica virtus a clementia superetur, poterit eam similiter multis praeferre clementiae: clementiam enim pacatis convenire rebus et pacis potius ornamentum esse quam periculorum praesidium, bellicam virtutem rebus in ultimum discrimen adductis succurrere solere et patriam penatesque ab his quae victori collibuisse¹ defendere; et clementiae laudem velut in medio positam cuivis posse contingere, bellorum gloriam non nisi rarissimum quunque consequi; sic etiam non hominis modo, sed omnium animalium esse clementiam (ignoscere enim omnia et post iras iterum placari), continere autem res nutu ditioneque sua omnes

¹ collibuisse *Phrissemius* collibuisse *Alardus I.*

sujets que nous trouvons plus importants: la dignité des premiers est démontrée par la comparaison avec les derniers. Si l'on compare, par exemple, la grandeur de deux ou plusieurs objets, le plus grand est l'objet qui est partiellement indépendant et qui n'est pas tout à fait égalé en grandeur par les autres objets. Il en va ainsi également avec ce type de comparaison. Tout objet qui possède quelque chose qu'il n'a pas en commun avec les autres objets semble plus grand que ceux-là grâce à cet élément par lequel il s'élève, seul, au-dessus des autres objets et les laisse, pour ainsi dire, loin derrière lui. C'est ainsi que Cicéron, dans le discours sur la grâce accordée à Marcellus, où il exprime sa reconnaissance à César, place la clémence de ce dernier au-dessus de tous ses glorieux exploits guerriers.¹ Car, dit-il, les soldats, les officiers subalternes, les troupes auxiliaires sont aussi parvenus à la gloire guerrière, en se contentant d'accomplir leurs tâches. Ils voulaient tous partager cette gloire avec César, mais la gloire attachée à la clémence ne revient qu'à César même. Et la gloire guerrière se caractérise par maintes choses troubles, honteuses et affreuses que la guerre entraîne normalement avec elle, tandis que la gloire bienveillante de la miséricorde est pleine d'affection et de modestie. Dans la guerre, également, la force humaine est maîtrisée par la force humaine, tandis que la clémence maîtrise le cœur et la colère de triomphateurs qui physiquement sont invincibles. Comme toutes ces choses ne s'accordent qu'avec la bienveillance, elle est, à cet égard, préférée à la bravoure.²

Si quelqu'un veut raisonner du point de vue opposé et examiner sous quels rapports la bravoure est surpassée par la clémence, il peut trouver tout aussi bien maints aspects pour la préférer à cette dernière. Car la clémence est à sa place quand la tranquillité règne et elle est plutôt le couronnement de la paix qu'un moyen de se protéger contre les dangers. En général, la bravoure apporte une solution lorsque la situation est critique et elle défend le foyer contre l'arbitraire du vainqueur. La gloire qui tient à la clémence est facile à obtenir pour celui qui, pour ainsi dire, n'a qu'à désirer l'atteindre, la gloire militaire, en revanche, n'est donnée qu'à fort peu de gens. On peut aussi avancer que la clémence n'est pas un trait propre seulement aux hommes, mais aussi à tous les êtres vivants car ils pardonnent tous et se calment rapidement après une explosion de colère. Par contre c'est à Dieu seul qu'il est réservé de disposer des objets à sa merci et à son

¹ *Pro Marcello* date de 46 av. J.-C. et comprend des remerciements à César au nom de C. Claudius Marcellus, qui, dans la guerre civile, avait combattu aux côtés de Pompée et qui avait obtenu la grâce de César.

² *Pro Marcello*, par. 4-12.

quidem solius esse dei, plurimas autem eius videri qui Deo proximus sit, quod bellica laude in primis paratur.

Poterunt autem haec augmentationis exempla per omnes locos duci, posuerimque vel inter utilissimas exercitationes dialectici augendi rationem, cum priores illas, tum hanc postremam ex comparatione, quando omnis hominum deliberatio, omnia consilia fere inter magis minusque bona iactantur, neque quicquam est quod acrius expendere vim rerum intuerique doceat quam comparatio.

Laudationibus in primis augmentatio convenit. Pleraque enim, quae laudis loco ponuntur, per se frigida sunt, nisi extollantur oratione et dicentis ingenio fiant laudanda. Isocrates in Helenes laudatione, cum pulchritudinem eius in maxima laudum illius poneret parte et pulcherrimam eam fuisse, cum aliis rebus, tum Thesei rapina prudentissimi totius Graeciae viri et Paridis iudicio docuisset, exiguam tamen laudem conquisisse videbatur pulchritudinis quamvis admirandae, quamvis incredibilis commemoratione, nisi et ipsam pulchritudinem, quam alii fortassis ne laudandam quidem putarent, alii in ultimis (390) laudum ponerent) omnibus aliis quae laudantur praetulisset.

Diminutionis ex augmentandi praeceptis parata est ratio. Quibuscunque enim additis res crescit, eorum rursus oportet detractioe decrescat. Ergo commotos augmentatione affectus detracta rursus magnitudine rebus ad rationem revocamus, meliusque et clementius aestimare res et iudicare de eis cogimus auditorem. Haecque una est ratio solvendorum affectuum, ut pacata rursus compositaque mens tranquillitati reddatur. Aliter affectus contrariis discutimus affectibus et iram paratam nobis regerimus in autorem, vel conciliata misericordia impetus eius mollimus et evocato quandoque undecunque novo affectu

gré si l'on part de tous les objets; si l'on pense à un très grand nombre d'objets, ceci est alors réservé à un égal de Dieu et cette position, justement, on se l'acquiert surtout grâce à la gloire militaire.

On peut mener ces exemples d'amplification le long de tous les lieux. Je compte l'amplification au nombre des exercices les plus utiles au dialecticien, aussi bien les cas nommés en premier que le dernier cas qui a lieu sur la base d'une comparaison. Car toutes les discussions, toutes les délibérations parmi les hommes portent généralement sur ce qui est meilleur ou sur ce qui est moins bon et rien ne procure une analyse plus forte et une compréhension plus profonde de l'essence des choses que la comparaison.

L'amplification convient par excellence aux discours où est formulée une louange. La plupart des objets présentés comme dignes d'éloges sont en effet neutres en soi à moins qu'il n'en soit donné, par le choix du vocabulaire, une représentation plus imposante et que l'enthousiasme de l'orateur leur confère leur mérite. Lorsqu'Isocrate, dans son éloge d'Hélène comptait sa beauté physique comme sa plus grande gloire,¹ il montra qu'elle était très belle en signalant, entre autres, son enlèvement par Thésée, l'homme le plus sage de toute la Grèce et le jugement de Pâris. Or cette gloire attachée à la beauté physique tout admirable et incroyable qu'elle puisse être, aurait pu paraître bien mince si l'orateur n'avait placé la beauté elle-même (que certains n'estiment nullement méritoire, et d'autres dans une mesure des plus restreinte) au-dessus de toutes les autres choses que l'on peut louer.²

La façon d'affaiblir quelque chose est déduite des directives pour l'amplification. Car toutes les choses qui, par addition, augmentent la considération d'un sujet, entraînent nécessairement une diminution d'estime lorsqu'on les supprime à nouveau. C'est ainsi que nous pouvons, en supprimant le côté sublime des choses, ramener de nouveau les passions ardentes à la raison et contraindre à une meilleure évaluation et à un jugement plus modéré des choses. Voilà la première méthode pour calmer les passions, de sorte que l'esprit revienne à soi et retrouve le calme. Une autre manière consiste à neutraliser les passions par leur contraire: nous faisons endosser la colère qui avait été suscitée contre nous par l'instigateur de cette dernière, ou, lorsqu'on a éveillé un sentiment de pitié, nous atténuons sa puissance et nous arrivons par la force à ce que cette émotion soit oubliée en

¹ Isocrate (436-338 av. J.-C.) est l'un des orateurs éminents d'Athènes. Son *Eloge d'Hélène* est un discours modèle sur l'instigatrice mythique de la guerre de Troie. Hélène est louée dans ce discours pour trois raisons: son origine, sa beauté et sa réputation.

² *Helena*, 54-60.

prioris oblivisci cogimus. Potentissimus autem ad solvendo subitos et recens concitatos affectus est risus. Unde in causa Murenæ Cicero nihil aequè videtur opposuisse Catonis et Sulpitii maximorum virorum auctoritati, quam laetissimam illam suam facete dicendi festivitatem, sicque omne iudicium solutum est risu, ut Cato, quamvis natura et institutione, ipsa quoque accusatoris persona quam sustinebat horridior, cum tamen risum tenere nequiret, feratur dixisse: «Dii boni, quam ridiculum consulem habemus!» Demosthenem quoque tradunt, cum pro Aristide dicturus esset, in quem vehementissime iudices accenderat accusatorum oratio, reclamareturque ab omnibus sibi, et velut praedamnato iam reo silentium imperaretur, oravisse, ut bona illorum venia liceret paucissima extra causam verba facere. Quod cum permetterent, ait Megarensem quendam studiis operatum Athenis, cum redire in patriam vellet, conducto asino imposuisse sarcinas. Meridie vero, cum nulla umbra, qua solis ardorem levarent ipse et agaso, praeberetur, statuto in via asino constituit illius umbra solem vitare, eaque cum non sufficeret ambobus, agaso sibi illam vendicare, sui illam affirmare iuris esse, operas illi, non umbram locatam, contra ille contendere umbram inter operas esse. Cunque diceret orator gravissime inter eos de umbra asini altercatum, videretque omnes risu quati et exhilaratos iudices esse, tum gravissima eos increpuit oratione, qui possent de umbra asini disserentem audire, de salute civis, quod eos iudicii religio cogeret, audire non possent, tum coepisse de causa dicere reumque liberasse.

Constat autem haec facultas natura primum, quae (391) cum in omni re multum, tum in hac plurimum potest, deinde, quod

suscitant une autre d'une manière quelconque. Le rire est le moyen le plus puissant pour ramener au calme des émotions surgissant tout à coup et tout juste suscitées. C'est ainsi que Cicéron, semble-t-il, n'a rien trouvé d'autre, dans l'affaire de Muréna, que la verve spirituelle de son discours ¹ pour contrebalancer l'autorité des hauts personnages que sont Caton et Sulpicius. Il a affaibli l'appréciation de l'affaire de telle façon par l'humour que Caton, qui avait un caractère et un mode de vie particulièrement sévères et en imposait du fait de son rôle de plaignant, ne put s'empêcher de rire et aurait dit: «Grands dieux, quel amusant consul nous avons là »² On rapporte sur Démosthène l'histoire suivante: lorsqu'il voulut intervenir pour défendre Aristide contre qui le discours des plaignants avait fortement éveillé la colère des juges et que tous se tournèrent contre le défenseur et voulurent lui imposer le silence comme si l'accusé avait déjà été jugé, il demanda si, avec l'approbation de tous, il pouvait dire quelques mots hors du sujet. Lorsqu'on le lui accorda, il raconta l'anecdote suivante. Quelqu'un originaire de Mégara, venu à Athènes pour faire ses études, voulut retourner chez lui. Il loua un âne et le chargea de bagages. Lorsque dans l'après-midi, il lui fut impossible à lui et à son ânier de trouver quelque part un peu d'ombre pour se protéger du soleil ardent, il fit arrêter l'âne au milieu de la route et décida de s'asseoir à l'ombre de l'animal. Comme l'ombre n'était pas assez grande pour les deux hommes, l'ânier la réclama pour lui en argumentant qu'elle lui appartenait, étant donné qu'il avait loué le labeur de l'âne, mais pas son ombre. L'autre démontra au contraire, que l'ombre devait être considérée comme faisant partie du travail de l'âne. Lorsque l'orateur continua en remarquant qu'une sérieuse dispute s'éleva entre les deux hommes sur l'ombre de l'âne et qu'il vit que les juges éclataient de rire et étaient des plus amusés, il les harangua vertement dans un discours sévère. Comment pouvaient-ils écouter quelqu'un parlant de l'ombre d'un âne, mais non pas quelqu'un voulant parler du sort d'un citoyen alors que leur devoir de juge les y obligeait? Il commença alors son exposition de l'affaire et obtint l'acquiescement de l'accusé.³

Cette habileté requiert avant tout des dispositions naturelles, importantes en tout, mais qui ici surtout sont toutes puissantes. En outre il est nécessaire de s'exercer continuellement, ce qui est presque

¹ Voir pour *Pro Murena*, *supra*, p. 145, n. 1.

² Plutarque, *Cato Minor*, 21, 5.

³ Cette histoire est rapportée par divers auteurs avec quelques différences de détail. «Se battre pour l'ombre d'un âne» était, chez les Grecs, une expression proverbiale pour désigner un conflit portant sur des vétilles. Voir Erasme, *Adagia*, I, 3, 52.

proximam post naturam vim habet, crebro usu. Sunt tamen etiam tradita eius rei praecepta, quatenus tradi praeceptis potest, quorum autores Cicero et Quintilianus notiores sunt, quam ut sint indicandi. Et de affectibus quidem haec sufficiat dixisse.

3, 8. De dispositione, quid sit et quotuplex ordo rerum

(412) De ratione inveniendi quam commodissimam crediderim sit nobis hactenus dictum. Nec solum quibus ex locis facienda esset, sed quae facillime via nos ad inventionem eius, quod quaque de re quaereretur, perduceret, quam potui conatus sum apertissime tradere, dixique quaecunque utilia huic instituto pro captu meo putavi, ut non optimo forsitan eventu, optima certe fide.

Reliquum est, ut de dispositione pauca subiiciamus. Et sunt quidem pauca, quae de ipsa dicantur. Nec enim res est, quae constet ita (413) multis praeceptis. Aristoteles in Rhetoricis ne attigit quidem hanc partem, in octavo Topicorum perpauca tradidit, nec multo plura Cicero et Quintilianus quique alii de ea re dixere, quo excusatius nobis

aussi important que les dispositions naturelles. Il existe aussi des directives à ce sujet, dans la mesure où elles peuvent être données ici. Les auteurs qui les ont décrites, Cicéron et Quintilien, sont si connus qu'il est à peine utile d'attirer l'attention sur eux.¹ Avec cela, le thème des passions a été suffisamment traité.²

[7. LA DISPOSITION]

3, 8. Sur la disposition³

Que le système de l'invention que je trouve le plus commode soit ainsi suffisamment traité. J'ai essayé d'exposer le plus clairement possible sur la base de quels lieux l'invention doit être faite et quelle méthode nous conduira le plus aisément à trouver ce que nous voulons découvrir sur chaque sujet. J'ai exposé aussi bien que possible tout ce que j'ai trouvé de surcroît utile à cette fin, peut-être pas avec le meilleur résultat concevable, mais en tout cas avec le plus grand dévouement possible.

Il nous reste quelques points qui doivent être ajoutés sur la disposition. Il n'y a, en effet, que peu de choses qui peuvent être dites sur ce sujet, parce qu'il n'existe pas beaucoup de directives le concernant. Aristote n'en a même pas parlé dans sa *Rhetorica* et dans le huitième livre des *Topica*, il n'a noté que quelques points à ce propos.⁴ Cicéron,⁵ Quintilien⁶ et les quelques autres qui ont écrit à ce sujet, ne donnent pas beaucoup plus d'informations. Qu'il nous soit

¹ *De oratore*, 2, 217-290 et *Institutio oratoria* 6,3.

² Les chapitres 3, 4-7 traitent des directives sur le *delectare*, l'art de plaire à l'auditeur (Alardus I, 394-411; Phrissemius, 343-353). Selon Agricola, ce thème, en général, relève plutôt de la rhétorique que de la dialectique (comparez chapitre 2, 22 sur l'exposition qui vise seulement à distraire le lecteur; *supra*, p. 162-163). Pourtant Agricola voit des possibilités de tenir compte dans l'invention de la question de savoir comment captiver l'auditeur par le discours. Celui qui fait le discours peut, par le choix de la matière, tenir compte du plaisir de l'auditeur (par ex. en mentionnant des objets ayant une valeur esthétique ou des objets inattendus ou sublimes). En outre, le choix de la concision ou de la prolixité lorsqu'on fait des descriptions au moyen des lieux et qu'on élabore des argumentations (par ex. en divisant la question en questions partielles) peut être dicté par la considération qu'il faut continuer à captiver l'auditeur. Garder la mesure en ce qui concerne le traitement concis ou prolixe de la matière (*copia* et *brevitas*) est davantage, selon Agricola, une question de bon goût que de règles strictes que l'on pourrait donner à ce sujet.

³ Alardus I, 412-415; Phrissemius, 355-358.

⁴ Ce livre contient des conseils pratiques pour mener un dialogue: on y souligne, entre autre, l'utilité de varier l'ordre naturel des propositions et de la conclusion (8, 1; 156 a 23-27).

⁵ Voir *infra*, p. 251, n. 2.

⁶ Surtout *Institutio oratoria*, livre 7.

fuerit, si brevius eam perstringamus. Quam quidem si praeterissemus in totum, poteramus fortasse Quintiliani auctoritate culpam hanc tueri, qui, cum de divisione, id est, de ratione controversiarum in singula quaestionum capita diducendarum dixisset copiosissimeque esset hunc locum executus, de disponendi deinde arte nullis perpetuis legibus statui credidit posse, sed consilium sumi ex praesenti rerum condicione. Ego quemadmodum inveniendi viam, ita collocandi quae inventa sunt formam etiam quandam esse puto. Quae quidem ut varia multiplexque sit neque in universum demonstrari queat, dicentur tamen ea quae creberrime conveniet facere. Extra quae si quid res ferat quod faciendum sit idque ab his quae dicta sunt discrepet, eorum tamen collatione, quae plurimum observavimus, praesenti quoque usui aliquod succurret consilium; utque inter sana numerantur morborum remedia, quae sanitatis tempore alioquin persaepe essent mala, sic inter praecepta putabitur, si quid sit quod legem praeceptorum fugiat, in eo ordinem quoque praeceptorum vitasse. At difficile erit invenire quod Quintilianus credidit inveniri non posse. Erit quidem difficile, poterit tamen fortasse, utque a nobis non possit, vel in hoc tamen conandum, ut nostro errore aliis causam demus felicius ista tentandi.

Cum sit autem dispositio, ut Cicero inquit, ordo et distributio rerum, quae demonstrat quid quibus locis conveniat et collocandum sit, non abs re fuerit fortasse videre in primis quotuplex sit ordo rerum, quem in disponendo sequamur. Is mihi triplex maxime videtur. Aliae sunt enim res quae statutum quendam et certum ex se habent ordinem, ut annus prior ad annum sequentem. Aliae vero sunt res quae vel non habent ordinem, vel, quanquam posset earum certus esse ordo aliquis, nos tamen nullum sequimur, sed solum utcunque alia alii aptissime ex dicendi occasione subtexi potest, proinde subiungitur. Quale est apud Livium, cum de Papirio Cursore dicit, quod omnes hunc maxime, si Alexander arma in Italiam vertisset, illi parem destinassent; hinc

d'autant plus accordé, pour cette raison, d'en donner une analyse succincte. Si je ne traitais pas du tout de la disposition, nous pourrions peut-être justifier cette omission en faisant appel à Quintilien. Car après son analyse exhaustive de la division, c'est-à-dire le fractionnement des questions juridiques en problématiques particulières, il dit de la disposition qu'elle ne peut pas, selon lui, être décrite selon des règles fixes, mais qu'on doit agir, dans chaque cas concret, selon les circonstances.¹ Moi, au contraire, je pense qu'il y a bien un modèle spécifique pour la disposition des arguments de même qu'il y a aussi une méthode pour leur invention. Ce modèle est varié et complexe et on ne peut pas démontrer qu'il est toujours exact. Néanmoins on peut décrire ce qu'il est bon de faire dans la plupart des cas. Si un cas concret nous oblige à faire quelque chose de plus qui s'écarte des règles, nous pouvons dans ce cas encore déduire une ligne directrice pour le classement des règles générales que nous suivons le plus souvent. Les médicaments sont considérés comme des choses saines alors qu'ils sont pourtant souvent très mauvais pour un homme en bonne santé: de même, en ce qui concerne ces règles, on partira aussi du point de vue que, s'il y a un cas qui se soustrait aux stipulations des règles, on évite aussi le classement prescrit. Mais, objectera-t-on, il sera difficile de trouver ce qui, selon Quintilien, ne peut être trouvé. Ce sera difficile en effet, mais pourtant on y arrivera peut-être. Il est possible que nous n'en soyons pas capables, mais pourtant nous devons l'essayer, ne serait-ce que pour donner à autrui, par notre échec, une raison de l'essayer avec plus de succès.

Comme la disposition, ainsi que le dit Cicéron, embrasse² le classement et la division de la matière montrant quelle donnée est de mise à tel endroit et doit y être classée, il est peut-être utile d'examiner surtout de combien d'espèces se compose l'ordre que nous pouvons suivre lorsque nous classons les données. J'ai l'idée qu'il se scinde, grosso modo, en trois parties. Certaines données ont un ordre fixe, basé sur leur caractère naturel, par exemple l'année précédente qui se transforme en l'année suivante. D'autres données n'ont pas d'ordre naturel ou bien, s'il en existe un, nous ne les traitons pas en conséquence, mais nous associons une chose à une autre dans la mesure où cela nous convient le mieux lorsque nous parlons. On en trouve un exemple chez Tite-Live, lorsqu'il dit de Papirius Cursor que tous voyaient en lui celui qui défierait Alexandre [le Grand] au cas où ce dernier attaquerait l'Italie, et qu'ensuite il prend cette remarque

¹ *Institutio oratoria*, 7, 10, 4-5.

² *De Inventione* 1,9. Comparez *De Oratore*, 2, 307.

sumpta occasione quaerit quis fuerit eventus futurus, si bellum Romanis Alexander intulisset. Tertio loco est, (414) cum rerum ordinem consulto turbamus, et quae priores sunt posteriore loco ponimus, ut, cum prius esset dicere quomodo capta fuerit Troia, deinde quomodo ex longe navigatione Aeneas vi tempestatum tandem sit in Africam eiectus, quod postremum est Vergilius primo libro narrat, deinde priora illa sequentibus duobus exequitur. Primus ordo naturalis est, secundus arbitrarius, si ita volumus, dici potest, tertius est quem artificialem vocant.

Et naturalis quidem ordo in quatuor istis positus est, prout aliud alio prius posteriusve quadrupliciter dicitur. Est enim prius aliquid tempore, ut dies hesternus ante hodiernum et hodiernus ante crastinum. Est et aliud prius existendi necessitate, vel, ut aliter loquimur, prius natura. Id est autem huiusmodi, ut, si hoc sit, non ideo necesse sit aliud existere, si autem existas aliud, necesse sit hoc utique existere; hoc ergo prius est. Ut, si sit animal, non oportet idcirco hominem esse, sed si homo est, consequens utique est et animal esse; prius ergo animal est homine. Hoc pacto prius est genus speciebus, partes toto, causae eventis, subiectum adiacentibus suis. Dicuntur et alia aliis priora positione, ut per fretum Gaditanum in orientem naviganti prior est Hispania quam Gallia, et haec prior quam Italia, post quam Peloponnesus sequitur. Sic contrarium dirigenti cursum prior quam Italia Peloponnesus erit et deinceps ut antea quodque fuit prius, ita nunc fiet posterius. Sic et per hominis eunti membra primum, si descendamus, caput erit, postremi pedes, sic ascendenti primi pedes erunt, caput ultimum, mediorum vero sic

comme point de départ pour une considération sur les conséquences qu'aurait pu entraîner une guerre d'Alexandre contre les Romains.¹ Nous avons affaire au troisième cas, lorsque nous bouleversons à dessein l'ordre des données et lorsque nous ne mentionnons que plus tard ce qui vient en premier chronologiquement. C'est ainsi qu'il aurait d'abord fallu raconter comment Troie fut prise et ensuite comment Enée après une longue navigation échoua à cause d'une tempête sur les côtes d'Afrique, mais Virgile raconte cet épisode dans le premier livre et les événements précédents dans les deux livres suivants.² Le premier est l'ordre naturel, le second, peut, si l'on veut, être appelé l'ordre arbitraire, le troisième est appelé l'ordre artificiel.

L'ordre naturel concerne quatre cas, en accord avec quatre manières différentes permettant de qualifier ce qui précède ou ce qui suit quelque chose d'autre. Quelque chose peut précéder dans le temps, par exemple la journée d'hier vient avant celle d'aujourd'hui et celle d'aujourd'hui avant celle de demain. Ensuite, quelque chose peut précéder une autre par la nécessité de l'existence, ou pour le formuler autrement, par son caractère naturel. Voici ce que l'on veut dire par là : si une chose existe, une seconde ne doit pas nécessairement exister; mais si cette seconde chose existe, la première doit en tout cas nécessairement exister et donc elle est antérieure. On a affaire à ce cas lorsque nous disons: si il existe un être vivant, il n'existe pas nécessairement un homme, mais si il existe un homme, il doit par conséquent à coup sûr aussi exister un être vivant. Donc «être vivant» précède «homme». C'est ainsi que le genre précède les sortes, les parties le tout, les causes les conséquences, le sujet ses conditions contigües. D'autres objets, on dit qu'ils précèdent par la position. C'est ainsi que, lorsqu'on navigue par le détroit de Gibraltar vers l'Est, l'Espagne vient avant la France, la France avant l'Italie et l'Italie avant le Péloponnèse. Si l'on navigue dans la direction opposée, le Péloponnèse viendra avant l'Italie et tout ce qui venait plus tôt viendra maintenant plus tard. De la même manière, si nous passons en revue les membres de l'homme et, pour ce faire, allons de haut en bas, la tête vient en premier, les pieds en dernier. Si nous allons de bas en

¹ Tite-Live, *Ab Urbe Condita Libri*, 9, 16, 11-19, 17.

² Au moyen âge, on élaborait, en se basant sur l'*Ars poetica* d'Horace, 42-44, une théorie de la composition dans l'art poétique, qui distinguait l'ordre naturel (chronologique) de l'ordre artificiel. Pour ce dernier, la composition de l'*Enéide* de Virgile servait d'exemple-type. Voir F. Quadlbauer, «Zur Theorie der Komposition in der mittelalterlichen Rhetorik und Poetik», in: B. Vickers (éd.), *Rhetoric Revalued*. (...), Binghamton, 1982, 115-131. Dans la rhétorique antique, on trouve une distinction analogue (par ex. pseudo-Cicéron, *Ad Herennium*, 3, 16-8; Fortunatianus, *De rhetorica*, 3, 1).

unumquodque prius erit, ut huius vel illius ordinis primo fuerit propius. Postremo dicitur prius quod est dignatione praestantius. Sic prior est consul praetore et tribuno praetor, et aurum prius argento et argentum orichalco dicimus. Convertimus tamen interim, et ab infimo ordinem ducimus primumque non quod optimum sed quod vilissimum facimus. Sic in magistratibus quaesturam primam, postremam dictaturam, et in metallis plumbum primum, aurum postremum numeramus, nisi tamen hunc ordinem malimus non naturalem, sed artificialem potius videri. Plerunque autem fit, ut id, quod alia ratione prius dicitur, alia sit posterius, ut tempore quidem pueritia prior est quam iuventa, aestimatione tamen et dignitate pueritiam iuventa praecedat. Fieri itaque po(415)test, ut ordo, qui alia ratione non naturalis esset, alio tamen captu secundum naturam sit institutus.

haut, ce sont les pieds qui viennent alors en premier, la tête en dernier et chaque membre au milieu viendra plus tôt à proportion qu'il se trouve le plus près du premier membre du premier ou du second classement. Finalement, on dit qu'un objet vient en premier lieu lorsqu'il se trouve au premier rang en dignité. C'est ainsi que le consul vient avant le prêteur, le prêteur avant le tribun, l'or avant l'argent et l'argent avant le laiton. Quelquefois nous varions entre-temps l'ordre et nous partons du plus bas. Nous ne prenons donc pas en premier ce qui a le plus de prestige, mais ce qui en a le moins. C'est ainsi que, lors d'une énumération de positions officielles, nous citons d'abord la questure en premier puis la didacture en dernier et, pour une énumération de métaux, le plomb se trouve en tête et l'or en dernier, à moins que nous préférions considérer cet ordre non pas comme un ordre naturel mais comme un ordre artificiel. Mais il arrive très souvent que ce qui est considéré, selon un certain principe, comme venant en premier, vient en seconde position, selon un autre principe. C'est ainsi que l'enfance, en ce qui concerne le temps, vient avant l'adolescence, mais en dignité, l'adolescence vient avant l'enfance. Il peut donc ainsi arriver qu'un ordre qui n'est pas naturel selon un certain principe, l'est effectivement selon l'autre principe.¹

¹ Dans les chapitres suivants, Agricola explique que les trois classements correspondent au type de discours tenu. L'historien doit respecter la succession chronologique des événements et dégager les relations causales. C'est l'ordre naturel qui convient ici. Un poète a beaucoup plus de liberté. Prenons par ex. Virgile, qui, dans son *Enéide*, utilise un retour en arrière pour raconter la destruction de Troie. Dans un traité scientifique, un livre de zoologie ou de botanique par exemple, l'ordre est déterminé par une description concrète du sujet qui va du général au particulier. On a affaire, aussi bien dans le poème que dans le traité scientifique, à l'ordre artificiel. L'argumentation se distingue des trois cas précédents par l'absence d'un principe déterminé lors de la mise en ordre. Il est question ici d'ordre arbitraire. Le classement des faits et des arguments est sans cesse dicté par la question de l'efficacité du discours. Si un avocat donne une exposition des faits, il présente les choses de telle façon que son client apparaisse sous le jour le plus favorable possible. Dans la confirmation, on n'utilise pas non plus un classement type, c'est-à-dire des syllogismes. Dans ce contexte, Agricola montre clairement encore une fois, en s'appuyant sur le traitement de la disposition dans l'argumentation, à quel point l'art de raisonner scolastique est figé et improductif, parce qu'il n'admet que le pur syllogisme comme forme de discours (chapitre 14, Alardus I, 440-443; Phrissemius, 388-392). Dans le chapitre 15 (Alardus I, 446-450; Phrissemius, 393-398), Agricola souligne que l'on doit, surtout dans les dialogues, construire soigneusement l'argumentation. Le noeud du discours ne doit pas être présenté tout de suite, mais l'interlocuteur doit être, pas à pas, convaincu du point de vue désiré. Agricola renvoie ici aux dialogues de Platon; il donne un exemple à l'aide du traitement détaillé du thème suivant: un philosophe de l'Académie convainc un épicurien que quiconque n'est pas vertueux est malheureux. Dans le chapitre de conclusion de l'ensemble de l'ouvrage, il est expliqué qu'il est nécessaire de s'exercer continuellement pour posséder à fond la théorie de l'argumentation (Alardus I, 451-455; Phrissemius, 399-404).

(192)

Rodolphus Agricola Iacobo Barbiriano suo S.P.D.

(193) Dedi Colonia discedens litteras Ioanni Rinko, communi amico nostro, quas tibi redderet. Quibus litteris epistolae tuae paucis, ut tum tempus ferebat et festinatio mea patiebatur, respondi. Respondi vero eis, quae et negotii minus habebant et te quoque certum habeo minoris fecisse. Nam quibus ego maluissem quaeque te magis exspectasse scio prorsus tibi ut responderem, id temporis non vacabat. Scribis, suavissime Iacobe, idque optas dari tibi facultatem degendae mecum vitae, quo posses, id quod maxime cupis, velut ductu auspiciisque meis studia tua instituere atque formare. Vellem equidem tantae mihi eruditionis, tam magni in litteris doctrinisque usus conscius essem, ut istud tam iure meritoque deberes cupere, quam te scio vere id atque ex animo optare. Hortarer te, ut, rebus omnibus relictis, quaecumque vel utilitatis specie te devinciunt vel voluptatum illecebris blandiuntur, eruditionem studiaque me duce sequerere. Et incisis omnibus vel abruptis etiam vinculis, quibus alligatus teneris, prona praecipitique ad optima tenderes via. Facerem id non modo tua causa, cuius maxime et deberem et vellem, sed et mea quoque, cum sperarem tantum nominis opinionisque apud multos consequi posse, tantumque fuisse me plerisque persuasum iri, quantum te monitis praeceptioneque mea factum viderent, quantumque fieri te posse

III. LETTRE SUR L'ORGANISATION DU PROGRAMME D'ÉTUDES¹

Rudolf Agricola salue très cordialement son ami
Jacob Barbireau.²

A mon départ de Cologne, j'ai confié à Johannes Rink, notre ami commun, une lettre qu'il devait te remettre. Dans cette lettre j'ai donné, en peu de mots, comme le moment me les inspirait et dans la mesure où mes nombreuses occupations me le permettaient, une réponse à ce que tu m'as écrit. Cette réponse contenait des matières qui me coûtaient peu de peine et qui, j'en suis convaincu, ne t'intéressaient pas tellement. Je n'avais, en effet, pas le temps de t'écrire tout de suite à propos du sujet sur lequel je voulais te donner une réponse et sur lequel tu avais certainement escompté une réaction. Tu écris, mon cher Jacob, que tu voudrais être à mes côtés de façon à voir se réaliser ton vœu le plus cher, à savoir de pouvoir entreprendre et régler ta formation sous ma tutelle et surveillance. Je voudrais moi-même être convaincu que mon érudition et mon expérience dans les lettres et les sciences sont assez grandes pour que le désir que tu nourris, réellement et sincèrement à ce que je sais, s'appuyât aussi sur un fondement légitime et raisonnable. Je t'inciterais alors à abandonner toutes les activités que tu trouves utiles ou auxquelles tu prends plaisir et, à la place, de te consacrer à des études savantes sous ma tutelle. Tu briserais immédiatement tous les liens qui te retiennent, oui, tu t'en libérerais et tu emprunterais de plein gré et rapidement la voie vers ce qu'il y a de mieux. Je ne le ferais pas seulement pour ton bien - ce que je devrais faire en premier lieu et voudrais faire de tout mon coeur -, mais aussi pour moi-même. Car je pourrais compter pouvoir m'acquérir beaucoup de gloire et une bonne réputation auprès de beaucoup, et espérer que la plupart seraient persuadés que j'ai été un grand homme, aussi grand que tu le serais devenu, comme ils pourraient s'en rendre compte, grâce à mes conseils

¹ Texte latin dans Alardus II, 192-201. Voir l'introduction, par. III.1. J. Hauser, «Quintilian und Rudolf Agricola. Eine Pädagogische Studie». *Programm zum Jahresbericht des K. humanistischen Gymnasiums zu Günzburg*, 1910, 48-59, contient une édition de texte médiocre, basée sur la collation de trois éditions (*Nonnulla Opuscula*, Anvers: D. Martens, 1511, Alardus II et Paris: P. Calvarin, 1550).

² Voir pour la relation entre Agricola et Barbireau E. Kooiman, «The Letters of Rodolphus Agricola to Jacobus Barbirianus», in: *Proceedings*, 136-146.

exploratum habeo et de te ingenii vis, amor studiorum naturaeque tuae felicitas mihi promittunt. Nunc, quum ad nullam tantam spem mei vocare te possim, quae ullo incommodo rerum tuarum tibi sit redimenda, rebus ipsis pareamus oportet, utque optabile nobis esset, si unum aliquem in locum nos felicior casus contulisset, sic hoc desiderium nostrum est nobis hac commoda rerum tuarum condicione leniendum et iucundissima putanda, quae optima sunt.

Ut tamen interea praeceptoris apud te munere fungar et per litteras, qua datur, ostendam, qua ratione tibi putem studia tractanda, paucis et quantum epistolae capit angustia, quod optimum censeo, explicabo. In studiis formandis duo praecipue spectanda crediderim, prius, quod studiorum maxime genus cuique sectandum sit, deinde, qua ratione quis in eo quod elegerit plurimum efficiat. De utroque ordine dicam.

Studiorum genus alteri necessitas vel rerum vel naturae suae assignat, alter voluntate sua ad id quod optimum censeat sese adiungit. Ut enim cui angustior res familiaris contingit, eas fere sequitur artes, unde promptissimum putat posse necessitatibus suis praesidium se parare; ut etiam cui segnior natura, obtusior mentis acies est, si modo perdere nolit operam, ea sequi debet, non quae maxime cupit, sed quae rectissime potest, sic is, cui facultatum uberior copia et felicior ingenii vis tributa est, nimirum errabit, si non totis viribus ad optima feretur, quandoque ad summa pertingere possit, malit inter secunda potius tertiave subsistere. (194) Ergo civile ius alius, alius pontificum sanctiones, alius medicinae artem discendam sumit.

Plerique etiam loquaces has et inani strepitu crepitantes, quas vulgo artes iam vocamus sibi vendicant, et perplexis disputationum ambagibus vel etiam, ut verius dicam, aenigmatibus diem terunt, quae

et mon enseignement; j'ai confiance que tu peux en effet le devenir, aussi bien d'après ma conviction personnelle inébranlable que d'après ce que me promettent ton intelligence, ton ardeur au travail et tes bonnes dispositions. Mais puisque je ne suis aucunement capable de te promettre, pour ma part, quelque chose de grandiose qui t'obligerait à me rendre la pareille au prix de quelque inconvénient, nous devons nous accommoder de la réalité. Bien qu'il eût été agréable qu'un sort plus propice nous eût permis de séjourner ensemble au même endroit, tes confortables conditions de vie doivent adoucir l'impatience de notre désir et nous devons considérer comme le plus agréable ce qui est aussi le meilleur.

Cependant, pour te servir de guide et pour te montrer, dans la mesure où une lettre le permet, comment tu dois, à mon avis, prendre en main ta formation, je vais t'expliquer en quelques mots, pas davantage que l'espace accordé par une lettre, ce que j'estime être le meilleur. Je crois que lorsqu'on établit un programme d'études, deux points surtout doivent être pris en considération. Tout d'abord, il faut voir quel type de formation chacun pourra suivre le mieux et deuxièmement, il faut examiner de quelle façon on arrive le plus loin possible dans les études de son choix. Je vais parler de ces deux aspects séparément.

A l'un est imposée une formation spécifique du fait des circonstances ou de ses dispositions naturelles. L'autre, au contraire, se consacrera, par préférence personnelle, à ce qui lui paraît le meilleur. C'est ainsi que quelqu'un qui, à l'origine, ne dispose pas de grands moyens, choisira habituellement une discipline où il pense pouvoir se procurer le plus facilement des revenus. Si quelqu'un est lent de nature et pas trop perspicace, il ne doit pas alors, s'il ne veut pas du moins faire des efforts en vain, choisir ce qu'il désire le plus ardemment, mais ce qu'il peut le mieux faire. Au contraire, quelqu'un qui a des moyens suffisants et dispose d'une bonne intelligence, agira certainement mal à propos s'il ne vise pas de toutes ses forces ce qu'il y a de mieux, et qu'il préfère ne pas dépasser ce qui vient au deuxième ou même au troisième rang, alors qu'il peut atteindre le plus haut niveau. C'est ainsi que l'un va se mettre à l'étude du droit civil, l'autre à celle du droit canon, un troisième à celle de la médecine.

Ils sont très nombreux aussi ceux qui prétendent à ces disciplines verbeuses et vainement tapageuses qui passent de nos jours pour les arts. Ils passent leurs journées en *disputationes* et ils profèrent des propos confus et sibyllins, ou plus exactement, ils discutent d'énigmes qui depuis tant de siècles déjà n'ont pas encore trouvé

tot iam saeculis nullum invenerunt Oedipodem, qui ea solveret, nec inventura sunt unquam. His miseras adolescentium onerant aures, haec subinde ingerunt inculcantque, et in plerisque meliorem ingenii spem atque frugem in tenerioribus adhuc annis velut in herba enecant. Laudo eas omneis tamen, plus certe laudaturus, si recte ordineque tractarentur; nec enim tantum desipio, ut solus damnem, quas tam multi laudant. Quidni laudem vero, quibus videam multos summas opes, amplissimos honores, auctoritatem, famam, dignitatem consecutos, et quas certe vendibiliore, ut Ciceronis verbo utar, sciam et plane fatear aliis nonnullis, quas steriles et ieiunas vocant, ut quae magis possunt animum explere quam arcam. Si lucri ratione itaque duceris, habes ex illustrioribus illis aliquam, quam sequaris, ut dives fias, dum tamen scias hanc laudem, ut contingit,¹ tibi cum foeneratore fore communem. Sin rectius credis, quae honesta sunt propter se expetenda, et quas habes facultates suffecturas putas modestiae tuae, quandoquidem immodestiae et quantumvis parvae nimiae sunt, et quantumvis magnae non sufficiunt, censeo, ut ad philosophiam te conferas, hoc est enitaris, ut recte de rebus omnibus sentias et quae sentis, commode ut possis eloqui.

Sentire autem recte duplex est, proinde et duplex condicio rerum, quas inquirimus. Aliae nanque res ad actiones moresque nostros pertinent, quibus omnis ratio vitae recte riteque degendae continetur, quam philosophiae pars ea, quae moralis vocatur, tradit. Huius prima nobis et praecipua habenda est ratio. Haec autem est petenda tibi non modo a philosophis, qui litteris eam tradidere, ut sunt Aristoteles, Cicero, Seneca et si qui sunt alii vel Latini vel Latine ita redditi, ut digni sint qui legantur, sed ab historicis etiam et poetis et oratoribus,

¹ contingit *Nonnulla Opuscula*, 1511; contingant *Alardus II*.

d'Oedipe pour les résoudre et qui n'en trouveront jamais non plus. Ces individus surchargent de ces matières les pauvres oreilles des jeunes gens, les leur imposent et les leur inculquent. Ils tuent chez la plupart, dans les jeunes années encore vulnérables, comme dans le cas d'une tige fragile, l'attente du meilleur, le fruit de l'intellect. J'apprécie certes tous ces arts, mais je les tiendrais assurément en plus haute considération s'ils étaient traités comme il faut et convenablement. Car je ne suis pas assez stupide pour être le seul à condamner ces arts, qui sont loués par beaucoup. Et pourquoi leur refuserai-je mes louanges? Je constate en effet que beaucoup de gens, grâce aux arts, ont acquis les plus grandes richesses, les fonctions les plus respectées, le crédit, la gloire et la dignité. Je sais aussi et je le reconnais franchement qu'ils ont, pour reprendre les mots de Cicéron, une valeur marchande plus grande que certains autres arts que l'on trouve inutiles et inféconds parce qu'ils enrichissent plutôt l'intelligence que le livre de compte.¹ Si tu es donc guidé par des considérations financières, tu trouveras bien au milieu de ces disciplines prestigieuses une à laquelle tu pourras te consacrer afin de devenir riche. Mais il faut bien te rendre compte que dès qu'elles seront à ta portée, il te faudra partager le succès avec le faiseur d'argent ordinaire. Mais si tu estimes, et à juste titre, qu'on doit rechercher ce qui est respectable pour soi-même et que ce que tu possèdes est suffisant parce que tu es quelqu'un de raisonnable tandis que pour celui qui ne connaît pas de mesure, tout revenu aussi petit qu'on voudra est trop grand et tout gros revenu aussi grand qu'on voudra est insuffisant, je trouve alors que tu dois te tourner vers la philosophie. En d'autres termes, tu vas faire des efforts pour avoir une bonne intelligence de toutes les matières et pour formuler avec aisance tes opinions.

Avoir une bonne intelligence de la matière comprend deux éléments, de même que les objets que nous étudions sont d'une nature double. Certains objets concernent nos actions et nos moeurs. En font partie les règles pour une conduite bonne et honnête, traitée par cette partie de la philosophie qui s'appelle éthique. C'est sur cette branche de la philosophie que nous devons en premier lieu et avant tout diriger notre attention. Il ne faut pas prendre connaissance de l'éthique en se contentant de lire les philosophes qui l'ont transmise dans leurs écrits, tels qu'Aristote, Cicéron, Sénèque et quelques autres auteurs qui ou bien ont écrit en latin, ou bien ont été traduits en latin de telle sorte qu'ils valent la peine d'être lus. Il faut aussi apprendre l'éthique dans

¹ *De finibus bonorum et malorum*, 1, 12, où sont comparées la jurisprudence et la philosophie.

quoniam ii, et benefacta laudando et quae contra facta sint vituperando, non docent quidem, sed, quod efficacissimum est, exemplis propositis, quae recte secusve fiant velut in speculo ostendunt. Per haec gradus ad sacras litteras faciendus est et ad illarum praescriptum dirigendus vitae nobis ordo saluberrimisque illis ducibus de nostra salute credendum. Reliqua omnia aliorum tradita plus minusve erroris tamen habent admixtum aliquid, neque enim contingere potuit eis, ut rectum et nulla aberrantem parte cursum vitae instituerent, qui, quis esset vitae propositus finis aut nescirent aut veluti per nubem spectantes suspicarentur dicerentque constantius quam crederent. At sacrae litterae tam longe ab omni errore remotae sunt, quam qui eas tradidit Deus. Hae sunt, quae solae nos certa, solida (195) rectaque ducant via quaeque omni discussa caligine sequentem se non falli, non excidere, non usquam aberrare patiantur.

Sunt et aliae res, quarum cognitio magis ad ornamentum animi nostri honestamque voluptatem, quam ad necessarium utique usum pertineat. Cuiusmodi est omnis disputatio de natura rerum, multiplex certe variumque negotium et multipliciter quoque a multis summo ingenio facundiaque viris tractatum. Quae, ut non necessaria sit ad boni viri mentem formandam effingendamque, non parum tamen contulerit vel eo quod, ubi haec cura perquisitioque rerum bona fide sibi cuiusquam vendicaverit animum, nullum sordibus vilibusque curis locum relinquit, deinde quod docet contemnere atque pro nihilo putare ea, ad quorum conspectum vulgus stupet, per quorum possessionem etiam eis, qui felices putantur, misereatur, quando ostendat quam vanis omnia futilibusque constant causis, dicatque nullam rerum naturae posse perniciem contingere maiorem, quam si omnes eius vel sordidissimae partes tales fiant, quales nunc sunt aurum gemmasque, quibus publica humani generis insania summum esse pretium voluit, postremo quia, quando intelligimus hac monstrante fragilis huius caducique corporis nostri habitum, omnibus casibus obnoxium, discimus omnem curam nobis ad animam esse

les historiens, les poètes et les orateurs. Car ces écrivains louent les bienfaits et blâment leur contraire. Ils ne donnent pas, ce faisant, d'explications théoriques, mais, ce qui est très efficace, ils donnent des exemples et font ainsi voir quelles sont les bonnes et les mauvaises actions en présentant un miroir au lecteur. Par le biais de ces lectures, nous devons nous approcher de l'Écriture sainte. Notre conduite doit concorder avec les règles de celle-ci et nous devons, sur son autorité parfaitement salutaire, être enflammés par la foi en notre salut. Car tout ce que les autres ont écrit porte en soi, dans une mesure plus ou moins grande, une certaine dose d'erreur. Il leur était, en effet, impossible, d'organiser une vie juste et sans aucun errement car, ou bien ils ne connaissaient absolument pas le but fixé de la vie, ou bien ils restaient incertains à ce sujet, contemplant les choses comme au travers d'un voile, et tenaient des propos qui avaient plus de fermeté que leur croyance en Dieu. Seule l'Écriture sainte est complètement à l'abri d'errement tout comme Dieu qui l'a transmise. C'est l'Écriture sainte qui nous guide le long du droit chemin, juste et stable, dissipe tout voile et ne tolère pas que celui qui la suit commette un faux-pas, s'égare du droit chemin ou se trompe en quoi que ce soit.

Il y a d'autres sujets dont la connaissance contribue surtout à cultiver notre intelligence et à nous procurer un plaisir honorable et qui n'ont pas une fonction strictement indispensable. En fait partie toute recherche dans les sciences de la nature, certes une occupation complexe et variée qui a été traitée de façon fort diverse par un grand nombre d'auteurs doués et au style élégant. Bien que ces sciences ne soient pas indispensables pour former l'esprit d'un homme d'une haute tenue morale, elles y contribuent pourtant fortement. C'est ainsi qu'il n'y aura plus de place pour des occupations nuisibles ou inutiles, lorsqu'une étude attentive de la nature occupe quelqu'un de bonne foi. Les sciences de la nature apprennent de plus à mépriser et à considérer comme vains les objets qui remplissent de respect le commun des mortels et dont la possession est une raison de plaindre même les gens qui sont considérés comme heureux. Car ces sciences montrent à quel point tout se réalise par des causes insignifiantes et accidentelles et font comprendre qu'il ne peut pas échoir de plus grande dégradation aux objets qui nous entourent que d'être tous transformés, même les plus minimes, en pierres précieuses ou en or, auxquels les hommes dans leur folie accordent la plus grande valeur. Lorsqu'enfin nous nous rendons compte, grâce aux sciences de la nature, que notre corps fragile et éphémère est soumis à toutes les formes de décrépitude, nous apprenons alors à consacrer toute notre attention à l'âme. C'est elle

transferendam hancque excolendam, in qua nulla nobis opera frustra aut peritura locatur, quippe in quam quicquid collatum sit, immortale, sicut ipsa est, aeternumque sit mansurum.

Transeo multa, neque enim epistola esset, sed voluminis opus omnia complecti, quae in hanc possent sententiam dici. Hoc satis est ostendisse, quod tute minime ignoras, dignam hanc partem esse studiorum, in qua viri boni mens elaboret. Nec ego aditum tantum primaque initia harum artium percipere te velim, quod nunc vulgo in scholis fieri videmus quodque tu pridem cum magna laude pulchre prolixèque praestitisti, sed res ipsas attingendas censuerim. Iam terrarum, marium, montium, fluviorum situs et naturas gentiumque in his mores, terminos, condicionem, imperia vel accepta vel prolata, iam arborum herbarumve vires, quas Theophrastus, iam animantium historiam, generationem, partes, quas Aristoteles litteris mandavit, perquirendum. Quid dicam, quae de re rustica tractata sunt? Quid de medicina? Alius rem militarem, alius architecturam, alius pingendi fingendique rationem conscripsit. Quas artes tametsi non sum nescius non intra partem eam disciplinarum claudi quae rerum naturam scrutatur, tamen, quia cognatae sunt illi et ab eisdem fere prodeunt fontibus, non est, quod nunc in eo magnopere sim sollicitus, quando ad eundem ordinem redigendas putem.

Haec ergo omnia quae dixi et ad mores nostros et ad rerum naturam pertinere, ex eis discenda tibi sunt autoribus, qui rebus cognitu dignis clarissimum eloquentiae lumen addiderunt, ut (196) una opera et rerum notitia tibi et, quod post eam proximum feci, commode eloquendi ratio contingat. Qua quidem de re scis multa a summis viris tradita esse praecepta; quod tamen ad corruptam institutionem loquendi emendandam pertinet quam pueri in scholis

que nous devons développer, parce que dans ce cas aucun effort ne peut être fait en vain ou réduit à néant. Car tout ce qui est apporté dans l'âme est immortel comme elle et survivra éternellement.

Je laisse beaucoup de choses de côté car il faudrait un livre au lieu d'une lettre pour exposer tout ce qui peut être dit dans ce contexte. Il suffit d'avoir montré, tu le sais d'ailleurs très bien, que ces disciplines valent la peine d'être cultivées par un homme bon et intelligent. Je ne veux pas que tu ne prennes connaissance que des principes élémentaires de ces arts. C'est la matière qu'à présent nous voyons traitée en règle générale dans l'enseignement et que tu as appris, il y a longtemps, de façon détaillée et accomplie et avec les meilleurs résultats. Au contraire, j'estime que tu dois étudier les faits mêmes. Tu dois étudier la situation et les caractéristiques des continents, des mers, des montagnes et des rivières, tu dois observer les moeurs, les habitations et les conditions de vie des peuples sur terre ainsi que le territoire qui leur a été transmis par leurs ancêtres et qu'ils ont eux-mêmes agrandi. Tu dois aussi faire l'étude des forces naturelles des arbres et des plantes, sujet sur lequel a écrit Théophraste¹, et de l'histoire, de la reproduction et des membres des animaux, sujet sur lequel a écrit Aristote². Que puis-je dire des livres qui traitent de l'agronomie et de la médecine? Un auteur a écrit sur l'art militaire, l'autre sur l'architecture, un troisième a élaboré une théorie de la peinture, un quatrième de la sculpture. Je sais bien que tous ces arts ne sont pas comptés au nombre de ceux qui relèvent de cette partie des sciences qui étudie la nature, mais comme ils leur sont néanmoins apparentés et qu'ils découlent pratiquement des mêmes sources, je n'ai pas de raison de me faire beaucoup de soucis si je trouve qu'ils doivent être tous comptés comme appartenant au même groupe.

Tu dois maintenant apprendre tous les sujets qui concernent, comme je l'ai exposé, nos moeurs et la connaissance de la nature chez ces auteurs qui ont ajouté à leurs intéressantes observations la lumière étincelante de l'éloquence. Tu prendras ainsi en même temps connaissance des choses, et tu auras une idée de la juste forme d'expression, ce que j'ai cité en second dans l'ordre d'importance. Tu sais qu'il y a beaucoup de règles qui ont été transmises par les meilleurs auteurs sur ce dernier sujet. En ce qui concerne l'amélioration de l'enseignement corrompu de l'acquisition de la

¹ On a gardé de Théophraste (v. 370-285 av. J.-C.), élève et collaborateur d'Aristote, deux grands ouvrages sur la botanique.

² Agricola fait référence aux trois des cinq ouvrages sur la biologie qu'a écrits Aristote.

accepimus, huius mihi admonendus videris. Fac suspectum tibi sit quicquid hactenus didicisti, damnes omnia atque abicienda putes, nisi meliorum autorum testimonio et velut decreto rursus in eorum mittaris possessionem. Praeterea quicquid apud emendatos autores leges, utilissimum fuerit id ipsum quam maxime propriis et idem significantibus verbis reddere vernaculo sermone. Hac enim exercitatione assequeris, ut quoties dicendum tibi aliquid scribendumve fuerit, quando concipiendis verbis apud animum tuum sese, quo natura fert, vernaculus sermo protulerit, statim quoque Latina verba, iam pridem illi hoc usu accommodata, sequantur. Ad haec quoque, si quid scribere voles, optimum erit id ipsum quam plenissime rectissimeque patrio sermone intra animum tuum formare, deinde Latinis pure proprieque id significantibus explicare. Sic fiet, ut omnia aperte et quam maxime plene dicantur. Omnes enim, si quid in dicendo est vitii, facillime in eo perspicimus sermone, ad quem sumus nati, et si quid vel dilucide parum vel brevius quam conveniat vel contorte nimium nec satis cum re proposita cohaerens dictum fuerit, in eo sermone expeditius annotabit quisque, quem notissimum habebit. Postremo, ut hunc locum concludam, quicquid eris scripturus, des operam, ut quam purissime id recte tantum Latineque inter initia eloquaris. Ornate dicendi posterior erit cura, quod contingere certe, nisi sana et integra sit oratio, non potest. Evenit enim eloquentiae quod corpori, in quo, si non omnia membra sint suo quodque loco disposita, si sint a recto habitu detorta, si magnitudini suae modum egressa, frustra illi circumdederis ornatum. Pugnabit enim cum ornamentis suis corpus et illustriorem deformitatem eius decor externus faciet illi comparatus. Sed de hac parte, quae tibi studia potissimum sectanda putem hactenus.

Reliquum est, ut dicam, quo pacto plurimum in studiis fructus consequuturum te credam. Alius aliter fortasse, ego ita sentio: quisquis in percipiendis doctrinis cupiet dignum aliquem laborum fructum adipisci, illi tria esse praecipue praestanda, ut plane recteque percipiat

langue que nous avons eu à l'école, lorsque nous étions enfants, l'avis qui suit me paraît utile pour toi. Veille à te méfier de tout ce que tu as appris jusqu'à présent, rejette tout, pars du principe que tu dois te déshabituer de tout, à moins que tu puisses l'assimiler de nouveau sur la foi et en quelque sorte par décret des meilleurs auteurs. Il sera ensuite très utile de transposer dans ta langue maternelle tout ce que tu lis chez les bons auteurs aussi précisément et littéralement que possible. Grâce à cet exercice en effet, chaque fois que tu devras dire ou écrire quelque chose et que tes pensées, pour chercher des mots se dirigent tout naturellement vers ta langue maternelle, tu parviendras à ce que dans ta tête suivent immédiatement aussi de bonnes traductions latines, appropriées à ta langue grâce à la longue expérience. En outre, lorsque tu veux écrire quelque chose, le mieux est de concevoir le texte d'abord aussi complètement et aussi bien que tu le peux dans ta propre langue et ensuite de le traduire littéralement en latin correct et précis. Tu parviendras ainsi à tout dire aussi clairement et complètement que possible, car c'est dans la langue qui par nature est la nôtre que nous pouvons tous reconnaître le plus facilement les fautes et si on dit quelque chose qui n'est pas assez clair ou trop concis dans le contexte visé, ou trop confus ou bien pas assez en harmonie avec le sujet, c'est dans la langue qui lui est la plus familière que chacun peut le remarquer le plus aisément. Enfin, pour conclure ce point, tu dois veiller à ce que, au début, tu formules tout ce que tu écris exclusivement dans un latin aussi pur et impeccable que possible. On verra plus tard pour un beau style: à coup sûr, ce dernier ne peut être atteint si la langue n'est pas saine et irréprochable. En effet, il en est de l'éloquence comme du corps humain: si tous les membres ne se trouvent pas à leur place exacte, s'ils dévient de leur attitude normale, s'ils dépassent la taille de leur grandeur naturelle, c'est en vain qu'on les habillera de beaux vêtements. Le corps en effet va alors faire dissonance avec son bel équipement et du fait de la comparaison réciproque le charme extérieur accentuera davantage la difformité du corps. Ceci suffit pour la partie dans laquelle je te donne mon opinion quant à la question de savoir quelles études tu dois suivre de préférence.

Il me reste à te dire comment tu pourras, selon moi, atteindre le meilleur résultat dans tes études. L'un pensera telle chose, l'autre telle autre. Moi je pense que celui qui veut, dans l'étude des sciences, voir ses efforts couronnés d'un précieux résultat, doit, avant tout, faire les trois choses suivantes. Il doit prendre une connaissance claire et correcte de ce qu'il veut apprendre, il doit ensuite bien retenir ce dont il a pris connaissance, pour enfin être capable sur cette base de concevoir

quod discit, ut fideliter quod percepit contineat, ut et ex eo aliquid ipse deinde parere proferreque valeat. Primum diligentis lectionis est opus, secundum fidae memoriae, tertium assiduae exercitationis.

In lectione id conandum in primis est, ut id quod legimus quam maxime fieri poterit intelligamus et penitus habeamus perspectum, nec rem tantum quae traditur, sed et verborum in disertis autoribus vim, proprietatem, structuram ornatumque per(197)spiciamus, quis decor, quod pondus sententiarum, quae vis explicandi et res reconditas proferendi verbis et velut in lucem conspectumque protrahendi.

Nec tamen istud eo pertinet, ut, si vel per se obscurior vel nobis ignotus occurrerit locus, statim resistendum illic nec progrediendum ultra putemus aut, quod nonnulli, statim proiciamus librum damnemusque studia et ingenium nostrum deploremus. Diligentia enim, non indignatione ad profectum est opus. Transeundum ergo, si quid erit, ubi intellectus non possit erui, et in aliud reservandum tempus, donec vel homo vel liber nobis contingat, qui id aperiat, vel alia lectio, quod crebrum est, doceat; dies enim, quod dicere soleo, diem docet. Quod si Quintilianus inter virtutes grammatici numerandum putavit aliqua nescire, quanto magis nobis, ut non dicam necessarium, saltem cum venia erit nonnulla ignorare. Nolim tamen videri cuiusquam desidia patrociniū me his commemorandis parare; nam contra videor mihi nulla re alia cuiusquam studium posse vehementius accendere, quam si ostendam ipsam sibi lectionem aperire viam et omnem legendi laborem legendo superari.

Proximum est ut memoria firmiter quod accepit asservet. Constat autem memoria in primis natura; ea tamen adiuvatur arte, quam alii

lui-même quelque chose et de le présenter. Pour le premier point il est nécessaire de lire avec assiduité, pour le second d'avoir une mémoire sûre, pour le troisième de s'exercer continuellement.¹

Lors de nos lectures nous devons nous consacrer surtout à comprendre au mieux ce que nous lisons. Ensuite nous ne devons pas seulement acquérir une intelligence approfondie du sujet en question, mais en même temps de la qualité, des caractéristiques, de la structure et du style de la langue des bons auteurs. Nous devons approfondir l'élégance et l'importance des pensées, ainsi que la force avec laquelle, au moyen des mots, on explique, dévoile et fait apparaître, pour ainsi dire, en pleine lumière ce qui est obscur.

Pourtant cela n'implique pas non plus que, chaque fois que nous rencontrons un passage peu clair ou qui contient un élément que nous ne connaissons pas, nous pensions devoir nous arrêter immédiatement et ne plus continuer ou que nous posions le livre, comme certains le font, que nous renoncions aux études et nous plaignions de notre faible intelligence. Car pour faire des progrès c'est la persévérance qui est indispensable, pas l'indignation. Si l'on bute sur un point que l'intelligence ne peut élucider, il faut le sauter et le garder pour plus tard, jusqu'à ce que l'on rencontre quelqu'un ou que l'on se procure un livre qui nous ouvre les yeux ou, jusqu'à ce que la lecture ultérieure apporte la compréhension, ce qui arrive souvent, car, comme je le dis toujours, un jour instruit l'autre. De plus, si Quintilien a estimé que le fait d'avoir certaines ignorances doit être considéré comme l'une des qualités du maître de grammaire,² à plus forte raison, nous, nous n'avons peut-être pas le devoir de rester dans l'ignorance de certaines questions, mais nous pouvons au moins nous le permettre. Cependant, je ne veux pas donner ici l'impression de me faire le champion de la paresse. Au contraire, il me semble justement que le zèle peut être très puissamment stimulé si l'on montre que la lecture même offre une solution à ses propres problèmes et que toutes les difficultés en rapport avec la lecture peuvent être vaincues par la lecture elle-même.

Ensuite la mémoire doit soigneusement conserver ce qu'elle enregistre.³ La mémoire est, il est vrai, avant tout un don naturel,

¹ Dans le dernier chapitre de *De l'invention dialectique*, Agricola accorde aussi son attention à l'importance de l'exercice assidu (chapitre 3, 16, Alardus I, 451-455; Phrissemius, 399-404).

² *Institutio oratoria*, 1, 8, 21. Voir pour la tâche du grammairien dans l'Antiquité textes, note 2.

³ Voir pour l'entraînement de la mémoire surtout Quintilien, *Institutio oratoria*, 11, 2. Voir aussi l'Introduction, p. 35, n. 2.

quidem aliter tradidere, sed sic tamen ut summa rerum eodem fere redeat. Eam artem duobus maxime usibus accommodam arbitror; aut enim subito dicendum est et maior aliquis rerum numerus commemorandus, in quo periculum adeundum est, ne vel ordine vel numero destituamur, ut quum legati apud principem aut senatum aliquem vel proponimus petita nostra, vel partis adversae cogimur respondere postulatis, tunc certe ab hac arte commodissime praesidium petetur; aut, quando exercere memoriam volumus, id hac via facile et quam minima molestia facere licebit, quod sane ad memoriam firmandam utilissimum esse et Quintilianus autor est et rei usus, si quis experiri volet, expedite docebit. Si quod aliud enim, memoria vel maxime est, quam creber usus auget quamque incuria negligentiaque destituit.

In iis vero, quae perpetuo animo nostro cupimus haerere, optimum contenderim esse quam intentissima cura primum complecti ea, deinde quam creberrime ab animo nostro reposcere et subinde admonendo eum ad fidem praestandam cogere, postremo ut animo vacuo et, quantum datur, ab aliarum curarum turba otioso id agamus, quod quidem in actionibus omnibus et negotiis, quidquid id est quod ulla parte nostri fieri debet, exploratum est, ut nemo pluribus aequae sufficere possit. Ingenium certe, id est, quod ubi intenderis, ut inquit Sallustius, valet, quod ei in (198) multas diducto curas contingere minime potest.

Tertium est, et quod proposueram postremum, quo pacto ex iis, quae discendo percepimus, ipsi excudere aliquid proferreque valeamus, neve studia nostra apud animum segnia et, ut ita dicam, sterilia reponantur, sed quod semina solent in terra condita, fructum aliquem uberiolem cum foenore profundant. Amplius copiosusque est hic locus et dignus qui pluribus diceretur, quemque ego aliquando exactiori

mais ce don peut être complété par des directives pratiques. Or des directives divergentes ont été transmises par divers auteurs, mais l'essentiel de la question revient en fin de compte au même. J'estime que ces directives sont utiles surtout dans deux situations. Tout d'abord lorsque nous devons faire un discours improvisé et soulever un assez grand nombre de sujets, ce qui entraîne le danger de ne pas les traiter dans l'ordre correct ou dans leur totalité. Cela peut être le cas lorsque nous présentons une requête en qualité d'ambassadeur en présence d'un souverain ou d'un conseil ou que nous sommes obligés, en la même qualité de formuler une réplique aux propositions du parti adverse. Dans ce cas, on fera appel avec succès aux directives dont il était question. Deuxièmement, lorsque nous voulons exercer notre mémoire, nous pourrons le faire par cette voie aisément et quasiment sans effort. Quintilien témoigne à quel point ceci est utile pour renforcer la mémoire et qui veut l'essayer le voit clairement dans la pratique. Car pour la mémoire s'applique beaucoup plus que pour quoi que ce soit d'autre le principe selon lequel l'exercice répété la rend plus forte tandis que le manque d'assiduité et la négligence l'affaiblissent.

Lorsqu'il s'agit de choses que nous voulons emmagasiner pour toujours dans notre mémoire, la meilleure méthode est, à mon avis, d'apprendre d'abord les faits avec le plus grand soin par coeur pour ensuite les sortir très régulièrement de notre mémoire et tester continuellement cette dernière sur sa fiabilité. Enfin nous devons le faire lorsque notre esprit est libre et aussi détendu que possible. Car la règle qui s'applique à tout acte ou toute activité quelconque effectués de quelque façon que ce soit, à savoir que personne ne peut faire convenablement plusieurs choses à la fois, concerne assurément l'intelligence. «Que l'on utilise dans un but précis son intelligence, elle sera alors efficace», comme le dit Salluste,¹ mais lorsqu'elle éparpille son attention dans de nombreuses directions, elle n'est pas capable d'accomplir quoi que ce soit.

Le troisième point, que j'ai présenté en dernier, concerne la façon dont nous pouvons nous-mêmes faire quelque chose de ce que nous avons appris et le montrer au monde afin que notre savoir ne reste pas embourbé dans notre intelligence, stérile, en quelque sorte d'aucun rapport, mais qu'il produise, tout comme les semences qui ont été mises en terre, une récolte abondante et profitable. Ce sujet est important et complexe. Il mérite d'être traité en détail et je trouve que je dois en parler avec une attention supplémentaire parce que c'est là

¹ *Bellum Catilinae*, 51, 3.

cura mihi puto dicendum, quando hic praecipuus esse videtur longi laboris sollicitudinisque in studia collatae fructus. Quod si nihil ipsi ad posteros mandare poterimus, nihil extra ea, quae didicimus, ad praesentes proferre, quid tandem inter librum et nos intererit, nisi quia liber quidem ea, quae semel in illum congesta sunt, bona fide semper servat redditque, nobis, ut quae accepimus continere possimus, iteranda sunt toties et subinde in animum inculcanda?

Complectitur sane locus hic duo, quorum utrumque per se quando sit magnum, coniuncta certe plurimum in studiis laudis merentur. Horum alterum est, ut quae didicimus, in usum prompta habeamus et, ubicunque res postulat, parata. Plerosque enim videas, qui quando multa didicerint, multorum habeant memoriam; ubi proferendum tamen sit aliquid eorum, tum nihil succurrat eis, nihil queant meminisse; adeo sciunt quidem, sed id ipsum scire se nesciunt. Alterum est, ut ex eis quae accepimus, ipsi praeter haec invenire aliqua possimus et conficere, quae nobis asseramus nostraque esse queamus affirmare.

Duo sunt autem quae praecipue huic parti profutura crediderim. Horum unum est, ut certa quaedam rerum capita habeamus, cuiusmodi sunt virtus, vitium, vita, mors, doctrina, ineruditio, benevolentia, odium et reliqua id genus, quorum usus fere communis ad omnia et tamquam publicus sit. Haec crebro iteremus et omnia quae didicimus, quantum fieri potest, certe quaecunque discimus, ad ea redigamus, ut repetendis capitibus illis ea quoque, quae ad ea redegimus, repetantur. Sic fiet tandem, ut omnia quae discimus certa nobis praesentiaque et prope sub conspectu maneant.

Poterit autem persaepe vel exemplum unum vel una sententia in multa capita conferri, ut quod de vi illata Lucretiae apud Livium est, primum de pudicitia, quanti scilicet ea facienda sit, cuius damnum

que se trouve manifestement le fruit le plus important d'un effort prolongé et de l'application à l'étude. En effet, si nous ne pouvons nous-mêmes rien transmettre à notre postérité et que nous ne pouvons rien faire voir à nos contemporains, excepté ce que nous avons appris nous-mêmes, quelle différence y-a-t-il entre nous et un livre? La seule différence est qu'un livre conserve et reproduit toujours fidèlement le matériau qui y a été rassemblé, tandis que nous devons répéter tout ce que nous avons appris maintes fois et nous devons le graver dans notre mémoire pour pouvoir le retenir.

Ce sujet comprend deux parties. Bien que toutes les deux soient importantes en soi pour les études, elles méritent les plus grands éloges lorsqu'elles se présentent en combinaison l'une avec l'autre. La première partie consiste à tenir prêt ce que nous avons appris pour être utilisé, à n'importe quel endroit où le réclame l'occasion. C'est que l'on constate que la plupart des gens qui ont beaucoup appris, disposent d'une mémoire remplie de données, mais lorsqu'ils doivent en tirer quelque chose, rien ne leur vient à l'esprit et ils ne peuvent se rappeler de rien. Ils savent bien beaucoup de choses, mais ils ne savent pas qu'ils savent cette chose précise. La seconde partie consiste à être capable, en fonction de ce que nous avons appris, de trouver et de concevoir quelque chose de nouveau que nous revendiquons pour nous-mêmes et que nous pouvons déclarer comme notre propriété spirituelle.

Il y a, à mon avis, deux points surtout qui sont utiles ici. Tout d'abord, nous devons disposer de rubriques spécifiques pour ordonner les pensées, telles que vertu, vice, vie, mort, savoir, ignorance, bienveillance, répulsion et les concepts analogues dont l'application est possible pour tous les sujets et a une valeur pour ainsi dire générale. Nous devons régulièrement passer en revue ces rubriques et nous devons, dans la mesure du possible, classer sous ces rubriques tout ce que nous avons appris, et en tout cas, tout ce que nous sommes en train d'apprendre, de sorte qu'en répétant les rubriques on répète aussi les données qui y ressortissent. Ainsi, nous finirons par avoir clair à l'esprit, disponible, et en quelque sorte bien en vue tout ce que nous apprenons.

Fort souvent, il sera possible de classer un exemple ou une phrase sous diverses rubriques. Prenons le récit du viol de Lucrece dans Tite-Live.¹ Ce récit traite au premier chef de la chasteté: cette dernière doit être considérée comme très précieuse, puisque Lucrece estime

¹ *Ab Urbe Condita Libri*, 1, 57-9.

Lucretia morte putavit pensandum; post de pulchritudine, quantorum malorum ea saepe sit causa, quantum etiam pudicitiae ab ea periculi sit; iam de morte, ut ea mala non sit habenda, quam Lucretia impudicae vitae praetulerit; hinc de libidine, quas clades, quae bella eam moverit, utque etiam ingentia mala magnorum saepe bonorum praebeant causam, quando ex eo scelere populo Romano sit libertas quaesita. Sententia itidem dividetur, ut «est virtus placitis abstinuisse bonis» ad virtutis caput ducetur, dicit enim: virtus est placitis bonis abstinuisse; (199) ducetur ad caput boni: non omnia bona expetenda esse, quoniam placitis bonis abstinuisse est virtus; ducetur ad caput abstinentiae, quia abstinuisse placitis bonis est virtus.

Secundum, quod huic parti adiumento erit, id est, ut in iis, quae discimus diligenter pensimque verba omnia conferamus inter se et latiori quodam tractu explicemus. Sumamus exempli gratia quod apud Vergilium est: «Optima quaeque dies miseris mortalibus aevi Prima fugit». Primum «optima» inquit, qualia sunt putanda bona humana, quando optima prima sint, eaque nedum abeant, sed fugiant et semper peiorum expectatione torqueant, quae etiam duriora videantur necesse est ex meliorum, quae praecesserunt, comparatione. Sequitur «dies aevi», id est vita nostra; ea quam parvi est facienda, si fugax est et optima protinus initio, velut in flore consumitur! Quae potest autem esse felicitas in vita, quando qui fruuntur ea, mortales nedum, sed et miseri sint? Hinc iam «miseris mortalibus». Quidni miseri, quorum talia bona sunt, talis est vita, quique morti obnoxii sunt? Postremum est «prima fugit»; prima, ergo nondum usu cognita, non ulla perfunctione possessa, ut semper quae sequitur, quantumvis forte per

qu'elle doit en payer la perte par la mort. Puis, ce récit traite de la beauté physique: elle est souvent la cause de très grands malheurs et constitue elle-même une grande menace pour la chasteté. Le récit porte aussi sur la mort: celle-ci ne doit pas être considérée comme un mal puisque Lucrèce la préfère à une existence sans honneur; sur la luxure: combien de destruction, combien de guerres n'a-t-elle pas causées. Pourtant les grands maux entraînent, d'autre part, souvent les plus grands biens: à la suite de ce crime le peuple romain a conquis sa liberté. Une phrase peut être scindée de la même manière. C'est ainsi que le vers: «C'est vertu que de renoncer à des biens qui nous plaisent»¹ peut être mis en rapport avec la rubrique «vertu». Le poète dit en effet que c'est une vertu que de renoncer à des biens qui nous plaisent. Ce vers peut aussi être mis en rapport avec la rubrique «biens»: tous les biens ne doivent pas être recherchés, étant donné que c'est une vertu que de renoncer aux biens qui nous plaisent. Enfin il peut être mis en rapport avec la rubrique «abstention», parce que le renoncement aux choses agréables est une vertu.

Le deuxième point qui nous sera utile pour cette partie est de comparer pour tout ce que nous apprenons tous les mots avec précision et réflexion et de les expliquer par un commentaire circonstancié. Prenons comme exemple le passage de Virgile dont voici la teneur: «Les plus beaux jours pour ce qui vit et souffre sur terre sont si vite révolus». ² Le poète dit d'abord «les plus beaux», sous quoi on doit considérer ce qui est bon pour l'homme, puisque ce qu'il y a de plus beau vient en premier lieu et ne s'écoule pas mais s'envole. Le plus beau est toujours éclipsé par l'attente du pire qui semble nécessairement beaucoup plus difficile à supporter en comparaison avec le mieux qui le précédait. Ensuite viennent les «jours», c'est-à-dire le temps que nous avons à vivre. Ce dernier doit être considéré comme de peu de valeur, puisqu'il est éphémère et que la meilleure partie est vécue directement au début, tout comme pour une fleur. En effet quel bonheur peut-il exister dans la vie quand ceux qui en jouissent non seulement sont mortels mais encore soumis à l'adversité? C'est pourquoi il y a ensuite «ce qui vit et souffre sur terre», car n'est-il pas malheureux celui qui compte un tel sort comme le sien, qui mène une telle existence et qui de plus est exposé à la mort? Enfin, on a «si vite révolus». Ce qui vient en premier lieu n'est pas connu de l'expérience, on ne se l'est pas approprié non plus par une expérience précédente, si bien que ce qui suit, quoique peut-être

¹ Ovide, *Heroides*, 17, 100.

² *Georgica*, 3, 66-7.

se bona, tamen melioris collatione dura videatur. Fugit etiam, non dimittitur, non abire iubetur. Quam fallax ergo, quam incerta, quam nequaquam nostri iuris aut arbitrii est! Quod si quis latius ista et per omnes locos dialecticos fuderit, quatenus cuiusque natura capax eorum est, ingens utique copia et ad dicendum et ad inveniendum se praebebit. Quod quomodo faciendum sit, maius est, quam ut epistula id capiat, et copiose est a me ea de re in tribus libris eis, quos de inventione dialectica scripsi, disputatum.

Quisquis ergo prius id recte et cum cura tractaverit, praesertim si rationem dialecticae inventionis illi adiunxerit, ingens illi paratissimaque de omni fere proposita re disserendi facultas continget, modo ea res illa ex parte ad eas pertineat, quas didicit artes; hocque pacto veteres illos professores artium, quos Graeci sophistas, id est doctores vocabant, exercuisse deprehendo, quantum ex Aristotele et Platone coniciere licet, atque ad eam eruditionem promptitudinemque dicendi pervenerunt, ut de qua re audire quis vellet proponi iuberent, dicerentque quandiu quantumque videretur de eo quod esset propositum. Sic Gorgias Leontinus, primus tam audacis coepti autor, sic Prodicus Chius, sic Protagoras Abderites atque Hippias Eleus et instituti et alios docuere. At id quod secundum feci, multum iudicii parabit in iis quae discutuntur, et novas argumentationes novasque sententias, aut veteres, sed quibus nova facies sit, inveniet, estque eiusmodi, ut, si stilus ei addatur, statim exercere eloquentiam possit et ad bene dicendum aditum parare.

Sed haec hactenus, ut pro rerum condicione pauca, ut pro modo epistulae nimis multa. Ut enim Demetrio Pha(200)lereo visum est in

bon en soi, donne pourtant toujours l'impression, par comparaison avec le meilleur qui précédait, d'être quelque chose de difficile à supporter. Les plus beaux jours s'écoulaient aussi tout seuls, en d'autres termes, on ne les renvoie pas, on ne leur donne pas l'ordre de partir. Combien sont-ils donc trompeurs, peu sûrs et absolument en dehors de notre pouvoir et de notre autorité. Si on élabore toutes ces données en détail et avec l'aide de tous les lieux de la dialectique, dans la mesure où la nature de chaque donnée s'y prête, il se présentera alors tout naturellement une énorme quantité de matériaux pour parler et pour trouver des arguments. Comment on doit le faire, c'est là un sujet trop vaste pour être traité dans une lettre. J'en ai parlé en détail dans un ouvrage en trois livres que j'ai écrit sur l'invention dialectique.

Celui donc qui aura étudié le premier point correctement et soigneusement en y associant surtout la théorie de l'invention dialectique, disposera d'un savoir très grand et directement applicable pour tenir un discours sur à peu près tous les thèmes si seulement ce thème, en ce qui concerne les matières, se rapporte aux arts que l'on a appris.¹ Je remarque que les professeurs de l'Antiquité réputés dans les arts que les Grecs appelaient sophistes, c'est-à-dire savants, s'entraînaient de cette manière, comme on peut le conclure sur la base des écrits de Platon et d'Aristote. Ils en arrivaient à une facilité de parole si sûre qu'ils chargeaient une personne quelconque de dire sur quoi elle voulait entendre un discours et ils parlaient ensuite sur ce sujet aussi longtemps et autant que possible qu'ils le voulaient. Gorgias de Leontini, le premier qui réussit cette prouesse,² Prodicus de Chios, Protagoras d'Abdera et Hippias d'Elis avaient été formés ainsi et enseignèrent autrui selon cette orientation. Le deuxième point que j'ai cité suscitera une grande capacité de jugement pour tout ce qu'on apprend et conférera l'habileté à trouver de nouvelles argumentations et des idées nouvelles ou des idées anciennes présentées sous un nouveau point de vue. Lorsque s'y ajoute encore un bon style, cela peut tout simplement conduire à la pratique de l'éloquence et donner accès au bien parler.

Voici pour le moment ces remarques, qui sont concises vu l'ampleur du sujet mais beaucoup trop longues pour une lettre. En

¹ Cette pensée est élaborée dans *De l'invention dialectique*, 2, 7, où Agricola souligne que la dialectique comprend seulement la méthode pour raisonner tandis que les différentes sciences fournissent les faits en fonction desquels on raisonne (voir *supra*, p. 128-133).

² Voir Valerius Maximus, *Factorum et dictorum memorabilia libri IX*, 8, 15, *externi* 2.

libro, quem περὶ ἐρμηνείας, i.e. de explicatione scripsit, epistola, quae grandior facta est, non tam epistola dici debet quam liber, cuius initio sit salus adscripta. Verum id utcunque aestimari poterit, haud ponam equidem in magno discrimine. Mihi statutum est aliquo modo, quocunque possum, studia tua iuvare, quod ipsum si non potero, ostendere tamen, ut me voluisse intelligas, quod voluisse ut in multis quae effectum exigunt parum est, ita in amicitia, cui pro effectum est animus, tale est, ut nihil plus exigi, nihil maius praestari possit.

Veni Heidelbergam, ut de meis etiam rebus certior te faciam, postridie Calendas Maii. Excepit me episcopus, dominus meus, benigniter et omnibus humanitatis benevolentiaeque officiis cumulatissime prosequitur. Vide ineptiam meam quaeso vel, ut verius dicam, stultitiam: constitui discere Hebraice, tanquam non satis temporis et operae in pauculis iis Graecis, quas scio, mihi perierit. Consequutus sum praeceptorem quendam intra paucos annos ad fidem nostram conversum, cui Hebraei etiam in omni laude eruditionis disciplinarumque suarum primas deferebant, et quem praecipue solebant doctoribus nostris opponere, si quando ad disputationem de fide vocarentur. Hunc episcopus mea causa domi suae alendum suscepit. Experiar quantum potero; spero fore, ut aliquid efficiam, et forte vel ob id ipsum efficiam aliquid, quia spero. Ioannes Rincus mihi narravit acerbiorum casum tuum, quem pertulisti ea parte, qua minime voluisses scire. Dolui nescire an vicem tuam an illius improbitatem, dolui tamen et elegiis aptissimo talibus querelis carmine dolorem tuum prosequutus essem, si modo tam quietus animo compositusque fuisset, ut potuissem ad scribendum aliquid coegisse manus aut mentem. Oro te, mitte ad me aliquid ex iis, quae ad canendum composuisti, sed quod accuratum sit et cum laude ostendi velis. Habemus et hic cantores, apud quos crebra mentionem tui facio; eorum magister novem et duodecim etiam vocibus canendos modulos componit, sed nihil suorum audivi, quod tribus aut quattuor vocibus caneretur, quod magnopere placeret mihi; nec ego tamen animum

effet, ainsi que le juge Démétrios de Phalère dans le livre *Peri hermèneias*, qui veut dire *Sur l'explication*, une lettre trop longue ne doit plus être appelée une lettre, mais un livre avec au début une formule de salutation.¹ Quoi qu'on en pense ici, cela ne fait pas beaucoup de différence pour moi. J'avais la ferme intention de t'aider aussi bien que je le pouvais dans tes études, ou bien si je venais à échouer dans ce projet, à te montrer du moins clairement quelle était mon intention. C'est trop peu pour bien des choses qui exigent un résultat tangible, mais pour l'amitié où l'intention compte comme le résultat, on ne peut rien exiger de plus et on ne peut rien réussir de plus grand.

Pour te tenir aussi au courant de mes aventures, je suis arrivé à Heidelberg le 2 mai. Mon ami l'évêque² m'a accueilli aimablement et me témoigne en abondance toutes les marques d'une bonne amitié. Regarde, quelle idée bizarre, ou plutôt quelle folie: j'ai décidé d'apprendre l'hébreu. Comme si je n'ai pas encore gaspillé assez de temps et de peine avec les quelques mots de grec que je connais! J'ai trouvé un professeur qui s'est converti, il y a quelques années, à notre religion. Les Juifs lui accordaient la première place dans tous les domaines de leur savoir et de leurs sciences, et lorsqu'on les défiait dans une controverse sur la foi, ils avaient l'habitude de le pousser en avant pour entrer en lice contre nos savants. L'évêque l'a pris comme pensionnaire chez lui à mon bénéfice. Je verrai bien ce dont je suis encore capable. J'espère pouvoir encore parvenir à quelque résultat et j'y réussirai peut-être grâce justement à cet espoir. Johannes Rink m'a parlé du grand malheur que tu as souffert de la part de la personne par qui, à ce que je sais sûrement, tu aurais moins que tout voulu être blessé. Je ne sais si je déplore ton sort ou la méchanceté de cet autre, mais j'étais attristé et j'aurais décrit ta souffrance dans une élogie, une forme poétique convenant très bien à de telles lamentations, si j'avais été assez tranquille et équilibré pour pouvoir inciter mes mains et mon esprit à écrire. Envoie-moi, s'il te plaît, quelques morceaux des pièces vocales que tu as composées, un morceau qui est terminé et que tu veux voir présenté au public avec une recommandation. Nous avons ici aussi des chanteurs à qui je glisse régulièrement ton nom. Leur chef de chœur compose des chants pour neuf et même pour douze voix. De ses compositions pour trois ou quatre voix, je n'ai cependant rien entendu qui me plaise beaucoup. Mais je ne veux pas que mon

¹ Démétrios, *De elocutione* (*Sur le style*), par. 228. La traduction d'Agricola du titre grec (*De explicatione*) semble moins bonne.

² Johann von Dalberg (1455-1503); voir l'introduction, par. I.1.

meum iudicii loco pono, potest enim fieri, ut meliora sint quam ego possim intelligere.

Vale et me tui amantissimum tibi persuade. Salvere iubeas meo nomine ornatissimum doctissimumque virum magistrum Ambrosium Dinter, Nicolaum item Hagam nostrum, humanissimum virum magistrum Iacobum Crabbe, vicinum tuum. In primis vero toto animo deditissimum tibi Ioannem Rincum suavissimum adolescentem meis verbis saluta. Versiculos, quos ad te misi, postea recognovi deprehendique in Anna matre tres aut quatuor mendas, quod vitio impressorum permutatae sunt literae. Eas castigavi dedique ea gratia hunc ad te codicem, ut et huius quod apud te est exemplar emendes. Haec cum literis da ope(201)ram ut reddantur Adam Iordano, canonico regulari ad sanctum Martinum Lovanii. Iterum optatissime vale. Datae Heidelbergae, septimo Idus Iunii, anno 84. Diligenter me et loquacissime fac de omnibus rebus tuis certiolem, per hunc ipsum, qui has tibi reddat.

goût soit considéré comme un jugement compétent car il est bien possible qu'ils soient meilleurs que je peux le comprendre.

Salut et sois persuadé que je suis ton meilleur ami. Voudrais-tu saluer en mon nom le très honorable et très savant maître Ambrosius Dinter, ainsi que notre ami commun Nicolaus Haga et ton voisin, le très aimable maître Jacobus Crabbe? Mais fais surtout mille amitiés à Johannes Rink, ce jeune homme des plus charmants qui t'est si attaché. J'ai regardé encore une fois les petits poèmes que je t'avais envoyés. J'ai trouvé trois ou quatre fautes dans «*Anna mater*», parce que des lettres avaient été interverties par la faute du typographe.¹ Je les ai corrigées et t'envoie pour cette raison le livre ci-joint pour que tu puisses apporter les corrections dans ton propre exemplaire. Veille à ce que ce document soit rendu, accompagné de cette lettre, à Adam Jordanus, chanoine régulier de l'église Saint-Martin de Louvain. Encore une fois mes sentiments les meilleurs. Ecrit à Heidelberg, 7 juin 1484. Tiens-moi exactement et en détail au courant de toutes tes tribulations par l'intermédiaire de la personne qui te remettra cette lettre.

¹ Le poème *Anna mater* a été imprimé sur les presses de L. Pafraet à Deventer. Voir la lettre d'Agricola à Anton Vrije van Soest. Alardus II, 176-177.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Pour une liste exhaustive des œuvres d'Agricola et une bibliographie détaillée des études sur Agricola et sur la logique et la rhétorique humaniste le lecteur consultera les *Proceedings* du congrès international sur Agricola tenu à Groningue en 1985.

ŒUVRES D'AGRICOLA

1. Éditions contemporaines

De inventione dialectica libri tres, cum scholiis Ioannis Matthaei Phrissemii, s.l., s.a. (Cologne: F. Birchmann) 1528 (reprint Hildesheim, 1976, avec une préface par W. Risse; première édition: Cologne: H. Alopecius, 1523) = Phrissemius.

De inventione dialectica libri omnes...nunc demum ad autographi exemplaris fidem, per Alardum Aemstelredamum accuratius emendati, & additis annotationibus illustrati, Cologne: J. Gymnicus, 1539 (reprint Nieuwkoop, 1967) = Alardus I.

Lucubrationes aliquot... caeteraque...omnia, quae extare creduntur opuscula...nunc demum ad autographorum exemplarium fidem per Alardum Aemstelredamum emendata, & additis scholiis illustrata, Cologne: J. Gymnicus, s.a. (1539) (reprint Nieuwkoop, 1967) = Alardus II.

2. Editions et traductions modernes

Lothar Mundt, ed., *De inventione dialectica libri tres. Drei Bücher über die Inventio dialectica. Auf der Grundlage der Edition von Alardus von Amsterdam (1539) kritisch*

herausgegeben, übersetzt und kommentiert, Tübingen, 1992.

- G. Ihm, *Der Humanist Rudolf Agricola. Sein Leben und seine Schriften*, Paderborn, 1893, 31-64 (comprend une traduction partielle de l'*Eloge de la philosophie et des autres arts*, et une traduction intégrale de la *Lettre sur l'organisation du programme d'études*).
- E. Garin, *Geschichte und Dokumente der abendländischen Pädagogik II (Humanismus)*, Reinbek bei Hamburg, 1966, 229-239 (comprend une traduction de quelques fragments de l'*Eloge de la philosophie et des autres arts* et de la *Lettre sur l'organisation du programme d'études*).
- J.R. McNally, «Rudolph Agricola's *De Inventione Libri Tres*: A Translation of Selected Chapters», in: *Speech Monographs* 34 (1967), 393-422 (traduction des chapitres 1, 1-3; 29; 2, 1-4; 22; 3, 1-2; 4; 6. McNally a utilisé une édition dont la division en chapitres correspond à celle de l'édition de Phrissemius).
- S. Otto, *Geschichte der Philosophie in Text und Darstellung. Band 3. Renaissance und frühe Neuzeit*, Stuttgart, 1984, 126-149 (contient une traduction de quelques morceaux du *De inventione dialectica*, à savoir une partie du chapitre 1,1 en les chapitres 1,2 et 2,2).

ÉTUDES SUR AGRICOLA

- F. Akkerman, «Agricola and Groningen», in: *Proceedings*, 3-20.
- M. Baxandall, «Rudolf Agricola and the Visual Arts», in: P. Block e.a., eds., *Intuition und Kunstwissenschaft. Festschrift für Hanns Swarzenski zum 70. Geburtstag (...)*, Berlin, 1973, 409-418.
- M. Cogan, «Rodolphus Agricola and the Semantic Revolutions of the History of Invention», in: *Rhetorica* 2 (1984), 163-194.
- A. Faust, Die Dialektik Rudolf Agricola's, in: *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 34 (1922), 118-135.

- F. Goyet, «La métamorphose du *docere* chez Agricola et Mélanchthon», in: J. Koopmans - M. Meadow - K. Meerhoff - M. Spies, *Rhetoric-Rhétoriciens-Rederijkers. Proceedings of the Colloquium, Amsterdam, 10-13 November 1993*, Amsterdam, 1995, 53-65.
- G. Huisman, *Rudolph Agricola. A Bibliography of Printed Works and Translations*, Nieuwkoop, 1985.
- P. Joachimsen, «Loci communes. Eine Untersuchung zur Geistesgeschichte des Humanismus und der Reformation», in: *Gesammelte Aufsätze*, Aalen, 1970, 393-412.
- E. Kessler, «Humanismus und Naturwissenschaft bei Rudolf Agricola», in: *L'humanisme allemand (1480-1540). XVIIIe colloque international de Tours*, s.l. (Munich-Paris) 1979, 141-157.
- W. Kühlmann, ed., *Rudolf Agricola, 1444-1485. Protagonist des nordeuropäischen Humanismus, zum 550. Geburtstag*, Bern, 1994.
- P. Mack, «Rudolph Agricola's Reading of Literature», in: *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 48 (1985), 23-41.
- P. Mack, «Rudolph Agricola's Topics», in: *Proceedings*, 257-269.
- P. Mack, «Agricola, Rodolphus», in: *Die Deutsche Literatur. Biographisches und bibliographisches Lexikon. Reihe II Die Deutsche Literatur zwischen 1450 und 1620*, ed. H.-G. Roloff - J. Jungmayr, Abteilung A: Autorenlexikon, Band 1, Bern, 1991, 581-626.
- P. Mack, «Agricola's Use of the Comparison between Writing and the Visual Arts», in: *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 55 (1992), 169-179.
- P. Mack, «Agricola's Dialectic and the Tradition of Rhetoric», in: F. Akkerman - G. Huisman - A. Vanderjagt, eds., *Wessel Gansfort (1419-1489) and Northern Humanism*, Leyde, 1993, 273-289.
- P. Mack, «Renaissance Argument», *Valla and Agricola in the Traditions of Rhetoric and Dialectic*, Leyde, 1993.
- P. Mack, «Theory and Practice in Rudolph Agricola», in: J. Koopmans - M. Meadow - K. Meerhoff - M. Spies,

Rhetoric-Rhétoriciens-Rederijkers. Proceedings of the Colloquium, Amsterdam, 10-13 November 1993, Amsterdam, 1995, 39-51.

K. Meerhoff, «Agricola et Ramus - dialectique et rhétorique», in: *Proceedings*, 270-280.

K. Meerhoff, «Mélanchthon lecteur d'Agricola: rhétorique et analyse textuelle», in: *Renaissance, Humanisme, Réforme*, nr.30, 5-22.

J. Monfasani, «Lorenzo Valla and Rudolph Agricola», in: *Journal of the History of Philosophy*, 28 (1990), 181-200.

J.R.McNally, «'Dux Illa Directrixque Artium': Rudolph Agricola's Dialectical System», in: *Quarterly Journal of Speech*, 52 (1966), 337-347.

W.J. Ong S.J., *Ramus, Method and the Decay of Dialogue*, Cambridge, Mass., 1958.

Proceedings: F. Akkerman - A.J. Vanderjagt, eds., *Rodolphus Agricola Phrisius 1444-1485. Proceedings of the international conference at the university of Groningen, 28-30 October 1985*, Leyde, 1988.

L. Spitz, *The Religious Renaissance of the German humanists*, Cambridge, Mass., 1963, chapitre 2 («Agricola. Father of Humanism»).

W. Schmidt-Biggeman, *Topica Universalis. Eine Modellgeschichte humanistischer und barocker Wissenschaft*, Hambourg, 1983, 3-15.

A.J. Vanderjagt, «Rudolph Agricola on Ancient and Medieval Philosophy», in: *Proceedings*, 219-228.

M. van der Poel, «Rudolph Agricola's *De inventione dialectica libri tres*. Notes to the critical edition of Rudolf Agricola. *De inventione dialectica libri tres. Drei Bücher über die Inventio dialectica*. Auf der Grundlage der Edition von Alardus von Amsterdam (1539) kritisch herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Lothar Mundt, Tübingen: (Max Niemeyer Verlag) 1992», in: *Vivarium* 32 (1994), 102-114.

- C. Vasoli, *La dialettica e la retorica dell'umanesimo. «Invenzione» e «Metodo» nella cultura del XV e XVI secolo*, Milan, 1968, 147-182; 249-277.

INDEX

INDEX DES NOMS ET DES LIEUX

- Agricola, Rodolphe, 12-17,
*Eloge de la philosophie
et des autres arts* 18-22
De l'invention dialectique
24-33, 276, 277 *Lettre
sur l'organisation du
programme d'études* 33-
37
- Akkerman, F. 11n.
- Alardus, d'Amsterdam 24, 38,
39, 40, 41
- Anaxagore 144, 145
- Anvers 34
- Aphthonius 17, 36, 40
- Apulée 116, 117
- Aristote 21-23, 24, 28, 31,
32, 77n., 78, 79, 84, 85,
86, 87, 106, 107, 116,
117, 126, 127, 128, 129,
134, 135, 160, 161, 260,
261, 264, 265, 276, 277
Analytica Posteriora 22
Metaphysica 131n.
Réfutations sophistiques
22 *Rhetorica* 25, 115n.,
161n., 226, 227, 248,
249 *Topica* 22, 25, 88-
93, 117n., 248, 249
- Aulu-Gelle 87n.
- Bakelants, L. 41n.
- Baflo 12, 13
- Balen, P. van 43
- Barbireau, Jacob 14, 33, 34
- Bird, O. 27n.
- Bochenski, I.M. 12
- Boèce 27n., 28, 30, 31n.,
79n., 91n., 94, 95, 106,
107
- Bot, P. 17n.
- Braakhuis, H.A.G. 24n.
- Bronckhorst, J. van (Johannes
Noviomagus) 40
- Bruxelles 15
- Bruyère, N. 43n.
- Carter, P. 42n.
- Celtis, Konrad 16
- Cicéron, M.T. 17-18, 24, 25,
26, 27, 28, 29, 30, 31n.,
32, 33, 42, 55n., 70, 71,
72, 73, 75n., 92, 93,
106, 107, 134, 135, 154,
155, 180, 181, 218, 219,
246, 247, 248, 249, 250,
251, 260, 261 *De
inventione* 28, 95n. *De
oratore* 29, 94, 95, 179n.
Orator 230, 231
Partitiones oratoriae 94,
95 *Topica* 28, 29, 79n.,
161n. *Tusculanae
Disputationes* 19, 63n.,
67n. *Pro Cluentio* 174-
177 *Pro Milone* 142,
143, 166, 167, 168, 169,
234, 235 *Pro lege
Manilia* 17, 42, 142, 143
Pro Marcello 242, 243
Pro Murena 142, 143,
246, 247 *Pro Plancio*
232, 233 *In Verrem* 234,

- 235 *Pro Quinctio* 234, 235
 ps.-Cicéron, *Ad Herennium* 155n.
 Cologne 37, 40, 41, 256, 257
 Crabbe, Jacobus 280, 281
 Dalberg, Johann von 15, 279n.
 Démétrios de Phalère 276, 279
 Demonax 74, 75
 Démosthène 72, 73, 100, 101, 180, 181, 246, 247
 Denis d'Halicarnasse 183n.
 Dinter, Ambrosius 280, 281
 Diogène Laërte 67n.
 Dorp, M. van 38
 Emrich, B. 27n.
 Erasme, D. 35, 37, 77n., 79n., 247n. *Eloge de la Folie* 11, 25 *Complainte de la Paix* 25, *De duplici copia verborum ac rerum* 36, *Déclamation sur l'éloge du mariage* 37
 Erfurt 13
 Euclide, *Eléments* 21
 Euripide, *Hécube* 52, 53
 Ferrare 14, 15, 18, 19, 67n.
 Fox Morzillo, S. 42n.
 Frédéric Ier, prince électeur 15
 Galien 20, 21
 Garin, E. 21n.
 Geldenhauer, G. 38
 Gilbert, N.W. 43n.
 Gorgias 276, 277
 Gouveia, A. 41
 Green-Pedersen, N.J. 27n., 28n.
 Groningue 12, 14, 15
 Guarini, Battista 14, 19, 21, 35
 Guarini, Guarino 14, 34
 Haga, Nicolaus 280, 281
 Hauser, J. 257n.
 Heidelberg 15, 16, 33, 42, 280, 281
 Héraclite 118, 119
 Hercule Ier d'Este, duc 14, 18, 67n.
 Hermogène 36n.
 Hérodote 164, 165
 Hippias 276, 277
 Horace 162, 163, 228, 229, 240, 241, 253n.
 Huisman, G. 18n., 35n., 36n., 38n., 39n., 40n., 41n.
 Innocent VIII, pape 16
 Isocrate, *Eloge d'Hélène* 244, 245
 Jaeger, W. 21n.
 Jardine, L. 43n.
 Johannes Duns Scotus 176, 177
 Johannes Noviomagus, voir Bronckhorst
 Jordanus, Adam 280, 281
 Juvénal 228, 229
 Kemper, J.A.R. 27n.
 Kooiman, E. 257n.
 Kuiper, G. 42n.
 Lardet, P. 24n.
 Latomus, B. 41, 42, 205n.
 Lorichius, R. 37n., 40n.
 Louvain 13
 Lucain 27, *Pharsalia* (*Pharsale*) 158-161, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197
 Lucien 77n., 116, 117
 Luder, Peter 15

- Lulle, Raymond 108, 109,
 110, 111
 Lysias 182, 183
 Mack, P. 11n., 24n., 27n.,
 30n., 31n., 42n.
 Macrobe 118, 119
 Margolin, J.-Cl. 37n.
 Marlianus, Raimundus 13
 Martianus Capella 19
 Martens, D. 18n.
 Maximilien, archiduc 15
 Nauwelaerts, M. 11n.
 McNally 42n.
 Meerhoff, K. 37n., 42n.
 Mélanchthon 35, 42
 More, Thomas *Utopie* 25
 Müllner, K. 19n.
 Munster 12
 Ong, W. 39n., 43n.
 Ovide 36, 57n. *Heroides* 274,
 275
 Paris 41
 Pavie 14, 16
 Perelman, Ch. 12
 Perse 228, 229
 Petrarque 16, 17
 Philippe, roi de Macédoine
 100, 101
 Philippe le Bon 15
 Piacente, L. 35n.
 Pierre d'Espagne 27n., 37,
 38n., 79n.
 Phrissemius, J.M. 37, 38, 39,
 41
 Platon 85n., 113n., 116, 117,
 276, 277
 Plaute 180, 181
 Pline l'Ancien 20
 Pline le Jeune 16
 Plutarque 247n.
 Priscianus 36n.
 Proclus 21
 Prodicus 276, 277
 Protagoras 276, 277
 Pythagore 59n., 66, 67, 85n.
 Quadlbauer, F. 253n.
 Quintilien 17, 18, 27, 106,
 107, 134, 135, 158, 159,
 248, 249, 250, 251, 268,
 269, 270, 271 *Institutio*
oratoria 18, 40n., 51n.,
 61n., 69n., 94, 95,
 121n., 161n., 207n.
 Quintilien, le pseudo- 160,
 161, 177n., 188, 189,
 194, 195
 Ramée, P. de la 41, 42
 Rink, J. 256, 257, 280, 281
 Rome 16, 18
 Salluste 270, 271
 Schöling, H. 21n.
 Selwerd 12
 Sénèque 17, 40, 73n., 260,
 261 *Hercule furieux* 188,
 189 *Oedipe* 230, 231
 Seton, W. 42n.
 Socrate 62, 63
 Stahl, W.H. 19n.
 Stump, E. 27n., 28n.
 Sturm, J. 35, 41, 42
 Térence 172, 173, 224, 225
 Themistius 28n., 86, 87, 94,
 95
 Theon 37n.
 Théophraste 116, 117, 264,
 265
 Thucydide 162, 163, 218, 219
 Tite-Live 36, 250, 251, 272,
 273
 Trapezuntius, G. 29n.
 Tuynman, P. 37n.
 Valère-Maxime 277n.

- Valerius, Cornelius 42n.
 Valla, Lorenzo 13, 23, 27n.,
 29n. *Dialectica*
 (*Repastinatio dialectice et*
 philosophie) 23
 Elegantiae linguae latinae
 23
 Van der Velden, H. 11n., 39n.
 Vasoli, C. 23n., 42n.
 Virgile 27, 36, 252, 253
 Enéide 138-143, 146-
 151, 232, 233, 255n.
 Géorgiques 274, 275
 Vérone 14
 Visorius, J. 41n.
 Vormbaum, R. 35n.
 Vossius, Gerardus 17
 Wesseling, A. 121n.
 Wilson, Th. 42n.
 Worms 15
 Yates, F. 35n.
 Zénon 134, 135

INDEX DES MATIÈRES

- Académie d'Aduard 15
affectus, passions 222-248
amplificatio, amplification 236-248
argumentatio, argumentation 33, 70, 71, 136, 137, 138, 139, 140-153, 228, 229
artes 13, 14
assumptio, assomption (= *propositio minor*, proposition mineure) 156, 157
color dictionis, couleur du style (voir aussi *elocutio*, style) 228, 229, 230, 231
confirmatio, confirmation 138, 139
 crédible, voir *probabilitas*
 définition 23, 25, 29
delectare, plaire 68, 69, 71n., 232, 233
disputatio 13, 16, 102, 103, 104, 105, 132, 134, 135, 136, 137, 166, 167, 176, 177, 258, 259
dispositio, disposition 248-255
disputatura 112, 113
disserere, raisonner 20
dissertura 112, 113
divisio, division 213n.
docere, enseigner 20, 68, 69, 120, 121, 136, 137, 232, 233
ekphrasis, description 198, 199
elocutio, style 180, 181
enargeia, évidence 240, 241
enthymema, enthymème 158, 159, 188, 189, 218, 219
enumeratio (voir aussi *inductio*) 154, 155
exemplum, exemple 158, 159
expositio, exposition 33, 70, 71, 136, 137, 162-177, 228, 229
expositio, exposition (= *maior propositio*, proposition majeure) 156, 157
extremum, extrême (= *terminus*, terme) 156, 157
extremum maius, terme majeur 156, 157
extremum minor, terme mineur 156, 157
grammatica, grammaire 48, 49, 114, 115, 120, 121
 hébreu 15, 278, 279
 humanisme 17-18
 hypothèse 32
inductio, induction 154, 155, 158, 159
inventio, invention 78, 79, 80, 81, 102, 103

- iudicium*, jugement 78, 79,
80, 81, 102, 103, 106,
107, 122, 124, 156, 157,
180, 181
- lieux, voir *locus*, *loci*
- litteratura* 112, 113
- locus*, *loci* 12, 27-31, 177-223
- medium*, moyen terme 158,
159, 182, 183
- memoria*, mémoire 268, 269,
270, 271
- movere*, émouvoir 68, 69,
71n., 232, 233, 235n.
- narratio*, présentation des faits
138, 139
- percontatio* 128, 129
- persuasion 20
- plausible, voir *probabilitas*
- probabilitas*, probabilité (et
dérivés) 48, 49, 78, 79,
82, 83, 92, 93, 100,
101, 114, 115, 118, 119,
124, 125, 126, 127, 132,
133, 148, 149, 152, 153,
162, 163, 164, 165, 166,
167, 170, 171
- preuve, voir *probabilitas*
- progymnasmata* 16, 36, 198,
199
- propositio*, proposition 128,
129
- propositum*, question de portée
générale (voir aussi
thèse) 212, 213
- protasis* 128, 129
- quadrivium* 19, 20
- quaestio*, question 122-133,
186, 187
- raisonner, voir *disserere*
- raisonnement 31-33
- ratiocinatio* (voir aussi
sylogismus) 154, 155,
182, 183, 196, 197
- rhethorica*, rhétorique 114, 115
- sciscitatio* 128, 129
- studia humanitatis* 14, 15, 17,
19, 21, 34, 39
- sylogismus*, syllogisme 13,
22-23, 26, 80, 81, 102,
103, 154, 155, 156, 157,
158, 159
- terminus*, terme, voir
extremum, extrême
- thèse 32
- topique, *topoi* 12
- trivium* 19
- universale*, l'universel 23, 24

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	p. 7
INTRODUCTION.....	p. 11
I. Rodolphe Agricola: vie et contexte de sa pensée.....	p. 11
1. Vie et oeuvre de l'humaniste Agricola.....	p. 11
2. L'humanisme et la nouvelle philosophie.....	p. 17
3. La logique médiévale.....	p. 22
II. L'art de l'argumentation humaniste.....	p. 24
1. De l'invention dialectique.....	p. 24
2. Les lieux des arguments.....	p. 27
a. les lieux avant Agricola.....	p. 27
b. les lieux chez Agricola.....	p. 29
3. Le raisonnement.....	p. 32
III. L'influence d'Agricola.....	p. 33
1. Agricola et l'enseignement inspiré par l'humanisme au seizième siècle.....	p. 33
2. La diffusion de la dialectique d'Agricola au seizième siècle.....	p. 37
3. Agricola et la dialectique au seizième siècle.....	p. 41
Note sur le choix des textes et l'édition du texte latin.....	p. 43

TEXTES.....	p. 45
I. Eloge de la philosophie et des autres arts.....	p. 46-47
II. De l'invention dialectique.....	p. 68-69
[1. Les lieux].....	p. 68-69
1,1 Avant-propos à tout l'ouvrage.....	p. 68-69
1,2 Définition du lieu.....	p. 74-75
1,3 Comment sont traités les lieux par Aristote et les autres auteurs.....	p. 82-83
1,4 Aperçu des lieux.....	p. 96-97
[2. La nouvelle dialectique].....	p. 100-101
2,1 Offensive contre les dialecticiens contemporains.....	p. 100-101
2,2 Définition de la dialectique.....	p. 110-111
2,3 Le but de la dialectique.....	p. 118-119
[3. La matière de la dialectique].....	p. 122-123
2,6 La matière de la dialectique: la question (quaestio).....	p. 122-123
2,7 Suite (Extrait).....	p. 128-129
[4. L'instrument de la dialectique].....	p. 132-133
2,15 Le discours. 1. discours suivi-dialogue.....	p. 132-133
2,16 Le discours. 2. exposition-argumentation.....	p. 136-137
2,17 Deux façons selon lesquelles une argumentation peut être convaincante.....	p. 144-145
2,18 L'argumentation: syllogisme, énumération, enthymème, exemple.....	p. 152-153
2,22 L'exposition: trois catégories avec chacune un but propre.....	p. 162-163
2,23 Suite: l'exposition qui prépare l'argumentation (Extrait).....	p. 170-171

[5. Le traitement des lieux].....	p. 178-179
2,26 Comment reconnaître de quels lieux sont puisés les arguments.....	p. 178-179
2,27 L'analyse des argumentations chez les bons auteurs.....	p. 186-187
2,28 Description du sujet à l'aide des lieux.....	p. 198-199
2,29 Inventaire des données pour traiter une question.....	p. 208-209
[6. Les passions].....	p. 222-223
3,1 Ce que sont les passions et d'où elles proviennent.....	p. 222-223
3,2 Trois traitements des passions.....	p. 228-229
3,3 Amplification et atténuation du discours par les passions.....	p. 236-237
[7. La disposition].....	p. 248-249
3,8 Sur la disposition.....	p. 248-249

III. Lettre sur l'organisation du programme d'études.....	p. 256-257
--	------------

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....	p. 283
------------------------------	--------

INDEX.....	p. 289
------------	--------

Index des noms et des lieux.....	p. 291
----------------------------------	--------

Index des matières.....	p. 295
-------------------------	--------

*Achevé d'imprimer en 1997
à Genève-Suisse*

Rodolphe AGRICOLA

ÉCRITS SUR LA DIALECTIQUE ET L'HUMANISME

Choix de textes, introduction, édition,
traduction et notes par Marc van der Poel

Le Frison Rodolphe Agricola (1444-1485) est l'un des personnages principaux de l'histoire intellectuelle de son époque. Après des études en Allemagne et aux Pays-Bas, il compléta sa formation en Italie. Comme le montre son discours prononcé à Pavie, *Eloge de la philosophie et des autres arts*, l'humanisme italien exerça une influence décisive sur sa pensée. Dans sa *Lettre sur l'organisation du programme d'études* Agricola fournit, le premier au nord des Alpes, une description du programme d'études humanistes qui fut développé et mis en pratique dès le début du XVI^e siècle. Adversaire de la logique scolastique, Agricola développe dans son chef-d'œuvre, *De l'invention dialectique*, un art pratique d'argumenter et de persuader en combinant les arts traditionnels de la dialectique et la rhétorique. Cet ouvrage a influencé des logiciens novateurs au XVI^e siècle tels que Pierre de la Ramée.

Écrits sur la dialectique et l'humanisme

R. Agricola



270 F

ISBN 2-85203-813-7



9 782852 0381

Textes de la Renaissance N° 18

965

C

256